

PONTI PONTS

langues littératures civilisations des Pays francophones

19

Proprietà letteraria del Dipartimento di Lingue e Letterature Straniere – Sezione di Francesistica dell'Università degli Studi di Milano.

La Revue *Ponti / Ponts* est publiée avec le soutien financier du Département de Langues et Littératures étrangères.



UNIVERSITÀ DEGLI STUDI DI MILANO
DIPARTIMENTO DI
LINGUE E LETTERATURE STRANIERE

Tous les articles soumis à *Ponti / Ponts* sont évalués et sélectionnés par le comité scientifique et soumis à un processus d'évaluation par les pairs faite à double insu.

Direttore responsabile: Marco MODENESI – Registrazione al Tribunale di Milano del 12 dicembre 2001 – N. 731

MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
www.mimesisedizioni.it
mimesis@mimesisedizioni.it

Issn: 1827-9767
Isbn: 9788857567013

© 2019 – MIM EDIZIONI SRL
Via Monfalcone, 17/19 – 20099
Sesto San Giovanni (MI)
Phone: +39 02 24861657 / 24416383

SOMMAIRE

Éditorial	7
-----------	---

UNIVERS DE LA RADIO

Anne Hébert et l'univers de la radio ALESSANDRA FERRARO	13
--	----

La radio comme vecteur d'identité culturelle: le cas de la politique canadienne de radiodiffusion MARIE-CHRISTINE JULLION ET ILARIA CENNAMO	33
---	----

La radio 'an tan Wobè'. <i>Le Nègre et l'Amiral</i> de Raphaël Confiant FRANCESCA PARABOSCHI	51
---	----

ÉTUDES LIBRES

Épiphanies noires LIANA NISSIM	81
-----------------------------------	----

NOTES DE LECTURE

Études linguistiques CRISTINA BRANCAGLION	101
--	-----

Francophonie européenne SIMONETTA VALENTI	131
Francophonie du Maghreb DANIELA MAURI	157
Francophonie de l'Afrique subsaharienne MARCO MODENESI	183
Francophonie du Québec et du Canada ALESSANDRA FERRARO	203
Francophonie des Caraïbes FRANCESCA PARABOSCHI	229
Œuvres générales et autres francophonies SILVIA RIVA	247

ÉDITORIAL

Quoi de mieux pour se mettre à l'écoute des multiples univers de la francophonie qu'une belle radio? "Pourquoi la télévision alors qu'on peut écouter les informations à la radio?"¹, comme le pense Maman Pauline dans le roman d'Alain MABANCKOU, *Demain j'aurai vingt ans* (2010) ; et quelles merveilles pourraient se cacher à l'intérieur de "la boîte magique", ainsi que Driss CHRAÏBI appelle souvent la radio dans ses romans ?

Le choix du thème autour duquel pivote ce numéro de *Ponti / Ponts* s'est défini même à partir de questions de cette nature. Et une première série de réponses est accueillie dans les pages que vous êtes sur le point de lire.

L'activité d'Anne HÉBERT à la radio est un sujet peu abordé et certainement en marge par rapport à sa vaste production d'écriture, mais loin d'être inintéressant. Et on découvre cela grâce à la belle reconstruction d'Alessandra FERRARO qui suit les collaborations d'Anne HÉBERT avec la radio: émissions littéraires, contes dialogués ainsi qu'un poème dramatique et radiophonique dans les années 1950. Et cela d'abord au Québec, mais, par la suite, même en France, à l'époque d'or de la Radio française.

Dans celui qui s'avère le lieu d'un croisement entre le champ littéraire et le champ médiatique, Anne HÉBERT reconnaît la possibilité d'un nouveau domaine de la création comme en témoigne *L'Île de la demoiselle*, drame radiophonique de 1978. La lecture analytique fort ponctuelle qu'en donne Alessandro FERRARO permet alors de focaliser la maîtrise indéniable des règles de l'écriture radiophonique de la part de l'écrivaine québécoise, qui s'avère parfaitement consciente des spécificités des codes de l'écriture radiophonique ainsi que des contraintes de la mise en onde.

Par ailleurs, la radio ne pouvait pas échapper à la question identitaire dans un Pays comme le Canada. Marie-Christine JULLION et Ilaria CENNAMO apprécient la radiodiffusion canadienne comme projet politique et culturel, centré sur le rayonnement de l'identité du Pays. C'est à partir de ce propos que, de manière

1 Alain MABANCKOU, *Demain j'aurai vingt ans*, Paris, Gallimard, 2010, p.14.

rigoureuse, elles focalisent et analysent les traits identitaires et culturels canadiens véhiculés par la radiodiffusion, surtout à partir d'une analyse lexicale aussi bien qu'à travers la lecture critique de la page d'entrée du site de Radio-Canada. Si les auteures rappellent l'importance du rôle de Radio-Canada pour le Québec dès le début de la Révolution tranquille, elles se projettent aussi vers l'époque contemporaine pour s'interroger sur le rôle que la radio peut jouer dans un contexte social désormais marqué par l'impact d'Internet.

Même si “une radio ne doit pas mentir, surtout si elle a coûté très cher et que les piles sont encore neuves”², elle peut facilement devenir un outil de propagande et même de désinformation ainsi qu'un moyen de manipulation des masses. C'est ce qu'on apprend à travers la fascinante analyse de Francesca PARABOSCHI qui relit *Le Nègre et l'Amiral* (1988) du martiniquais René CONFIAINT. À partir de la reconstruction du cadre socio-historique de l'époque des événements racontés, la spécialiste identifie la valeur attribuée à la parole véhiculée par le poste de radio et son interaction avec les gens du peuple. À travers la lecture de Francesca PARABOSCHI, il s'avère incontestable que la radio scande le quotidien ainsi que les événements clés de l'Histoire. Et le tout à travers des variations de codes linguistiques qui sont loin d'être d'importance secondaire. Les différents postes — La Voix d'Amérique, la station BBC, Radio-bois-patate — catalysent l'attention des nombreux héros dont les réactions nous offrent la mosaïque du peuple martiniquais à l'époque des événements.

Cette livraison de *Ponti / Ponts* présente aussi une section d'Études libres, destinée à accueillir des contributions de grande importance pour ce qui est du projet global de notre Revue.

C'est le cas de l'article — essai critique et double compte rendu à la fois — de Liana NISSIM qui nous présente le remarquable catalogue de l'exposition *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, organisée à Paris, au Musée d'Orsay, du 26 mars au 21 juillet 2019, ainsi que le petit volume qui rassemble les contributions de la journée d'études *L'Africa esposta. Realtà e rappresentazioni del continente africano nelle esposizioni universali dall'Ottocento al 2015*, organisée à l'Université de Milan par le Groupe de recherche interdisciplinaire “Le Ricchezza dell'Africa”, à l'occasion de l'Expo 2015.

À travers ses lectures, Liana NISSIM montre, de manière indiscutable, comment ces deux réalités culturelles naissent d'un même besoin, un besoin important: “l'urgence d'un regard pur, capable de briser l'écorce coriace qui, tel un syndrome malin, a entravé la vision

2 Alain MABANCKOU, *Le cigognes sont immortelles*, Paris, Seuil, 2018, p. 43.

et le jugement des Blancs sur les Noirs, marqués par le mythe de la supériorité occidentale.”

Nous sommes bien conscients que la réflexion critique sur la Radio dans l’univers francophone que nous présentons dans ce numéro ne fait que s’amorcer. Les radios francophones de l’Afrique sub-saharienne et du Maghreb ainsi que celles de l’Europe ne demandent qu’à être étudiées, d’ailleurs plusieurs facettes des radios de la francophonie américaine pourront enrichir ce premier cadre.

Pour l’instant, il est quand même temps de bien syntoniser notre poste de radio et de bien régler le volume pour nous mettre enfin, comme nous le disions au début de cet Éditorial, à l’écoute.



UNIVERS DE LA RADIO





ANNE HÉBERT ET L'UNIVERS DE LA RADIO*

.....
ALESSANDRA FERRARO

Les débuts radiophoniques d'Anne Hébert

Peu abordée et toujours en marge de son œuvre écrite, l'activité d'Anne HÉBERT à la radio se présente comme un lieu de croisement majeur des champs littéraire et médiatique qui mérite d'être examiné pour lui-même.

Écrivaine de théâtre dès ses débuts littéraires, comédienne dans une compagnie d'amateurs à l'adolescence, "adorant" faire des dialogues¹, Anne HÉBERT, unit à une habitude ancienne de l'art dramatique, la pratique de la rédaction de textes pour la radio². Après la publication en 1942, d'un premier recueil de poèmes, *Les Songes en équilibre*, bien accueilli par la critique, qui lui vaut le troisième prix au concours du Prix Athanase-David en 1943, le monde de l'édition lui ferme les portes. En effet, elle n'arrivera pas à faire accepter *Le Torrent*:

Anne Hébert devra le faire publier elle-même à compte d'auteur aux Éditions du Bien public de Trois Rivières avec l'argent du prix décerné pour les *Songes en équilibre*. '[Ils] avaient refusé *Le Torrent* disant que c'était trop violent, que le Canada français était une nation jeune et saine et que c'était des choses malsaines à ne pas mettre entre toutes les mains'. [...] En 1953, paraît son œuvre maîtresse, *Le Tombeau des rois*, deuxième recueil de poèmes sur lequel elle travaillait depuis dix ans. C'est grâce au prêt

* La rédaction de cet article est redevable d'un séjour en tant que chercheuse invitée à l'Université de Tours au sein de l'Unité de recherche "Interactions culturelles et discursives" E. A. 6297. Mes remerciements vont également à Nathalie WATTEYNE de l'Université de Sherbrooke.

1 Anne HÉBERT est interviewée par Olivier DE GERMAIN THOMAS sur *Aurélien, Clara, Mademoiselle et le lieutenant anglais*, à l'émission *Agora*, (France Culture, 7 mars 1995). Nous avons pu avoir accès aux enregistrements des émissions que nous citons tout au long de cet article à la Phonothèque de l'INA et à l'Inathèque de France.

2 "L'intérêt d'Anne HÉBERT pour l'écriture se manifeste dès le début de l'adolescence. 'Les premières choses que j'ai écrites, ce sont des pièces de théâtre'. C'est sa mère, passionnée de théâtre depuis sa jeunesse, qui l'intéresse au genre. Quelques contes et pièces de théâtre non publiés, 'ni publiables' datent de cette époque". Robert HARVEY, "Les années d'apprentissage". *Anne Hébert. 1919-2000*. En ligne: <http://www.anne-hebert.com/p.php?i=189>.

d'un ami, l'écrivain Roger Lemelin, qu'elle le fait publier à compte d'auteur aux Éditions de l'Institut littéraire, faute d'avoir pu intéresser les éditeurs³.

Elle va donc être obligée de publier à compte d'auteur en 1950 ses recueils de contes, *Le Torrent*, et en 1953 de poèmes, *Le Tombeau des rois*. La reconnaissance que lui nient les éditeurs canadiens français lui vient alors de l'écriture dramatique. Pendant ces années-là la radio lui permet de diffuser son œuvre de création et d'occuper une place de choix dans le contexte culturel canadien-français. C'est en 1950 qu'elle entreprend une collaboration assidue à deux émissions littéraires de la Canadian Broadcasting Villeneuve (CBV), l'une des principales stations radiophoniques de sa ville, Québec, diffusées sur le réseau national de Radio-Canada. Entre 1950 et 1952, plus d'une trentaine de ses contes dialogués seront mis en onde le samedi en début de soirée. La veille de Noël, l'un de ses contes sera mis en onde en même temps que deux causeries de Clément LOCKQUELL et de Paul CLAUDEL, à 22h15, juste après le Concert et le radio-journal. De plus, à l'été 1951, sa pièce *L'Arche de midi* reçoit le deuxième prix au Concours littéraire et scientifique de la province de Québec dans la catégorie "théâtre". L'année suivante son poème dramatique et radiophonique *Les Invités au procès*, retenu par le Jury du grand prix du concours dramatique du réseau français, sera mis en onde par Guy BEAULNE le 20 juillet 1952 dans la série *Le Théâtre du grand prix de Radio-Canada*. Une voie comme auteure dramatique et radiophonique semble s'ouvrir devant elle, ce qui la pousse sans doute à tenter la carrière à l'Office National du Film (ONF). À partir de janvier 1953, elle sera d'abord pigiste et ensuite scripteure, rédactrice de commentaires, mais cette fois-ci pour la télévision, à Ottawa d'abord et puis à Montréal; elle quittera ce poste à la fin de l'été 1954 pour se rendre en France comme Boursière de la Société royale du Canada. Elle aura été ainsi la première femme francophone scénariste de l'ONF qui à l'époque cherche encore à trouver sa place dans un organisme largement dominé par les anglophones. Si elle se plaint qu'à l'ONF elle n'a pas appris le métier ("On m'a tout de suite traitée comme un écrivain. Ce qui fait que je n'ai malheureusement pas appris les rudiments techniques du métier"⁴), ce double apprentissage radiophonique et télévisuel lui aura appris à maîtriser l'écriture requise pour ces médias.

Le rapport avec la radio est cependant antérieur et plus fort que celui qu'elle entretient avec l'audiovisuel. C'est elle-même qui le révèle dans sa dernière interview où elle déclare avoir connu à travers la voix de son père, poète et critique littéraire, la littérature québécoise et la poésie féminine: "Mon père était poète et critique littéraire au Canada français,

3 *Ibid.* L'édition sera distribuée par les Éditions Beauchemin qui y prêteront leur nom.

4 *Ibid.*

et chroniquait à la radio tous les samedis. J'étais très fière de l'entendre, et c'est par lui que j'ai connu la littérature québécoise, et notamment des femmes poétesses, comme Simone Routhier et d'autres"⁵. Elle ajoutera qu'elle lira tous les livres dont son père fait la chronique.

Alors que cette alliance entre la radio et les livres avait été une source d'enchantement et l'avait initiée à la littérature lorsqu'elle était adolescente, au moment où Anne HÉBERT a atteint la trentaine, dans les années Cinquante, elle lui permet de s'essayer dans un nouveau domaine de la création et de faire connaître son œuvre à un public plus large. En octobre 1950 elle devient l'une des principales collaboratrices de *Trois de Québec*, émission que produit et enregistre à Québec la station CBV, mais qui est diffusée également sur le réseau national de Radio-Canada. Dans un article paru dans *La semaine à Radio-Canada*, l'hebdomadaire du réseau français où l'organisme présentait au public sa programmation radiophonique, Paul LEGENDRE, le réalisateur, définit l'émission "importante"⁶. Elle est d'ailleurs diffusée en début de soirée le samedi soir à 19h30 ou à 20 heures, selon la saison. La formule est présentée dans un autre numéro de la même revue: "L'émission *Trois de Québec* se compose toujours de sketches d'auteurs différents sur un même sujet. L'auditeur passe du réalisme à la fantaisie, du grave au comique. L'équipe comprend cinq écrivains qui ont déjà écrit des titres remarquables"⁷. En plus d'Anne HÉBERT, participent à l'entreprise Charlotte SAVARY, Clément LOCKQUELL, René ARTHUR et André GIROUX qui s'engageront à donner pendant une demi-heure trois contes dialogués sur un même sujet, variable au fil des émissions. Anne HÉBERT y participera à un rythme soutenu, d'octobre 1950 à janvier 1951 avec neuf sketches⁸. En 1952 changent la formule

5 Pascale NAVARRO, "Anne Hébert: démons et merveilles", *Voir*, 27 janvier 2000. En ligne: <https://voir.ca/livres/2000/01/27/anne-hebert-demons-et-merveilles/>.

6 Paul LEGENDRE, "Les invités de *Match* abordent tous les sujets", *La semaine à Radio Canada*, 3-9 décembre 1950, p. 3. L'hebdomadaire, sous la direction de l'écrivain Robert ÉLIE, était publié à Montréal et diffusé dans le reste du Canada français. Paul LEGENDRE a été l'une de ces figures polyvalentes liées aux débuts légendaires de la radio, un pionnier de l'épopée radiophonique. C'était à la fois l'homme à tout faire de la radio: variétés, théâtre, chanson, émissions populaires, culturelles et religieuses comme auteur, annonceur mais également comme animateur et réalisateur. Cf. *Association des réalisateurs de Radio-Canada*. En ligne: http://realisateur.com/index.php?option=com_content&task=view&id=18&Itemid=31.

7 *La semaine à Radio-Canada*, 24-30 décembre 1950, p. 5.

8 Les émissions de 1950 portent sur "L'étourderie" (28 octobre), "La bouffonnerie" (11 novembre), "Les prodiges" (18 novembre); "La critique" (2 décembre), "Don Quichotte" (16 décembre); "Les anges parmi nous" (23 décembre). L'année suivante sur: "Autour des rois mages" (6 janvier); "Conte de l'an 2000" (20 janvier); "La réussite" (27 janvier). La date se réfère à la diffusion. Le seul texte imprimé est "Les anges parmi nous", paru dans *La*

et le titre de l'émission; on présente ainsi *À travers le temps*, qui est toujours diffusée le samedi en début de soirée et réalisée par Paul LEGENDRE⁹: "Trois auteurs québécois brodent chaque semaine sur un thème unique trois petits sketches dont l'intrigue se déroule à trois époques différentes: hier, aujourd'hui, demain"¹⁰.

Les instantanés des équipes qu'illustre le lancement des deux émissions dans *La semaine à radio Canada* constituent un témoignage éloquent de l'ambiance qui régnait dans ce groupe de jeunes intellectuels qui renouvellent leur collaboration au fil des émissions, convaincus que l'alliance entre radio et littérature peut jouer un rôle important dans un Canada arriéré au point de vue culturel¹¹. Malgré la mauvaise reproduction, on perçoit des indices d'une complicité entre les membres photographiés en plein travail. Dans la première photo, elle est bien exprimée par la mine épanouie d'une jeune Anne HÉBERT et par l'attitude enjouée de Paul LEGENDRE, réalisateur de *Trois de Québec*, qui est entouré des autres membres de l'équipe plongés dans une atmosphère fébrile¹². Dans la deuxième, nous voyons, regroupés autour d'un bureau, une jeune Anne HÉBERT qui regarde d'un air amusé Paul LEGENDRE un script à la main; René ARTHUR fait de même; Clément LOCKQUELL, André GIROUX et Gérard MARTIN focalisent leur attention sur le texte que feuillette Charlotte SAVARY¹³. Ce seront ces auteurs qui, selon une cadence bimensuelle, rédigeront des contes dialogués sur un sujet canadien. Anne HÉBERT donnera vingt-deux textes de novembre 1951 à octobre 1952¹⁴ abordant en rotation avec

semaine à Radio-Canada, 24-30 décembre 1950, p. 5. Sur la base de la programmation présente dans *La semaine à Radio-Canada* nous avons complété et corrigé cette liste et celle de la note 14, rédigées par Robert HARVEY à partir de l'ouvrage de Paulette CARON et Daniel LEMIEUX (*Recherche et biographie*, Montréal, Secrétariat des Relations Publiques, Société Radio-Canada, 1981). *Textes radiophoniques (1950-1952)*. *Anne Hébert (1916-2000)*, cité. Nos interventions apparaissent entre crochets.

- 9 Paul LEGENDRE, "Une nouvelle série dramatique confiée à six écrivains", *La semaine à Radio-Canada*, 14-20 octobre 1951, p. 1 et p. 8.
- 10 *La semaine à Radio-Canada*, 25 novembre -1^{er} décembre 1951, p. 4.
- 11 La Commission royale d'enquête sur l'avancement des arts, des lettres et des sciences, établie par le Premier Ministre Louis ST-LAURENT, le 8 avril 1949, sous la présidence de Vincent MASSEY, avait présenté son rapport, le 1^{er} juin 1951. Elle y faisait état de la situation difficile dans laquelle versaient les arts et la culture au Canada. Elle a prôné, donc, le financement, par le Gouvernement fédéral, d'un large éventail d'activités culturelles dont les émissions radiophoniques.
- 12 *La semaine à Radio-Canada*, 24-30 décembre 1950, p. 5.
- 13 *Ibid.*
- 14 Six textes d'Anne HÉBERT seront diffusés en 1951: "L'honneur" (20 octobre), "L'inquiétude" (3 novembre), "La cruauté" (17 novembre), "L'imposteur" (1^{er} décembre), "Les convictions" (15 décembre), "Les fêtes" (29 décembre); seize en 1952: "La grandeur" (12 janvier), "Le bonheur" (26 janvier), "Les sentiments" (9 février), "La foi" (23 février), "L'enchantement" (26 avril), "La liberté" (10 mai), "L'héritage" (24 mai), "Le voyage", (7 juin), "Les classes de

ses collègues les différentes époques où ils doivent situer leur intrigue. Comme le remarque l'auteur anonyme de l'article dans *La semaine à Radio Canada*, cela “permettra à chacun d'accomplir son voyage À travers le temps...”¹⁵.

L'analyse de ces documents qui se rapportent à une brève période de la carrière d'Anne HÉBERT nous permet de conclure que, pendant plus de trois ans, l'écriture radiophonique a représenté la partie la plus consistante de sa production littéraire. En plus des sketches pour la radio, celle-ci comprend *Les Invités au procès*, pièce radiophonique commencée en 1951 et diffusée en 1952, et le conte dramatique radiophonique pour enfants, *Sandrie et les sept magies retrouvées*. Ce dernier, cependant, auquel elle se consacra en 1953, restera inachevé, puisque des sept épisodes envisagés seuls quatre ont été composés¹⁶. En janvier 1953 l'émission *Trois de Québec* reprend mais avec une autre formule, un autre réalisateur et avec une nouvelle consigne, “celle d'égayer”¹⁷. Après une première participation, le 3 janvier 1953, Anne HÉBERT, même si son nom est annoncé comme collaboratrice, ne va plus y participer. La veine radiophonique semble tarie au moment où l'auteure commence à écrire des textes, surtout des commentaires, pour la télévision¹⁸.

la société” (28 juin), “La chose publique” (5 juillet), “La solitude” (19 juillet), “La terre” (2 août), “Le talent” (30 août), “L'art de plaire” (13 septembre), “Le jeu” (27 septembre) et “La civilisation” (16 octobre). Nos interventions apparaissent entre crochets.

- 15 *La semaine à Radio-Canada*, 25 novembre -1^{er} décembre 1951, p. 4.
- 16 Annie TANGUAY avance l'hypothèse qu'elle ait abandonné sa préparation parce qu'elle n'arrivait pas à faire diffuser sa production dramatique. “La femme de théâtre”, in Nathalie WATTEYNE (dir.), *Le centenaire d'Anne Hébert: approches critiques*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2018, pp. 55-68: p. 59.
- 17 “Des contes humoristiques”, *La semaine à Radio Canada*, 4-10 janvier 1953, p. 3.
- 18 Elle traduit en français la narration anglaise des films *Pêcheurs de Terre-Neuve* (1953), *Drôle de Micmac* (1954) et *Les Indes parmi nous* (1954), tout en écrivant les commentaires de quatre courts-métrages documentaires de la série “Silhouettes canadiennes”: *Le cocher* (1953), *L'éclusier* (1953), *Le photographe* (1953) et *La femme de ménage* (1954). Cette série est une adaptation française de “Faces of Canada” qui propose une galerie de portraits de personnages typiques de la vie canadienne. Elle rédige ensuite la narration de deux autres courts-métrages documentaires *Midinette* (1954) et *Le médecin du Nord* (1954) de la série “En avant Canada”. En 1958 *La mercière assassinée* sera présentée en quatre épisodes à la télévision. Fernand DANSEREAU réalise un court-métrage de fiction, *La canne à pêche* (1959), d'après l'un de ses contes. En 1960 les commentaires des films *L'Étudiant* et *Le Déficient mental* sont enregistrés à l'ONF. Louis PORTUGAIS tourne un documentaire sur le poète SAINT-DENYS GARNEAU (1960), le cousin de l'auteure, d'après le scénario qu'elle a créé. À l'ONF elle rencontre plusieurs cinéastes, dont Claude JUTRA, qui, une vingtaine d'années plus tard, portera à l'écran son roman *Kamouraska*. Marc SAINT-PIERRE, “Anne Hébert, 1916-2000: écrire pour le cinéma”, *Lire ONF*. En ligne: <https://blogue.onf.ca/blogue/2016/06/29/anne-hebert-1916-2000-ecrire-cinema/>

Anne Hébert à la radio française

Si son voyage en France en 1954 interrompt sa période de collaboration active avec les médias canadiens, Anne HÉBERT continuera d'accepter de participer à des émissions radiophoniques d'une part et de l'autre de l'Océan. Son début radiophonique dans les chaînes publiques en France remonte à 1958, année de sa participation à l'émission de RTF *Poésie à quatre voix*¹⁹. La présentation de l'auteure est suivie d'une causerie et de la lecture des poèmes "Notre fatigue nous a rongés" et "Valse des lilas" par Catherine SAUVAGE. La même année, Jean AMROUCHE²⁰ – qui, le premier, engage la radio dans la voie de l'entretien littéraire auquel il a donné ses lettres de noblesse – l'accueille dans son programme *Des idées et des hommes* dans deux émissions consacrées à la poésie francophone du Canada (*Bouquet de poèmes canadiens français*, 8 et 15 mai). Ayant développé une conception innovatrice de ces entretiens, AMROUCHE, en causant avec Anne HÉBERT de sa vie et son œuvre, transforme son témoignage en un véritable dialogue dramatique. Les poèmes d'Anne HÉBERT, qu'AMROUCHE lit en même temps que ceux de Jean-Guy PILON, de Roland GIGUÈRE et de Walt WHITMAN, tout en représentant un témoignage du renouveau littéraire que connaît le Canada français, s'insèrent de plain pied dans le courant américain d'une poésie liée à la terre. Sa participation à l'émission d'AMROUCHE inscrit le nom d'Anne HÉBERT parmi ceux des écrivains qui, comme GIDE, JOUHANDEAU et UNGARETTI, pour ne citer que les noms les plus célèbres, ont marqué une époque qu'on considère comme l'âge d'or de la radio française²¹.

À partir de 1967, après une absence de neuf ans, Anne HÉBERT devient une habituée des émissions littéraires de la radio française, car elle y est

19 L'émission, produite par Philippe SOUPAULT et réalisée par Jean CHOUQUET, est diffusée le 11 janvier.

20 Intellectuel kabyle, Jean AMROUCHE avait animé des émissions à Tunis-P.T.T. (1938-1939), Radio France Alger (1943-1944), Radio France Paris (1944-1958) et Radio Suisse (1958-1961), auxquelles il invitait les plus grands créateurs de son temps (dont Gaston BACHELARD, Roland BARTHES, Maurice MERLEAU-PONTY, Edgar MORIN, Jean STAROBINSKI, Jean WAHL, Claude AVELINE, Georges-Emmanuel CLANCIER, Pierre EMMANUEL, Max-Pol FOUCHET, Jean LESCURE, Kateb YACINE, Charles LAPICQUE). Ses *Entretiens* diffusés par Radio France depuis Paris sont célèbres: il s'agit de trente-quatre entretiens avec André GIDE (1949), quarante-deux avec Paul CLAUDEL (1951), quarante avec François MAURIAC (1952-1953) et de douze avec Giuseppe UNGARETTI (1955-1956).

21 Il s'agit des 'années Gilson' (1946-1963), période où la radio est un médium très populaire qui ne connaît pas encore la concurrence de la télévision. Les émissions littéraires présentes sur toutes les chaînes généralistes sont nombreuses et les fictions radiophoniques de qualité abondent. Les écrivains qui ont participé à cette épopée – Paul GILSON, Jean TARDIEU, Jean AMROUCHE, Pierre SCHAEFFER –, tout en contribuant au développement de l'art radiophonique, cherchent à légitimer le nouveau média dans la conviction qu'il joue un rôle important dans le processus de démocratisation de la culture.

invitée selon une cadence régulière: sa présence dans les émissions radiophoniques, en premier lieu celles de France Culture, prend des formes différentes – entretien, documentaire, lecture de poèmes. Ses participations s'intensifient à des moments précis: aux alentours des années soixante-dix, lorsque la France découvrira l'effervescence des lettres québécoises et, par la suite, lors de la sortie de ses œuvres les plus célèbres, en particulier *Kamouraska*, *Les Enfants du sabbat* et *Les Fous de bassan*. C'est surtout lors des prix attribués à ces romans publiés en France – le Prix des Libraires de France (1971), le Prix de l'Académie française (1976) et le Prix Fémina (1982) – que l'auteure québécoise est davantage sollicitée à passer à la radio. Le succès de *Kamouraska*, par exemple, vaudra à Anne HÉBERT une invitation comme vedette à *Le masque et la plume*²² le 28 mars 1971. Cette émission, la plus longève du paysage médiatique européen, mise en onde par France-Inter, une radio plus généraliste, s'adresse à un large public. Quelques années plus tard, l'après-midi du 22 octobre 1975, ce sera *Les Enfants du sabbat* qui sera présenté à *Un livre, des voix*, autre émission littéraire à succès.

Pendant ces décennies, Anne HÉBERT intervient également dans des émissions qui portent sur plusieurs auteurs francophones ou tout simplement sur le Québec. En 1977, Jacques CHANCEL lui consacre une émission de la série *Radioscopie*, mi-entretien, mi-documentaire, de presque une heure. D'une voix douce et jeune et sur un ton velouté, sans hésitations, Anne HÉBERT évoque moins sa vie personnelle, sur laquelle elle reste discrète, que de multiples aspects de son œuvre, de son écriture et des mécanismes de la création, sujets qui, à son avis, doivent occuper le devant de la scène.

La pièce radiophonique L'Île de la demoiselle

En 1977, sa fréquentation du milieu radiophonique, témoignage d'une certaine notoriété de l'écrivaine québécoise dans les milieux intellectuels français, prend la forme d'une participation au programme *Carte blanche à...* Créée en 1947 sur la chaîne nationale sous l'impulsion de Paul GILSON, le format permet à un auteur, – parfois des débutants attirés vers la création radiophonique, souvent des personnalités comme QUENEAU, AUDIBERTI, RIBEMONT-DESSAIGNES, Roger GRENIER, Béatrice BECK –, de composer à leur guise un ou plusieurs textes pour les faire connaître au public radiophonique. Produite par Lily SIOU

22 Créée en 1955 par Michel POLAC et François-Régis BASTIDE, *Le Masque et la plume*, diffusée le dimanche, a atteint sa soixante-quatrième année. Elle rassemble plus 600.000 auditeurs et 340.000 podcasteurs. Cf. en ligne: <https://www.franceinter.fr/culture/les-60-ans-du-masque-et-la-plume>. Des extraits d'un ouvrage récent choisi par le réalisateur sont lus devant ce dernier et l'auteur. Cette lecture fournit le prétexte pour un dialogue entre eux.

et réalisée par Georges GODEBERT, l'émission a contribué à la longue histoire des collaborations des écrivains au média radiophonique.

Le 13 avril 1978, à 20 heures, France Culture met en onde pendant plus de deux heures *L'Île de la Demoiselle*²³. À la différence d'autres confrères qui choisissent de donner un échantillon de leur production antérieure ou bien d'illustrer un sujet qui leur tient à cœur, Anne HÉBERT décide de faire représenter un véritable drame radiophonique pour exploiter à fond les possibilités qu'offre la mise en onde à l'expression littéraire. Le drame s'inspire d'un épisode historique remontant à la première tentative de colonisation du Canada au XVI^e siècle, sous le règne de François I^{er}. Protagoniste de *L'Île de la Demoiselle* est la jeune Marguerite de Nontron, pupille de Robert de Roberval, qui la conduit en Nouvelle-France dans la première expédition de colonisation qu'il dirige. Les plans de celui-ci, qui compte l'épouser, seront déjoués puisque, pendant le voyage au Canada, Marguerite tombe amoureuse du jeune menuisier Nicolas. Découverts, les deux amoureux seront abandonnés avec la servante Charlotte sur une île déserte au large des côtes américaines. Seule Marguerite, profondément mûrie et transformée, survivra à deux ans d'exil et quittera l'île, qui dorénavant portera son nom, pour rentrer en France.

Les règles de l'écriture radiophonique

Bien consciente que toute l'intrigue doit passer par le sonore, Anne HÉBERT définit dès le début l'âge des personnages pour permettre un choix des voix adéquates, qui soient crédibles. À côté de chaque personnage, dans le générique, est déclaré l'âge:

Marguerite, 15 ans,
 Roberval, 40 ans
 Nicolas Guillou, 20 ans
 Charlotte Lemire, servante de Marguerite, 48 ans
 La dame de qualité, 30 ans
 Le gentilhomme, 35 ans (OC, V, p. 7).

23 *Carte blanche à Anne Hébert. L'Île de la demoiselle*, durée 2.07, première diffusion 13 avril 1978. Réalisateur Georges GODEBERT. Producteur Lily SIOU. Musique originale Jacques DÉGOR. L'invitation à participer à *Carte blanche* remonte sans aucun doute à un moment antérieur puisque, "en 1976, Anne Hébert écrivait à Jeanne Lapointe que sa 'pièce-radio' était terminée". Cf. Patricia GODBOUT, Annie TANGUAY et Nathalie WATTEYNE (dir.), *Théâtre, nouvelles et proses diverses. Œuvres complètes d'Anne Hébert*, V, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2015, p. 236. Nous nous référerons à ce volume par le sigle OC, V, suivi du numéro de page. Le texte de la pièce que nous citons, édité par Patricia GODBOUT, est contenu dans ce volume (pp. 405-488).

Les personnages principaux sont au nombre de six, ce qui répond aux contraintes de réduction imposées par la réalisation radiophonique. L'emprunt à des ensembles qu'on peut considérer comme des chœurs du théâtre grec ("Des badauds, Des passagers, Des matelots, Un forçat", *Ibid.*) et à des personnages anonymes, définis uniquement par leur métier ("Une sœur augustine; Premier pêcheur; Deuxième pêcheur; Troisième pêcheur", *Ibid.*), permet de rendre le jeu plus mouvementé et plus riche sans alourdir le budget de la réalisation puisqu'on utilise les mêmes acteurs qui tiennent les rôles principaux.

Après son entraînement à la radio québécoise, Anne HÉBERT sait que l'auteur d'un drame radiophonique doit s'appuyer pour communiquer uniquement sur des dialogues ou des sonorités. Il suffit de prendre une page de la pièce pour observer la présence de nombreuses didascalies qui se rapportent aux aspects sonores de la mise en onde. La séquence 5, par exemple, débute ainsi:

Musique.

Manceuvres de départ.

Agitation sur le pont.

Les ordres du capitaine sont répétés par les marins:

"Larguez les amarres", etc.

Musique marine qui envahit tout. (OC, V, p. 417)

L'atmosphère typique du départ d'un navire est donc évoquée à travers la musique, les bruits et le recours à des *voix off*, des aspects sonores qui ancrent le texte au point spatial, en l'absence de la possibilité de décrire les lieux comme dans le roman ou de les représenter comme au théâtre.

Dans le texte les didascalies soulignent le ton de la voix, les bruits qui les entourent et les musiques:

La Dame

(Criant) Je ne veux plus partir en Canada! Laissez-moi descendre! Il y a trop de roulis ici! Et puis ça sent le goudron. *(Les cris de la Dame sont perdus dans le brouhaha de la manœuvre et la musique.)* Je veux descendre! *La musique cesse brusquement.*

Bruit de gifles. (Ibid.)

L'attention est focalisée sur le ton des répliques (*Criant*); sur l'interaction entre la voix de l'actrice, les voix de fonds et les bruits qui doivent évoquer le départ du navire (*Les cris de la Dame sont perdus dans le brouhaha de la manœuvre et la musique*). Le silence soudain (*La musique cesse brusquement*) a une valeur diégétique puisqu'il vise à mettre en relief le bruit de gifles, indice de la brutalité de Roberval. Dans la même page, les huit répliques sont accompagnées d'autant

d'indications des qualités et des modalités des tons vocaux (*criant; suffoqué; pleurniche; voix très jeune presque enfantine*). Ne pouvant pas compter sur les éléments visuels comme au théâtre – costumes de scène, décors, gestes, mimique –, Anne HÉBERT exploite la valeur des différentes voix radiophoniques, pense à la place des bruits, de la musique et à celle des silences, puisqu'elle est consciente que tout fait sens, le débit et les inflexions de la voix, les pauses, les respirations, les hésitations et les piétinements.

Elle se comporte en véritable auteur radiophonique, qui, comme le rappelle Pierre SCHAEFFER, doit moins écrire que donner à entendre et faire entendre:

Un véritable auteur radiophonique se garde d'«écrire»: il entend et donne à entendre. Des paroles qu'il va employer, il considère d'abord le *bruit* qu'elles font, leur matière et leur poids de réalité: un *grognement*, un soupir, un silence, une façon de prononcer, le grain d'une voix importent bien plus que le texte. Et la voix humaine n'occupe pas tout l'univers sonore. Il reste le monde à faire entendre, il reste tout ce qui peut être ressenti sans qu'un seul mot soit prononcé, tout ce qui gagne à n'être point nommé.²⁴

En ce sens, Anne HÉBERT maîtrise parfaitement les codes de l'écriture radiophonique. Focalisée sur la voix pendant l'écriture de sa pièce radiophonique, elle n'est pas moins soucieuse des accents qu'elle tient à reproduire dans les répliques, sans laisser ce choix au réalisateur ou à l'interprétation des acteurs. On sait, d'après sa correspondance, qu'elle se pose un «problème de langue» lié à la représentation de l'écriture d'une pièce qui met en scène une histoire du XVI^e siècle (OC, V, p. 337). Elle adopte généralement un français standard pour les protagonistes et les nobles présents sur le bateau, tandis que le langage des marins et de Charlotte, la servante, est censé reproduire une parlure populaire de la France atlantique du XVII^e siècle. Pour créer un effet de réalisme langagier, en plus d'un registre souvent vulgaire, l'écrivaine a recours à des déformations phonétiques (*parsonne* au lieu de «personne»; *ouais* ou lieu de «oui»; *icitte* au lieu d'«ici», etc.), des constructions qui reproduisent l'oralité (par exemple: «Une tempête pareille c'est pas naturel», p. 443; «J'étions encore plus effrayé», p. 444; «c'en est une malédiction», p. 453), des archaïsmes (*malfaitieuses*, p. 411, comme féminin de «malfaiteur»). Cet effet de réalisme historique est renforcé par le recours à des chansons populaires connues au Canada mais venant de France comme, par exemple, *À Saint-Malo beau port de mer*, qui devient une sorte de refrain de la pièce. C'est un air qui, de plus, est une mise en abyme de l'histoire, puisqu'elle reflète au point de vue thématique le sujet de l'intrigue.

24 Paul SCHAEFFER, «Le mythe de la coquille. Notes sur l'expression radiophonique», in ID., *Machines à communiquer*, Paris, Seuil, 1970, pp. 115-116.

Les contraintes de la mise en onde

Le drame radiophonique, non différemment d'une pièce de théâtre qu'on adapte pour la scène, n'est que le point d'origine d'un processus complexe qui passe à travers de nombreuses étapes et qui a besoin de l'intervention indispensable de plusieurs collaborateurs (compositeur, chef opérateur du son, technicien, assistant, musiciens, acteurs) qui sont coordonnés par le réalisateur, avant d'arriver à la mise en onde.

Il nous paraît intéressant d'analyser les différentes versions du texte de *L'Île de la demoiselle* en comparant le premier tapuscrit et le script de l'émission de France Culture²⁵. Nous nous appuyons également sur des documents concernant la mise en onde de la pièce²⁶ de la main de Georges GODEBERT²⁷, qui a assuré la préparation, la réalisation, l'enregistrement et la diffusion de la pièce. Anne HÉBERT va collaborer, encore une fois, avec l'un des hommes qui "ont fait la radio"²⁸.

25 Le premier est conservé aux Archives HÉBERT de l'Université de Sherbrooke. Dactylographie annotée de *L'Île de la Demoiselle*, [1977], 55 f., P25/A2/9, FAH. Il existe également une copie du script à l'Université de Sherbrooke: Dactylographie annotée (reliée par France Culture), 1977, 76 f., P25/A2/9, FAH. Un autre exemplaire du script relié par France Culture se trouve dans les Fonds Georges GODEBERT aux Archives nationales en France (voir la note suivante). Nous avons pu consulter le deuxième. Pour le travail de confrontation entre les quatre versions de *L'Île de la Demoiselle* (en plus de celles que nous venons d'évoquer, les versions publiées dans *Écrits du Canada français* en 1979 et chez Seuil en 1990) nous avons eu recours à l'édition critique des réécritures et variantes significatives préparée par Patricia GOUBOUT: *Anne Hébert, édition critique, V. Théâtre, nouvelles et proses diverses*, pp. 179-187; en ligne: https://www.pum.umontreal.ca/fichiers/livres_fichiers/Variantes-tome-5.pdf.

26 Aux Archives nationales de France sont conservés, en plus du script, les documents suivants sur la production de *L'Île de la Demoiselle*: 1) notes manuscrites de Georges GODEBERT concernant le choix des musiques et des bruits employés pour le fond sonore de l'émission, le choix de la distribution ou des intervenants, le choix des textes, la façon de réciter des comédiens, etc.; 2) documents de travail: documentation rassemblée par Georges GODEBERT pour la préparation de l'émission; 3) plan de travail: synthèse de l'ensemble des informations nécessaires à l'enregistrement de l'émission où figure le numéro de téléphone d'Anne HÉBERT, les noms de l'adaptateur, du producteur, du réalisateur, la distribution, les jours d'enregistrement, la chaîne et la date de diffusion; 4) dossier de production (fiche technique nécessaire pour la mise à disposition du personnel de production et pour l'attribution des studios). Versement n° 20000392, septembre 2000, article VI.

27 Georges GODEBERT – producteur et réalisateur d'abord à la Martinique et en Guadeloupe et, à partir de la fin de la Deuxième guerre mondiale, à Paris – a joué un rôle important dans le développement de la radio en France. Formé à l'école de Paul GILSON et de Pierre SCHAEFFER, il réalise des émissions variées, dans le domaine de la fiction, de la culture ou du divertissement et coordonne des productions artistiques.

28 Robert PROT, Georges PEYROU, "Ils ont fait la radio: Georges Godebert", *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, juin-août 1997, n. 53.

Le script diffère du texte de départ surtout pour la division de la pièce en deux parties de 32 séquences chacune et pour la réduction sensible qu'y subit le rôle du narrateur. Si la division en séquences s'impose pour des raisons techniques, pour permettre d'organiser d'une manière économique l'enregistrement en ne convoquant les acteurs qu'au moment où leur intervention est prévue, il est cependant intéressant de remarquer qu'elle a été conservée pour la publication, sans doute considérée efficace dans sa structuration du texte en deux parties qui correspondent à deux cadres spatiaux différents, le navire de Roberval et l'île. Quant à la suppression des interventions de la voix-off, elle a sans doute été suggérée par le réalisateur qui les considérait comme des redondances à la radio. Des 21 répliques du narrateur supprimées dans le script, une grande partie décrit les lieux ou des actions, comme dans l'exemple qui suit:

Le Narrateur

Une minuscule cabine de planches grossières. Un petit hublot comme un œil. Marguerite dort dans un hamac. C'est le matin. Charlotte regarde par le hublot (OC, RV, V, p. 180).

Anne HÉBERT les utilise pour décrire l'espace étriqué et sans confort de la cabine où loge Marguerite. L'évocation du décor, cependant, est ici superflue car on la déduit du dialogue qui suit entre Marguerite et Charlotte.

Des neuf répliques du narrateur qu'on a gardées²⁹, l'une d'elles est placée au début de la séquence liminaire et deux autres dans les deux séquences finales. La première répond à la fonction d'ancrer d'emblée le cadre spatio-temporel de l'intrigue:

Le Narrateur

Le port de Saint-Malo en 1540. Trois navires sont en rade, prêts à lever l'ancre. On n'attend plus que le commandant, Jean-François la Roque de Roberval, qui a reçu mission du roi de France, François I^{er}, d'aller fonder une colonie très catholique, au pays de Saguenay et d'Hochelega. (OC, V, p. 411)

Dans les deux dernières séquences, le narrateur souligne la longueur de l'exil de Marguerite et l'arrivée des pêcheurs qui y mettront fin en la ramenant en France (OC, 483; 485). Dans ces endroits cruciaux du récit, l'incipit et la fin, ces répliques ont une fonction de répétition qui permet, même à un auditeur distrait, de capter des

29 Ces interventions se réfèrent à l'écoulement temporel (pp. 428, 479, 489); à la description des scènes qui ne peuvent pas être évoquées à travers le sonore (pp. 424, 425) et aux changements d'acteurs (p. 436).

informations capitales dans le déroulement de l'intrigue. La voix du narrateur qu'emploie Anne HÉBERT à de nombreuses reprises dans le premier tapuscrit, sonne faux à l'oreille d'un homme de radio comme Georges GODEBERT. Redondante, superflue, elle est, en effet, utilisée par l'auteure dans la première version pour escamoter des problèmes de description et de temporalité qu'elle rencontre dans la narration. Cette voix sera remplacée dans la réalisation du spectacle par les bruits et la musique, soit à travers des textes composés à cet effet par Jacques DÉGOR, le musicien associé à la production, soit par des airs folkloriques, qui, dans le cadre radiophonique, substituent d'une manière plus efficace la parole.

Si Anne HÉBERT se plie facilement aux exigences de la réalisation radiophonique, en acceptant la division de son texte en séquences, et de réduire les interventions du narrateur, sur un point elle s'impose concernant la langue, question déjà évoquée dans sa correspondance avec Jeanne LAPOINTE. Elle en arrive à restaurer dans le script, de manière systématique, l'orthographe originelle qu'on avait normalisée. Elle veut conserver la transcription phonétique qu'elle avait conçue au départ, car elle la considère comme un élément fondamental de sa pièce, une marque de l'éloignement dans le temps et une attestation de l'ancrage régional et social des personnages, que les comédiens ne doivent pas ignorer. Se borner à une simple didascalie mettant en relief l'accent lui semblait-elle sans doute faible et trop aléatoire. Elle devait avoir partagé son souci pour que cette origine populaire et régionale apparaisse clairement au niveau sonore avec Georges GODEBERT qui, comme le montrent ses notes, va à la recherche des musiques folkloriques du Périgord, de Bordeaux ou de Limoges.

Ancienne habituée de la radio, Anne HÉBERT respecte le rôle du réalisateur et lui fait confiance dans l'adaptation sonore du texte écrit. En écoutant l'enregistrement de la pièce, on constate que les changements entre l'extérieur du bateau et l'intérieur de la cabine de Marguerite sont audibles à travers la technique du travelling; grâce au jeu avec le microphone, on obtient également l'alternance ou la coprésence des voix des acteurs au premier plan et les bruits du second plan (musique, chant, bruits, brouhaha). Quant au réalisateur, comme on le lit dans ses notes, il demande à l'auteure d'intervenir quand il s'agit de mots: il la prie de rédiger de courts textes pour les seconds plans, d'imaginer les dialogues et les voix de fond.

À la suite de cette négociation entre l'auteure et le réalisateur, qui réclame une chaîne de tâches (choisir les acteurs, répéter sans micro, faire des essais de bruitage, puis "réaliser" en mélangeant des sources sonores variées), naît l'enregistrement sonore qu'on mettra en onde. Il s'agit d'un travail de "radiomorphose" qui transforme le texte écrit, à travers des processus transmédiaux, en jeu pour l'oreille, immatériel. De cette utilisation prévue, le texte écrit non seulement porte toutes

les marques, mais il intègre également les changements et les modifications qui sont intervenues dans ce long processus de réalisation, comme le témoigne la version publiée de *L'Île de la Demoiselle*.

Conclusions

Si l'on considère *L'Île de la Demoiselle* comme un texte créé pour la célèbre émission littéraire *Carte blanche* à..., à laquelle Anne HÉBERT avait été invitée dans le cadre d'une fréquentation régulière de la diffusion culturelle de la radio française, cette œuvre acquiert une valeur différente. La décision autonome de l'auteure québécoise d'écrire une pièce radiophonique témoigne de son désir d'exploiter toutes les ressources que la radio offrait à l'expression littéraire. Elle connaissait bien autant les secrets de l'écriture radiophonique que le processus de sa réalisation sonore en raison de sa collaboration assidue à *Trois de Québec* et *À travers le temps*. Nous croyons, en particulier, que sa participation dans la deuxième émission, qui imposait aux auteurs à tour de rôle de présenter en une dizaine de minutes un sujet appartenant au passé, lui ait fourni les outils techniques pour mettre en scène des personnages historiques (et peut-être suggéré l'idée d'écrire une pièce historique au moment de répondre à l'invitation de *Carte blanche*). Nous rappelons qu'*À travers le temps* se proposait "de transporter ses auditeurs à travers l'espace et le temps"³⁰, en faisant revivre, par exemple, une figure historique, comme le suggérait Paul LEGENDRE, réalisateur de l'émission.

Nous ne sommes pas en mesure d'établir quels ont été les sujets qu'Anne HÉBERT a abordés pour illustrer les thématiques proposées dans *À travers le temps*, ni de savoir si elle a répondu à la suggestion du réalisateur de représenter des personnages de l'histoire canadienne, mais on peut sans doute envisager que la réflexion sur les voix du passé date de cette époque. Nous savons seulement, d'après ses propres déclarations, que dans la genèse de *L'Île de la Demoiselle* les personnages historiques dont elle s'est inspirée constituent le noyau générateur du texte et que, par la suite, ils sont devenus ses "propres créatures au cours d'un long cheminement intérieur"³¹.

On retrouve une trace de ce long parcours qui a donné naissance à ces personnages dans la réplique finale de Marguerite qui émerge de l'obscurité, prend une forme et occupe de la place. Elle prononce ces mots: "Me voici, je viens, encombrante, comme une ombre que l'on tire de la nuit au grand soleil" (OC, V, p. 488). Ce n'est pas seulement la position forte de la réplique, à la fin de la pièce, qui attire notre attention, mais également les nombreuses hésitations dont font état les différentes

30 Paul LEGENDRE, "Six écrivains de Québec transporteront les auditeurs à travers le temps et l'espace", *La semaine à Radio Canada*, 14-20 octobre 1951, p. 8.

31 *Carte blanche* à Anne Hébert, cit.

versions du texte (OC, V, VR p. 187). Ajoutée dans première version à la place du nom rayé de l'auteure qui devait sceller le texte comme une sorte de signature, la réplique n'est pas présente dans le script, mais elle réapparaît dans les textes publiés. Cette phrase pourrait constituer une trace métatextuelle renvoyant à la genèse du texte, trace importante mais qui a pu être considérée, au moment de la mise en onde, comme trop explicite et donc éliminée. Il est évident qu'une analogie existe entre la modalité de la création des personnages de la pièce qu'évoque Anne HÉBERT dans sa présentation et le parcours accompli par Marguerite, de l'ombre de la nuit à la clarté du jour.

Selon cette hypothèse il est intéressant de considérer *L'Île de la Demoiselle* en relation à d'autres œuvres d'Anne HÉBERT – la pièce radiophonique *La Cage* et le roman *Le premier jardin* –, en s'interrogeant sur les modalités de présentation des personnages et sur le choix du genre. Avec *L'Île de la Demoiselle* débute, en effet, un cycle de création focalisé sur des personnages féminins dans le contexte historique de la Nouvelle-France. Il est possible aussi que le choix de la période de la Nouvelle-France réponde au désir de l'écrivaine qui vit entre deux Pays, la France et le Québec, de mettre l'accent sur le passé commun qui les relie, même si le but principal de son projet vise surtout à sortir de l'ombre et à réhabiliter des figures féminines de cette époque.

Dans *Le premier jardin*, roman publié par Seuil en 1988, Flora Fontanges, l'actrice protagoniste, ressuscite, à travers son jeu, les femmes ordinaires qui ont fondé la colonie. L'année suivante, l'auteure québécoise commence à rédiger *La Cage*, autre drame radiophonique centré sur La Corriveau, personnage du folklore québécois, dans le but de réhabiliter la mémoire d'une femme exécutée pour avoir tué son mari et dont le cadavre avait été exposé dans une cage³². Les destins de ces personnages féminins, punis, bafoués ou oubliés, sont transformés par un regard de femme qui s'appuie sur le pouvoir subversif et réparateur de l'écriture pour relire l'Histoire.

Le choix de la forme générique qui s'est imposée à l'écrivaine semble correspondre à un processus d'émergence des voix qui hantent son imaginaire. À ces femmes du passé, exhumées de l'histoire, tirées de l'ombre, pour accéder à la lumière, Anne HÉBERT donnera une voix, mais jamais une épaisseur. On remarquera, en effet, que dans *Le premier jardin* ce ne sont pas des personnages de romans, solidement campés à travers une description de leurs caractéristiques physiques et psychologiques, mais des figures éthérées auxquelles Flora prête sa voix. Elles disparaîtront de la scène dès que l'actrice termine son jeu. Marguerite de Nontron, la Corriveau, les mères de la Nouvelle-

32 La pièce a été publiée dans un même volume avec *L'Île de la Demoiselle* en 1990 en coédition (Paris/Montréal, Seuil/Boréal).

France, resteront inconsistantes, dématérialisées, tout en habitant l’imaginaire hébertien. Il est alors possible d’affirmer que le choix de la forme générique du drame radiophonique permettait à Anne HÉBERT de faire entendre de la manière la plus efficace ces voix sans corps qui habitaient son imaginaire.

L’étude du corpus constitué d’une partie de la production radiophonique d’Anne HÉBERT et de ses enjeux nous a permis de la réintégrer au sein de l’histoire de la littérature et de sa communication littéraire et médiatique au Québec et en France. Notre analyse basée sur les différentes versions du texte et sur les notes de réalisation nous impose de considérer *L’Île de la Demoiselle* comme une pièce radiophonique. Il nous semble, d’ailleurs, que l’écriture radiophonique d’Anne HÉBERT gagne à être étudiée comme une forme séparée de l’écriture théâtrale puisque chacune de ces formes répond à des contraintes différentes. Nous espérons également avoir montré comment la prise en compte de la pratique de l’écriture radiophonique d’Anne HÉBERT et sa fréquentation des studios de CBV dans les années Cinquante à Québec peuvent éclairer sous une lumière différente quelques aspects de son imaginaire, la genèse de son œuvre ainsi que les raisons de ses choix génériques. Cette pratique radiophonique à laquelle elle s’est pliée aux débuts de sa carrière, faute de pouvoir publier ses poèmes et ses contes, lui permettra plus tard de choisir volontairement la forme du drame radiophonique qu’elle ressent comme la mieux adaptée pour donner la parole – une parole longtemps occultée – à des femmes qui, depuis les profondeurs de l’histoire, hantaient son imaginaire.

Références bibliographiques

- ANONYME, “Des contes humoristiques”, *La semaine à Radio Canada*, 4-10 janvier 1953, p. 3.
- Paulette, CARON, Daniel, LEMIEUX, *Recherche et biographie*, Montréal, Secrétariat des Relations Publiques, Société Radio-Canada, 1981.
- Patricia GODBOUT, TANGUAY Annie et WATTEYNE, Nathalie (dir.), *Théâtre, nouvelles et proses diverses. Œuvres complètes d’Anne Hébert*, vol. V, Montréal, Presses de l’Université de Montréal, 2015.
- Anne HÉBERT, *Les Songes en équilibre*, Montréal, Les Éditions de l’Arbre, 1942.
- Anne HÉBERT, “Les anges parmi nous”, *La semaine à Radio-Canada*, 24-30 décembre 1950, p. 5.
- Anne HÉBERT, *Le Torrent*, Montréal, Beauchemin, [en réalité: Trois-Rivières, Bien public], 1950.
- Anne HÉBERT, *Le Tombeau des rois*, Québec, Institut littéraire du Québec, 1953.
- Anne HÉBERT, *L’Île de la Demoiselle*, 1976, Fonds Georges Godebert, Ar-

- chives nationales en France, versement n. 20000392, septembre 2000, article VI.
- Anne HÉBERT, *L'Île de la Demoiselle*, 1977, 55 f., P25/A2/9, Archives Anne Hébert, Université de Sherbrooke.
- Anne HÉBERT, *L'Île de la Demoiselle*, 1977, 76 f., P25/A2/9, Archives Anne Hébert, Université de Sherbrooke.
- Anne HÉBERT, *L'Île de la Demoiselle suivi de La Cage*, Paris/Montréal, Seuil/Boréal, 1990.
- Anne HÉBERT, *Le premier jardin*, Paris, Seuil, 1988.
- Paul LEGENDRE, “Les invités de *Match* abordent tous les sujets”, *La semaine à Radio Canada*, 3-9 décembre 1950, p. 3.
- Paul LEGENDRE, “Une nouvelle série dramatique confiée à six écrivains”, *La semaine à Radio-Canada*, 14-20 octobre 1951, p. 1 et p. 8.
- Paul LEGENDRE, “Six écrivains de Québec transporteront les auditeurs à travers le temps et l'espace”, *La semaine à Radio Canada*, 14-20 octobre 1951, p. 8.
- Robert PROT, Georges PEYROU, “Ils ont fait la radio: Georges Godebert”, *Cahiers d'Histoire de la Radiodiffusion*, juin-août 1997, n. 53, pp. 74-79.
- Paul SCHAEFFER, “Le mythe de la coquille. Notes sur l'expression radiophonique”, in ID., *Machines à communiquer*, Paris, Seuil, 1970, pp. 96-118.
- Annie TANGUAY, “La femme de théâtre”, in Nathalie WATTEYNE (dir.), *Le centenaire d'Anne Hébert: approches critiques*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2018, pp. 55-68.

Sitographie

- Association des réalisateurs de Radio-Canada*, “Paul Legendre”, http://realisateur.com/index.php?option=com_content&task=view&id=18&Itemid=31 (dernière consultation: mars 2019).
- France Inter*, “Le masque et la plume”, <https://www.franceinter.fr/culture/les-60-ans-du-masque-et-la-plume> (dernière consultation: mars 2019).
- Patricia GODBOUT, Annie TANGUAY, et Nathalie WATTEYNE (dir.), *Théâtre, nouvelles et proses diverses, Œuvres complètes d'Anne Hébert*, V, https://www.pum.umontreal.ca/fichiers/livres_fichiers/Variantes-tome-5.pdf (dernière consultation: mars 2019).
- Robert HARVEY, *Anne Hébert. 1919-2000*, <http://www.anne-hebert.com/p.php?i=189> (dernière consultation: mars 2019).
- Pascale NAVARRO, “Anne Hébert: démons et merveilles”, *Voir*, 27 janvier 2000, <https://voir.ca/livres/2000/01/27/anne-hebert-demons-et-merveilles/> (dernière consultation: mars 2019).
- Marc Saint-Pierre, “Anne Hébert, 1916-2000: écrire pour le cinéma”, *Lire ONF*, <https://blogue.onf.ca/blogue/2016/06/29/anne-hebert-1916-2000-ecrire-cinema/> (dernière consultation: mars 2019)

Émissions radiophoniques

- “L’étourderie”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 28 octobre 1950, 30 mn.
- “La bouffonnerie”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 11 novembre 1950, 30 mn.
- “Les prodiges”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 18 novembre 1950, 30 mn.
- “La critique”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 2 décembre 1950, 30 mn.
- “Don Quichotte”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 16 décembre 1950, 30 mn.
- “Les anges parmi nous”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 23 décembre 1950, 30 mn.
- “Autour des rois mages”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 6 janvier 1951, 30 mn.
- “Conte de l’an 2000”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 20 janvier 1951, 30 mn.
- “La réussite”, *Trois de Québec*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 27 janvier 1951, 30 mn.
- “L’honneur”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 20 octobre 1951, 30 mn.
- “L’inquiétude”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 3 novembre 1951, 30 mn.
- “La cruauté”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 17 novembre 1951, 30 mn.
- “L’imposteur”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 1^{er} décembre 1951, 30 mn.
- “Les convictions”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 15 décembre 1951, 30 mn.
- “Une causerie de Clément Lockquell sur *L’Esprit de l’enfance*; un conte d’Anne Hébert; une causerie de Paul Claudel”, *La Revue des arts et des lettres*, CBV, Radio-Canada, 24 décembre 1951, 30 mn.
- “Les fêtes”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 29 décembre 1951, 30 mn.
- “La grandeur”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 12 janvier 1952, 30 mn.
- “Le bonheur”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 26 janvier 1952, 30 mn.
- “Les sentiments”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 9 février 1952, 30 mn.
- “La foi”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 23 février 1952, 30 mn.
- “L’enchantement”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 26 avril 1952, 30 mn.
- “La liberté”, *À travers le temps*, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 10 mai 1952, 30 mn.

- “L’héritage”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 24 mai 1952, 30 mn.
- “Le voyage”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 7 juin 1952, 30 mn.
- “Les classes de la société”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 28 juin 1952, 30 mn.
- “La chose publique”, À travers le temps, prod. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 5 juillet 1952, 30 mn.
- “La solitude”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 19 juillet 1952, 30 mn.
- “Les Invités au procès”, *Le Théâtre du grand prix de Radio-Canada*, réal. Guy BEAULNE, Radio Canada, 20 juillet 1952, 1 h.
- “La terre”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 2 août 1952, 30 mn.
- “Le talent”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 30 août 1952, 30 mn.
- “L’art de plaire”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 13 septembre 1952, 30 mn.
- “Le jeu”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 27 septembre 1952, 30 mn.
- “La civilisation”, À travers le temps, réal. Paul LEGENDRE, CBV, Radio-Canada, 16 octobre 1952, 30 mn.
- Trois de Québec*, réal. Roland BÉLANGER, CBV, Radio-Canada, 3 janvier 1953, 30 mn.
- Poésie à quatre voix*, prod. Philippe SOUPAULT, réal. Jean CHOUQUET, Radio télévision française, 21 janvier 1958 (INA).
- “Bouquet de poèmes canadiens français”, *Des idées et des hommes*, prod. Jean AMROUCHE, CN, Radio télévision française, 8 mai 1958, 25 mn (INA).
- “Poèmes canadiens français”, *Des idées et des hommes*, prod. Jean AMROUCHE, CN, Radio télévision française, 14 mai 1958, 25mn 15s.
- “L’Île de la Demoiselle”, *Carte blanche*, prod. Lili SIOUI, réal. Georges GODEBERT, France Culture, Radio France, 13 avril 1978, 2h07 (INA).
- Le masque et la plume*, prod. Roger BASTIDE, France Inter, ORTF, 6 mars 1971, 1 h 01 (INA).
- Un livre, des voix*, 22 octobre 1975 (INA).
- “Entretien avec Jacques Chancel”, *Radioscopie*, France Inter, ORTF, 7 février 1977, 56mn 55s (INA).
- “Entretien avec Olivier de Germain Thomas”, *Agora*, France Culture, Radio France, 7 mars 1995, (INA).

Abstract

The different versions of L’Île de la Demoiselle and the notes of realization of this radio play by George Godebert, (broadcast France-Culture, 1978), are put in relation with the previously little known

radio production of the Quebecer author. We show that the choice of the radio drama, which relies only on dialogues or sounds, responds to Anne Hébert's desire to give voice to historical female characters who haunt her imagination.

This approach also makes it possible to make some hypotheses on the genesis of the cycle of works devoted to New France which also includes La Cage and Le premier jardin.

Mots-clés

Anne Hébert, drame radiophonique, radio québécoise, émissions culturelles françaises, écriture radiophonique

LA RADIO COMME VECTEUR D'IDENTITÉ CULTURELLE: LE CAS DE LA POLITIQUE CANADIENNE DE RADIODIFFUSION

MARIE-CHRISTINE JULLION ET ILARIA CENNAMO*

Introduction

Depuis ses origines, la radiodiffusion canadienne a été conçue en tant que projet politique et culturel centré sur le rayonnement de l'identité de son Pays, notamment face aux États-Unis.

Bien que ce projet soit parfois considéré comme utopique¹ en raison d'une profonde diversification des caractéristiques culturelles des habitants canadiens ainsi que de la multiplicité des intérêts politiques et industriels coexistant au sein du système de radiodiffusion canadienne, il faut pourtant constater que cette ambition identitaire se manifeste encore au sein des discours institutionnels et politiques².

L'identité culturelle est un phénomène complexe qui fait l'objet d'analyses aux multiples horizons: historiques, anthropologiques, psychologiques et discursives. Selon la perspective d'étude adoptée par les analystes du discours³ les traits identitaires et culturels sont observables au sein des productions discursives et sont notamment à rechercher au niveau des emplois de certains mots, termes, formules et expressions, ainsi qu'au niveau de l'argumentation choisie,

* L'introduction, le premier paragraphe "I. La politique canadienne de radiodiffusion: un projet culturel" et le deuxième paragraphe "II. Radio-Canada: l'identification des éléments culturels" ont été rédigés par Iliaria CENNAMO. Le troisième paragraphe "III. La radio aujourd'hui: entre politique et culture" et la section "Conclusions et perspectives" ont été rédigés par Marie-Christine JULLION.

1 Michel FILION, "L'évolution des politiques publiques et des pratiques culturelles en matière de radiodiffusion canadienne. L'utopie et la réalité", *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n. 2, 2006, pp. 75-89, <https://www.erudit.org/en/journals/globe/2006-v9-n2-globe1498336/1000880ar.pdf>

2 Michael DEWING, *La politique canadienne de radiodiffusion (étude générale)*, Ottawa, Bibliothèque du Parlement, Publication n. 11-39-F, 2014, <https://bdp.parl.ca/staticfiles/PublicWebsite/Home/ResearchPublications/BackgroundPapers/PDF/2011-39-f.pdf>.

3 Cf. Sophie MOIRAND, "Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative", *Langages*, n. 105, 1992, pp. 28-41; Ruth AMOSSY, *La présentation de soi. Éthos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010; Dominique MAINGUENEAU, *Discours et analyse du discours. Introduction*, Paris, Colin, 2014.

tout en situant le discours dans son contexte socio-historique de communication.

En ce qui concerne la radio, sa vocation culturelle en tant que système d'information et de communication a déjà été soulignée, par exemple, par MOLES⁴, qui présente à l'époque ce qu'il définit comme la représentation du "cycle socio-culturel" de la radio-télévision. Plus récemment, en se référant spécifiquement au contexte tunisien, SMATI⁵ présente une réflexion autour de la médiatisation de la culture opérée par la radio, sur la base de l'analyse d'une sélection d'émissions radiophoniques ainsi qu'à l'appui d'entretiens ciblés. QUÉFELLEC⁶ propose une comparaison entre les missions des bibliothèques et celles des radios publiques en France, en soulignant leur rôle commun en tant que parties intégrantes des politiques culturelles de l'État.

Notre contribution vise notamment à cerner les traits identitaires et culturels canadiens, tels qu'ils sont véhiculés par la politique canadienne de radiodiffusion. Notre analyse prévoit deux étapes principales, qui seront détaillées dans les deux premières parties de l'article. En conclusion, nous essaierons de proposer une réflexion plus globale sur la radio en tant que ressource à la fois politique et culturelle.

I. La politique canadienne de radiodiffusion: un projet culturel

Cette première section a pour objet l'analyse discursive des principes régissant la politique canadienne de radiodiffusion, telle qu'elle est formulée par la *Loi sur la radiodiffusion* (L.C. 1991 Ch. 11)⁷. Notre objectif est celui d'identifier les éléments discursifs qui témoignent d'une conception de la radio comme vecteur d'expression identitaire, notamment canadienne, dans le but de tracer les contours de la représentation discursive de la radio en tant que projet culturel canadien.

Plus précisément, nous nous focaliserons sur les principes généraux énoncés au paragraphe 3 (1) de la *Loi sur la radiodiffusion*. L'analyse de ces principes sera également intégrée par une sélection

4 Abraham MOLES, "La radio-télévision au service de la promotion socio-culturelle", in "Radio-télévision: réflexions et recherches", n. thématique de la revue *Communications*, n. 7, 1966, pp. 1-10: p. 5, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_7_1_1090.

5 Nozha SMATI, "Constructions Radiophoniques de la Culture en Tunisie: Quelles Médiations? (Radio Constructions of Culture in Tunisia: Which Mediations?)", *ESSACHESS Journal for Communication Studies*, vol. 3, n. 6, 2010, pp. 1-13, <https://ssrn.com/abstract=2168686> 2010

6 Cécile QUÉFELLEC, "Bibliothèques et radios publiques. Une vision commune de la médiation des savoirs à l'ère du numérique?", *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2014, pp. 144-150: p. 145, <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2014-02-0144-001.pdf>.

7 Publiée par le Ministre de la Justice à l'adresse: <https://laws-lois.justice.gc.ca/fra/lois/B-9.01/page-1.html#h-4> (consulté le 25 février 2019).

de documents produits par le CRTC (Conseil de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes), diffusés via son site web officiel⁸. L'intégration entre ces deux discours (celui de la Loi et celui du CRTC) se justifie par le fait qu'aujourd'hui le CRTC est un organisme public indépendant qui s'occupe de la réglementation et de la surveillance de la radiodiffusion et des télécommunications canadiennes. D'ailleurs, il faut souligner que cet organisme a été introduit sous la dénomination de *Conseil de la radio-télévision canadienne* par la *Loi canadienne de la radiodiffusion* de 1968, qui lui attribuait la responsabilité de la mise en œuvre des dispositions légales en matière de radio- et télédiffusion. La politique canadienne de radiodiffusion et le CRTC ont, par conséquent, évolué de concert au fil de l'histoire, comme le témoigne l'archive web créé à l'occasion des cinquante ans d'existence du CRTC en 2018⁹.

En ce qui concerne la *Loi sur la radiodiffusion*, il faut souligner que depuis 1991 ce texte constitue l'une des références fondamentales en matière de politique de radiodiffusion canadienne car il énonce les principes généraux que le système canadien de radiodiffusion doit observer aussi bien au niveau de son organisation qu'au niveau des contenus de sa programmation.

Le paragraphe 3 (1) de cette Loi définit le système canadien de radiodiffusion, déclare les objectifs principaux du système et détermine le rôle de la Société Radio-Canada et du réseau d'entreprises impliquées en rapport avec la création de la programmation. En tant que document juridique, notamment législatif¹⁰, ce discours présente une structuration figée qui s'articule autour d'une série d'alinéas qui ont pour but d'identifier de manière ponctuelle les caractéristiques fondamentales et les objectifs principaux de la politique canadienne de radiodiffusion.

Le paragraphe 3 (1) annonce tout de suite comment le système canadien de radiodiffusion se configure, dans le cadre de sa politique:

3 (1) Il est déclaré que, dans le cadre de la politique canadienne de radiodiffusion:

- a) le système canadien de radiodiffusion doit être, effectivement, la propriété des Canadiens et sous leur contrôle;
- b) le système canadien de radiodiffusion, composé d'éléments publics, privés et communautaires, utilise des fréquences qui sont du domaine public et offre, par sa programmation essentiellement en français et en anglais,

8 Site web du CRTC: <https://crtc.gc.ca/fra/accueil-home.htm> (consulté le 22 février 2019).

9 Le 50^e anniversaire du CRTC: <https://crtc.gc.ca/fra/acrtc/50.htm> (consulté le 22 février 2019).

10 Gérard CORNU, *Linguistique juridique*, Paris, LGDJ ("Domat droit privé"), 2005, p. 263.

un service public essentiel pour le maintien et la valorisation de l'identité nationale et de la souveraineté culturelle¹¹;
 c) les radiodiffusions de langues française et anglaise, malgré certains points communs, différent quant à leurs conditions d'exploitation et, éventuellement, quant à leurs besoins;

Dès son introduction, le paragraphe 3 (1) définit les traits identitaires fondamentaux du système canadien de radiodiffusion. Ce système appartient aux Canadiens, est géré par des Canadiens, est diffusé dans les deux langues officielles du Canada et offre un service public (c'est-à-dire adressé en première instance aux citoyens canadiens) voué au rayonnement national et culturel du Canada.

La redondance lexicale créée par la répétition du lexème canadien/Canadien (et renforcée sur le plan sémantique par la référence à "l'identité nationale") détermine dès le début du texte l'énonciation d'un discours marqué par la centralité de l'aspect identitaire, ce qui se reproduit systématiquement dans tout le texte. La dualité linguistique, français-anglais est tout de suite mise en avant en tant que premier élément identitaire canadien que la politique de radiodiffusion devrait promouvoir. Il s'agit, en effet, de l'un des champs d'action du CRTC qui agit en faveur du renforcement de cette dualité linguistique, tout comme le démontrent par exemple la Décision CRTC 98-488¹² et l'Avis public CRTC 2001-25¹³.

L'on relève également la référence à la "souveraineté culturelle", une expression qui renvoie à la notion juridique de "souveraineté", mais également aux implications politiques et sociales que l'on y associe au fil de l'histoire¹⁴. L'implicite¹⁵ que l'on peut lire ici, à l'alinéa b), concerne notamment les relations politiques entre le Canada et les États-Unis: en ce sens, la politique canadienne de radiodiffusion a pour objectif de valoriser l'identité culturelle canadienne, en se démarquant des contenus culturels typiquement états-uniens. La notion de "souveraineté culturelle" a été au centre du deuxième rapport élaboré par le Comité Permanent du Patrimoine Canadien, publié en juin 2003, dans le but de fournir une étude sur l'applicabilité de la *Loi sur la radiodiffusion de 1991* à la lumière des transformations technologiques de l'ère de la mondialisation. Ce rapport souligne notamment

11 Notre soulignement.

12 Archivée dans le web à l'adresse: <https://crtc.gc.ca/fra/archive/1998/db98-488.htm> (consulté le 25 février 2019).

13 Archivé dans le web à l'adresse: <https://crtc.gc.ca/fra/archive/2001/pb2001-25.htm> (consulté le 25 février 2019).

14 Edward Watson MCWHINNEY, "Souveraineté", in *The Canadian Encyclopedia. Historica Canada*, 2018, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/souverainete> (consulté le 25 février 2019).

15 Cf. Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *L'implicite*, Paris, Colin, 1986.

que la radiodiffusion, tout en faisant face à la présence incontournable d'Internet, maintient son rôle de vecteur d'identité culturelle:

Même avec l'avènement d'Internet et les défis que cela pose au système de radiodiffusion conventionnel, la radiodiffusion demeure le principal moyen de communication *en termes de culture et d'identité*. [Notre soulignement] Par exemple, des études montrent que l'utilisation d'Internet ne réduit pas tellement le nombre d'heures qu'une jeune passe à regarder la télévision ou à écouter la radio, mais plutôt les heures consacrées au sommeil ou à sa famille. En fait, les vieux médias – avec leurs vedettes, leurs émissions et les questions qu'ils soulèvent – sont souvent les ingrédients qui attirent les jeunes vers Internet.¹⁶

On peut constater, donc, que l'introduction du paragraphe 3 (1) dessine, au niveau discursif, les traits identitaires du système de radiodiffusion canadienne, en tant que projet de valorisation de la culture canadienne, et notamment de ses spécificités (telles que sa dualité linguistique) qui lui permettent de se démarquer par rapport à la radiodiffusion (et à la culture) étatsunienne.

À l'alinéa d) de la loi concernée l'on présente les objectifs principaux du système de radiodiffusion:

- d) le système canadien de radiodiffusion devrait:
- (i) servir à sauvegarder, enrichir et renforcer la structure culturelle, politique, sociale et économique du Canada,
 - (ii) favoriser l'épanouissement de l'expression canadienne en proposant une très large programmation qui traduise des attitudes, des opinions, des idées, des valeurs et une créativité artistique canadiennes, qui mette en valeur des divertissements faisant appel à des artistes canadiens et qui fournisse de l'information et de l'analyse concernant le Canada et l'étranger considérés d'un point de vue canadien,
 - (iii) par sa programmation et par les chances que son fonctionnement offre en matière d'emploi, répondre aux besoins et aux intérêts, et refléter la condition et les aspirations, des hommes, des femmes et des enfants canadiens, notamment l'égalité sur le plan des droits, la dualité linguistique et le caractère multiculturel et multiracial de la société canadienne ainsi que la place particulière qu'y occupent les peuples autochtones,
 - (iv) demeurer aisément adaptable aux progrès scientifiques et techniques;

Ces objectifs sont présentés à l'appui d'un univers lexical riche qui renvoie à la société et à la culture canadiennes, comprenant entre autres: expression canadienne; attitudes, opinions, idées, valeurs, créativité artistique; artistes canadiens; point de vue canadien; besoins, intérêts, aspirations; hommes, femmes, enfants canadiens; égalité; dualité linguistique; caractère multiculturel et multiracial, peuples

16 COMITÉ PERMANENT DU PATRIMOINE CANADIEN, *Notre souveraineté culturelle: le deuxième siècle de la radiodiffusion canadienne / Canada*, Ottawa, Chambre des communes, 2003, p. 18.

autochtones; progrès. Un tel univers permet d'accéder à une vision socio-culturelle du Canada qui s'identifie avec ses citoyens, mais surtout avec la cohabitation égalitaire de différentes langues et cultures sur son territoire. Le CRTC a développé, notamment, un bon nombre de politiques centrées sur le respect de cette *diversité culturelle* au sein de la radiodiffusion canadienne, parmi lesquelles l'on peut citer notamment l'Avis public 1999-117 au sujet de la politique relative à la radiodiffusion à caractère ethnique:

L'article 3 d) (iii) de la Loi sur la radiodiffusion prévoit que le système canadien de radiodiffusion devrait refléter les conditions et les aspirations de tous les Canadiens ainsi que le caractère multiculturel et multiracial de la société canadienne. Pour atteindre cet objectif, le Conseil a notamment autorisé des stations de radio et de télévision à caractère ethnique, se spécialisant dans la fourniture d'émissions à caractère ethnique. Les émissions à caractère ethnique sont des émissions orientées vers des groupes à caractéristiques culturelles ou raciales distinctes, autres que du Canada autochtone, ou encore de la France ou des îles Britanniques. Ces émissions peuvent être diffusées dans n'importe quelle langue ou combinaison de langues.¹⁷

L'alinéa d) est articulé en fonction d'un discours identitaire qui tisse le lien entre la caractérisation (précédemment évoquée) du système de radiodiffusion et celle d'une société canadienne marquée par sa composition multiculturelle.

La référence à une programmation autochtone et multiculturelle est mise en relief également par l'alinéa e) jusqu'à l'alinéa k) de la loi de 1991:

- e) tous les éléments du système doivent contribuer, de la manière qui convient, à la création et la présentation d'une programmation canadienne;
- f) toutes les entreprises de radiodiffusion sont tenues de faire appel au maximum, et dans tous les cas au moins de manière prédominante, aux ressources — créatrices et autres — canadiennes pour la création et la présentation de leur programmation à moins qu'une telle pratique ne s'avère difficilement réalisable en raison de la nature du service — notamment, son contenu ou format spécialisé ou l'utilisation qui y est faite de langues autres que le français ou l'anglais — qu'elles fournissent, auquel cas elles devront faire appel aux ressources en question dans toute la mesure du possible;
- g) la programmation offerte par les entreprises de radiodiffusion devrait être de haute qualité;
- h) les titulaires de licences d'exploitation d'entreprises de radiodiffusion assument la responsabilité de leurs émissions;
- i) la programmation offerte par le système canadien de radiodiffusion devrait à la fois:

17 Texte accessible via le site web du CRTC à l'adresse: <https://crtc.gc.ca/fra/archive/1999/pb99-117.htm> (consulté le 27 février 2019).

- (i) être variée et aussi large que possible en offrant à l'intention des hommes, femmes et enfants de tous âges, intérêts et goûts une programmation équilibrée qui renseigne, éclaire et divertit,
- (ii) puiser aux sources locales, régionales, nationales et internationales,
- (iii) renfermer des émissions éducatives et communautaires,
- (iv) dans la mesure du possible, offrir au public l'occasion de prendre connaissance d'opinions divergentes sur des sujets qui l'intéressent,
- (v) faire appel de façon notable aux producteurs canadiens indépendants;
- j) la programmation éducative, notamment celle qui est fournie au moyen d'installations d'un organisme éducatif indépendant, fait partie intégrante du système canadien de radiodiffusion;
- k) une gamme de services de radiodiffusion en français et en anglais doit être progressivement offerte à tous les Canadiens, au fur et à mesure de la disponibilité des moyens;

Ces alinéas visent à définir l'identité canadienne propre à la programmation offerte: il s'agit d'une programmation qui se base sur un large spectre de ressources, allant du local à l'international, et qui doit être structurée afin d'informer, d'éclairer, d'entretenir et d'éduquer son public, d'où l'importance d'une offre en français et en anglais ou, le cas échéant, en d'autres langues également. La diversité culturelle évoquée implique donc la prise en compte d'une pluralité d'éléments préférentiels qui comprennent les langues d'expression, la gamme des services, la finalité de ces services (l'information, l'éducation, le divertissement, le débat) et bien évidemment la sélection des ressources et des moyens techniques. Diversité rime d'ailleurs avec égalité, une valeur qui représente l'un des champs d'action politique entrepris par le CRTC en vue de mettre en œuvre les dispositions de la loi en question. Le Conseil tente, en effet, d'appliquer le principe de l'égalité aussi bien aux émissions radiophoniques qu'aux émissions télévisées, par la mise au point de plusieurs champs d'action, tout comme en témoigne la Politique réglementaire de radiodiffusion CRTC 2015-86¹⁸.

La loi de 1991 essaie sur un plan discursif de présenter l'identité du système canadien de radiodiffusion en ayant recours aux valeurs propres à l'imaginaire de la société canadienne, et ce dans le but de définir les contours d'un "éthos collectif"¹⁹ qui se construit également à l'appui des productions discursives du CRTC, dans le cadre d'une dynamique inter-discursive.

Les alinéas l), m), n) concernent la définition du rôle de la Société Radio-Canada en tant que radiodiffuseur public national:

18 Texte accessible via le site web du CRTC: <https://crtc.gc.ca/fra/archive/2015/2015-86.htm> (consulté le 27 février 2019).

19 Ruth AMOSSY, *op. cit.*, p. 155.

- l) la Société Radio-Canada, à titre de radiodiffuseur public national, devrait offrir des services de radio et de télévision qui comportent une très large programmation qui renseigne, éclaire et divertit;
- m) la programmation de la Société devrait à la fois:
- (i) être principalement et typiquement canadienne,
 - (ii) refléter la globalité canadienne et rendre compte de la diversité régionale du pays, tant au plan national qu'au niveau régional, tout en répondant aux besoins particuliers des régions,
 - (iii) contribuer activement à l'expression culturelle et à l'échange des diverses formes qu'elle peut prendre,
 - (iv) être offerte en français et en anglais, de manière à refléter la situation et les besoins particuliers des deux collectivités de langue officielle, y compris ceux des minorités de l'une ou l'autre langue,
 - (v) chercher à être de qualité équivalente en français et en anglais,
 - (vi) contribuer au partage d'une conscience et d'une identité nationales,
 - (vii) être offerte partout au Canada de la manière la plus adéquate et efficace, au fur et à mesure de la disponibilité des moyens,
 - (viii) refléter le caractère multiculturel et multiracial du Canada;
- n) les conflits entre les objectifs de la Société énumérés aux alinéas l) et m) et les intérêts de toute autre entreprise de radiodiffusion du système canadien de radiodiffusion doivent être résolus dans le sens de l'intérêt public ou, si l'intérêt public est également assuré, en faveur des objectifs énumérés aux alinéas l) et m);

Le texte de loi insiste sur la valorisation du multilinguisme et du multiculturalisme canadien à travers une programmation riche en contenus canadiens, diffusés dans les langues officielles du Pays, y compris leurs langues minoritaires. Ce que ces alinéas précisent c'est notamment l'objectif de "contribuer au partage d'une conscience et d'une identité nationales", explicitant ainsi le rôle institutionnel que la Société de Radio-Canada doit assumer dans le cadre de la politique de radiodiffusion, telle qu'elle a été définie par la loi de 1991. Il s'agit d'une mission institutionnelle qui doit faire face aux défis posés par un flux d'information de plus en plus important à gérer, et ce dans des délais de plus en plus serrés, à l'appui de technologies pour l'information et la communication (TIC) en évolution constante. Parmi ces défis, l'on peut évoquer l'équilibre entre les contenus diffusés dans les différentes langues du Pays²⁰, qui représente l'un des objectifs principaux que le CRTC est censé contrôler depuis sa création²¹.

La logique institutionnelle (gouvernementale), observable dans cette partie du discours législatif, témoigne de la volonté de détailler

20 Tout comme souligné par cet article d'actualité publié sur le site de Radio-Canada: <https://ici.radio-canada.ca/nouvelle/588326/radio-canada-crtc-lalande> (consulté le 6 mars 2019).

21 Ce qui est confirmé, par exemple, par la formulation de la part du CRTC de la Décision de radiodiffusion CRTC 2013-263 et des Ordonnances de radiodiffusion CRTC 2013-264 et 2013-265, accessible via le site web du CRTC: <https://crtc.gc.ca/fra/archive/2013/2013-263.htm> (consulté le 6 mars 2019).

les caractéristiques requises au niveau de la programmation offerte par Radio-Canada, afin de construire un imaginaire socio-discursif²² qui fournit ainsi au citoyen canadien la possibilité de se reconnaître et de partager les principes de ce projet culturel.

Les alinéas o), p), q) reviennent sur la valorisation des peuples autochtones canadiens à travers un système canadien de radiodiffusion qui devrait:

offrir une programmation qui reflète les cultures autochtones du Canada [...], [être] adaptée aux besoins des personnes atteintes d'une déficience, [...] [et intégrer] des services de programmation télévisée complémentaires, en anglais et en français.²³

La description de cet objectif est complétée par l'alinéa r) qui définit la programmation offerte par les services télévisés complémentaires:

- r) la programmation offerte par ces services devrait à la fois:
- (i) être innovatrice et compléter celle qui est offerte au grand public,
 - (ii) répondre aux intérêts et goûts de ceux que la programmation offerte au grand public laisse insatisfaits et comprendre des émissions consacrées aux arts et à la culture,
 - (iii) refléter le caractère multiculturel du Canada et rendre compte de sa diversité régionale,
 - (iv) comporter, autant que possible, des acquisitions plutôt que des productions propres,
 - (v) être offerte partout au Canada de la manière la plus rentable, compte tenu de la qualité;

Il faut noter, en particulier, que les services télévisés ne sont pas simplement censés compléter la programmation radiophonique, mais ils doivent surtout contribuer à la diffusion de contenus artistiques et culturels permettant de mettre en valeur l'identité multiculturelle canadienne auprès du grand public. Cette identité est témoignée notamment par les talents canadiens mêmes, tout comme le CRTC l'affirme dans le cadre de ses dispositions en matière de services télévisés:

Appui de la télévision pour les talents canadiens

En deux mots, le CRTC soutient la création de contenu créé par des Canadiens pour un auditoire canadien et mondial. Les politiques et les règlements du CRTC qui s'appliquent à la radiodiffusion soutiennent l'ensemble des talents canadiens qui contribuent au système de radiodiffusion

22 Patrick CHARAUDEAU, "Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux", in Henri BOYER (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes: fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris, L'Harmattan, 2007, <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-stereotypes-c-est-bien-Les.html>

23 Le texte de loi complet est accessible à l'adresse: <https://laws-lois.justice.gc.ca/fr/lois/B-9.01/page-1.html#h-4> (consulté le 6 mars 2019).

canadien. Les politiques et les règlements appuient les artistes eux-mêmes ainsi que les industries qui sont derrière eux.²⁴

Les alinéas s) et t) concernent spécifiquement le rôle des réseaux et des entreprises de programmation privés et de distribution qui devraient:

[...] contribuer de façon notable à la création et à la présentation d'une programmation canadienne tout en demeurant réceptifs à l'évolution de la demande du public;

[...] donner priorité à la fourniture des services de programmation canadienne, et ce en particulier par les stations locales canadiennes,

[...] peuvent, si le Conseil le juge opportun, créer une programmation — locale ou autre — de nature à favoriser la réalisation des objectifs de la politique canadienne de radiodiffusion, et en particulier à permettre aux minorités linguistiques et culturelles mal desservies d'avoir accès aux services de radiodiffusion.

Ce réseau doit donc agir conformément aux dispositions du Conseil, en vue d'assurer une offre de services cohérente et équilibrée. Il peut s'agir d'une programmation ciblée qui, tout comme les services télévisés, se donne pour objectif de compléter les contenus diffusés par les stations radio.

Pour conclure, en ce qui concerne la déclaration contenue au paragraphe 3 (2), tout comme Michael DEWING²⁵ le signale dans son "étude générale", il faut noter que "le seul organisme public autonome" correspond concrètement au CRTC:

(2) Il est déclaré en outre que le système canadien de radiodiffusion constitue un système unique et que la meilleure façon d'atteindre les objectifs de la politique canadienne de radiodiffusion consiste à confier la réglementation et la surveillance du système canadien de radiodiffusion à *un seul organisme public autonome*. [Notre soulignement]

Nous concluons cette analyse ponctuelle du discours législatif contenu dans le paragraphe 3 (1) en soulignant la présence de formulations discursives récurrentes²⁶ qui visent à mettre en évidence les traits caractérisant l'identité culturelle canadienne: la dualité linguistique, les peuples autochtones, l'expression et la créativité artistique canadiennes, le multiculturalisme du Pays. Il s'agit, à nos yeux, de formulations discursives significatives puisqu'elles contribuent à tracer les contours de l'éthos collectif dessiné par le discours législatif pris en considération. La définition de telle politique canadienne de radio-

24 Texte accessible à l'adresse: https://crtc.gc.ca/fra/cancon/t_support.htm (consulté le 6 mars 2019).

25 Michael DEWING, *op. cit.*, p. 4.

26 Alice KRIEG-PLANQUE, *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Colin, 2012.

diffusion fait émerger en filigrane les traits identitaires et culturels de la société canadienne que cette politique vise notamment à renforcer et à faire évoluer. Ces traits identitaires sont d'ailleurs cohérents par rapport aux objectifs politiques canadiens, tels qu'ils ont été définis à partir des années 1970 par le gouvernement canadien, dans le but de permettre au Pays de se démarquer par rapport aux États-Unis²⁷. On peut donc remarquer que ce discours législatif réaffirme une sorte d'indépendance culturelle du Canada vis-à-vis des États-Unis et vise à contribuer au maintien et à l'évolution des traits identitaires et culturels propres à la société canadienne. Sur le plan discursif, cette réaffirmation se construit à l'aide de différentes stratégies: tout d'abord, la redondance lexicale du substantif et de l'adjectif Canadien.ne(s)/canadien.ne(s); ensuite, l'emploi d'un univers lexical centrée sur l'identité nationale et la société canadienne; et surtout, la récurrence de formulations discursives en rapport avec le multiculturalisme du Pays, ce qui concerne aussi bien la dualité linguistique que la présence de peuples autochtones.

II. Radio-Canada: l'identification des éléments culturels

Pour compléter notre analyse, nous avons repéré dans le site web francophone de Radio-Canada²⁸, trois éléments qui témoignent d'une prise en compte des dispositions politiques présentées ci-dessus, surtout au niveau des contenus de la programmation.

Sur un plan socio-culturel, il faut noter que Radio-Canada a joué un rôle déterminant pour la culture québécoise dès le début de la Révolution Tranquille des années 1960²⁹:

Au fil des années qui ont suivi, les émissions culturelles, d'information et de divertissement de la télévision publique, et avant elle, de la radio publique, ont contribué de façon importante à renforcer la culture et à forger l'identité québécoise, en propageant un grand vent d'air frais dans la société [...] La Loi sur les langues officielles (1969), tout comme la Loi sur la radiodiffusion (1968) qui l'avait précédée, entraînent des changements importants. Des stations de Radio-Canada (radio et télévision) surgirent partout au pays, mais les francophones de l'extérieur du Québec ne se reconnaissent pas dans des contenus largement québécois, sinon montréalais. On

27 Luca CODIGNOLA, Luigi BRUTI LIBERATI, *Storia del Canada. Dal primo contatto tra europei e indiani alle nuove influenze nel panorama politico*, Milano, Bompiani ("Storia paperback"), 2018, p. 666.

28 Site web francophone de Radio-Canada: <https://ici.radio-canada.ca/> (consulté le 12 mars 2019).
Le site anglophone est le suivant: <https://www.cbc.ca/> (consulté le 15 mars 2019).

29 Pour plus d'information: <https://ici.radio-canada.ca/premiere/balados/239/larevolutiontranquille50ansapres> (consulté le 20 mai 2019).

peut se demander si l'osmose tant célébrée entre Radio-Canada et la société québécoise n'a pas, en contrepartie, provoqué un certain effet de rejet chez les autres francophones du Canada, souvent étrangers à l'exubérance qui se manifestait au Québec à cette époque et que reflétait la télévision.³⁰

Aujourd'hui, son action doit non seulement continuer d'assurer la diffusion de contenus francophones non exclusivement québécois, mais elle doit surtout garantir la survie de ces contenus face à Internet et aux spécificités de la web-radio-télé.

Le premier élément que nous avons pu observer dans le site web de Radio-Canada est certainement la fonction de réglage régional de l'information. Il s'agit d'une opportunité de personnalisation des contenus qui concerne les nouvelles régionales affichées dans la page d'accueil ainsi que les contenus et le guide-horaire qui apparaissent dans les sections "ICI Télé", "ICI Musique" et "ICI Première". Après avoir paramétré la région d'appartenance (en cliquant sur "éditer ma région"), les actualités de la région apparaîtront à côté d'autres nouvelles d'intérêt pour le Pays. Une telle opportunité de personnalisation de l'information peut être interprétée en tant que réalisation d'une politique de radiodiffusion visant à valoriser la diversité socio-culturelle du Pays (cf. alinéa m) qui figure au paragraphe 1 de cet article), l'un des éléments culturels canadiens que le gouvernement entend mettre en avant par son action politique. D'ailleurs, l'utilisateur peut créer son propre compte, ce qui lui permettra d'accéder aux informations du site web qui correspondent au mieux à ses préférences. Sur un plan politique, la création d'un compte-utilisateur représente une stratégie efficace qui témoigne de la volonté de satisfaire au mieux les divers intérêts des utilisateurs canadiens (cf. alinéa i).

Le deuxième élément que nous avons relevé au sein du site web de Radio-Canada concerne la présence des trois sections suivantes: "Zone Parents", "Zone Petits", "Zone Jeunesse".

La zone des parents contient des informations qui s'articulent autour de quatre rubriques: "parents d'aujourd'hui", "santé et bien-être", "livres et activités" et "recettes". La zone dédiée aux petits propose l'accès à des dessins animés, à des vidéos et à des applications, à des activités variées (parmi lesquelles du coloriage et bricolage pour enfants) ainsi qu'à des concours auxquels toute la famille est invitée à participer. La zone qui s'adresse aux jeunes, enfin, inclut également des jeux-vidéos en ligne et des blogues sur différentes thématiques parmi lesquelles les arts, les sports et les découvertes.

30 Article écrit par Florian SAUVAGEAU, accessible à l'adresse: http://www.ameriquefrancaise.org/fr/article-643/Radio-Canada,_la_culture_et_1%27identit%C3%A9.html#.XOO-SVIZbIU (consulté le 20 mai 2019).

Ces contenus témoignent de la prise en compte du pouvoir éducatif de la radio, et traduisent la volonté d'offrir une programmation adaptée à tout public "qui renseigne, éclaire et divertit", tout comme il est énoncé à l'alinéa *l*).

Le troisième élément que nous souhaitons mettre en avant dans le cadre de notre analyse concerne la rubrique dénommée "Espaces autochtones". Le rédacteur en chef Soleïman MELLALI décrit ainsi l'objectif de cette section du site web:

Un travail journalistique sérieux, constant et curieux est le meilleur moyen de dévoiler et expliquer des réalités que beaucoup ne soupçonnent peut-être pas. Et donc de comprendre. C'est ce que nous nous proposons de faire. Découvrir, informer, comprendre, expliquer.³¹

"Espace autochtones" contient, en effet, plusieurs actualités (présentées sous divers formats) qui renvoient, parmi d'autres sujets, par exemple à la protection des langues autochtones, au respect des communautés et de leurs territoires, ainsi qu'à la valorisation du patrimoine culturel et artistique autochtone. Il s'agit, conformément à l'alinéa *m*), d'un espace d'information qui contribue à la création d'une programmation "typiquement canadienne" qui reflète "la globalité canadienne".

En ce qui concerne l'expression linguistique et culturelle des peuples autochtones, il faut malheureusement souligner qu'on est encore loin des objectifs culturels espérés, tout comme GEORGE et AUBIN l'indiquaient dans leur étude de 2012 intitulé "APTN au cœur du développement de la radiodiffusion autochtone au Canada"³².

S'il est vrai, donc, que l'on peut observer au sein du site web de Radio-Canada des éléments qui se configurent de manière cohérente par rapport à la politique canadienne de radiodiffusion, il faut pourtant constater que les services de Radio-Canada ont dû faire face en 2010 à l'intégration des équipes d'information radio, télé et Web³³, ce qui a impliqué une transformation radicale du rôle du journaliste. Il serait donc intéressant de comparer les trois types d'information (radio, télé et Web) afin de déterminer comment une telle intégration est effectivement mise en œuvre au niveau des contenus offerts par les différents médias impliqués, ce qui jetterait les bases pour une analyse plus poussée du lien existant entre politique et programmation.

31 Texte accessible à cette adresse, en bas de la page: <https://ici.radio-canada.ca/espaces-autochtones> (consulté le 15 mars 2019).

32 Éric GEORGE et France AUBIN, "APTN au cœur du développement de la radiodiffusion autochtone au Canada", *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 42, n. 1, 2012, pp. 23-29.

33 Cf. Chantal FRANCŒUR, *La transformation du service de l'information de Radio-Canada*, Presses de l'Université du Québec, 2012.

À ce stade préliminaire de l'analyse du site web de Radio-Canada, l'on peut en tous cas constater que cette plateforme essaie de présenter une programmation articulée autour de différentes typologies d'émissions, tout en reflétant la diversité régionale du Pays, le rôle éducatif de la radio ainsi que le patrimoine multiculturel canadien.

III. *La radio aujourd'hui: entre politique et culture*

Cette section est consacrée à une réflexion autour du rôle politique et culturel assumé par la radio, dans un contexte social marqué par l'impact d'Internet et des nouvelles technologies de l'information et de la communication.

Le fondateur du *Groupe d'études et de recherches sur la radio* (GRER), Jean-Jacques CHEVAL soulignait déjà en 2008 qu'il faudrait désormais concevoir la radio en tant que réalité plurielle, et ce, aussi bien sur le plan de ses missions de plus en plus diversifiées que sur le plan de ses programmations et de ses auditoires.

La radio est à la fois un média collectif des temps de crise et un média personnalisé jusqu'à l'individuation. Instrument de communication sociale de masse, banalisé dans ses fonctions d'accompagnement quotidien, elle escorte avec discrétion ses auditeurs. Média d'information, la radio rend compte du monde tel qu'il va ordinairement, de ses mutations et de ses soubresauts, mais aussi communément de ses modes ou de ses nostalgies. Elle est multiple par essence et dans ses évolutions en cours, et nous devons, demain plus encore qu'aujourd'hui, parler de la radio au pluriel. La radio s'est divisée et multipliée à la fois, sans paradoxe aucun, par une spécialisation des programmes et des stations, une thématisation et une formatisation des contenus pour des publics segmentés, ciblés et nichés.³⁴

Cette pluralité d'enjeux et de démarches est toujours d'actualité, en raison des mutations constantes des flux d'information et de communication propres à l'ère de la mondialisation. Il s'agit, en effet, des questionnements qui sont au centre de colloques récents en matière de radiodiffusion francophone, parmi lesquels l'on peut mentionner le 8^e Colloque International du GRER "La radio au service des publics" des 16, 17 et 18 novembre 2017 à Bordeaux, centré sur le bouleversement de la notion de "service public" au XXI^e siècle.

Bien que la réflexion scientifique en matière de radiodiffusion n'ait jamais cessé d'exister, il faut constater que les recherches sur ce sujet nécessitent, aujourd'hui encore, d'une plus grande visibilité ainsi que d'une plus large considération. Une telle nécessité a été, notamment, à la base de la création du carnet *Radio Graphy* hébergé par Hypohèses.

34 Jean-Jacques CHEVAL, "De la radio à la postradio", in "La radio: paroles données, paroles à prendre", numéro thématique de la revue *MédiaMorphoses*, n. 23, 2008, pp. 23-29; p. 24, <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/28177>

org³⁵, ainsi que de la plus récente revue *RadioMorphoses*³⁶, créée en 2016.

Tout comme en témoigne l'ouvrage édité par Alain CLAVIEN et Nelly VALSANGIACOMO³⁷, l'intérêt scientifique des recherches en matière de radiodiffusion va de pair avec la dualité propre au rôle assumé par la radio dans le monde francophone, à la fois politique et culturel.

Le cas de la politique canadienne de radiodiffusion est, en effet, représentatif d'une telle dualité car tout en étant l'expression d'une visée institutionnelle (gouvernementale), elle met au centre de ses politiques la valorisation de l'identité culturelle canadienne.

Or, tracer les contours d'un tel processus politico-culturel n'est pas simple: faudrait-il le concevoir en termes d'une politisation de l'information et de la culture? Ou bien en termes d'une médiatisation culturelle? Ou encore d'un plus large processus de démocratisation de l'information au XXI^e siècle?

Le débat reste ouvert, sous ses angles d'observation multiples.

En effet, s'il est peut-être difficile à l'heure actuelle de distinguer au sein de la communication radiophonique ce qui relève du discours politique ou du discours médiatique, du discours institutionnel ou du discours promotionnel-marchand, l'analyse des défis actuels à l'égard de son hybridation est l'occasion de reconnaître que la radiodiffusion a fait preuve d'une capacité d'adaptation remarquable. Cette capacité, qui s'est manifestée au fil de l'histoire, a permis à la radio de faire face aux exigences communicationnelles de toute époque en sachant également s'approprier les nouvelles formes de diffusion de l'information et de communication liées au Web (podcast, streaming et réseaux sociaux), afin de se projeter vers l'avenir.

Conclusions et perspectives

Dans cette contribution, nous avons essayé d'analyser le rôle culturel de la radio au Canada. Notre étude a pris en compte, notamment, les principes généraux mentionnés par la *Loi sur la radiodiffusion de 1991* en faisant le lien avec les politiques mises en place par le CRTC, l'un des acteurs principaux de l'application de la politique de radiodiffusion canadienne. Nous avons, ensuite, relevé trois éléments observables au sein du site web de Radio-Canada qui se configurent de manière cohérente par rapport aux dispositions prévues par la

35 Accessible à l'adresse: <https://radiography.hypotheses.org/a-propos/presentation-de-radio-graphy> (consulté le 26 mars 2019).

36 Accessible à l'adresse: <http://www.radiomorphoses.fr/> (consulté le 26 mars 2019).

37 Alain CLAVIEN et Nelly VALSANGIACOMO, *Politique, culture et radio dans le monde francophone. Le rôle des intellectuel-le-s*, Lausanne, Antipodes, 2018.

politique de radiodiffusion. Nous considérons que ces trois éléments (le réglage régional et les opportunités de personnalisation des informations; la présence de sections qui s'adressent respectivement aux plus petits, aux jeunes et aux parents; l'intégration d'une section dédiée aux espaces autochtones) témoignent d'une mise en œuvre de la politique de radiodiffusion canadienne, conçue en tant que vecteur d'informations culturelles et identitaires.

Tout en ne prétendant pas à l'exhaustivité des contenus en matière de politique canadienne, nous avons essayé, dans cet article, de présenter le cas canadien en tant qu'exemple du potentiel culturel des télécommunications, aujourd'hui. Si les nouvelles technologies de l'information et de la communication ont profondément changé le flux de travail ainsi que les programmations des médias traditionnels, tels que la radio et la télévision, c'est surtout la façon de concevoir, de présenter et de lire les informations objet de diffusion qui se modifie.

Nous aimerions donc conclure la présente contribution en soulignant que telle transformation constitue pour les sciences du langage et plus en général pour les sciences humaines, un champs à explorer en vue d'une meilleure compréhension du rapport intrinsèque qui relie les langues aux cultures et aux identités.

Références bibliographiques

- Ruth AMOSSY, *La présentation de soi. Éthos et identité verbale*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.
- Patrick CHARAUDEAU, "Les stéréotypes, c'est bien. Les imaginaires, c'est mieux", in Henri BOYER (dir.), *Stéréotypage, stéréotypes: fonctionnements ordinaires et mises en scène*, Paris, L'Harmattan, 2007, <http://www.patrick-charaudeau.com/Les-stereotypes-c-est-bien-Les.html>.
- Jean-Jacques CHEVAL, "De la radio à la postradio", in "La radio: paroles données, paroles à prendre", numéro thématique de la revue *Média-Morphoses*, n. 23, 2008, pp. 23-29, <http://documents.irevues.inist.fr/handle/2042/28177>.
- Alain CLAVIEN et Nelly VALSANGIACOMO, *Politique, culture et radio dans le monde francophone. Le rôle des intellectuel-le-s*, Lausanne, Antipodes, 2018.
- Luca CODIGNOLA, Luigi BRUTI LIBERATI, *Storia del Canada. Dal primo contatto tra europei e indiani alle nuove influenze nel panorama politico*, Milano, Bompiani ("Storia paperback"), 2018.
- COMITÉ PERMANENT DU PATRIMOINE CANADIEN, *Notre souveraineté culturelle: le deuxième siècle de la radiodiffusion canadienne / Canada*, Ottawa, Chambre des communes, 2003.
- Gérard CORNU, *Linguistique juridique*, Paris, LGDJ ("Domat droit privé"), 2005.
- DEWING Michael, *La politique canadienne de radiodiffusion (étude générale)*, Ottawa, Bibliothèque du Parlement, Publication n. 11-39-F, 2014,

- <https://bdp.parl.ca/staticfiles/PublicWebsite/Home/ResearchPublications/BackgroundPapers/PDF/2011-39-f.pdf>.
- Michel FILION, “L'évolution des politiques publiques et des pratiques culturelles en matière de radiodiffusion canadienne. L'utopie et la réalité”, *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n. 2, 2006, pp. 75-89, <https://www.erudit.org/en/journals/globe/2006-v9-n2-globe1498336/1000880ar.pdf>.
- Chantal FRANÇEUR, *La transformation du service de l'information de Radio-Canada*, Presses de l'Université du Québec, 2012.
- Éric GEORGE et France AUBIN, “APTN au cœur du développement de la radiodiffusion autochtone au Canada”, *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 42, n. 1, 2012, pp. 23-29.
- Catherine KERBRAT-ORECCHIONI, *L'implicite*, Paris, Colin, 1986.
- Alice KRIEG-PLANQUE, *Analyser les discours institutionnels*, Paris, Colin, 2012.
- Dominique MAINGUENEAU, *Discours et analyse du discours. Introduction*, Paris, Colin, 2014.
- Edward Watson MCWHINNEY, “Souveraineté”, in *The Canadian Encyclopedia. Historical Canada*, 2018, <https://www.thecanadianencyclopedia.ca/fr/article/souverainete>.
- Sophie MOIRAND, “Des choix méthodologiques pour une linguistique de discours comparative”, *Langages*, n. 105, 1992, pp. 28-41.
- Abraham MOLES, “La radio-télévision au service de la promotion socio-culturelle”, in “Radio-télévision: réflexions et recherches”, n. thématique de la revue *Communications*, n. 7, 1966, pp. 1-10, https://www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_1966_num_7_1_1090.
- Cécile QUÉFELLEC, “Bibliothèques et radios publiques. Une vision commune de la médiation des savoirs à l'ère du numérique?”, *Bulletin des bibliothèques de France (BBF)*, 2014, pp. 144-150, <http://bbf.enssib.fr/consulter/bbf-2014-02-0144-001.pdf>.
- Nozha SMATI, “Constructions Radiophoniques de la Culture en Tunisie: Quelles Médiations? (Radio Constructions of Culture in Tunisia: Which Mediations?)”, *ESSACHESS Journal for Communication Studies*, vol. 3, n. 6, 2010, pp. 1-13, <https://ssrn.com/abstract=2168686> 2010.

Abstract

This contribution aims at highlighting the cultural role played by the radio in Canada, as set out by the Canadian broadcasting policy. Cultural identity is a very complex phenomenon, which can be analysed from different perspectives: historical, anthropological and psychological, for instance. According to the discursive perspective, identity and cultural items can be observed through the analysis of discursive formulation and argumentation, as well as the identification of terminological, lexical and stylistic choices. On the basis of the analysis of the fundamental principles set out by the Canadian broadcasting Act (1991), as well as the integration of a selection of documents published by the CRTC

(Canadian Radio-television and Telecommunications Commission) on its official website, this study will be focused on the observation of those discursive elements which have been deployed in order to define the radio as a Canadian cultural project. This analysis will be completed by the identification of some cultural and linguistic items, which shows that the above-mentioned principles established by the Canadian broadcasting policy have been taken into account with respect to the elaboration of Canadian programming content offered by Radio-Canada. In conclusion, some research questions will be raised in order to suggest new avenues for the study of the cultural and political role played by the radio in the present (and future) context of globalization, in the light of modern technological developments.

Mots-clés

Politique canadienne de radiodiffusion, identité, culture, analyse discursive, projet culturel

LA RADIO 'AN TAN WOBÈ'. LE NÈGRE ET L'AMIRAL DE RAPHAËL CONFIAINT

FRANCESCA PARABOSCHI

Deux qualités de paroles nous tinrent compagnie tout au long de notre douloureux périple: celle des mornes car "trois heures passées en compagnie d'un bon conteur sont plus courtes que trois minutes de silence", et celle de Papa de Gaulle que l'on guettait à toute heure de la sainte journée sur des postes de radio à galène presque à bout de souffle.¹

Introduction

Pendant la Seconde Guerre mondiale, la radio révèle toute son importance: source d'informations à même de diffuser rapidement les nouvelles que le monde entier attend avec anxiété; souvent outil de propagande, parfois même de désinformation, ou, pire, de manipulation des masses; lieu symbole autour duquel on se regroupe pour écouter les discours officiels, voire clandestins, censés remonter le moral ou faire appel aux armes, rassurer ou encourager les gens à s'unir dans un esprit patriotique. Le roman de Raphaël CONFIAINT *Le Nègre et l'Amiral* de 1988, relatant la vie à la Martinique pendant le régime vichyste sous l'autorité de l'amiral ROBERT, est marqué par de fréquentes références à la radio et aux différentes stations radiophoniques émettant depuis la Métropole, Londres ou la Caraïbe. Dans cette contribution je me propose de montrer l'incidence, dans le tissu narratif, de l'annonce radiophonique concernant le début et la fin des hostilités, la manière d'après laquelle les personnages écoutent les nouvelles et suivent les évolutions du conflit armé. Plus généralement j'essaierai d'étudier la valeur attribuée à la parole véhiculée par le poste de radio, mais avant cela, je désire motiver le choix du roman *Le Nègre et l'Amiral*.

1 Raphaël CONFIAINT, *Le Nègre et l'Amiral*, Paris [Grasset, 1988], Le livre de Poche, 1993, 'Quatrième cercle', p. 285. Toutes les citations de l'ouvrage sont tirées de cette édition; dorénavant NA, le numéro de page sera indiqué entre parenthèses.

Raphaël CONFIANT écrit trois romans portant sur ‘le temps de l’amiral Robert’, l’expression ‘an tan Wobè’, évoquant la pénurie et la détresse, l’ayant frappé depuis son enfance². Le premier ouvrage, *Jik dèyè do Bondyé* (Fort-de-France, Grif An Te, 1979; réédition en langue créole chez Ibis Rouge, 1999) a été traduit en français par CONFIANT lui-même avec le titre *La lessive du Diable* (Paris, Écriture, 2000). Dans cet ouvrage, les renvois à la radio sont assez rares, voire tout à fait épisodiques. L’autre roman, écrit quatorze ans après la publication du *Nègre et l’Amiral*, s’intitule *La dissidence*; la reproduction d’allocutions radiophoniques et les références aux stations sont finalisées exclusivement à la compréhension de ce mouvement de résistance au régime de Vichy, appelé ‘dissidence’ aux Antilles. Je concentrerai donc mon analyse sur le seul roman *Le Nègre et l’Amiral*, où CONFIANT, de son propre aveu, décide d’aborder ‘le temps Robert’ en proposant une confrontation entre la ‘version nègre’ (développée dans *Jik dèyè do Bondyé*) et la ‘version blanche’, suite à la consultation de matériaux, documents, journaux, livres de souvenirs récoltés à la Bibliothèque Schœlcher de Fort-de-France³. Dans cette œuvre, on le verra, la radio joue un rôle qui n’est pas de la moindre importance.

L’annonce de la guerre

La réalité habituelle de Fort-de-France semble rythmée sur les notes de musique diffusée par les stations de radio, mais depuis le début des hostilités, les personnages regrettent “les concerts radiophoniques retransmis par les haut-parleurs [de Place de la Savane], et les amoureux enrag[ent] contre cette maudite guerre qui les empêch[e] de brocanter leurs serments éternels à l’ombre des tamariniers sans âge” (p. 107); la nuit “pour respecter le couvre-feu imposé par l’Amiral [, on n’entend] pas non plus les habituels calypsos, les mérengués, ni les chaleureux cadence-rampas captés sur les stations de Trinidad ou de Cuba” (p. 201). Les émissions musicales de la radio, interdites par l’Amiral, semblent créer un sous-fonds révélateur de la vitalité voluptueuse des habitants de la capitale. C’est de cette vie insulaire que veut rendre compte Amédée⁴ dans un roman. Ancien professeur de latin, amoureux de Philomène, sa “nègresse féérique”⁵, péripatéticienne à la Cour des Trente-deux Cou-teaux, il quitte sa vie de bourgeois pour se mêler à la foule interlope

2 Cf. Raphaël CONFIANT, “Postface” à *La dissidence*, Paris, Écriture, 2002; NA 379.

3 Cf. *Ibid.*

4 Pour une analyse du personnage et des imbrications de sa figure dans le roman cf. Lydie MUDILENO, “Raphaël Confiand entre *Le Nègre et l’Amiral*”, *L’écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997, pp. 51-82.

5 cf. NA p. 67 et passim.

du quartier populaire du Morne Pichevin et se consacre en entier à l'activité d'écriture. Plusieurs chapitres de l'ouvrage du héros, intitulé *Mémoires de céans et d'ailleurs*⁶, figurent dans les pages du *Nègre et l'Amiral* et constituent, en une certaine mesure, une mise en abyme du roman⁷. Dans l'énonciation du projet d'écriture d'Amédée, la radio et la musique s'avèrent à nouveau des éléments caractérisant le quotidien créole veiné d'érotisme et de langueur: "Il voulait brosser une vaste fresque populaire où l'on retrouverait la saveur des chairs qu'il fourgonnait à la hâte sur des matelas douteux, les rires graveleux, les râles de plaisir feint, la musique cubaine qui jaillissait à flots désordonnés des postes de radio" (p. 62). La radio crée donc l'ambiance où évoluent les péripéties des personnages et se révèle un dispositif toujours présent sur la scène diégétique, de manière plus ou moins évidente, une installation très utilisée, dont tous apparemment peuvent disposer.

Néanmoins, ce n'est pas par le biais d'un appareil radiophonique que le lecteur découvre l'éclatement des hostilités: l'annonce de la guerre s'inscrit plutôt dans une dimension de réalisme magique. Comme il est dans les habitudes d'écriture de CONFIAINT, l'explication d'un nœud narratif se trouve imbriquée dans une série complexe d'événements comportant le plus souvent un enchevêtrement des plans temporels. L'année précédant le début de la guerre, Rigobert, le fier-à-bras du quartier populaire du Morne Pichevin, se trouve pour la première fois à exercer le métier de crieur; pour se tirer d'embarras, il entonne "inexplicablement (lui-même en fut le premier ébahi) [...] la première strophe de l'hymne créole que les tirailleurs antillais avaient composé à la guerre de 14-18 afin de se fortifier le courage" (p. 24). Tout le monde voit là un présage certain d'une nouvelle guerre imminente; le maire croit même "opportun d'organiser une conférence au 'Ciné-Théâtre' sur le thème 'Aurons-nous la guerre?'" (p. 25), de sorte que, au moment où "la corne de la sirène municipale [fait] sursauter la ville entière en ce début d'hivernage 1939" (p. 90), il n'y a plus aucun doute: Hamid, le propriétaire des Galeries Palestiniennes s'écrie à l'égard du héros: "Tu avais r-r-raison!" (p. 92) et Rigobert de se laisser prendre "de fou rire à constater que toute cette agitation concrétisait son présage de Noël dernier. [...] La guerre! Ah, voilà, cette chienne de guerre!" exclame-t-il (p. 92). Pris d'inquiétude et d'euphorie en même temps, il est prêt à s'enrôler immédiatement pour porter secours à la mère patrie, à la France aimée dont il ne

6 Tous les chapitres portent pour titre "Mémoires de céans et d'ailleurs" et reproduisent les expériences d'Amédée relatées à la première personne, ses réflexions sur la vie à Paris où il a étudié, sur les différents quartiers de Fort-de-France où il a vécu, sur le périple de dissident qu'il a entrepris.

7 Je reviendrai sur ce point. Cf. *Infra La parole d'Amédée*.

reconnaît que les bienfaits. Il s'élançe ainsi dans un appel à tous ses concitoyens:

“Nègres de la Martinique! De quoi avez-vous peur? [...] Moi, Rigobert Charles Francis, je dis que si on ne nous offre pas ce gourmage avec les Allemands comme dans l'autre guerre⁸, il nous faudra l'acheter. Nous avons les moyens d'acheter notre participation à cette guerre en envoyant là-bas des soldats, du sucre, des bananes, des fruits-à-pain, de la farine de manioc, du café. Je suis prêt à partir sur-le-champ verser mon sang pour la mère patrie qui fait si-tellement de choses pour nous. Qui nous a appris tout ce que nous savons? Qui nous a montré à parler français, hein? Qui a mis debout ces maisons? Cette ville? Non-non-non, jamais on ne devra dire que les nègres de la Martinique sont des ingrats!...” (pp. 93-94)

Derrière ce patriotisme échevelé émerge avec évidence un asservissement culturel à l'idéologie coloniale où l'individu le plus démuné oublie le passé d'esclavage et d'exploitation, et jusqu'à sa condition actuelle marquée par le manque de moyens et d'instruction. Qui plus est, le héros, après avoir fait office d'annonciateur du conflit, se prodigue aussi dans un appel aux armes en claires lettres; la radio se trouve ainsi destituée de son rôle par l'intervention inopinée de Rigobert. Son discours si engageant produit un effet magique sur la ville entière, chacun reprenant son activité sans appréhension: “Comme par enchantement, les banques et les cafés ouvrirent leurs portes. Les rues se peuplèrent de leur habituelle foule bigarrée et bavarde” (p. 94).

Toujours-est-il que Rigobert, ne disposant pas d'informations bien circonstanciées, se dirige vers son quartier pour en découvrir davantage:

Las d'errer comme une âme en peine, il remonta au Morne Pichevin, assuré que là au moins il obtiendrait des nouvelles fraîches. Les nègres de cet endroit ne connaissaient pas B-A BA et comprenaient à peine ce que disait la radio, mais ils avaient créé tout un réseau d'informations infaillibles qui partait de la chambrière du gouverneur, passait par le valet de Victor Sévère, le maire, ainsi que le chauffeur du consul des États-Unis et aboutissait aux balayeurs des administrations publiques et aux contremaîtres des usiniers blancs créoles. Les bonnes du Plateau-Didier jouaient aussi un rôle irremplaçable car l'essentiel des affaires importantes de la colonie se décidait dans les fumoirs de ces messieurs de la caste, ou plus rarement dans les alcôves. Les brochantages des nouvelles se faisaient au hasard des rencontres dans la rue ou lors des bals du samedi soir au Casino ou au Select-Tango, et se trouvaient ainsi répercutées, amplifiées, voire déformées, à la Cour des Trente-Deux Couteaux. (pp. 94-95)

8 L'écrivain consacre un roman à l'enrôlement des soldats antillais lors de la Première Guerre Mondiale: *Le bataillon créole (Guerre de 14-18)*, Paris, Mercure de France, 2013.

Le lecteur avide d'informations est quand-même destiné à rester sur sa faim, parce qu'aucune nouvelle n'est effectivement livrée: la voix narrative suivant les tours et les détours des racontars du quartier, revient en effet sur la chambrière du gouverneur, point de départ de cette chaîne de transmission des informations; elle se révèle être une des 'femmes du dehors' de compère Richard, un habitant du Morne Pichevin, et le fil de la narration de remonter en arrière au moment de leur première rencontre. Il s'agit là d'une technique narrative que CONFIAINT affectionne, relevant d'un souci d'oraliser la forme écrite propre au roman et rendant compte des habitudes discursives de la Caraïbe⁹.

Cependant, force est de souligner que les habitants des quartiers populaires 'comprennent à peine' des nouvelles d'importance capitale, comme l'éclatement de la guerre, et ce, non pas à cause de problèmes d'émission ou de captation de fréquences¹⁰, mais de difficultés d'ordre linguistique. Si la fin du carnaval est annoncée à la radio dans un mélange de français et créole (cf. pp. 97-98), la nouvelle plus qu'officielle de l'entrée en guerre de la France semble véhiculée uniquement en français. Or, la maîtrise de la langue du maître, langue douée d'un pouvoir fascinateur médusant la communauté presque illettrée du Morne Pichevin, s'avère toujours douteuse¹¹. L'annonce radiophonique est donc démentie dans son efficacité; les habitants du quartier ont en effet recours à un réseau local défini comme infaillible où les informations passent de bouche à oreille, l'amplification et la déformation garantissant leur authenticité. Entendues par les domestiques dans les demeures des riches, les nouvelles circulent ensuite grâce aux rencontres occasionnelles, subissant toute forme d'altération pour avoir été répétées, voire interprétées, fantasmées et conjecturées. Si la langue des Blancs s'avère peu compréhensible dans sa banale précision, dans sa justesse grammaticale véhiculant un sentiment d'insécurité linguistique chez les destinataires les plus démunis, la langue créole riche en inventions relève d'une veine démiurgique à même de restituer la réalité en une forme plus captivante¹², jouant sur la fantaisie des locuteurs et prenant appui sur leurs présages¹³.

9 Cf. entre autres, Katia LÉVESQUE, *La créolité entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Montréal, Nota bene, 2003, p. 69.

10 Les difficultés de captation et le mauvais fonctionnement des appareils radiophoniques seront pris en compte dans d'autres passages du roman.

11 Je me permets de renvoyer à mon article "Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant", *Ponti/Ponts*, n. 12, 2012, pp. 71-110.

12 Je reviendrai sur ce point; cf. infra *La parole 'dans la bouche des nègres'*.

13 Philomène a à son tour des présages annonçant la guerre, cf. *NA* pp. 70-71.

L'appel aux armes

Au moment où Rigobert arrive enfin au Morne Pichevin, les gens du quartier ne se montrent aucunement surpris de l'éclatement de la guerre et sollicitent plutôt l'engagement du héros dans les préparatifs pour la veillée funèbre d'Angénor, le quimboiseur:

“La guerre a pété, vous savez ça? fit Rigobert.

– Et alors? Depuis le temps que tu l'a annoncée, compère, elle ne pouvait pas ne pas venir, rétorqua Richard avec aigreur; en attendant, il nous faut enterrer Angénor correctement pour que monsieur ne vienne pas nous tirer les orteils la nuit, alors ta guerre, elle attendra, foutre! [...]” (p. 99)

La peur occasionnée par l'hypothétique esprit de revanche du sorcier, sa méchanceté et sa rancune potentielles, ne voilent pas l'élan patriotique des Foyalais¹⁴. À la nouvelle de la ‘débâcle’¹⁵, non mieux expliquée mais faisant assurément référence à la défaite de la France et à l'armistice du 22 juin 1940, le chagrin des Martiniquais ne fait qu'augmenter et leur enrôlement volontaire devient massif; l'appel aux armes des émissions radiophoniques, bien qu'insistant, ne paraît presque pas nécessaire:

[...] on placarda sur les murs l'appel aux réservistes et [...] celui-ci fut seriné à la radio du matin au soir. [...] En général, il n'y avait pas besoin d'employer la force pour faire sortir ces futurs héros de leur trou. Il en arrivait de partout. (p. 111)

Quant aux habitants du Morne Pichevin, Richard “sans rien dire au voisinage, [va] se faire enrégimenter un lundi de beau matin et [re-vient] vers dix heures, fier comme Artaban dans son uniforme kaki” (p. 111). Dans l'acclamation générale pour le futur brave combattant, s'élève la voix impérieuse d'une femme du quartier, Carmélise, reprochant à son partenaire sa grave ingratitude envers la France; l'appel de l'héroïne, entraîne et détermine plus que toute annonce à la radio:

“Comment, mon nègre, la nuit quand tu viens sur moi, je sens un vrai mâle bougre et puis pendant la journée, tu redeviens un petit bonhomme ou bien quoi? Depuis le temps, tu n'es pas encore allé voir si on a besoin de toi comme soldat. La France n'est pas ta manman, alors?”

14 Cf. *NA* pp. 87-88. Il s'agit essentiellement de la composante noire de la population: les habitants les plus modestes et les moins instruits sont prêts à tout sacrifice pour la mère patrie la France. Les békés et les mulâtres sont moins enclins à l'enrôlement volontaire. Cf. *NA* p. 110, 117.

15 Parvenue “avec quatre bons jours de retard”, fait noter la voix narratrice, *NA* p. 110.

Ti Jo baissa les yeux de honte. Les autres hommes partirent sans demander leur reste, bien décidés à frapper à la porte du fort Desaix avant que midi ne fesse sa foutue chaleur par terre. (p. 112)

L'écoute des émissions radiophoniques

Tout au long du roman, le rôle de la radio, aimantant l'attention des personnages, n'est jamais mis en question, la diffusion des messages et des nouvelles étant toujours guettée par les héros dans tous les recoins de l'île. Il faut pourtant convenir que la radio en tant qu'outil, crée un certain nombre de difficultés et de soucis: non seulement les stations sont souvent mal captées, mais la compréhension des émissions s'avère parfois problématique. Si dans l'île de Dominique on arrive à suivre aisément Radio Martinique (cf. p. 414), à Fort-de-France on écoute "Radio Guadeloupe, la seule radio française à pouvoir être captée ici, celle de la Martinique ne fonctionnant que par à-coups" (p. 195) – commente Amédée. Le poste de radio de ce dernier finit par 'rendre l'âme' (p. 287) et pendant son séjour secret dans la case d'un pêcheur-passeur, dans l'attente de s'embarquer comme dissident à la Dominique avec son ami Alcide, instituteur à Fort-de-France, il lamente le manque d'un dispositif radiophonique; en repérer un est apparemment impossible¹⁶:

Alcide avait baillé à un pêcheur le prix de trois postes de radio mais il n'avait rien vu venir. Le prétexte était que la plupart des postes disponibles au Bord de Canal étaient eux aussi tombés en panne et qu'on ne trouvait ni réparateur ni pièces de rechange. (p. 288)

Ailleurs, les postes de radio 'crachotent', "plusieurs stations se chevauch[ent] sur les mêmes fréquences et il [est] difficile de comprendre autre chose que des pans de phrases" (p. 299). D'autres fois, les problèmes de compréhension s'inscrivent encore dans le domaine linguistique; et c'est ironiquement ce 'Latin mulâtre' d'Amédée, réputé pour ses compétences littéraires et sa vaste culture, qui n'arrive pas à saisir le sens d'un message en anglais:

Pétron [le photographe] parvint enfin à capter Radio Trinidad en anglais et Amédée, le latiniste chevronné, qui avait toujours eu cet idiome en horreur, regretta de ne pas l'avoir étudié plus sérieusement. Il crut reconnaître les noms de Staline et d'Hitler et comprit vaguement qu'il était question de Yougoslavie et d'un certain Josip Tito dont le speaker parlait avec chaleur. (p. 299)

16 Dans *La dissidence* on fait mention de la réquisition des postes de radio, disposée par l'Amiral, cf. ch. 4.

La radio catalyse l'attention des héros, s'avérant la source d'informations principale au-delà des secours offerts par le réseau de passe-parole local, et cela est vrai surtout pour tous ceux qui viennent de l'étranger. Le roman rend compte d'une effective escale de deux célèbres 'Blancs-France', à savoir Claude LÉVI-STRAUSS et André BRETON (avec le révolutionnaire russe Victor SERGE) qui, fuyant le nazifascisme, débarquent en Martinique en 1941. Qualifiés de "poignée d'intellectuels apatrides fuyant leurs responsabilités", selon les propres termes du lieutenant de vaisseau Beyle, chef du 'Service central d'information', [...] à la radio" (127), ils cherchent à capter la BBC, les autorités locales refusant tout dialogue avec eux. (cf. p. 135). Mais il existe aussi des réunions anti-robotistes, où l'on se met autour d'"un énorme poste de radio [...] [qui] entre dix heures et minuit [...] crachote les émissions en français de la Voix de l'Amérique à destination des Antilles françaises" (p. 359); d'où l'élaboration de l'opération Coquelicot censée "soulever la population de la Martinique contre l'amiral Robert et contre les békés puisqu'ils se soutiennent mutuellement" (p. 360) – opération qui n'est pas menée à bon terme et reposant sur des informations fausses comme la supposée entente entre la caste et l'Amiral¹⁷. C'est la BBC la station la plus ambitionnée, permettant aux Martiniquais d'écouter la voix de 'papa de Gaulle'; mais si un habitant de Fort-de-France est incarcéré pour avoir écouté Radio Londres à son domicile (p. 183)¹⁸, à la campagne il n'y a apparemment aucun problème de captation ni aucune interdiction à suivre les radiocommunications de provenance anglaise:

[...] on captait de façon distincte Radio Dominica et la BBC; contrairement à ce qui se passait à Fort-de-France, personne à Fond-Massacre ne se cachait pour les écouter. Toute la famille Nestorin était gaulliste et plusieurs fils et neveux du patriarche avaient rejoint les Forces Françaises Libres bien avant la prise du pouvoir par l'amiral Robert. (p. 320)

Les Nestorin, qui habitent dans un lieu éloigné de la capitale, ont les idées claires et restent bien informés sur les progrès de la scène politique du vieux continent. Leur parent Alcide Nestorin, qui habite à Fort-de-France, doué d'un certain esprit critique et jouissant d'une assez bonne scolarisation, arrive à son tour à démêler les nouvelles

17 Cf. l'entretien entre l'Amiral et le représentant de la caste Henri Salin du Bercy, ch. 15.

18 Dans *La dissidence*, on rend compte de l'interdiction d'écouter toute station de radio que Radio Martinique émettant les discours de l'Amiral, admonestant contrebandiers et dissidents et renforçant l'attachement au gouvernement français. L'écoute des discours de DE GAULLE, l'appel du 18 juin 1940 en particulier et ses versions successives, ce qui représente un grave délit, se fait dans le plus grand secret. Cf. ch. 10. Dans *La lessive du Diable*, on revient à plusieurs reprises sur l'interdiction d'écouter la BBC et toute autre station de radio le soir.

et à comprendre les enjeux de la guerre évoluant en Europe: “Bien que les informations en provenance de là-bas fussent fragmentaires, il devinait que l’armistice avait été signé par des ‘capitulards’ selon l’expression des stations radio britanniques” (p. 117). Le fait de définir de ‘capitulards’ les signataires de l’armistice et les hommes politiques qui ont pris le contrôle – le maréchal PÉTAİN en France et l’amiral ROBERT, haut-commissaire du gouvernement de Vichy à la Martinique – n’est pas sans perturber les consciences. C’est pourquoi un personnage comme la femme d’Alcide, institutrice à son tour, suivant les émissions de la BBC, préfère s’empêtrer dans les idées figées de la mère patrie et se laisser avoir facilement par la propagande. Ancrée à un passé historique non bien circonstancié, ne retenant de son éducation qu’un esprit patriotique reposant sur un conditionnement culturel irréfléchi, elle refuse de mettre en question les décisions prises par le gouvernement français au moment de l’armistice, déterminée à rester fidèle à une image de la France quelque peu légendaire et foncièrement fautive, mais bien cernée dans son esprit:

Romaine ne se rongea pas les sangs à cause de la guerre. Elle nourrissait une confiance aveugle dans le Maréchal et dans la destinée de la France. Chaque fois que son mari cherchait à capter l’appel du général de Gaulle régulièrement rediffusé sur la BBC, elle vitupérait contre “les traîtres à la patrie et les vendus à la perfide Angleterre, ennemie héréditaire de notre pays”. (p. 116)

Romaine préfère s’accrocher à des notions d’histoire concernant des hostilités apparemment insurmontables, remontant aux guerres napoléoniennes ou même, sans doute, à la guerre des Cent ans, qui opposaient la France à l’Angleterre; ses souvenirs d’école sont un point de repère rassurant et réconfortent sa foi dans l’infaillibilité de la France au fil des siècles. L’admission de la capitulation de la France, et donc de son invasion de la part des Allemands, de l’institution du régime de Vichy, partisan de la collaboration avec l’ennemi, comporterait une mise en discussion douloureuse de ses assises culturelles, que Romaine ne veut pas s’assumer.

Patriotisme

Cet amour respectueux et révérencieux envers la France empêche aussi les gens du Morne Pichevin de saisir la tromperie se cachant derrière les belles paroles “d’un certain André Demaison, chargé des émissions *La Voix de la France* sur les ondes vichysoises” (p. 350). Amédée se consacre à une lecture attentive et critique des extraits d’une allocution radiophonique reproduits dans le journal *La Paix* que Louisiane, la femme de Richard, s’est mystérieusement procuré. Le style emphatique faisant l’éloge du Maréchal PÉTAİN “toujours sou-

cieux, avec son grand cœur, de soulager les infortunes privées” (p. 351) et demandant en réalité un effort collectif d’approvisionnement des finances de Vichy de la part de tous les habitants des colonies (apparemment pas encore sérieusement touchés par les restrictions), fait sourire Amédée qui n’est pas dupe de la supercherie du gouvernement, cherchant à tirer profit de la crédulité des sujets de l’Empire. La reproduction de l’allocution évoque en effet les “Algériens, Tunisiens, Marocains [...] récolt[ant] le fruit du labeur de [leurs] ancêtres audacieux”; les “Malgaches aux bœufs innombrables, aux champs si fertiles”; et c’est enfin le tour des “habitants des îles fortunées de la Réunion, des Antilles et du Pacifique” (p. 351), ce qui provoque un franc rire chez Amédée, presque incroyablement face à l’audace impénitente de l’emploi du stéréotype désignant comme ‘îles fortunées’ des territoires envahis et colonisés, dont les peuples autochtones ont été massacrés et remplacés par des esclaves déportés d’Afrique, exploités ensuite des siècles durant sans qu’aucun trouble de conscience ne vienne susciter une quelconque préoccupation morale chez les colonisateurs. Amédée, professeur de latin au lycée Schœlcher, peut se payer le luxe d’un rire sarcastique, désabusé et amer, ne se laissant pas duper des discours pompeux philo-pétainistes. Sa connaissance de l’histoire qui a vu la France rivaliser inlassablement avec toutes les nations européennes depuis le Moyen Âge, glace d’une part son élan patriotique¹⁹ et d’autre part l’amène à relativiser l’ampleur des soi-disant bienfaits de la mère patrie à l’égard des communautés noires. Mais il y a plus grave, ces dernières se ressentent d’un sentiment d’infériorité face aux Blancs et aux mulâtres qui jouissent d’une instruction meilleure et par conséquent d’une place plus importante dans l’échelle sociale. Ayant intercepté le sourire d’Amédée, le regard de l’assistance exprime une navrante sensation de mésestime personnelle: “Latin a compris davantage que le journal ne le dit mais il ne va pas nous l’expliquer. On est trop ignorants pour ça” (p. 351). De son côté Amédée se rend compte de ne pas faire tout à fait partie de ce groupe qui l’a pourtant accueilli; il sent qu’il doit une explication à tous ces gens qui le regardent sans rien oser lui demander, et pourtant l’explication qu’il leur offrirait, serait beaucoup trop complexe pour eux, cela entraînerait la mise en discussion d’atouts identitaires désormais assumés. L’esprit des habitants du Morne Pichevin est donc marqué de l’empreinte indélébile de l’asservissement culturel; malgré l’accès, sans doute un peu problématique, aux nouvelles transmises depuis les nombreux postes de radio, ils sont incapables de faire la part des choses: le plus parfait chaos règne dans leurs idées politiques:

19 Cf. NA p. 110.

Je sens que si je ne leur baille pas une explication, quelle qu'elle soit, ils recommenceront à me prendre pour un fou. Déjà que ma tiédeur envers les événements déplaît à plus d'un, faut-il que j'aggrave mon cas en plaisantant sur les malheurs de la France. Tiens, je n'avais pas remarqué que les nègres du Morne Pichevin évoquent rarement les Français en chair et en os. Dans leur esprit, il n'existe qu'une entité abstraite, la France, dont la souffrance est aussi mystique que celle du Christ sur la croix. Fort peu avaient une claire conscience de la trahison du Maréchal dont on cloue d'ailleurs le portrait sur le poteau-mitan des cases, juste au-dessus des sacrés-cœurs, cela en dépit de l'intense propagande gaulliste des stations de radio britanniques depuis les îles voisines. Ti Jo a beau fanfaronner en clamant haut et fort: "De Gaulle, c'est un mâle bougre! Je vais bientôt aller le rejoindre à Londres, vous verrez", on n'oppose pas le chef de la Résistance à l'allié objectif du Reich puisque tous les deux relèvent de la même France éternelle, qui ploie présentement sous le joug du malheur pour reprendre une expression coutumière de Carmélise.

Je suis sauvé in extremis par l'arrivée d'un unijambiste... (pp. 351-352)

Même l'accès à une information détaillée, précise et bien circonstanciée ne pourrait suppléer à un tel manque d'esprit critique. Encore une fois dupés et exploités, les personnages se sentent même dans une situation de privilège par rapport aux souffrances endurées par la France. Louisiane arrive à nier l'évidence de leur condition de misère extrême, qui a encore affreusement empiré depuis le début de la guerre (Rigobert avait même fini par attaquer tout seul un convoi de ravitaillement du gouverneur²⁰); poussée par son amour révérenciel envers la mère patrie, Louisiane finit par assumer le cliché européen voyant les Caraïbes comme des terres paradisiaques où il ne fait jamais froid et où la nature luxuriante offre toujours de quoi se nourrir. "L'hiver lui n'attend pas! – s'écrie-t-elle – ça veut dire que les gens meurent de froid et de faim là-bas [en France] pendant qu'on rigole plein notre ventre ici [à la Martinique] et, en plus, ce mâle ver-rat de Rigobert dévalise les dernières richesses de l'État" (p. 349). Ni les rationnements des vivres, ni le manque de médicaments qui tuent plusieurs enfants de Carmélise ni les réquisitions des denrées alimentaires à la campagne ordonnées par l'Amiral ne peuvent ternir l'image éblouissante de la France aux yeux des gens du quartier. Amédée reste ahuri, face à l'organisation d'un comité pour contribuer à l'achat d'un avion – Rigobert se fait arracher une dent en or pour donner sa petite contribution de tout bon cœur:

J'observe les yeux fiévreux d'amour de ces pauvres hères pour un pays dont vraisemblablement ils ne fouleront jamais le sol. Un pays qui demeurera à jamais un nom, "La France", autant dire un rêve éveillé de nègre debout face à ce qu'ils appellent tous sans exception la "déveine". (p. 161)

20 Cf. NA pp. 150-154.

Cette abstraction de la France, étincelante dans la splendeur de son Empire, auréolée des nimbes d'un passé fabuleux et légendaire, amène les esprits les plus patriotiques et naïfs à un véritable culte de la patrie, alimentant et justifiant toute superposition de données non bien comprises et débordant dans une vision synchrétique, magico-sacrée de la réalité. L'annonce de l'arrivée de l'amiral ROBERT à bord du navire *Jeanne-d'Arc* jette les foyais dans une sorte d'agitation religieuse et de dévotion hystérique, tandis que Rigobert, tout patriote qu'il soit, n'arrive pas à comprendre le lien unissant Jeanne d'Arc et l'Amiral; il exprime donc son scepticisme et son manque absolu de compréhension de la scène qui est en train de se produire sous ses yeux, et ce, malgré les annonces radiophoniques répétées à tout venant:

“La très sainte Jeanne d'Arc qui a sauvé la France des Anglais est revenue par la volonté de Dieu tout-puissant pour la tirer des griffes de l'Allemand. Rendez-lui grâce à genoux!” [...]

La foule continuait ses genuflexions à Jeanne d'Arc la Sainte dans de grands entrechoquements de genoux, répétant à l'envi les exhortations des abbés: “Alleluia! [sic] La maman de la France est parmi nous. Dieu soit loué!”

Rigobert [...] cherchait dans la calebasse de sa tête quel rapport il pouvait bien y avoir entre ce bateau de guerre qui s'appelait Jeanne-d'Arc – la radio l'avait suffisamment seriné – et la sainte Jeanne d'Arc. Cette dernière ne représentait pour lui qu'une statue blanche [...] au pied de laquelle on plaçait des bougies ensorcelées, des lettres de mort contre ses ennemis intimes et d'autres qualités de quimbois. Il l'avait toujours prise pour une sorte de sœur cadette de la Vierge Marie et ignorait qu'elle eût pu sauver la France au temps de l'antan. (pp. 143-144)

Dans l'esprit des dévots, le navire se confond avec Sainte Jeanne d'Arc qui, comme ressuscitée, vient encore une fois sauver la France de l'envahisseur, de l'oppresseur, de l'ennemi qui s'est emparé de ses territoires. Peu importe si le personnage qu'elle amène s'avère un collaborateur de ce même ennemi. Pour Rigobert, qui ignore l'identité et le rôle que la Pucelle d'Orléans a joué pendant la guerre des Cent ans, puisqu'il n'a aucune notion de l'histoire européenne en général et de la France en particulier, le réel se montre comme une énigme, un rébus indéchiffrable²¹. La radio qui a ‘suffisamment seriné la nouvelle’ n'a évidemment pas pris en compte la possibilité de méprise de la part d'une population somme toute illettrée, incline à l'enthousiasme le plus spontané, à un sentiment religieux mêlant croyances ma-

21 Pour l'analyse de cet extrait et de ses retombées narratives débordant dans le réalisme magique, je me permets de renvoyer à mon article “La *rigoladerie* héroïque de Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 17, 2017, pp. 73-101: pp. 94-95.

giques et pratiques superstitieuses. Il s'agit là d'une ressource permettant à CONFIAINT d'explorer la démesure et le grotesque où s'exprime l'esprit créole, "la double action du grotesque créole [consistant dans] la représentation non-exotisée de la vie réelle et le rire qui conteste les discours et les valeurs officiels"²². La scène hilarante et tragique en même temps²³ est aussi un moyen pour susciter un rire libérateur au sein d'une narration évoquant souvent des cadres de misère poignante chez une communauté tenue à l'écart d'une compréhension réelle des événements et des enjeux politiques, un peuple naïf de démunis se laissant duper par la propagande vichyssoise, toute une foule de gens qui se reconnaît dans une foi aveugle, mais authentique, dans les auteurs supposés de son salut.

Pour revenir aux annonces radiophoniques, souvent répétées à longueur de journée, il est aisé de constater que, exception faite pour l'allocution reproduite dans le journal de Louisiane, que nous avons déjà vue, et un autre cas que j'aborderai dans la suite mon étude, les messages effectivement livrés aux auditeurs ne figurent pas dans les pages du roman. La raison de ce choix résiderait sans doute dans la modalité énonciative choisie pour l'évocation du petit peuple des quartiers populaires²⁴. Ces derniers étant incapables de bien saisir le sens des messages, suivis pourtant avec beaucoup d'attention, ne sont pas dans la condition de pouvoir les répéter. CONFIAINT ne greffe donc pas son roman sur l'exploration de l'intermédialité reposant sur la contamination de l'art romanesque par les médias radiophoniques et donnant lieu à des expérimentations formelles d'hybridation artistique²⁵. Dans son premier roman en français, il élabore en revanche une parole nouvelle, fortement oralisée et reproduisant le parler des bas quartiers, appelée radio-bois-patate ("qui n'a besoin ni d'antenne ni de cordon électrique ni de piles"²⁶) ou "radio-bombe-sirop"²⁷ et qu'on retrouvera aussi dans ses autres œuvres à venir. Ce style d'énonciation répond au désir de l'auteur "de donner sa place à la parole

22 Roy Chandler CALDWELL, Jr., "L'Allée des Soupirs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", *Francographies*, n. 8, 1999, pp. 59-70: p. 66

23 cf. Suzanne CROSTA, "La revanche du rire chez Raphaël Confiant", *Itinéraires et Contacts de Cultures*, n. 36, 2006, pp. 41-59: p. 41; Olga GARZÓN, "Le Nègre et l'Amiral. Entretien avec Raphaël Confiant", *Espace Caraïbe*, n. 3, 1995, pp. 33-39: p. 39.

24 Au-delà des chapitres où Amédée est narrateur à la première personne, dans d'autres parties de l'œuvre un narrateur omniscient rend compte du monde des békés, de leurs discussions et entretiens d'un style plus sobre et mesuré.

25 Philip Amangoua ATCHA, Roger TRO DÉHO, Adama COULIBALY (dir.), *Médias et littérature. Formes, pratiques et postures*, Paris, L'Harmattan, 2014.

26 Raphaël CONFIAINT, *L'hôtel du bon plaisir*, Paris [Mercure de France, 2009], Gallimard 2010, p. 17.

27 Raphaël CONFIAINT, *L'Allée des Soupirs*, Paris [Grasset, 1994], Gallimard, 2010, p. 231.

populaire parce que c'est une parole qui n'avait jamais été promotionnée avant"; il marque l'intention du romancier de vouloir "laisser parler les gens du peuple. [...] Radio-Bois-Patate, c'est n'importe qui: le coupeur de cannes, la balayeuse de rue, la servante, le djoueur..." – souligne CONFIANT dans un entretien²⁸. Cette modalité énonciative est à même de produire un formidable effet de réel. Comme le fait remarquer Nella ARAMBASIN:

par le biais de [Radio-bois-patate] il faut certes entendre le mode de propagation de la rumeur populaire, mais plus encore la créolisation du média radiophonique. Appropriation ou détournement, il s'agit in fine d'un véritable acte de langage, qui humanise une technique médiatique en l'introduisant dans une pratique culturelle locale.²⁹

Il en découle que des discours et des annonces prononcés sur les ondes de la radio, les habitants du Morne Pichevin ne retiennent que les mots les ayant le plus impressionnés, au détriment de tout ce qui leur gravite autour. Les noms des personnages historiques illustres, comme Jeanne d'Arc, ne sont pas les seuls à susciter l'émerveillement et l'incertitude; le domaine géographique se révèle une autre source d'hésitation engageant la fantaisie:

Il y a ceux tels que Ti Jo qui s'accrochent nuit et jour à un poste de radio et tentent, malgré les parasites plus énervants que des mouches à miel, d'entendre des nouvelles des différents fronts, grognant d'une rage difficilement contenue à chaque victoire de Hitler. Grâce au ramasseur de tinettes, des continents inouïs sont devenus familiers aux habitants du Morne Pichevin – Scandinavie, Balkans, Maghreb – sans que quiconque fût en mesure de les situer hors de son délire imaginatif. Rigobert a adopté la Scandinavie car, précise-t-il, ce nom résonne comme un bruit de rivière à la saison d'hivernage; Alcide préfère les Balkans qu'il imagine comme de vastes steppes parcourues par des hordes de soldats à cheval, et maudit sa mémoire d'être incapable de lui restituer la carte du monde accrochée au mur de son ancienne classe à Terres-Sainville ("En fait, je n'ai jamais vraiment regardé que celle de la France", me confie-t-il); Philomène et Carmélise penchent pour le Maghreb tandis que Louisiane, la femme de Richard, si fière de savoir son mari sur le front et qui de lors "a pris une conduite",

28 Luigia PATTANO, "Entretien avec Raphaël Confiant", Campus de Schclcher (Martinique), 3 janvier 2011, fichier chargé par l'auteur sur la plateforme *Mondesfrancophones.com* – revue mondiale des francophonies, consultable à l'adresse suivante: http://mondesfrancophones.com/wp-content/uploads/2011/10/entretien_avec_raphael_confiant.pdf, pp. 1-18: p. 6.

29 Nella ARAMBASIN, "L'intrusion des médias dans la littérature antillaise francophone: une anthropologie du quotidien réinventée à l'ère de la mondialisation", in Simon HAREL et Marie-Christine LAMBERT-PERREAU (dir.) "Mondialisme et littérature", *Zizanie*, n. 1, vol. 2, automne 2018, p. 30-54: 48. En ligne. <https://www.zizanie.ca/lintrusion-des-medias-dans-la-litterature-antillaise-francophone.html>.

réclame à cor et à cri à Ti Jo les nouvelles des Ardennes où on lui a laissé croire que l'armée française résiste toujours à l'ennemi. (pp. 157-158)

L'emprise de l'imposition culturelle de la France, que Franz FANON avait déjà dénoncée en 1952 dans son étude célèbre *Peau noire, masques blancs*, semble concentrer sur la France même l'eurocentrisme à la base de l'esprit colonial; les habitants du Morne Pichevin montrent en effet un intérêt plus qu'exclusif pour la France: ils ignorent les noms des autres pays du monde, ne les ayant probablement jamais entendus. La France, se cristallisant à leurs esprits comme Le Pays et La Nation, dépositaire du Savoir par excellence et parlant la Langue de la Culture, fait tomber dans l'ombre l'univers entier. Alcide lui-même, qui était instituteur, oublie de regarder autre chose que la France sur les cartes géographiques accrochées sur les murs de sa classe. La mission prétendument civilisatrice passait notamment à travers l'instruction des jeunes dans les colonies, pour mieux imposer la vision du monde et la langue du dominateur, et pour véhiculer de la sorte tout le réseau de conditionnements culturels qui en découle; or, à l'écoute de nouvelles plongeant les personnages dans une incertitude d'orientation, ces derniers ne ressentent aucunement le caractère lacunaire de leur formation³⁰. La grandeur éblouissante de la France ne subit pas d'atteintes; les héros sont tout simplement intrigués par les sonorités des noms des pays (comme Rigobert pour la Scandinavie) ou par le potentiel imaginaire qu'ils dégagent (comme Alcide pour les Balkans); leur penchant se passe de toute justification (comme le Maghreb pour Philomène et Carmélise), tandis qu'aux yeux de Louisiane les Ardennes se transforment en lieu mythique, couronnant la valeur de la résistance française face aux attaques ennemies.

L'attente des actions militaires

La radio a beau diffuser pêle-mêle nouvelles, communications et annonces ("l'appel aux réservistes [...] fut seriné à la radio du matin au soir", p. 111; "l'appel du général de Gaulle [est] régulièrement rediffusé sur la BBC", p. 116; il est question de "l'intense propagande gaulliste des stations de radio britanniques depuis les îles voisines", p. 352; "la radio l'avait [l'arrivée de l'Amiral au bord de la Jeanne d'Arc] suffisamment seriné", p. 144; "les appels à la révolte contre le pouvoir

30 Aucune référence n'est faite à la scolarisation des personnages, mais CONFIAINT évoque souvent dans ses romans le rôle de l'école. Un cours d'instruction public, gratuit et obligatoire est prévu au lendemain de l'abolition de l'esclavage en 1848; cf. Nelly SCHMIDT, "Suppression de l'esclavage, système scolaire et réorganisation sociale aux Antilles: les Frères de l'Instruction Chrétienne, témoins et acteurs, instituteurs des nouveaux libres", *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n. 2, tome 31, avril-juin 1984, pp. 203-244.

vichyste [sont] distillés sans discontinuer”, pp. 164-165); les héros ont beau écouter et suivre avec avidité les émissions radiophoniques pour se tenir au courant des évolutions du conflit armé; dans la plupart des cas les messages radiodiffusés s’avèrent peu compréhensibles, non bien saisis ou mal interprétés à cause du mauvais fonctionnement des postes de radio, de la difficulté à capter les stations, de la maîtrise douteuse du français et de l’anglais, mais surtout à cause du manque d’esprit critique, et de notions de base d’histoire et géographie chez les auditeurs. Qui plus est, le conditionnement culturel véhiculé par l’emprise de l’esprit colonial ne permet pas de bien discerner ce qui se passe réellement sur la scène politique européenne et à quoi s’attendre sur le sol martiniquais par conséquent. La guerre s’avère finalement une grande désillusion, les habitants du Morne Pichevin se sentent mis de côté, puisque les choses importantes se produisent toujours ailleurs:

Notre soif de combats réels, de sang, de morts, nos rêves de bombardements aériens n’ont pas été étanchés et nous errons sous le soleil impassible en nous lamentant:
 “C’est donc ça la guerre? Pfff!”. (p. 157)

Et les héros accablés par l’amertume et par un sentiment de déri- sion (p. 156), conscients d’être “enfermés comme des crabes dans une barrique” (p. 160), faute de pouvoir jouer un rôle actif, se prennent à disserter sur les mouvements des bateaux américains aperçus au large et des sous-marins allemands dont on soupçonne toujours la présence, rôdant autour de l’île et patrouillant ses côtes. Bref, “tous les nègres du Morne Pichevin sont devenus aussi philosophes que des chiens qui portent des bretelles”, remarque Carmélise en adoptant une expres- sion populaire (p. 156). De simples coups de semonce de la RAF³¹ aux submersibles allemands, occasionnant une série de déflagrations qui ne durent “qu’une fraction de seconde” (p. 166), jettent les habitants de tous les bas quartiers de la capitale dans un délire d’enthousiasme et de joie, une petite émeute se produit aux cris: “Mi ladjé pété! Bo fè-a! Nou ke pété bonda Itlè! (Voici la guerre! Hitler, gare à toi, nous allons te péter le cul!)”; les marins de l’Amiral se doivent de réta- blir l’ordre public avec des tirs “en l’air pour disperser la foule [...] [et non sans de] coups de crosse rageurs” (p. 166). Cela n’est que le début de véritables “frénésies militaristes” (p. 167) qu’Amédée, tou- jours décalé par rapport à ces débordements populaires, raconte dans ses carnets:

31 La Royal Air Force (“Force aérienne royale” en français, abrégée en RAF) est la force aérienne de l’armée britannique.

Chacun est heureux de cet incident guerrier qui permet à des forts en gueule comme Siméon Tête-Coton d'affubler sur la résistance qu'il a opposée, lui et une grappe de bougres de Rive Droite, à des parachutistes nazis qui durent repartir en Allemagne à la nage. Le crieur de la rue Saint-Louis a même fait un prisonnier qu'il a remis fièrement au poste de garde du fort Saint-Louis contre une superbe médaille dont on apprit plus tard, à la fin de la guerre, qu'il s'agissait d'un médaillon de première communion trafiqué en décoration militaire. Il paradait avec elle sur ce qui lui restait de sa chemise en kaki, puis il l'accrocha à son cou avec un brin d'herbecabuillat. On le gratifia d'ailleurs du grade de capitaine Tête-Coton. (pp. 166-167)

Peu importe aux habitants des bas quartiers ce qui est en train de se passer réellement; leur désir d'héroïsme, de se distinguer dans leur service à la patrie avec des exploits glorieux, la satisfaction d'être part du conflit l'emporte sur la banalité du réel. On assiste encore une fois à la mise en place de l'énergie fabulatrice de la parole noire, à même de dire et forger la réalité, de raconter la guerre à sa guise, dépassant ainsi la qualité dérisoire de la vie quotidienne sans importance et sans épaisseur³².

Il n'y a que Vidrassamy, l'indien mystérieux, ne subissant pas les soubresauts du tempérament créole – impulsif et imprévisible, aimable et bienveillant pour se révéler tout de suite après violent et belliqueux³³ –, qui garde avec son calme intérieur une vision nette de la situation politique:

“Le porte-avion *Béarn* est arrivé il y a trois semaines avec une centaine d'avions américains tout neufs à son bord, soliloquait Maximilien. Je me demande bien pour quoi faire.”

“Sûrement pas pour entraîner les nègres à les piloter! ricana Vidrassamy. Pétain s'est mis à genoux devant Hitler et ici ce couillon d'Amiral veut nous faire croire que l'armistice c'est la paix. Ha! ha! ha! À mon avis, ces avions-là vont pourrir sur place... à moins que les Anglais ne se décident une bonne fois à attaquer la Martinique...” (p. 182)

Ce tableaux d'une pure limpidité que Vidrassamy esquisse d'un esprit bien ferme, en termes simples, convoyant des images concrètes, assure le bien-fondé de ses propos. Sa lucidité exceptionnelle lui permet d'expliquer à Amédée la fausse nouvelle du débarquement américain:

“Je me suis évadé du camp de Batala, dit Vidrassamy; depuis cette histoire de débarquement, c'est le bordel là-bas.

32 Je reviendrai sur l'importance de la parole noire dans la suite de cette étude; cf. *infra* *La parole 'dans la bouche des nègres'*.

33 Cf. entre autres, l'évocation du tempérament créole dans Raphaël CONFIAINT, *La panse du chacal*, Paris [Mercure de France, 2004], Gallimard, 2006, p. 297.

- Des soldats américains nous ont tiré dessous. Je n'y comprends rien. Ils ont établis un couvre-feu, c'est ça?
- Pas du tout! fit l'Indien, tu as failli être tué par les marins de l'amiral Robert, mon vieux. Cette histoire de débarquement n'est qu'une rumeur populaire sans fondement. Les gens ont vu un bateau de guerre américain dans la baie, ils ont rencontré deux-trois marins américains se promenant dans Fort-de-France et ont déduit que les États-Unis s'étaient emparés du pays" (pp. 294-295)

D'où Vidrassamy tire ces informations reste un mystère; figure dans les marges de cette société créole composite et hétérogène, l'Indien s'avère un personnage d'exception dans cette confusion ambiante, où les békés eux-mêmes ont du mal à démêler les faits. Henri Salin Du Bercy, le chef de la caste, reste à son tour interloqué face à la nouvelle du débarquement américain; c'est son chauffeur qui lui reporte ce qu'il a entendu à la radio:

"Misyé, radyo di kon méritjen débatjé... (Monsieur, la radio vient d'annoncer que les Américains ont débarqué), dit le chauffeur.
 - Woy papa! Es ou wè yo? (Bon sang! Tu les as vus?)
 - Man pa wè yo nan dé grenn konzyé mwen mwn man pèsivwè bato ladjè yo nan larad-la. Tout nèg Fôdfwans pwan kouri séré afôs yo pè. (Je ne les ai pas vus de mes propres yeux mais j'ai aperçu leurs bateaux de guerre dans la rade. La population de Fort-de-France a si peur qu'elle a couru se cacher.) [...] [Et l'Amiral Robert de rétorquer, après avoir écouté la traduction de la conversation que du Bercy a eue avec son chauffeur]
 "Je vous rassure tout de suite, fit-il à l'adresse des deux créoles, les Américains n'ont pas débarqué en Martinique ou alors leurs officiers n'ont aucune parole. Ces messieurs viennent simplement renégocier l'accord que j'ai passé avec eux. Nos cent avions neufs les inquiètent beaucoup, ce en quoi ils ont tort. (p. 344)³⁴

Le texte ne dit pas pour quelle raison la radio a transmis cette nouvelle. On ignore quelle station est à la base de sa diffusion. On peut également douter que la nouvelle ait effectivement été annoncée depuis un poste officiel; radio-bois-patate pourrait à bon titre être la source de cette information retenue pour vraie de la plupart des gens. À bien des égards, on peut conclure donc que rien ne se passe finalement en Martinique, le rôle de l'Amiral consistant essentiellement dans la création de liens et dans la signature d'accords, en premier lieu avec les États-Unis. Et ces liens que l'Amiral entretient sont difficilement discernables, contradictoires, voire impénétrables de la part de quiconque. La radio encore une fois offre des informations fallacieuses, tout de suite démenties dans la réalité:

34 Aucune explication n'est donnée dans les pages du *Nègre et l'Amiral*, mais dans *La dissidence* plusieurs pages sont consacrées à la description de ces avions en très mauvais état. Cf. ch. 8.

Moi-même [le passeur qui amène Vidrassamy, Alcide et Amédée à la Dominique et qui est bien informé sur le mouvement des bateaux et sous-marins étrangers rôdant autour de la Martinique] je n'ai pas encore saisi le mélémélo qui roule entre l'Amiral et [les Anglais]. Tantôt ils le dérailent sur leurs radios, ils disent que c'est un vendu à Hitler et puis, deux jours après, ils permettent à des bateaux dominicains d'aller vendre etcetera de régimes de bananes à Saint-Pierre. Vous voyez une logique dans ça, vous?

– L'amiral Robert est un sacré modèle de compère Lapin, intervient Alcide, il est l'ennemi et l'ami de tout le monde en même temps. Il couillonne Américains, Anglais, Allemands et Martiniquais dans le même balan. On ne sait jamais ce qu'il pense ni ce qu'il fait...". (pp. 412-413)

Les personnages partagent ainsi une sensation de lassitude, tout ce qui se passe au-dessus de leurs têtes étant forcément aléatoire, imprévisible, assurément incertain et donc, somme toute, inutile. Malgré l'élan patriotique généralisé, l'enrôlement volontaire dans l'armée des uns et l'adhésion d'autres au mouvement de dissidence, les Martiniquais restent à l'écart de cette guerre. La fausse nouvelle du débarquement américain n'est pas sans rappeler le véritable débarquement des Alliés en Normandie, événement tragique de lutte acharnée et atroce, auquel Richard prend part d'ailleurs, comme il le raconte de retour à son quartier à la fin des hostilités. Le débarquement en Martinique, annoncé et tout de suite nié, souligne qu'aucune intervention américaine n'est nécessaire pour libérer l'île du joug de l'amiral ROBERT. La Martinique est rivée aux marges des événements décisifs, elle ne semble presque pas touchée par ce conflit où le monde entier est impliqué. Ce sentiment d'éloignement est partagé aussi d'un allemand qui, suite à un accident dans le sous-marin, séjourne chez la famille béké des Demaisonneuve; une fois rétabli, il promène un regard émerveillé, voire extasié sur le pays, perdant finalement la perception de l'état de guerre:

La pomme-cannelle lui semblait un fruit béni des dieux. Il avait peine à croire que l'univers était en proie à l'une des guerres les plus féroces qu'il ait jamais connues à en croire Radio Martinique. Il avait peu à peu perdu le sens des distances et imaginait Kiev aux portes de Berlin. [...] Il éprouvait un bien-être curieux à se laisser aller à l'indifférence et au détachement, sans la moindre prétention philosophique. (pp. 239-240)

Nonobstant les nouvelles de la radio informant sur l'ampleur et la gravité de la situation, la guerre apparaît en Martinique comme estompée dans une distance de rêve, même aux yeux d'un allemand dévoué à la cause d'HITLER, et qui finit à son tour pour brouiller ses notions de géographie. La voix de Radio Martinique résonne comme irréaliste, elle rebondit contre l'écran de bien-être languoureux et nonchalant où Helmut von Teuerschmitt a plongé de manière irréfléchie. Si ce ramollissement de l'élan belligérant est vécu comme une sorte d'enchantement se produisant malgré lui, et auquel l'allemand n'op-

pose aucune résistance, ce n'est pas de même pour les Martiniquais, nous l'avons vu, souffrant de ce manque d'action dépourvu de sens; tout se configure finalement à leurs yeux comme une duperie, une imposture, dévoilant un état de "fausse guerre" (p. 379, 427).

Amédée, le plus avisé des héros, se fait l'interprète de cette amertume face à la banalité du quotidien, inutilement répétitif, dans des conditions d'existence de "misère atroce" (p. 379):

Telle est notre guerre. Un paquet de craintes infondées, une attente esoufflée de se figer sur elle-même, des processions interminables pour un peu de pain ou une poignée de gros sel, les mesquineries tatillonnes des sbires de l'amiral Robert à peine égayées par des défilés militaires quasi quotidiens, les appels à la révolte contre le pouvoir vichyste distillés sans discontinuer par les radios de Sainte-Lucie et de Dominique et, en final de compte, le plat étalement des jours. L'ennui que seule la parole, heureusement enceinte d'elle-même dans la bouche des nègres, parvient à trouer. (pp. 164-165)

Accablé par la morne routine où il est difficile de se procurer des biens de première nécessité, même les incitations clandestines à la révolte, diffusées par les ondes des radios interdites, perdent leur entraînement, ne suscitent plus de sensations vives. Les appels, à force d'être répétés, tombent dans l'ordinaire du quotidien, les émotions convoquées se vident d'intensité. Empêtrés dans une réalité qu'ils ont du mal à saisir, ces habitants misérables d'une colonie reculée de l'Empire se sentent indignes de partager la destinée de la mère patrie.

La parole 'dans la bouche des nègres'

La seule arme de combat à l'ennui oppressant, le seul secours dans cette impasse privant les gens de rêves, d'aspirations et d'ambitions, est la parole. Si la parole de la radio, parole blanche ou manipulée par les Blancs, s'avère décevante, contradictoire et somme toute incompréhensible, la parole noire ('dans la bouche des nègres'), au caractère inépuisable ('heureusement enceinte d'elle-même') peut tout au contraire concilier les individus avec eux-mêmes.

À cet égard il faut remarquer que le roman commence avec une sorte d'éloge du don langagier de Rigobert, l'expert en inventions linguistiques, s'exprimant uniquement en créole:

Car Rigobert avait le don d'inventer les mots et dans ses moments d'intense excitation, il les accolait les uns aux autres et créait des images fulgurantes qui vous clouaient sur place nettement et proprement. C'est ainsi qu'il avait gagné le droit inouï de ne pas savoir prononcer un traître mot de français et poussait même le culot à s'en vanter. Il ne tremblait pas, lui, à l'idée de dire "le" pour "la" et à devenir la risée des nègres, cela tant qu'un malheureux n'avait pas commis une autre faute, un "cahot", disait-on comiquement, plus grave. (p. 13)

La maîtrise du français et une bonne scolarisation étant à l'époque le seul moyen de réussite sociale, tout le peuple des démunis s'efforçait de montrer, non sans crainte, leurs compétences, quoique incertaines, de la langue du maître. Rigobert, accablé par la conscience de la noirceur de sa peau se rive volontairement au créole et en exploite les ressources, en élaborant un langage tout à fait époustouflant. Mais le début de la narration du roman s'arrête encore sur les capacités fabulatrices des crieurs de magasin, et de Lapin Échaudé en l'occurrence qui, devant la vitrine de Doumit "du 22 au 25 décembre 1938 [...] se mit à crier sans discontinuer du matin au soir avec une virtuosité qui étouffa les velléités rivalisatrices de ses confrères. [...] le bougre était comme qui dirait enchaîné à une parole sans fin et n'avait de cesse de vanter de la plus admirable façon les vestes et les chapeaux qui n'existaient pas, titillant le désir de la foule qui s'amoncelait dans la rue" (p. 27). Il s'agit d'un véritable prodige s'inscrivant au sein du réalisme magique, renforcé par le débordement situationnel et langagier en même temps, retombant dans le grotesque et l'exagération, pour mieux signifier le pouvoir magique de la parole, susceptible finalement de métamorphoser le réel au sein de "la célébration de la cacophonie de la vie créole"³⁵. Les premiers chapitres de l'œuvre offrent en outre la transcription d'une série de devinettes que Rigobert lance à l'assistance pendant la préparation de la veillée funèbre d'Octave (pp. 100-102); paroles sibyllines, énigmatiques, aux allures érotiques avec un semblant d'obscénité, mais qui ne veillent qu'agrémenter d'un ton burlesque le morne éclat du quotidien et exorciser le scandale de la mort. Et c'est toujours la parole de Rigobert, interprète de la tradition orale, qui ferme le roman avec les contes de compère Lapin qu'il récite pour les enfants de Carmélise, dont il devient le nouveau partenaire. La parole noire rend donc compte d'un attachement à la culture orale dispensatrice d'authenticité, de contacts entre les individus, de transfiguration inventive de la réalité; une parole qui sauve, en dernière analyse, de la misère triviale de la vie de tous les jours. Pour le menu peuple³⁶, la voix de la radio, la parole des blancs, toute claire qu'elle soit, se caractérise par un côté ambigu, contradictoire et déroutant, parfois même indéchiffrable, du moment qu'elle ne convoie jamais un sentiment d'appropriation du réel et en marque plutôt l'exclusion.

35 Roy Chandler CALDWELL, Jr., "L'Allée des Soupîrs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant", cit., p. 70; cf. aussi Richard BURTON, "Confiant et le roman carnavalesque", *Le roman marron. Étude sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 201-257: p. 203.

36 Au-delà de Breton et Lévi-Strauss qui cherchent à capter les nouvelles de la BBC et des stations locales, le roman n'évoque pas les représentants de la caste attachés aux postes de radio.

La fin de la guerre

Il faut pourtant constater que l'annonce de la fin des hostilités est orchestrée à l'unisson par les différentes stations de radio, donnant cours à l'explosion de la joie populaire et à la revendication de l'appartenance à la France mère patrie qui a enfin eu raison de son adversaire le plus redoutable:

Les cloches des trois églises de Fort-de-France carillonnaient depuis trois heures du matin quand la Voix de l'Atlantique eut annoncé la capitulation de l'Allemagne. Dans toutes les cases-à-rhum de la Transat, on avait ouvert à fond les postes de radio qui captaient aussi des stations du Venezuela, de Curaçao, de Trinidad ou de Porto Rico, dans une incroyable cacophonie entrecoupée de musiques au rythme endiablé. [...] Une compagnie de bougres surexcités et puant le tafia déboula au Pont Démosthène et tenta de l'entraîner [Philomène] dans un calypso en braillant: "Nou pété bonda Itlè! Nou pété bonda Itlè!" (Nous avons pété le cul d'Hitler!). (p. 365)

Au sein de cette fête déchaînée, les hommes ivres de rhum et de joie semblent oublier la frustration et l'amertume vécues au cours du gouvernement de l'Amiral, et continuent d'ignorer son entente avec PÉTAÏN et HITLER par conséquent. L'entrain suscité et amplifié par la radio dans ce moment heureux, clamant le retour de la paix avec le 'rythme endiablé' de ces musiques si longtemps interdites en raison de l'austérité régnant sur l'île, est terni par le retour sur la scène diégétique du personnage de Philomène, ouatée dans sa douleur. Une analyse explique et rend compte de sa longue réclusion pendant le conflit, mais il faudrait dire de sa séquestration, sur un navire français: délaissée par Amédée³⁷ parti en dissidence³⁸, elle avait été attirée sur *Le Béarn* par Louis Ferrier, un marin français qui lui avait promis de l'amener en France dès la fin de la guerre, mais elle s'était ensuite retrouvée à la merci d'une foule de matelots lui faisant subir assauts et stupres en série. Qui plus est, au cours des mois de sévices, elle avait appris la nouvelle du suicide de son amant. Les traîtres mots de Ferrier, ayant cloué Philomène à une agonie ignominieuse, lui avaient aussi cinglé la nouvelle fatale de la mort d'Amédée qu'il avait entendue à la radio:

37 Amédée et Philomène sont à la recherche l'un de l'autre, mais ils ne se rencontrent pas; malgré eux, ils se séparent pour toujours. Dans la mimésis romanesque, cela est imputable à un sortilège lié à la septième des quarante-quatre marches reliant le Morne Pichevin à la ville de Fort-de-France, les personnages ayant négligé de réciter les conjurations nécessaires, censées écarter le mauvais sort.

38 Amédée, dans un moment de désarroi, avait suivi Alcide en dissidence: "Je ne ressens plus en moi le ressort de la volonté. Ne plus penser à rien, suivre Alcide dans ses moindres déplacements sans me poser de questions est un excellent baume à mon désarroi" (NA pp. 361-362).

“T’es sourde ou quoi? Ton homme est mort. Mort, t’entends?”

– Ce n’est pas vrai...

– Pas vrai? Mais tu crois que j’ai du temps à perdre à te raconter des conneries? Monte sur le pont avant quand tu auras fini [ta lessive], ma vieille. Pierrot a réparé son poste TSF”. [...]

C’est en allant étendre ses vêtements sur le bastingage qu’elle entendit la radio dans la cabine de Pierrot. Une voix jubilante répétait la même affreuse nouvelle que Ferrier lui avait baillée un moment plus tôt. (pp. 383-384)

Méchanceté, manque de respect, mépris, racisme et complaisance secrète dans un sadisme plus ou moins conscient, telle s’est avérée la parole de Louis Ferrier, donnant l’impression de perpétuer la cruauté des maîtres du temps de l’esclavage. La voix ‘jubilante’ de la radio, qui semble produire en écho cette indifférence pour le chagrin d’autrui, avait ainsi atteint Philomène sans pitié et sans humanité. De plus, la mort d’Amédée avait été détournée, manipulée par la propagande et par conséquent entachée par les ressources vexatoires et calomnieuses de Radio Martinique au service de l’amiral ROBERT, réprimandant sans trêve tous les dissidents en les marquant du sceau de déserteurs³⁹. Contrairement à tant d’autres annonces qui ne sont que mentionnées, le message radiophonique transmis sur les ondes de la radio trouve sa place dans les pages du roman:

“Nous venons d’apprendre le suicide à Roseau, capitale de l’île de la Dominique, d’un dangereux ennemi du Maréchal et de la Révolution Nationale: le sieur Amédée Mauville, ancien professeur de latin au lycée Schœlcher de Fort-de-France. Quoique notre bien-aimé amiral Robert, avec la grandeur d’âme qui le caractérise, ait accepté que sa dépouille mortelle soit transférée en Martinique, les Français apatrides qui sévissent en territoire britannique ont préféré l’ensevelir en terre étrangère. Cet événement tragique démontre s’il en était besoin que notre jeunesse se fourvoie dangereusement en se laissant séduire par les sirènes de la dissidence et du gaullisme” (p. 383)

Selon le schéma narratif habituel, à l’énonciation d’une nouvelle suivent les commentaires des héros et la suite de leurs aventures; en revanche dans ce cas, à l’annonce du suicide d’Amédée, aucune considération n’est faite, aucune réaction des personnages n’est racontée. En effet il s’agit d’un flash-back involontaire de Philomène, obsédée par la nouvelle qui n’avait jamais plus arrêté de retentir en elle: “la voix du speaker n’avait eu cesse de cogner ce qui s’appelle cogner le tréfonds de son esprit” (p. 383). Le blanc du texte qui clôt l’allocution veut sans doute souligner la souffrance extrême de l’héroïne, l’accablement affectant l’ensemble de sa personne, la sensation d’incapacité de survivre au chagrin; le harcèlement sans trêve de l’émission radio-

39 Cela revient à plusieurs reprises dans *La dissidence*.

phonique a probablement été à la base de son court effondrement dans la folie⁴⁰.

À la fin des hostilités, libérée de sa séquestration sur le *Béarn*, Philomène revient alors à son quartier, et ce au beau milieu de la fête générale pour la fin du conflit; tandis que tout “le monde autour d’elle pleur[e] de joie” (p. 365), elle se tient à l’écart, encore abasourdie pour la mort d’Amédée et profondément troublée par les brutalités endurées.

La parole d’Amédée

Néanmoins, l’héroïne trouve petit à petit, la force de se relever et arrive enfin, quoique douloureusement, à reprendre sa vie d’avant la guerre. Un jour, elle rencontre le passeur qui avait amené Amédée en dissidence à l’île de Dominique et qui est en possession du paquet contenant le manuscrit des *Mémoires de céans et ailleurs*, qu’Amédée lui avait demandé de conserver pour le remettre dans les mains de Philomène. Cette dernière reçoit toute tremblante les carnets que son amant lui avait destinés; sur l’enveloppe elle trouve “une missive d’une troublante brièveté: ‘Philomène, cette parole est pour vous’” (p. 429). Définir comme ‘parole’ son ouvrage écrit, serait-il un souhait de la part d’Amédée d’enraciner son texte dans la parole orale du Morne Pichevin? Serait-il un désir de confier à la muse inspiratrice du créole⁴¹ la tâche difficile de rendre authentique sa parole? Cela pourrait à bon titre être la dernière volonté d’Amédée, tout-à-fait conscient de “l’ampleur de [son] échec”, ses “gribouillis” (p. 347) n’ayant finalement pas abouti à une œuvre romanesque proprement dite. Devinant sans doute le vœu de son amant et désireuse de permettre aux habitants du quartiers de “profiter de son savoir de grand-grec [d’Amédée] et jouir de la belleté de ses paraboles”, Philomène regroupe ses voisins et s’apprête à donner lecture du “testament” de son amant (p. 385). De cette manière, elle entend également redresser le tort fait à son homme en s’opposant au détournement infamant opéré par la radio: “Il était temps de crier à la cantonade le billet d’enterrement d’Amédée. Les obsèques radiophoniques de ces messieurs les Blancs n’avaient aucune valeur aux yeux de Philomène” (p. 385). Et cependant Philomène échoue dans son but de rendre honneur à la mémoire et au supposé talent d’écrivain de son partenaire. En effet, elle choisit et se met à lire un papier bien froissé, fournissant sans doute à ses yeux l’évidence d’un long travail d’écriture, mais tombe sur un poème d’André Breton. Il s’agit d’un poème que le père du Surréalisme avait offert à Amédée au moment de quitter la Mar-

40 Cf. NA pp. 373-379.

41 Cf. NA p. 167; Lydie MUDILENO, “Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l’Amiral*”, cit., pp. 68-70, 77-79.

tinique pour New York, invitant le héros à se consacrer à la poésie et à abandonner l'idée du roman. Amédée avait conservé mais n'avait jamais voulu lire ce poème, restant ancré à son idée que le roman serait une forme plus adéquate pour l'évocation du réel insulaire⁴². S'agit-il d'une dernière ironie tragique du sort de cet écrivain en mal de mots⁴³ ou d'un fantôme réveillant les débats intellectuels qu'Amédée avait délaissés quand il avait quitté sa vie de bourgeois et de professeur au lycée Schoelcher pour s'installer au quartier populaire du Morne Pichevin et plonger ainsi au sein d'une ambiance authentiquement créole? Quelle que puisse être son interprétation, ce poème met en question l'œuvre entière d'Amédée même aux yeux de Philomène qui, bouleversée, plonge dans le trouble et l'incrédulité; mesurant l'ampleur de sa méprise ("Elle avait toujours cru que les *Mémoires de céans et d'ailleurs* que lui avait légués son homme ne comportaient que le seul et unique fruit de son esprit"), elle décide de "brûler les feuillets sur-le-champ", tandis que "les nègres batt[ent] des mains sans rien comprendre à ces belles paroles" (p. 386).

Conclusion

Dans la représentation de l'échec d'écriture, de réception et d'interprétation de l'œuvre d'Amédée, CONFIAINT semble thématiser ses craintes et ses soucis dans la rédaction de son premier roman en français⁴⁴: les embarras à s'éloigner du cartésianisme

42 Un éloge de CÉSAIRE de la part de Breton s'étend sur plusieurs pages. La Créolité prêchée par CONFIAINT, BERNABÉ et CHAMOISEAU (*Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard, 1989) se veut un dépassement de cette étape fondamentale qu'a été la Négritude. CONFIAINT a d'ailleurs consacré un long essai à cette réflexion: *Aimé Césaire, Une traversée paradoxale du siècle*, Paris, Stock, 1996. La vision et le dessein esthétique de la Créolité sont thématiques par le personnage de Dalmeida (cf. *NA* pp. 168, 136-137, 355-356), qui annonce ainsi le manifeste encore en préparation à la date de publication du roman. Les thèses de la Créolité seront reprises dans des 'débats littéraires' figurant dans d'autres romans, cf. entre autres *L'Allée des Soupirs*, cit. pp. 107-113; *L'Hôtel du bon plaisir*, cit., pp. 259-260. CONFIAINT est resté fidèle à ce mouvement qu'il considère toujours actuel, les mêmes principes étant encore à la base de ses œuvres; cf. Raphaël CONFIAINT, "La créolité contre l'enfermement identitaire", *Multitudes*, n. 22, vol. 3, 2005, pp. 179-185; Luigia PATTANO, "Entretien avec Raphaël Confiant", cit., p. 2.

43 cf. Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., pp. 57-77.

44 Amédée meurt dans une forêt tropicale, appelée mangrove, dans un état de béatitude au sein d'une nature, surabondante, impénétrable, primordiale, image du maelström identitaire et culturel qu'est la société caraïbe. Faute de pouvoir dire avec son œuvre l'enchevêtrement complexe des liens qui la composent, des forces qui la traversent, des pulsions qui la régissent, Amédée souhaite se fondre dans le touffu de la végétation luxuriante. Sur l'importance

du français⁴⁵ pour rendre compte de la réalité de son île, l'expérimentation d'une écriture plus oralisée, ancrée dans la culture orale créole, l'exposant pourtant au risque d'inventorier tout banalement les événements se déroulant au Morne Pichevin...⁴⁶ Les vicissitudes d'Amédée, "en proie à des dilemmes d'écriture"⁴⁷, marquent la difficulté de tout écrivain antillais à harmoniser des univers linguistiques divers, des techniques stylistiques multiples, relevant d'imaginaires différents et parfois contradictoires.

À l'opposé de son héros Amédée, CONFIAANT arrive à dépasser la fascination et l'idolâtrie pour le français et pour le créole, il se dégage des contraintes des deux univers culturels et identitaires que ces langues emboîtent, réussit dans son défi de livrer de manière authentique aux lecteurs tout un pan d'histoire peu connu de la Martinique⁴⁸. À travers l'élaboration d'une voix narrative nouvelle, à même de produire un formidable effet de réel et rehaussant la veine inventive proprement populaire, à savoir la voix de Radio-bois-patate, il procède à une véritable "décolonisation de l'histoire"⁴⁹. En effet le point de vue adopté pour la reconstruction des événements historiques et l'évocation du 'temps de l'amiral Robert', nous l'avons vu, est celui des personnages, hypostases textuelles des habitants de l'île pendant le deuxième conflit mondial. CONFIAANT donne la parole aux témoins silencieux du passé, "les héros insignifiants, les héros anonymes, les oubliés de la Chronique coloniale"⁵⁰; il prend en considération, et lui accorde sa juste place dans l'histoire, le peuple entier des Martiniquais, des villes et des campagnes: les pêcheurs aidant les dissidents et les représentants conservateurs de la caste blanche, les mulâtres instituteurs et les marchands levantins avec leurs crieurs, les bonnes et les prostituées, les "vieux nègres, les djobeurs, les joueurs de sèrbi, les charbonnières, les coulis balayeurs de rue"... (p. 356). La voix fade et blême de la radio, écoutée pourtant avec attention et suivie avec entrain, ne peut que 'crachoter' et 'seriner' 'par à-coups' ses petites annonces au sein du tableau haut en couleurs de la communauté créole.

de la mangrove dans l'espace littéraire caraïbe, cf. Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., pp. 74-77.

45 Cf. NA p. 132.

46 Cf. NA p. 347.

47 Lydie MUDILENO, "Raphaël Confiant entre *Le Nègre et l'Amiral*", cit., p. 58.

48 Cf. l'importance de la mémoire et de l'histoire au sein de la Créolité: "La mise à jour de la mémoire vraie", in Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAANT, *Éloge de la créolité*, cit., pp. 36-38.

49 Liesbeth DE BLEEKER, "Entretien avec Raphaël Confiant", *The French Review*, n. 82, octobre 2008, pp. 130-140: p. 140.

50 Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAANT, *Éloge de la créolité*, cit., p. 40.

Références bibliographiques

Romans et autres ouvrages de Raphaël Confiant

- Le Nègre et l'Amiral*, Paris [Grasset, 1988], Le livre de Poche, 1993.
Jik dèyè do Bondyé, Fort-de-France, Grif An Te, 1979.
L'Allée des Soupîrs, Paris [Grasset, 1994], Gallimard, 2010.
Aimé Césaire. Une traversée paradoxale du siècle, Paris, Stock, 1996.
La lessive du Diable, Paris, Écriture, 2000.
La dissidence, Paris, Écriture, 2002.
La panse du chacal, Paris [Mercure de France, 2004], Gallimard, 2006.
L'hôtel du bon plaisir, Paris [Mercure de France, 2009], Gallimard, 2010.
Le bataillon créole (Guerre de 14-18), Paris, Mercure de France, 2013.

Entretiens, Études critiques sur Raphaël Confiant et la littérature antillaise

Nella ARAMBASIN, “L'intrusion des médias dans la littérature antillaise francophone: une anthropologie du quotidien réinventée à l'ère de la mondialisation”, in Simon HAREL et Marie-Christine LAMBERT-PERREAULT (dir.), “Mondialisme et littérature”, *Zizanie*, n. 1, vol. 2 automne 2018 pp. 30-54, <https://www.zizanie.ca/lintrusion-des-medias-dans-la-litterature-antillaise-francophone.html>.

Philip Amangoua ATCHA, Roger TRÔ DÉHO, Adama COULIBALY (dir.), *Médias et littérature. Formes, pratiques et postures*, Paris, L'Harmattan, 2014.

Jean BERNABÉ, Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIAINT, *Éloge de la créolité*, Paris, Gallimard [1989], 1993.

Richard BURTON, “Confiant et le roman carnavalesque”, *Le roman marron. Étude sur la littérature martiniquaise contemporaine*, Paris, L'Harmattan, 1997, pp. 201-257.

Roy Chandler CALDWELL, Jr., “L'Allée des Soupîrs, ou le grotesque créole de Raphaël Confiant”, *Francographies*, n. 8, 1999, pp. 59-70.

Raphaël CONFIAINT, “La créolité contre l'enfermement identitaire”, *Multitudes*, n. 22, vol. 3, 2005, pp. 179-185.

Suzanne CROSTA, “La revanche du rire chez Raphaël Confiant”, *Itinéraires et Contacts de Cultures*, n. 36, 2006, pp. 41-59.

Liesbeth DE BLEEKER, “Entretien avec Raphaël Confiant”, *The French Review*, n. 82, octobre 2008, pp. 130-140.

Franz FANON, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Seuil, 1952.

Olga GARZÓN, “Le Nègre et l'Amiral. Entretien avec Raphaël Confiant”, *Espace Caraïbe*, n. 3, 1995, pp. 33-39.

Lydie MUDILENO, *L'écrivain antillais au miroir de sa littérature. Mises en scène et mise en abyme du roman antillais*, Paris, Karthala, 1997.

Katia LÉVESQUE, *La créolité entre tradition d'oraliture créole et tradition littéraire française*, Montréal, Nota bene, 2003.

Francesca PARABOSCHI, “Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 12, 2012, pp. 71-110.

Francesca PARABOSCHI, “La *rigoladerie* héroïque de Raphaël Confiant”, *Ponti/Ponts*, n. 17, 2017, pp. 73-101.

Luigia PATTANO, “Entretien avec Raphaël Confiant”, Campus de Schœlcher (Martinique), 3 janvier 2011, fichier chargé par l’auteur sur la plateforme *Mondesfrancophones.com – revue mondiale des francophonies*, http://mondesfrancophones.com/wp-content/uploads/2011/10/entretien_avec_raphael_confiant.pdf, pp. 1-18.

Nelly SCHMIDT, “Suppression de l’esclavage, système scolaire et réorganisation sociale aux Antilles: les Frères de l’Instruction Chrétienne, témoins et acteurs, instituteurs des nouveaux libres”, *Revue d’histoire moderne et contemporaine*, n. 2, tome 31, avril-juin 1984, pp. 203-244.

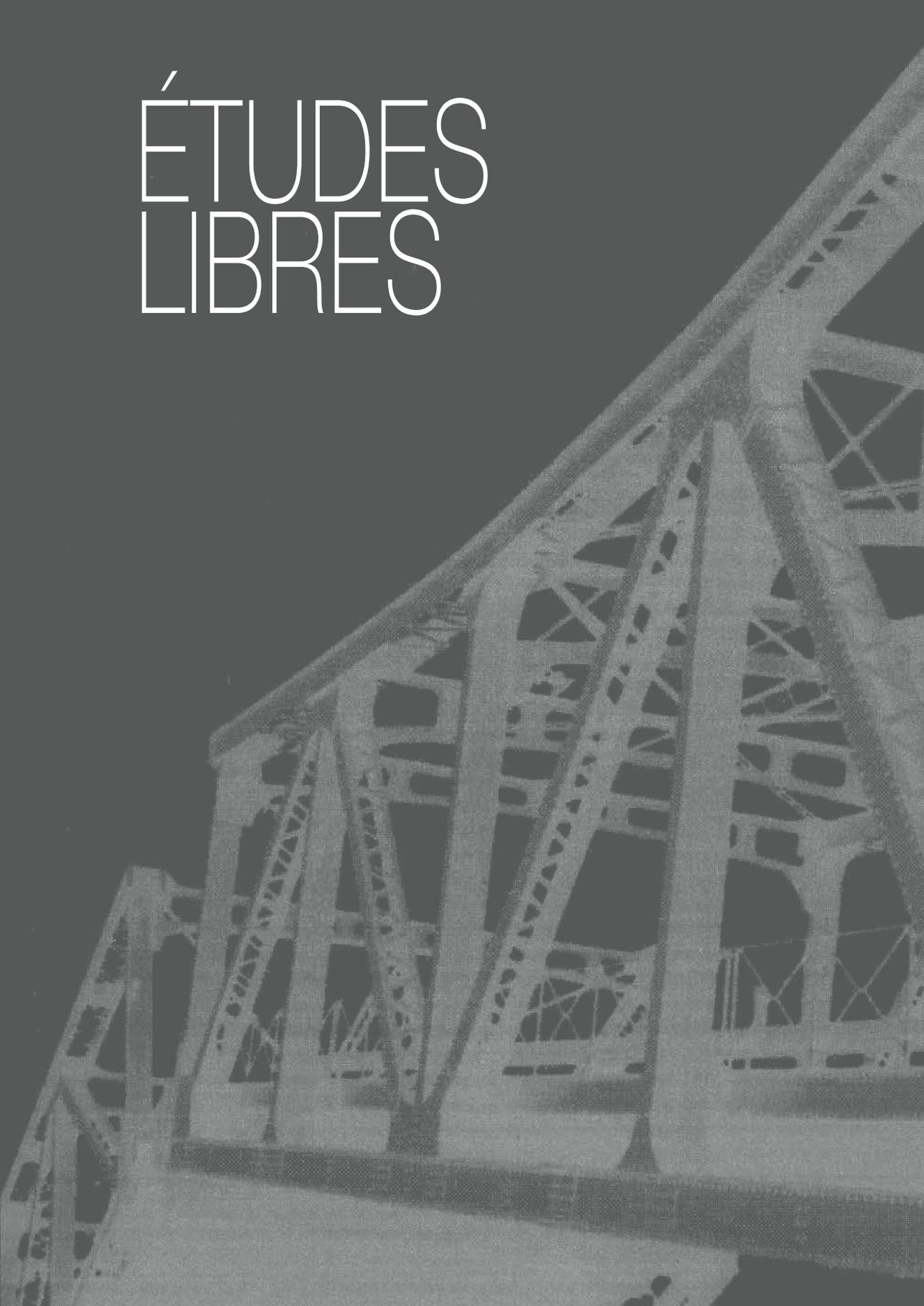
Abstract

This essay is based on the novel Le Nègre et l’Amiral by Raphaël Confiant. It takes into consideration the role of the radio as a media during the Second World War in Martinique and the part played by the propaganda. The analysis focuses on the characters’ urge to listen to the news, despite the prohibition to listen to the forbidden broadcasting stations, also despite the difficulties in tuning in the right wavelength and in understanding the radio speech (in French and in English). The analysis shows how the characters’ patriotism is due to a cultural enslavement, giving rise to an extraordinary confusion in their political ideas. On one hand the value of the white speech is questioned, often providing contradictions and incomprehensibility, on the other hand the black speech is praised, for revealing itself more authentic and beautifully inventive. The written word form of the novel writing is eventually approached to point out the difficult and remarkable work of the writer, combining the oral creole speech in a literary text.

Mots-clés

Radio, guerre, parole blanche, parole noire, écriture, oralité, conditionnement culturel.

ÉTUDES LIBRES



“L’art doit découvrir et révéler la beauté que les préjugés et la caricature ont recouvert” : c’est sous le signe de cette pensée d’Alain LeRoy LOCKE¹ que s’ouvre l’extraordinaire catalogue de l’exposition *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, qui a été réalisée à Paris, au Musée d’Orsay, du 26 mars au 21 juillet 2019².

À l’occasion de l’exposition universelle qui a eu lieu à Milan en 2015, le groupe de recherche de l’Université de Milan “Le ricchezza dell’Africa” (les richesses de l’Afrique) avait proposé un colloque sur les monstrations relatives au continent africain dans les expositions internationales du XIX^e siècle à 2015, dont les actes ont été publiés en 2018³.

Le magnifique catalogue français et le petit livre italien, éloignés certes par une distance démesurée de moyens et de ressources, de choix thématiques et géographiques, et même d’objectifs, naissent toutefois d’un analogue foyer rayonnant: l’urgence d’un regard pur, capable de briser l’écorce coriace qui, tel un syndrome malin, a entravé la vision et le jugement des Blancs sur les Noirs, marqués par le mythe de la supériorité occidentale. En réalité, c’est du passé esclavagiste d’abord, colonial ensuite, que naissent la vision entravée

-
- 1 Alain LeRoy LOCKE (1885-1954), célèbre écrivain et philosophe américain, est notamment considéré comme le fondateur et le grand interprète de la Renaissance de Harlem, le mouvement de renouveau de la culture afro-américaine dans l’Entre-deux-guerres. Comme le rappellent Anne LAFONT et David BINDMAN dans “L’Art, les cultures et les figures noires en exposition” (dans le catalogue cité ci-dessous à la note 2, p. 19), Alain LeRoy LOCKE, en 1940, “dans son livre *The Negro in Art* [...] voyait dans la variété des représentations des Noirs un antidote aux stéréotypes d’assignation, notant la présence d’un Roi mage dans les peintures de *L’Adoration des mages* ou encore la profondeur de la peinture des émotions sur les visages des Noirs de Rembrandt, Rubens et Velasquez”.
 - 2 *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, Paris, coédition Musées d’Orsay et de l’Orangerie / Flammarion, 2019, 384 pp. Je remercie Dario CECCHETTI pour m’avoir signalé l’exposition et m’avoir offert le catalogue.
 - 3 Valerio BINI, Giuliana IANNACCARO, Martina VITALE NEY, *L’Africa esposta. Realtà e rappresentazioni del continente africano nelle esposizioni universali dall’Ottocento al 2015*, Milano-Udine, Mimesis, 2018, 106 pp.

et “l’inébranlable auto-perception de supériorité” du Blanc⁴; il suffit de feuilleter les premières pages du catalogue, concernant les antécédents de l’époque au cœur de l’exposition, pour se rendre compte que “l’imagerie [...] dépréciative, voire raciste” sur les Noirs – comme l’écrivent les commissaires de l’exposition dans leur présentation – n’est qu’un ensemble de stéréotypes, et qu’“avec leur attention propre à la diversité humaine, Rubens, Watteau et d’autres sont là pour nous mettre en garde contre cette illusion rétrospective très répandue”⁵, malgré la preuve donnée par Anne LAFONT de l’ambivalence de statut des Noirs dès la fin du XVII^e siècle: son analyse des figures des Noirs dans l’art à l’époque de la traite et les magnifiques images qui l’accompagnent, témoignent en même temps d’une nette individualisation et du “caractère infranchissable du statut servile”⁶; il s’agit de quelques-unes des complexes problématiques que l’exposition se propose de mettre en lumière et d’approfondir, en choisissant une “approche volontairement historique”⁷ qui se manifeste dans le catalogue par les tableaux chronologiques (rehaussés d’images saisissantes), qui en marquent les étapes temporelles⁸.

Or, ces tableaux historiques aident à saisir le long chemin qui se dessine année après année, en mettant en relief des données généralement considérées comme acquises par tout le monde, tandis qu’elles se manifestent comme des séquences historiques bien différentes entre elles, avec leur propre appareil scientifique, politique, idéologique, artistique: c’est d’abord la traite (et son interdiction, en 1815

-
- 4 Marco MODENESI, “Presentazione” à *L’Africa esposta*, cit., p. 8. Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, directeurs de l’ouvrage fondateur *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011, dans leur introduction “La longue histoire du zoo humain”, à la p. 27, proposent une hypothèse différente, plus nuancée (à raison, sans doute): “les exhibitions de l’‘exotique’ ne constituent [...] pas une conséquence de l’impérialisme, mais bien plutôt l’une des conditions culturelles de possibilité de son avènement, par la démonstration de l’infériorité de nombreux groupes humains, légitimant ainsi leur prochaine soumission”. Cependant, d’autres critiques expriment une opinion analogue à la mienne, comme par exemple Gigi PEZZOLI dans son introduction au catalogue de l’exposition qui a eu lieu à Bologne du 29 mars au 8 septembre 2019, *Ex Africa. Storia e identità di un’arte universale*, a cura di Ezio BASSANI e Gigi PEZZOLI, Milano, Skira, 2019, pp. 15-25.
- 5 Cécile DEBRAY, Stéphane GUÉGAN, Denise MURRELL, Isolde PLUDERMACHER, “Le Modèle noir de Géricault à Matisse”, Introduction des commissaires, in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 15.
- 6 Anne LAFONT, “De Balthazar à Auguste. Figures et personnalités noires dans l’art à l’époque de la traite atlantique”, *Ibid.*, p. 44.
- 7 Cécile DEBRAY, Stéphane GUÉGAN, Denise MURRELL, Isolde PLUDERMACHER, art. cit., p. 16.
- 8 Les dates de chaque tableau historique se proposent comme le titre d’un chapitre du catalogue, selon la chronologie suivante: 1788-1848, 1848-1870, 1870-1914, 1914-1953.

pour la France) qui se joint à la conviction que les Noirs son destinés par nature à être asservis; puis c'est l'esclavage (et son abolition, très graduelle) et, du point de vue de la France, l'esclavage pratiqué dans ses colonies des Amériques; les violents soulèvements des esclaves; les houleuses oppositions à toute idée d'abolition, dans la certitude d'un déterminisme biologique, qui différencie les races selon un ordre hiérarchique; puis la première abolition de 1794; le rétablissement de l'esclavage en 1802; l'indépendance d'Haïti (1804-1825); la seconde abolition de l'esclavage en 1848: pendant le déroulement de ces événements historiques qui ont changé le monde, en Europe, et donc dans la France métropolitaine, l'Afrique n'existe qu'à un niveau tout à fait fantasmatique, elle n'est qu'un lieu quasiment abstrait, elle n'est que l'endroit du départ des esclaves, l'un des trois points du commerce triangulaire; en effet, c'est l'abolition de l'esclavage qui, paradoxalement, "a facilité la colonisation du continent africain et a même permis de la justifier, puisque les Britanniques, et les Français à partir de 1848, entendaient par elle mettre fin au trafic négrier et à l'esclavage local"⁹ et c'est depuis cette époque que l'Afrique devient une réalité bien concrète.

Toujours est-il que les images concernant le continent africain ne feront leur apparition que très tard en Europe, c'est la "tradition caribéenne" qui en France "continue de résonner tout au long du XIX^e siècle et au début du XX^e"¹⁰. Aussi, les modèles noirs choisis par les peintres et les photographes du catalogue, ces modèles que l'exposition veut "doter d'une visibilité nouvelle"¹¹, sont-ils presque toujours d'origine antillaise, haïtienne, cubaine, afro-américaine... Ce qui émerge des choix de l'exposition c'est que – au moment même où l'Afrique et les Africains pourraient désormais occuper le premier plan – la perception générale, et aussi celle des artistes, ne fait pas de distinction entre les différentes origines (et donc les différentes cultures) des Noirs présents en Europe, en croyant en une 'nature' noire, en voyant dans la seule couleur de la peau le trait déterminant de sa vision de l'altérité (comme le prouvent les anciens titres donnés aux œuvres d'art, où apparaissaient souvent les mots *Nègre*, *Négresse*, *noir*, *noire*, *mulâtresse*...) dans une confusion assimilatrice encore évidente au début du XX^e siècle. Par exemple, comme le rappelle le tableau chronologique "1848-1870", déjà *La Vie parisienne* du 5 janvier

9 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, "1788-1848", s.v. "1833 Abolition de l'esclavage au Royaume Uni", in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 55.

10 David BINDMAN, "Le 'racisme scientifique' et la représentation des Africains dans la France du XIX^e siècle", *Ibid.*, p. 103.

11 Cécile DEBRAY, Stéphane GUÉGAN, Denise MURRELL, Isolde PLUDERMACHER, "Le Modèle noir de Géricault à Matisse", cit., p. 17.

1867 assimilait le grand pianiste et compositeur noir américain Tom WIGGINS aux “autres nègres savants qu’on peut voir pour trois francs à l’Exposition”¹²; encore dans les années 1920-1930, ce qui compte ce n’est pas tant le lieu d’origine du modèle, que “la rubrique indifférenciée de la ‘noirceur’”¹³: c’est ce que prouvent les pages consacrées dans le catalogue à la Guadeloupéenne Adrienne FIDELIN, modèle entre autres de Pablo PICASSO, compagne et muse de Man RAY, lequel n’a pas hésité à l’employer pour “évoquer la sensuelle ‘indigène’ africaine”¹⁴, en développant de la sorte les thèmes primitivistes et exotiques à la mode; Anne HIGONNET a raison quand elle constate que le mot *altérité* “désigne l’interchangeabilité de toutes les personnes qui ne sont pas des hommes européens blancs”¹⁵.

Il est vrai que les textes et les illustrations du catalogue prouvent d’une manière fouillée et probante les idées nouvelles et les orientations très avancées de certains artistes, de MANET surtout et de son entourage, qui – “à une époque où la représentation des Noirs, quinze ans après le décret de 1848 et en pleine guerre de Sécession, est réinvestie par le répertoire abolitionniste traditionnel”¹⁶ – se démarquent de l’exotisme romantique, des stéréotypes érotiques, du paternalisme condescendant, en choisissant résolument la représentation de la modernité parisienne, où la femme noire est désormais “une travailleuse libre dans la capitale du pays, [exerçant] [...] des rôles [...] comparables à ceux de ses congénères européennes: une domestique salariée ou une fleuriste indépendante, ou encore, comme Jeanne Duval, la maîtresse publiquement reconnue d’un homme important”¹⁷.

Cependant, on s’attendrait, tout de suite après, au tournant du siècle, une plus grande attention à l’engouement des artistes pour l’Afrique et les arts africains; certes, le tableau chronologique “1870-1914” évoque, en 1906, les numéros de la revue *L’Humanité féminine* consacrés aux “Femmes d’Afrique” en précisant que “Matisse et Picasso y puisent leurs modèles parmi les nombreuses photographies”¹⁸, puis, en 1907, on rappelle la découverte par PICASSO de l’art africain au musée d’Ethnographie du Trocadéro et son recueil de photographies coloniales. Mais une seule étude, que j’ai déjà citée plus haut, “Altérité et primitivisme”, concerne l’art du tournant du siècle, et l’Afrique n’y

12 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, “1848-1870”, s.v. “1867 Tom Wiggins”, in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 125.

13 Wendy A. GROSSMAN et Sala E. PATTERSON, “Adrienne Fidelin”, *Ibid.*, p. 308.

14 *Ibid.*

15 Anne HIGONNET, “Altérité et primitivisme”, *Ibid.*, p. 243.

16 Isolde PLUDERMACHER, “*Olympia* au salon. De la guerre de Sécession au contexte parisien”, *Ibid.*, p. 158.

17 Denise MURREL, “*La jeune femme aux pivoinnes*”, *Ibid.*, p. 182.

18 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, “1870-1914”, s.v. “1906 Femmes d’Afrique”, *Ibid.*, p. 192.

a qu'une place secondaire; c'est le 'primitivisme' de GAUGUIN (puis celui de ses émules) qui est au centre de l'article; néanmoins, dans son paragraphe consacré aux *Demoiselles d'Avignon* (1907), Anne HIGONNET met bien en lumière la valeur relative des rapports de PICASSO avec l'Afrique: son passage au cubisme serait certes déterminé par la fascination qu'exercent sur lui les masques africains qu'il avait vus au musée d'Ethnographie du Trocadéro et peut-être ceux qui étaient représentés dans un livre de Leo FROBENIUS; mais il "s'est intéressé aussi, entre autres sources, aux sculptures ibériques archaïques, aux masques polynésiens, à l'imagerie médicale et aux intérieurs de bordel"¹⁹; selon HIGONNET, "Picasso avait l'honnêteté de peindre le modèle noir sous forme de masques; juste ça et seulement ça"²⁰. En fait, comme le rappellent les pages suivantes du catalogue, la période de la 'nérophilie' parisienne, "où l'Afrique et les objets africains issus de l'empire colonial sont à la mode"²¹ s'épuise rapidement; "dès avril 1920, à l'enquête lancée par la revue *Action* qui voulait recueillir des 'opinions sur l'art nègre', [...] Picasso [...] s'était contenté d'un cinglant: 'L'art nègre? Connais pas'"²².

Pour sa part, l'exposition choisit de se consacrer d'une manière plus vaste aux arts populaires. Il s'agit d'abord des artistes noirs du cirque, très à la mode à la fin du XIX^e siècle, comme le témoignent les nombreuses affiches publiées dans le catalogue, ainsi que quelques tableaux, l'un de DEGAS, l'autre de TOULOUSE-LAUTREC; mais, encore une fois, tout se joue sur l'équivoque: s'il est vrai que, avec l'expansion coloniale, l'exotisme du 'sauvage' devient une attraction très prisée, s'il est vrai ainsi que les marchands importent de l'Afrique toute sorte d'animaux sauvages en les faisant entrer dans le monde du spectacle, il est vrai aussi qu'"affronter les fauves offre à certains fils d'anciens esclaves une voie d'émancipation spontanée"²³: les dompteurs et les acrobates sont dans la plupart des cas originaires des Caraïbes et des Amériques (même si souvent, pour leur réussite, se donnent un semblant africain, comme le très célèbre DELMONICO, le 'dompteur

19 Anne HIGONNET, "Altérité et primitivisme", *Ibid.*, p. 244.

20 *Ibid.*

21 Cécile DEBRAY, "Olympia II, III, IV... noire et blanche", *Ibid.*, p. 341.

22 Vincent DEBAENE, "Du modèle noir aux voix noires. Ethnologie, surréalisme, négritude", *Ibid.*, p. 297. Pour une étude approfondie des rapports entre les artistes européens et les arts africains entre 1910 et 1930, on peut se référer au catalogue *Dada Africa*, Paris / Vanves, Éditions du Musée d'Orsay et de l'Orangerie / Hazan, 2017. On peut lire aussi l'essai de Micol FORTI, "XX secolo: l'Europa guarda l'Africa", dans le catalogue *Ex Africa. Storia e identità di un'arte universale*, cit., pp. 265-271.

23 Marika MAYMARD, "Les artistes noirs du cirque au XIX^e siècle", in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 227.

noir des Folies-bergère', né aux États-Unis de parents affranchis, qui s'invente "un père chasseur de tigres... en Afrique"²⁴.

Il s'agit ensuite des artistes afro-américains qui dominent la scène parisienne pendant toute la première moitié du XX^e siècle: c'est le grand succès du jazz, qu'on peut désormais écouter dans les cabarets les plus fameux, si bien que "la plupart des grands musiciens de jazz américains sont venus à Paris et y ont parfois séjourné longtemps"²⁵; c'est l'excitation pour les nouvelles danses (cake-walk, charleston, rumba cubaine...), c'est surtout l'enthousiasme pour les grands spectacles noirs, comme la "revue nègre" au théâtre des Champs-Élysées ou la revue "La folie du jour" des Folies Bergères, dans lesquels s'est constitué l'énorme succès de Joséphine BAKER, née à Saint-Louis, mais qui fait sensation surtout pour sa "danse sauvage": "aux yeux des spectateurs, cette danse étrange n'était ni africaine ni africaine-américaine, elle était 'nègre', renvoyant par là à un exotisme colonial, sensuel et primitif"²⁶.

Bref, c'est toujours 'la noirceur' qui compte; par ailleurs, comme le constate Pap NDIAYE, "de nombreuses œuvres du catalogue *Le Modèle noir de Géricault à Matisse* sont très représentatives de l'Atlantique noir [...] avec, en particulier, la présence forte du monde noir américain"²⁷ et ce n'est peut-être pas un cas si les plus belles images de la dernière partie du catalogue sont celles des artistes de la Harlem Renaissance et celles de MATISSE, qui a tant "voyagé dans le Nouveau Monde, s'est intéressé à la culture noire moderne [...] et a vécu la diversité d'une culture occidentale toujours plus internationale et urbaine"²⁸.

Deux questions surgissent alors, en étudiant le catalogue; la première: mais qu'en est-il de l'Afrique, de l'Afrique colonisée et de la 'mission civilisatrice' de la France? La seconde: qu'en est-il vraiment du contexte social français dans son ensemble, du rapport de la population avec les conquêtes coloniales, le triomphalisme de l'empire?

Bien sûr, comme je l'ai souligné en ouverture de cette réflexion, la finalité ultime de l'exposition est la révélation de la beauté, en l'extrapolant des préjugés et des caricatures; "l'un des premiers objectifs de cette exposition – affirment les commissaires – [est] de rendre

24 *Ibid.*

25 Pap NDIAYE, "L'Atlantique noir: les afro-descendants prennent la parole", *Ibid.*, p. 278.

26 Pap NDIAYE, "Joséphine Baker, icône noire", *Ibid.*, p. 284.

27 Pap NDIAYE, "L'Atlantique noir: les afro-descendants prennent la parole", cit., p. 269. De même, Pascal BLANCHARD rappelle "l'incroyable carrefour des syncrétismes afro-antillais et afro-américains que fut la France du XX^e siècle" ("La France noire au regard de l'histoire de France", dans Alain MABANCKOU (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017, p. 99).

28 Denise MURRELL, "La femme noire dans l'art de Matisse et la Harlem Renaissance", in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 328.

aux peintres, sculpteurs et photographes la part active qui fut la leur [...] dans la remise en cause des codes façonnés par la littérature de voyage, l'entreprise esclavagiste et les errances de la biologie"²⁹; mais peut-on ignorer les images qui attestent ces errances, qui révèlent le regard dévalorisant jeté sur ces modèles, l'assimilation des Noirs à des non-humains?

Non, bien évidemment, et jusqu'à un certain point, le catalogue même le prouve en incluant par exemple les gravures sur l'angle facial et l'article de David BINDMAN sur le 'racisme scientifique' que j'ai déjà évoqué³⁰; de même, un excellent essai de Vincent DEBAENE (qui mérite une longue citation) met bien en lumière le statut ambigu de l'ethnologie et de la mission Dakar-Djibouti dirigée en 1931-1933 par l'ethnologue Marcel GRIAULE:

Ce serait [...] une erreur de concevoir l'ethnologie comme un soutien précocé à l'affirmation des cultures noires. D'abord en raison de la solidarité de la nouvelle discipline avec l'entreprise coloniale: les liens entre le monde de la science et celui de l'administration coloniale sont nombreux et divers; [...] la mission ethnologique Dakar-Djibouti, qui traverse l'Afrique d'ouest en est pendant deux ans, [...] est dotée d'un "permis de capture scientifique" qui autorise la saisie des objets jugés dignes d'intérêt par les ethnologues; elle revient avec un "butin" [...] de plusieurs milliers de pièces. Ensuite, en raison des préjugés mêmes de la discipline. Certes, les ethnographes sont très éloignés de l'anthropologie raciale [...], ils participent à l'historicisation (relative) des cultures noires. Les ethnologues sont même prêts à écouter les hommes africains: ils ont des informateurs [...]. Cependant il y a un monde entre ce désir de savoir et le dialogue véritable [...]. Surtout, la plupart des ethnologues se méfient des Noirs "évolués", ces Noirs lettrés et modernes, familiers des métropoles, qui refusent de n'être que des informateurs, qui se conçoivent comme des interlocuteurs et des auteurs, seuls aptes à tenir un discours sur ce que signifie être noir. C'est cet enfermement dans l'archaïsme que Césaire dénoncera [...] lorsqu'il comptera "les ethnographes métaphysiciens et dogonneux" [...] parmi les "suppôts du capitalisme, tous tenants déclarés ou honteux du colonialisme pillard"³¹.

C'est un texte lucide, qui montre bien jusqu'où peut arriver l'impudente exploitation coloniale, qu'illustrent pourtant des images bien discrètes: la couverture de la revue *Minotaure* consacrée en 1933 à la Mission Dakar-Djibouti, deux pages de *L'Œil de l'ethnologue* de Michel LEIRIS, le tract des surréalistes *Ne visitez pas l'Exposition coloniale*; suivent deux tableaux surréalistes, *Antille* (1943) d'André MASSON et *Femme nue* (1939) de Wilfredo LAM.

29 Cécile DEBRAY, Stéphane GUÉGAN, Denise MURRELL, Isolde PLUDERMACHER, "Le Modèle noir de Géricault à Matisse", cit., p. 15.

30 Cf. *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., pp. 102-110.

31 Vincent DEBAENE, "Du modèle noir aux voix noires. Ethnologie, surréalisme, négritude", in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., pp. 300-302.

On a ainsi l'impression de quelques silences et parfois d'un certain décalage entre les images de l'exposition et les textes qui les accompagnent, d'un décalage surtout entre les tableaux chronologiques et les images artistiques. Je voudrais en proposer des exemples, qui me semblent dignes d'attention.

On connaît bien, je crois, le triste cas de la soi-disant "Vénus hottentote", la malheureuse jeune femme sudafricaine Saartjie BAARTMAN, affligée de stéatopygie (hypertrophie du fessier), vendue de maître en maître et exposée dénudée dans une cage à Londres puis à Paris, symbolisant "l'idée d'une 'race intermédiaire' entre l'homme et l'animal [...], marquée [...] du sceau de la double identité, celle de la féminité et de la sauvagerie"³². Elle a été "tour à tour objet de divertissement, objet médiatique, objet 'sexualisé', objet monstrueux et objet de science"³³: en effet, dès son vivant, l'administrateur du Muséum d'histoire naturelle et titulaire de la chaire de zoologie, Étienne Geoffroy SAINT-HILAIRE, obtient l'autorisation de l'étudier en la transposant au Jardin des plantes, où il l'examine avec Henri DE BLAINVILLE et Frédéric CUVIER, le frère cadet du plus grand savant de l'époque Georges CUVIER (titulaire de la chaire d'anatomie comparée), qui coordonnait la recherche; dans leurs rapports, ils la situent entre l'homme et le singe, comme le réitérera, après la mort de la femme, Georges CUVIER même, qui en fait la dissection en présentant son rapport à l'Académie de médecine³⁴, puis en dépose certains éléments anatomiques (le sexe, l'anus et le cerveau) dans des bocaux placés au Muséum; le moulage en plâtre de son corps (avec son squelette) est exposé au Muséum d'histoire naturelle, puis au Musée de l'homme jusqu'au milieu des années 1970.

Le catalogue du *Modèle noir* ne peut pas exclure de ses pages la "Vénus hottentote", mais il se limite à deux courtes entrées dans le tableau chronologique "1788-1848", éloignées l'une de l'autre; la première apparaît en 1802, avec le titre "Georges Cuvier", où le savant est évoqué pour sa classification des races humaines, dans laquelle la race dite "éthiopique" est rapprochée des primates; à la fin du texte est rapidement citée sa dissection de Saartjie BAARTMAN et sa présentation à l'Académie de médecine des organes en bocaux "afin de démontrer l'infériorité des 'races à crâne déprimé et comprimé'"³⁵. L'entrée est rehaussée par une illustration très discrète de quatre têtes de Noirs et

32 Gilles BOËTSCH et Pascal BLANCHARD, "La Vénus hottentote ou la naissance d'un 'phénomène'", dans Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, *op. cit.*, p. 95.

33 *Ibid.*

34 Cf. Georges CUVIER, "Extrait des observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus hottentote", *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, tome III, 1817.

35 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, "1788-1848", s.v. "Georges Cuvier", in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 51.

d'un crâne, tirée d'un livre de 1849 se proposant comme introduction à l'anatomie comparée de CUVIER. En 1815, année de la mort de Saartjie BAARTMAN, l'entrée "La 'Vénus hottentote'" résume très synthétiquement l'histoire de la femme, sans aucune illustration. Et pourtant: elle a été un modèle au sens propre du mot, car – avec les savants – des peintres étaient présents au Jardin des plantes: Nicolas HUET et Léon DE WAILLY, lequel a réalisé le dessin aquarellé bien connu, ainsi que l'image publiée dans l'*Histoire Naturelle des Mammifères*, de Geoffroy SAINT-HILAIRE et Frédéric CUVIER, qui contient soixante-huit tables d'animaux et présente au numéro 40 l'image du seul être humain de l'ouvrage, la "Femelle de race bochimane". S'il est vrai que l'histoire écœurante de la 'Vénus hottentote' est la preuve voyante du racisme obtus et arrogant qui avait cours au XIX^e siècle, il est vrai aussi qu'une exposition qui propose une "approche volontairement historique"³⁶ n'a pas le droit d'un tel refoulement, d'autant plus qu'on aurait pu constater, comme le fait par exemple Viviano DOMENICI dans son livre *Uomini nelle gabbie* (Hommes dans les cages), que Léon DE WAILLY a su, avec une grande sensibilité, donner vie à la dolente expression de Saartjie, en la libérant de l'état d'objet-repère³⁷.

Parmi tant d'autres, les auteurs de *L'Africa esposta*, le livre italien que j'ai cité au commencement de ma réflexion, ne manquent pas de souligner que l'histoire troublante de la malheureuse 'Vénus hottentote' n'est que la pointe émergée de l'iceberg constitué par un phénomène très répandu en Europe au XIX^e siècle, celui des spectacles 'ethniques' à grand succès de public; comme le rappelle Giorgio BOTTA dans son introduction, des imprésarios sans scrupules forment de véritables troupes itinérantes (souvent constituées d'Africains) qui exhibent leurs spectacles partout en Europe, en assumant parfois le rôle de bourreaux et de geôliers³⁸; pour sa part, Giuliana IANACCARO (qui analyse à fond le cas de Saartjie BAARTMAN et ses années à Londres) s'arrête sur les spectacles des 'sauvages-acteurs' entre Londres et Paris, en examinant plus particulièrement les exhibitions des soi-disant bochimans et le spectacle, couronné d'un grand succès³⁹, d'une troupe de Zoulous en 1853 à Londres, pour lequel l'imprésario confia les

36 Cécile DEBRAY, Stéphane GUÉGAN, Denise MURRELL, Isolde PLUDERMACHER, "Le Modèle noir de Géricault à Matisse", cit., p. 16.

37 Cf. Viviano DOMENICI, *Uomini nelle gabbie*, Milano, Il Saggiatore, 2015, p. 155.

38 Cf. Giorgio BOTTA, "Introduzione" à Valerio BINI, Giuliana IANACCARO, Martina VITALE NEY, *L'Africa esposta*, cit., p. 12.

39 "Dans la seconde moitié du XIX^e siècle [...] les guerriers zoulous [...] devinrent l'attraction exotique plus populaire" écrit Nadja DURBACH dans "Londres, capitale des exhibitions exotiques de 1830 à 1860", in Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, *op. cit.*, p. 130.

scénographies au peintre Charles MARSHALL⁴⁰. De pareils spectacles, souvent réalisés “dans un décor [...] sensationnel”⁴¹ ont connu un succès populaire extraordinaire partout en Amérique et en Europe, ils prolifèrent en France où, à partir des années 1880, ils “déferlent – comme l’écrit Sylvie CHALAYE dans son essai pour *Les zoos humains* – sur les scènes des théâtres et des music-halls. [...] c’est tout l’univers du spectacle qui est gagné par le continent noir et l’exhibition de ses populations”⁴²; elle évoque, entre autres, les Zoulous aux Folies Bergères en 1878, puis “les grandes pantomimes – le Soudan aux Arènes du Bois de Boulogne, le Congo à l’Hippodrome – qui mettent en scène des espèces de westerns africains avec plumes, flèches, chameaux, et chemin de fer de la civilisation”⁴³, en soulignant qu’“en cette fin du XIX^e siècle, l’exotisme des Antilles cède la place aux contrées d’Afrique. Affiches, gravures, photographies se multiplient”⁴⁴.

Le catalogue *Le Modèle noir* nomme à peine ces spectacles dans le tableau chronologique “1870-1914”, à l’entrée “1878 Miss Lala”, la trapéziste et acrobate métisse (si profusément présentée dans les images consacrées au cirque et dans l’article “Les artistes noirs du cirque au XIX^e siècle”, que j’ai déjà cité), en les évoquant – après les différents artistes (dompteurs, équilibristes, écuyères et autres clowns) – comme des “spectacles à grand succès [...] [qui] accompagnent l’expansion coloniale et exhibent les corps noirs sur scène”⁴⁵; mais les affiches et les gravures dont parle Sylvie CHALAYE sont absentes, bien qu’elles soient très semblables à celles que le catalogue publie pour les artistes noirs du cirque (clowns, dompteurs, acrobates...), comme celle par exemple concernant la troupe des Ashanti au Jardin zoologique d’acclimatation publiée dans *Black Paris*⁴⁶ (et l’on sait que “les Ashanti, habituellement montrés à Paris au Jardin zoologique d’acclimatation, furent emmenés en tournée dans toute l’Europe occidentale”⁴⁷), celle des Zoulous aux Folies Bergères de Jules CHÉRET, qu’on peut voir dans le catalogue de l’exposition au Musée

40 Cf. Giuliana IANACCARO, “‘The Noble Savage’. Khoikhoi, San e Zulu sulle scene londinesi del primo Ottocento”, in Valerio BINI, Giuliana IANACCARO, Martina VITALE NEY, *op. cit.*, pp. 39-55.

41 William H. SCHNEIDER, “Les expositions ethnographiques du Jardin zoologique d’acclimatation”, in Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, *op. cit.*, p. 137.

42 Sylvie CHALAYE, “Théâtres et cabarets: le ‘nègre’ spectacle”, *Ibid.*, p. 396.

43 *Ibid.*, p. 398.

44 *Ibid.*, p. 397.

45 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, “1870-1914”, s.v. “1878 Miss Lala”, catalogue cité, p. 188.

46 Tobias WENDL, Bettina VON LINTIG, Kerstin PINTHER, *Black Paris. Kunst und Geschichte einer schwarzen Diaspora*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 2006, p. 52.

47 Raymond CORBEY, “Vitrines ethnographiques: le récit et le regard”, in Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, *op. cit.*, p. 88.

du quai Branly, *Exhibitions. L'invention du sauvage*⁴⁸ (où il y a aussi la reproduction de l'aquarelle du peintre allemand Adolph VON MENZEL, représentant un moment du spectacle d'une troupe de Zoulous), ou celle du spectacle du Théâtre de la Porte Saint-Martin *Au Dahomey*, avec les 'amazones', guerrières redoutables exhibées dans toute l'Europe...

S'il est vrai que *Le Modèle noir* se propose de donner la preuve de "la capacité de Noirs, modèles et artistes [...] à créer un espace esthétique propre, moderne, noir et parisien"⁴⁹, il est vrai aussi, comme le reconnaissent les auteurs du même essai, que "le XIX^e siècle, [étant] l'époque de la stabilisation de la caution scientifique du racisme et de son efflorescence sous différentes formes", exige "une contextualisation fine et spécifique"⁵⁰, une prise en compte de toutes ces 'différentes formes'; si l'on reconnaît la nécessité "de décodification des scories de l'histoire pour créer les présupposés de la recodification partagée [...] d'une socialité inclusive [...], d'une production artistique et intellectuelle purifiée de [...] représentations polluées", comme l'écrit Jean-Léonard TOUADI dans *L'Africa esposta*⁵¹, il ne faut pas repousser des réalités vues aujourd'hui comme négatives ou honteuses. Aussi, à mon avis, *Le Modèle noir* aurait-il dû donner plus de visibilité aux spectacles 'ethniques', où – bon gré, mal gré – des Africains y apparaissaient comme des modèles.

Certes, le problème est que ces spectacles se conjuguent très souvent avec une réalité encore plus scandaleuse et choquante, celle des zoos humains, que *L'Africa esposta* examine à fond. Une fois encore, le catalogue *Le Modèle noir* se limite à une entrée du tableau chronologique "1870-1914", en correspondance de l'année 1877, accompagnée d'une photographie très sobre, *Bushmen*, tirée de la collection anthropologique bien connue du Prince Roland BONAPARTE et présentée à l'exposition ethnographique des "Pygmées d'Afrique" aux Folies Bergères en octobre 1866; voici donc un extrait de ce qu'on écrit à l'entrée "Premier zoo humain parisien":

Dès l'Exposition universelle à Paris en 1867 la présence d'indigènes' venus de l'empire colonial devint courante et populaire en France. Ces exhibitions prirent plusieurs formes: les pavillons coloniaux au sein des exposi-

48 Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH, Nanette SNOEP, *Exhibitions. L'invention du sauvage*, préface de Lilian THURAM, [Paris, Musée du quai Branly / Arles, Actes Sud, 2011], Issy-les-Moulineaux, Beaux Arts éditions / TTM éditions, 2011, p. 29. On peut lire dans ce catalogue un autre excellent article de Sylvie CHALAYE, la spécialiste reconnue des représentations coloniales que j'ai déjà citée, "Le grand rêve du dépaysement", aux pp. 38-39.

49 Anne LAFONT et David BINDMAN, "L'Art, les cultures et les figures noires en exposition", cit., p. 22.

50 *Ibid.*, p. 25.

51 Jean-Léonard TOUADI, "Esporre per svelare, esporre per nascondere" (exposer pour dévoiler, exposer pour cacher), in Valerio BINI, Giuliana IANACCARO, Martina VITALE NEY, *op. cit.*, p. 17.

tions universelles; les expositions coloniales proprement dites; et enfin les ‘zoos humains’ qui montraient des ‘populations exotiques’ parquées dans des enclos, parfois en compagnie d’animaux, et étaient présentées dans des scènes de la vie quotidienne ou des combats ‘primitifs’. [...] Jusqu’à la Première Guerre mondiale, l’Afrique mystérieuse, le ‘village sénégalais’ et les spectacles ‘sauvages’ attiraient les foules. Après guerre, les zoos humains et autres spectacles se firent plus rares car l’heure était désormais à des expositions qui se voulaient plus dignes.⁵²

Cette longue citation prouve comment il s’agit d’une présentation correcte, mais combien timorée, du phénomène honteux des zoos humains: on tait le traitement inhumain des exhibés, soumis à traumatismes, humiliations, vexations, obligés à jouer de fausses scènes de ‘sauvagerie’ brutale et dégradante, livrés à demi nus à la curiosité voyeuriste, morbide, condescendante – mais aussi dégoûtée par ces êtres ressemblant ‘plus à des singes qu’à des hommes’ – d’un public ainsi invité à se complaire de visu de la supériorité de sa race sur toutes les autres, du bien-fondé de l’entreprise coloniale et de la ‘mission civilisatrice’ tant glorifiée.

Les photographies, les cartes postales, les affiches (absentes du catalogue) montrent bien les contraintes dévalorisantes, avilissantes, aliénantes imposées à ces pauvres modèles, car en réalité les exhibés des zoos humains sont eux aussi des modèles, si bien que “beaucoup des grands photographes de la fin du XIX^e siècle et plusieurs peintres et sculpteurs ont ‘trouvé’ dans les zoos humains des modèles. Ces deux univers étaient donc perméables, les modèles étaient interchangeables”⁵³.

J’ai dit, en ouverture de cet article, que le catalogue *Le Modèle noir* est un ouvrage extraordinaire; la preuve en est la postface (dont je viens de citer un passage), qui corrige d’une manière ferme et rigoureuse les silences et les timidités que j’ai cru pouvoir lui reprocher. En effet, les responsables du catalogue et de l’exposition (sensibles sans doute aux quelques manques de leurs travaux) ont pris le risque d’en confier la conclusion à Lilian THURAM, président de la fondation “Éducation contre le racisme”, et à Pascal BLANCHARD, spécialiste reconnu du fait colonial, l’un et l’autre commissaires de l’exposition de 2012, *Exhibitions. L’invention du sauvage* (que j’ai déjà citée), lesquels proposent un discours très sévère, mais fondamental, en écrivant entre autres:

Dans l’exposition, peu de tableaux, de photographies ou d’affiches montrent une autre image qui traverse pourtant tout le XIX^e siècle et le premier tiers de XX^e, celle de la représentation du ‘sauvage’ et des zoos humains que nous avons étudiée et montrée dans l’exposition au Musée

52 Pap NDIAYE et Louise MADINIER, “1870-1914”, s.v. “1877 Premier zoo humain parisien”, in *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 187.

53 Lilian THURAM et Pascal BLANCHARD, “Corps noir, regard blanc”, postface à *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., p. 352.

du quai Branly *Exhibitions. L'invention du sauvage*. Ces images dominent néanmoins tout au long de cette époque et s'imposent au regard des contemporains, structurant un tout autre imaginaire. Il faut les mettre en contre-champ des œuvres regroupées dans l'exposition du musée d'Orsay pour disposer d'un regard complet sur la représentation des Noirs [...]. C'est ainsi que l'on découvre comment l'archétype domine. C'est lui qui préfabrique le regard des peintres et des photographes. [...] Ces peintures, ces photographies [de l'exposition] sont nécessaires parce qu'elles sont l'illustration des premières présences d'Afro-Antillais dans l'Hexagone. Chacun de nous doit savoir ce qu'il y a autour de ces images, le contexte, la société, les empires coloniaux, les zoos humains, le discours raciste et la science qui hiérarchise. C'est ainsi que ces œuvres prennent toute leur signification⁵⁴.

Ce texte tiré de la postface du *Modèle noir* constitue, à mon avis, une synthèse accomplie de la complexe réalité historique prise en compte en partie seulement par l'exposition, car c'est le contre-champ qui manque et qui pourtant est nécessaire pour briser "les filtres inconscients issus du passé colonial", selon les paroles de Pascal BLANCHARD dans un autre essai⁵⁵, pour qu'on arrive surtout à changer enfin notre regard; comme l'écrivent THURAM et BLANCHARD dans leur conclusion, "il est indispensable de montrer pour déconstruire. De tout montrer. Sinon, le changement de regard est impossible"⁵⁶.

Tout montrer: c'est l'objectif des nombreux essais de l'ouvrage incontournable sur *Les zoos humains*, que j'ai souvent cité; pour sa part, le livre italien *L'Africa esposta* se veut une petite contribution à cet indispensable changement de regard.

Toutefois, en approfondissant l'importance vitale de ce changement, une autre problématique surgit, qui lui est étroitement liée. Stefano ALLOVIO, dans son article "Storie di silenzi. L'esposizione di 'soggetti' e le differenti 'antropologie'" (Histoires de silences. L'exposition de 'sujets' et les diverses anthropologies)⁵⁷, constate que les soi-disant expositions anthropologiques (spectacles ethniques, zoos humains) renseignent beaucoup sur nous et très peu sur les 'autres', et que par conséquent ceux qui les étudient ne parlent en réalité que de nous, de nos sociétés. Or, il se demande si 'notre' condamnation actuelle de 'nos' représentations des autres ne finit pas par repousser encore une fois les autres dans le silence et dans l'inaction. Malheureusement, les sources et les documents qui permettraient de rendre

54 *Ibid.*, pp. 352-353.

55 Pascal BLANCHARD, "La France noire au regard de l'histoire de France", cit., p. 93.

56 Lilian THURAM et Pascal BLANCHARD, "Corps noir, regard blanc", cit., p. 353.

57 Stefano ALLOVIO, "Storie di silenzi. L'esposizione di 'soggetti' e le differenti 'antropologie'", dans Valerio BINI, Giuliana IANACCARO, Martina VITALE NEY, *op. cit.*, pp. 25-38.

moins silencieux les exposés, sont rarissimes et, ce qui plus est, ils sont rédigés par des observateurs et non par les protagonistes.

Et pourtant: comment ne pas se demander quels étaient les pensées et les sentiments de ces exposés, traités comme des objets, mais qui étaient des sujets, des êtres pensants, des personnes? Comment voyaient-ils ce monde nouveau et épouvantable où ils étaient échoués, les gens qui les observaient, les organisateurs-maîtres qui les dirigeaient et, souvent, les déshumanisaient? Les belles images mêmes du *Modèle noir*, portraits et photos, posent un questionnement analogue: quelles pensées, quelles souffrances, quels doutes cachent, par exemple, les regards tristes et les expressions mélancoliques ou fermées de la domestique Madeleine dans le tableau de Marie Guillemine BENOIST, de Marie LASSUS dans la photo de Jacques-Philippe POTTEAU, de Marie l'Antillaise dans les photos de Félix NADAR, de la jeune femme aux pivoines dans le tableau de Frédéric BAZILLE?⁵⁸ Et encore, comme nous l'avons constaté au fil de ces pages, il s'agit là de personnes que les artistes respectent dans leur dignité. Mais que dire du regard douloureux et éperdu que nous lance de son portrait morphologique la 'Vénus hottentote', ceux des hommes, des femmes, des enfants qui nous arrivent des photographies des zoos humains?

Giuliana IANACCARO, dans son essai pour *L'Africa esposta* que j'ai déjà cité, nous rappelle admirée (à la suite de Z. S. STROTHER⁵⁹) comment Gustave FLAUBERT avait déjà éprouvé le besoin d'un tel "renversement de perspective"⁶⁰, dans une lettre écrite à Louis BOUILHET le 26 décembre 1853, après avoir assisté à l'un de ces spectacles 'ethnographiques' qui parcouraient l'Europe. Comme l'explique Jean BRUNEAU dans une note à la lettre, il s'agit d'une troupe de bochimans,

venue du Havre, d'abord installée salle Commin [...] puis [...] Grande-Rue n. 11, où ils restèrent jusqu'au 27 décembre [1853]. À cette date, les pauvres nègres, abandonnés par leur manager, M. Allen, dans un petit hôtel de la rue de Vicomté, n'eurent d'autre ressource que de porter plainte au consul d'Angleterre, qui paya leurs dettes [...] à l'hôtelier, et les fit envoyer à Paris où ils débutèrent le 3 janvier 1854⁶¹.

Et voici comment FLAUBERT raconte à son ami ce qu'il a vu:

58 Cf. dans *Le modèle noir de Géricault à Matisse*, cit., les images respectivement aux pages 59, 114, 143-145, 181.

59 Z. S. STROTHER, "Display of the Body Hottentot", in Bernth LINDFORS (dir.), *Africans on Stage: Studies in Ethnological Show Business*, Bloomington / Claremont, Indiana University Press / David Philip Publishers, 1999, pp. 1-55.

60 Giuliana IANACCARO, art. cit., p. 54.

61 Jean BRUNEAU, note 2 à la lettre de Gustave FLAUBERT à Louis BOUILHET du 26 décembre 1853, in Gustave FLAUBERT, *Correspondance II*, Paris, Gallimard, "Bibliothèque de la Pléiade", 1980, p. 1228.

J'ai vu des sauvages. [...]

Ce sont les Cafres dont, moyennant la somme de cinq sols, on se procure l'exhibition, Grande-Rue, 11. Eux et leur cornac m'ont l'air de mourir de faim, et la haute société rouennaise n'y abonde pas. Il n'y avait comme spectateurs que sept à huit blouses, dans un méchant appartement enfumé où j'ai attendu quelque temps. Après quoi une espèce de bête fauve, portant une peau de tigre sur le dos et poussant des cris inarticulés, a paru, puis d'autres. Ils sont montés sur leur estrade et se sont accroupis comme des singes autour d'un pot de braise. Hideux, splendides, couverts d'amulettes, de tatouages, maigres comme des squelettes, couleur de vieilles pipes culottées, face aplatie, dents blanches, œil démesuré, regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement [...].

Il me semblait voir les premiers hommes de la terre. Cela venait de naître et rampait encore avec les crapauds et les crocodiles. [...] Une fumée d'herbes sèches sort d'une cabane de bambous jaunes, et un instrument de musique, qui n'a qu'une corde, répète toujours la même note grêle, pour endormir et charmer la mélancolie bégayante d'un peuple idiot.⁶²

On peut relever, dans ce passage, deux éléments constitutifs de la lettre: d'une part, FLAUBERT n'est pas exempt des lieux communs et des préjugés les plus répandus, que d'ailleurs ce genre de spectacles veulent complaire et consolider chez les publics européens: les comparaisons sont presque de "bêtes fauves" poussant des "cris inarticulés", ils s'accroupissent "comme des singes", ils évoquent "les premiers hommes de la terre", ils "rampent" avec crapauds et crocodiles... D'autre part, avec une sensibilité toute personnelle, FLAUBERT perçoit la faim qui les tourmente, il note qu'ils sont "maigres comme des squelettes", surtout il voit, dans leurs yeux démesurés, leurs "regards éperdus de tristesse, d'étonnement, d'abrutissement"; aussi a-t-il recours à la figure de l'oxymore, qui signifie bien la dualité de sa perception: les pauvres Cafres sont *hideux* et *splendides*, ils représentent un *peuple idiot* mais tourmenté de *mélancolie*.

La lettre continue, et FLAUBERT est de plus en plus captivé par ces êtres repoussants et attrayants en même temps, jusqu'à saisir – comme le suggère IANNACCARO⁶³ – un lien profond qui l'attache à ces formes d'humanité très éloignées certes, mais pas si étrangères pour qu'il ne conçoive une sorte de réverbération identitaire; plus encore, FLAUBERT parvient à réaliser un renversement du point de vue: "Ces pauvres natures-là – se demande-t-il – comprennent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles que je suis de leur monde? Devinent-elles une sympathie? Sentent-elles, d'elles à moi un lien quelconque?"⁶⁴.

62 Gustave FLAUBERT, lettre à Louis BOUILHET, 26 décembre 1853, in Gustave FLAUBERT, *op. cit.*, p. 487.

63 Cf. Giuliana IANNACCARO, art. cit., p. 53.

64 Gustave FLAUBERT, lettre à Louis BOUILHET, 26 décembre 1853, cit., p. 488.

Nous ne sommes qu'en 1853: l'ère coloniale ne fait que commencer, ainsi que ses manifestations les plus criardes et grossières; Gustave FLAUBERT, lui, le riche bourgeois d'une famille partout respectée, est déjà à même de lire toute la misère infligée à ces pauvres 'sauvages' de théâtre, d'éprouver envers eux, sans aucune complaisance paternaliste, des sentiments fraternels; il est capable surtout de renverser le regard, de se demander ce qu'ils voient en le regardant, ce qu'ils pensent, ce qu'ils éprouvent, si bien qu'il essaye de parler avec eux, sans trouver quelqu'un qui puisse rendre possible la communication, car celui qui les dirige ne connaît pas leur langue, et ce n'est pas par la parole qu'il les gouverne...

Eclairés par cette leçon, il nous faut donc continuer – comme le suggèrent les critiques les plus avertis – à “décrypter les pièges de l'imaginaire colonial”⁶⁵, il faut changer notre regard et travailler, sans condescendance, “sur le mode du contrepoint [...] [pour] montrer un autre versant, celui d'une Afrique qui pense et qui se pense”⁶⁶; il faut nous demander comment l'Afrique, comment les Africains nous ont vus, comment ils nous voient et nous pensent aujourd'hui, pour avoir, comme FLAUBERT, “une envie démesurée d'inviter les sauvages à déjeuner” chez nous⁶⁷.

Références bibliographiques

- Ezio BASSANI et Gigi PEZZOLI, *Ex Africa. Storia e identità di un'arte universale*, Milano, Skira, 2019.
- Valerio BINI, Giuliana IANNACCARO, Martina VITALE NEY, *L'Africa esposta. Realtà e rappresentazioni del continente africano nelle esposizioni universali dall'Ottocento al 2015*, Milano-Udine, Mimesis, 2018.
- Pascal BLANCHARD, Nicolas BANCEL, Gilles BOËTSCH, Éric DEROO, Sandrine LEMAIRE, *Zoos humains et exhibitions coloniales*, Paris, La Découverte, 2011.
- Pascal BLANCHARD, Gilles BOËTSCH, Nanette SNOEP, *Exhibitions. L'invention du sauvage*, [Paris, Musée du quai Branly / Arles, Actes Sud, 2011], Issy-les-Moulineaux, Beaux Arts Éditions / TTM, 2011.
- Pascal BLANCHARD, “La France noire au regard de l'histoire de France”, in Alain MABANCKOU (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017, pp. 92-101.
- Georges CUVIER, “Extrait des observations faites sur le cadavre d'une femme connue à Paris et à Londres sous le nom de Vénus hottentote”, in *Mémoires du Muséum d'histoire naturelle*, tome III, 1817.

65 Pascal BLANCHARD, “La France noire au regard de l'histoire de France”, cit., p. 94.

66 Lydie MOUDILENO, “Penser l'Afrique à partir de sa littérature”, in Alain MABANCKOU (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, cit., p. 141.

67 Gustave FLAUBERT, lettre à Louis BOUILHET, 26 décembre 1853, cit., p. 488.

- Viviano DOMENICI, *Uomini nelle gabbie*, Milano, Il Saggiatore, 2015.
- Gustave FLAUBERT, *Correspondance II*, Paris, Gallimard (“Bibliothèque de la Pléiade”), 1980.
- MUSÉE NATIONAL DE L’ORANGERIE, *Dada Africa*, Paris / Vanves, Éditions du Musée d’Orsay et de l’Orangerie / Hazan, 2017.
- Le modèle noir de Géricault à Matisse*, Paris, Musées d’Orsay et de l’Orangerie / Flammarion, 2019.
- Z. S. STROTHER, “Display of the Body Hottentot”, in Bernth LINDFORS (dir.), *Africans on Stage: Studies in Ethnological Show Business*, Bloomington / Claremont, Indiana University Press / David Philip Publishers, 1999, pp. 1-55.
- Tobias WENDL, Bettina VON LINTIG, Kerstin PINTHER, *Black Paris. Kunst und Geschichte einer schwarzen Diaspora*, Wuppertal, Peter Hammer Verlag, 2006.

Abstract

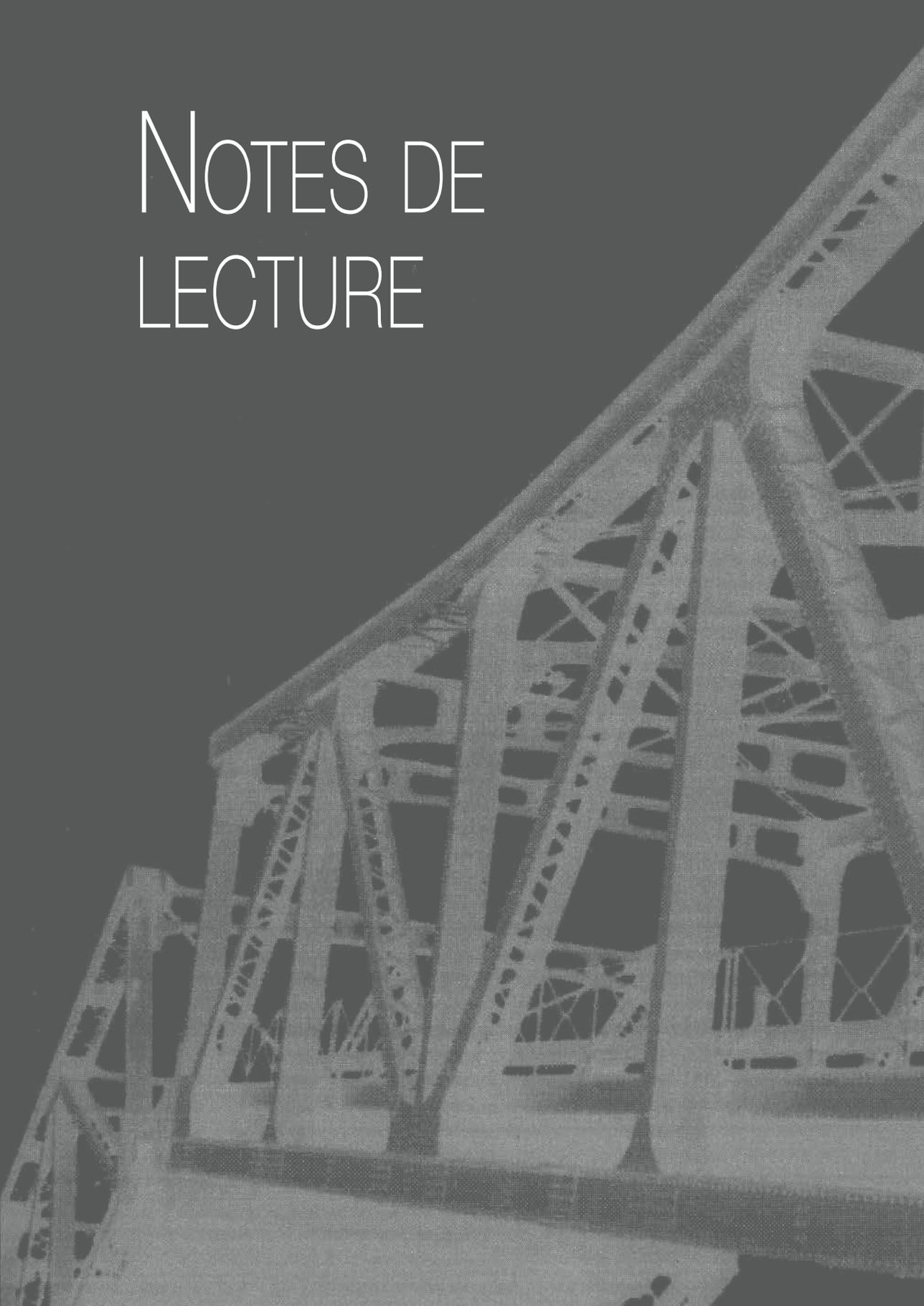
This essay is the result of the study of two works, the catalog of the exhibition Le Modèle noir de Géricault à Matisse (Musée d’Orsay, 26 March-21 July 2019) and the book L’Africa esposta. Realtà e rappresentazioni del continente africano nelle esposizioni universali dall’Ottocento al 2015, published in 2018 by the research group of the University of Milan, “Le ricchezze dell’Africa”. We examine the complex historical problems that have characterized the cultural and artistic relations between the Blacks of different origins present in France in the nineteenth century and in the first half of the twentieth, relations marked by trafficking, slavery and its abolition, colonialism. It can be seen that over time (despite the different, and sometimes opposing, orientations of some artists), the undisputed perception of the superiority of the white race over all the others, and especially over the black race, has been consolidated in the European mentality, a perception strongly favored by the so-called “scientific racism” first, by the interests of the colonial empires then. Proof of this are ethnic shows and human zoos, deplorable phenomena of brutal racism, signs of a historical reality on which, even today, it is necessary to reflect to break the filters that hinder (still!) our looks and our vision of man and the world.

Mots clés

Modèles noirs à Paris, arts et histoire aux XIX^e-XX^e siècles, spectacles ethniques, zoos humains



NOTES DE LECTURE



Études générales, francophonie européenne, français de l'Afrique subsaharienne, du Canada, des Amériques créoles, de l'Océan Indien

Cristina BRANCAGLION, Chiara MOLINARI (dir.), "Francophonies européennes: regards historiques et perspectives contemporaines", *Repères-Dorif. Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme*, n. 11, novembre 2016

Cette livraison de la revue *Repères-Dorif* (<http://www.dorif.it/ezine/>) est consacrée aux problématiques liées à la variation du français à l'intérieur de l'espace francophone européen. Plusieurs spécialistes, italiens et étrangers, ont donné leur contribution pour faire le point sur les problèmes et les perspectives concernant "la description du français – ou les initiatives de soutien – dans les contextes francophones non hexagonaux" et "les effets linguistiques introduits en France par le contact avec les langues de l'immigration" ("Introduction" de Cristina BRANCAGLION et Chiara MOLINARI). Cette note de lecture vise à analyser de manière concise les deux premières sections du dossier.

La première partie, "Diatopies européennes", s'intéresse aux effets de la variation géographique caractérisant le français parlé en dehors de l'Hexagone. Trois articles sont consacrés à la lexicographie différentielle. Dans le premier, "Le français des Belges francophones dans les dictionnaires", Michel FRANCARD présente d'abord le centre de recherche VALIBEL, qui vise à documenter la variation linguistique en Belgique francophone en proposant l'une des plus importantes banques de données textuelles orales de la francophonie; il se concentre ensuite sur le traitement lexicographique des belgicisms et analyse enfin l'évolution de la perception et de la réception des belgicisms parmi les locuteurs francophones belges. Cette étude a le mérite de mettre en évidence le caractère dynamique du système francophone, un système où l'on assiste à la valorisation de normes différentes. Avec l'article de Dorothee AQUINO-WEBER

(“Panorama de la description des diatopismes du français de Suisse romande de 1691 à nos jours”), l’attention se focalise sur la Suisse romande et, notamment, sur l’évolution des études descriptives et de la lexicographie concernant les diatopismes lexicaux représentatifs du français de cette région. La spécialiste passe en revue trois macro-périodes (comprises entre la fin du XVII^e et le dernier tiers du XX^e siècle), en mettant en relief les idéologies et les politiques linguistiques à l’origine des travaux lexicographiques. Tout au long de cet article, on peut prendre conscience du changement qui s’est opéré au cours des siècles, en partant d’une finalité clairement normative et prescriptive, pour arriver à la lexicographie scientifique actuelle. Le troisième article concerne encore l’espace francophone suisse. Marie-Berthe VITTOZ compare deux ouvrages consacrés aux diatopismes genevois: deux glossaires réalisés par Aimé-Jean GAUDY-LEFORT (1820) et par Jean HUMBERT (1852) (“À propos de deux glossaires genevois du XIX^e siècle: focus sur les mots de l’alimentation”). Après avoir retracé la formation et le parcours culturel des deux auteurs et avoir indiqué l’objectif commun à la base de ces glossaires, VITTOZ se concentre sur les termes de l’alimentation: elle analyse la microstructure et confronte les informations données par les deux ouvrages à propos des lemmes pris en considération. Finalement, à travers la présentation des résultats d’une enquête, la spécialiste fait remarquer la persistance ou la disparition dans l’usage contemporain des mots analysés dans les deux glossaires. Avec le quatrième article, nous restons encore en territoire suisse. Federica DIÉMOZ et Mathieu AVANZI, dans “Le *Corpus oral de français de Suisse romande* (OFRM) et les variétés du français en Suisse”, présentent cette ressource créée à l’Université de Neuchâtel et gérée par l’*Observatoire du français en Suisse romande* (<http://www2.unine.ch/observatoirefrancaissr>). Les deux chercheurs offrent une vue d’ensemble sur la création et le développement de ce corpus, en indiquant les modalités d’enregistrement des données et des conversations des locuteurs soumis aux entretiens; ensuite, ils décrivent le support et les conventions de transcription. Dans la partie finale de l’article, DIÉMOZ et AVANZI se concentrent sur deux particularités syntaxiques (l’emploi de *vouloir* comme auxiliaire pour exprimer un futur proche et l’emploi du passé surcomposé) pour mettre en relief l’utilité de ce corpus dans les études consacrées à la variation de la morphosyntaxe du français oral. Dans le dernier article de cette première section, nous nous déplaçons dans le territoire italien, et plus précisément en Vallée d’Aoste, région qui, à cause de son histoire, doit faire face à une situation linguistique trilingue très particulière, qui rend difficile l’individuation des usages réels de ses locuteurs et dont les effets sont facilement vérifiables au niveau de l’enseignement scolaire. Gabriella VERNETTO, dans “Le Profil de la politique linguistique éducative de la Vallée d’Aoste: retombées et perspectives”, met

en relief l'utilité de ce dispositif, créé au cours des années 2007-2009, en soulignant ses ombres et ses lumières, ses répercussions et les perspectives qui peuvent être envisagées.

Dans la deuxième partie, "Contacts de langues au cœur de l'Hexagone", on s'écarte du domaine diatopique proprement dit et l'attention se porte davantage sur les facteurs diastratiques ou même diaphasiques. En fait, les trois articles relatifs à cette section sont consacrés à l'étude de la variation à l'intérieur du français métropolitain, notamment dans des situations de contact avec des langues étrangères. Françoise GADET ("Variation et contact dans un corpus parisien: 'Multicultural Paris French'") décrit le corpus *Multicultural Paris French* (MPF), qui vise à proposer une modalité différente de récolte de données. Selon la linguiste, il faut dépasser les catégorisations socio-démographiques traditionnelles pour privilégier la qualité de l'interaction et la situation communicative. Dans la dernière partie de l'article, GADET s'interroge sur les effets du contact linguistique à tous les niveaux (lexical, phonique et grammatical) et met en relief quelques phénomènes grammaticaux observés dans MPF. Le deuxième article, signé par Roberto PATERNOSTRO ("Ça paraît agressif, mais ça l'est pas quand tu viens de banlieue": ce que le corpus MPF nous apprend sur l'intonation des jeunes en région parisienne"), se propose de comprendre quelle est la perception de ce que l'on appelle l'accent de banlieue à travers la soumission d'un test à un échantillon composé de 72 étudiants, âgés de 23 ans en moyenne. Les résultats montrent que l'accent des jeunes de la banlieue parisienne et les contours emphatiques du français standard ne sont pas perçus par les locuteurs comme deux phénomènes différents, il est donc plus correct de dire qu'ils se placent sur un même continuum. Dans l'article qui conclut la deuxième section, Lorenzo DEVILLA choisit le cinéma dit de banlieue comme champ d'investigation de la variation linguistique ("Wallah! J'ai kiffé grave". Langues de l'immigration et identité dans le cinéma français sur la banlieue"). Même en admettant que dans la représentation cinématographique on a souvent recours à une sorte de stylisation de certains traits qui, dans l'opinion commune, caractérisent les différentes façons de parler, les films qui se mettent en scène dans la banlieue ou dans d'autres zones de contact linguistique (par exemple l'école) sont ici considérés comme un corpus utile à l'étude de la variation caractéristique des endroits multiethniques, multiculturels et plurilingues. Ceux-ci peuvent être même considérés comme l'un des théâtres où se déroulent le changement et l'évolution linguistique.

En fin de fascicule, la section "Et tout le reste est littérature ..." accueille l'autobiographie langagière d'une jeune étudiante valdôtaine, Lavinia FERRETTI, qui a appris le français à "l'école d'enfance". Son témoignage, comme le souligne l'Introduction, montre, d'une part, "l'importance de l'éveil précoce aux langues dans le soutien au plurilinguisme", de l'autre, "l'intérêt de la méthode biographique non

seulement dans la didactique des langues et cultures [...] mais aussi comme ressource pour l'étude des situations linguistiques et pour favoriser la prise de conscience des enjeux identitaires liés à la pratique des langues ou de leurs variétés”.

Stefano SOLDÒ

Chiara MOLINARI, Nadine VINCENT (dir.), “Dictionnaires, culture numérique et décentralisation de la norme dans l'espace francophone”, *Repères-Dorif. Autour du français: langues, cultures et plurilinguisme*, n. 14, décembre 2017

Cette issue de la revue *Repères-Dorif* (<http://www.dorif.it/ezine/>) s'interroge sur le destin du dictionnaire de langue dans l'espace francophone face à la révolution numérique. Seize spécialistes ont été invités à réfléchir “à l'évolution du rôle symbolique du dictionnaire, à sa légitimité comme autorité linguistique et à l'effet que ce décloisonnement peut avoir sur la perception de la langue et sur la notion de ‘norme’” (“Introduction” de Chiara MOLINARI et Nadine VINCENT); leurs contributions sont organisées en quatre axes thématiques.

Le premier, “Dictionnaires collaboratifs, dictionnaires participatifs et dictionnaires par l'utilisateur”, s'ouvre par deux études basées sur un même corpus de dictionnaires créés par des lexicographes ‘profanes’ (*La Parlure*, *Blazz*, *Urbandico*, *Le Dico des Mots*, *Dico2Rue*, *Le Dictionnaire de la Zone* et *Bob*): Kaja DOLAR analyse les spécificités de chacun, avec une attention particulière aux protocoles de participation et de validation, dans le but d'en proposer une classification typologique (“Les dictionnaires collaboratifs non institutionnels dans l'espace francophone: éléments de typologie et bilan”), alors que Michela MURANO fixe son attention sur la macrostructure et la microstructure de ces outils, en signalant quelques éléments novateurs, tels le recours aux matériels multimédia et aux évaluations des utilisateurs (“Une lexicographie deux fois populaire: les dictionnaires collaboratifs du français ‘non conventionnel’”). Deux autres articles s'intéressent aux conséquences de l'affirmation des nouveaux instruments lexicographiques et encyclopédiques sur la représentation de la langue: Chiara MOLINARI explore le forum en ligne *Abc de la langue française: forums* pour vérifier si les usagers ont recours aux sources profanes plutôt qu'aux sources professionnelles et s'ils accordent à ces différents outils la même crédibilité et légitimité (“Nouvelle lexicographie vs anciennes représentations”); Sabine SCHWARZE examine

un corpus constitué d'articles de l'encyclopédie participative Wikipedia concernant le français, sa grammaire et ses variétés; la spécialiste réfléchit sur l'attitude à l'égard de la notion de norme et sur la manière dont le problème de la variation diatopique du français est abordé ("Auctorialité collective et interactivité dans Wikipédia et ses effets sur les représentations de la langue (française)").

Trois parmi les plus récents dictionnaires numériques sont présentés dans le deuxième volet, "De nouveaux outils numériques": *Le Dictionnaire vivant de la langue française* (conçu en 2008 par l'équipe de l'ARTLF), associant lexicographie traditionnelle et lexicographie expérimentale et interactive (Tim ALLEN, Charles COONEY, Clovis GLADSTONE, "Le Dictionnaire vivant de la langue française, un dictionnaire communautaire"); le *Dictionnaire des synonymes des mots et expressions des français parlés dans le monde* (en cours de réalisation depuis 2013 par l'Académie des sciences d'outre-mer et l'Université Jean Moulin Lyon 3), dont les données relèvent tant d'ouvrages lexicographiques antérieures que d'enquêtes réalisées auprès d'étudiants provenant de différentes régions de la francophonie (Guy LAVOREL, "Un dictionnaire académique et numérique sur les correspondants lexicaux en francophonie: pour une découverte de la richesse lexicale et culturelle"); le *10-nous* ("Dis-nous", lancé à l'Université de Liège en 2016), un projet de lexicographie collaborative visant la mise en valeur de la variation linguistique grâce à l'exploitation des connaissances et compétences des locuteurs francophones, mais dont la précision et la pertinence des données recueillies sont garanties par une démarche scientifique (Marie STEFFENS, "Lexicographie collaborative, variation et norme: le projet *10-nous*").

Les articles de la troisième section, "Décentralisation de la description du français sur Internet", s'intéressent à la "diversité des français présentés en ligne". Nadine VINCENT compare la description de quelques québécoisismes dans le *Petit Robert* et dans trois dictionnaires 'profanes' (celui du correcteur *Cordial*, le dictionnaire du portail linguistique *Reverso* et le dictionnaire collaboratif *Wiktionnaire*), afin de vérifier si la représentation de la langue offerte par ces outils numériques est effectivement renouvelée et décentralisée par rapport à la lexicographie commerciale professionnelle ("Présence et description d'emplois québécois dans des dictionnaires disponibles gratuitement en ligne"). Le traitement des anglicismes dans le site *anglicisme.free.fr* et dans la section *Néologismes et anglicismes* du site de l'Académie française est étudié par Mireille ELCHACAR, qui montre comment ces outils, consultés dans toute la francophonie, proposent une description centrée sur le français hexagonal, sans tenir compte de la norme et des usages québécois en matière d'anglicismes ("Le traitement lexicographique des anglicismes au vu de la variation géographique: l'exemple de deux outils en ligne"). De son côté, Cristina BRANCA-

GLION examine un ensemble de vidéos à contenu lexical, concernant la variation géographique du français, réalisés et mis en ligne par des adolescents francophones (du Québec, en premier lieu, mais aussi d'Acadie, de Belgique, et de Suisse); son analyse permet de mettre en évidence les éléments de la description qui peuvent être rapprochés de la pratique lexicographique et de reconnaître les différents positionnements épilinguistiques des jeunes youtubeurs (“‘Lexico-clips’: lexiques francophones en vidéos”).

La dernière section regroupe trois contributions plutôt hétérogènes sous le titre “Mise en perspective de la lexicographie traditionnelle”. Catherine TREKKER s'intéresse au traitement des noms de motifs textiles. Après avoir examiné les descriptions de ‘pied-de-poule’ et ‘paisley’ dans six dictionnaires de langue (trois français et trois québécois), elle propose un modèle d'article visant à intégrer le sens observé dans l'usage et à le distinguer des sens techniques (“Une réflexion sur les défis du lexicographe: l'exemple des motifs textiles”). Pierre ESSENGUÉ (“De l'inventaire des français en Afrique au dictionnaire du français d'Afrique: les conditions d'une mutation”) porte un regard critique sur la méthodologie d'établissement de la nomenclature de l'IFA, outil qui ne résulterait pas suffisamment représentatif des usages des douze pays partenaires au projet; ce constat l'amène à se demander s'il faut plutôt penser à la réalisation d'un dictionnaire pour chaque ‘entité souveraine’ de l'espace francophone. Fanny MARTIN et Christophe REY, enfin, lisent les transformations que la lexicographie du français pourrait subir, suite à la diffusion de la lexicographie participative, à la lumière de la situation du picard, caractérisée par une activité de création de ‘dictionnaires par l'usager’ qui forment une ‘lexicographie de terrain’ plurielle et ouverte à la variation linguistique (“L'évolution du modèle lexicographique français: vers une ‘picardisation’?”).

En fin de fascicule, figure, comme toujours, la section “Et tout le reste est littérature ...”, qui présente des textes de Hélé BÉJI.

Barbara FERRARI

Paola PUCCINI et Isabelle KIROUAC MASSICOTTE (dir.), avec la collaboration de Jean-François PLAMONDON, *Bien-être en ville: espaces urbains, langues, cultures et sociétés*, Bologna, Emil di Odoja, 2017, 156 pp.

Ce volume réunit dix articles issus du colloque international du CISQ (Centro Interuniversitario di Studi Quebecchesi) qui s'est tenu à

Bologne en octobre 2014 et offre, dans son ensemble, un regard interdisciplinaire sur l'espace urbain – notamment montréalais – grâce à la contribution de spécialistes de disciplines diverses qui vont de l'urbanisme à l'histoire, à la sociologie, à la géographie, à la littérature et aux différentes branches de la linguistique. Il invite ainsi – comme le précise le titre de l'essai introductif de Paola PUCCINI – à “Repenser la ville du dedans” (pp. 7-16), comme “un espace au centre duquel évolue l'individu qui cherche à créer des relations, à se forger une identité et une histoire” (p. 8).

La première des études qui essaient d'explorer cette thématique à travers le regard du linguiste est celle d'Anna GIAUFRET (“Les interstices de Montréal: exploration, représentations, pratiques dans l'espace public urbain”, pp. 69-89), qui s'appuie sur la théorie des représentations sociales de la langue, sur la sociolinguistique urbaine et sur la géographie sociale pour analyser trois exemples de problématisations de l'espace public, dont elle offre de nombreuses illustrations: l'œuvre graphique de Sophie YANOW, celle de Dominique FERRATON et la pratique de la *guérilla potagère*. Gerardo ACERENZA (“Affichage bilingue et traduction à Montréal: un état des lieux”, pp. 135-156) choisit l'angle de la traductologie pour s'interroger sur la dimension bilingue de l'affichage public et commercial et sur sa contribution au “bien-être” linguistique des citoyens; les 19 affiches reproduites dans son article montrent que le contact entre le français et l'anglais révèle le plus souvent un rapport inégal, “pénalisant pour la langue française et pour le ‘bien-être’ linguistique des francophones de Montréal” (p. 155). D'autre part, la dimension bilingue, et même multilingue, de Montréal est bien le caractère constitutif de cette ville faite de “diverses diversités”, comme le montre Sherry SIMON (“Redessiner la carte des diversités à Montréal”, pp. 125-134), qui souligne comment chaque quartier a pu devenir un lieu mythologique grâce à des créateurs d'histoires (romanciers et cinéastes) d'origines différentes; SIMON rappelle que dans cette ville “où la langue dominante vit une situation de concurrence, face à un ou même plusieurs rivaux” (p. 131), “la traduction devient [...] une clé pour [en] comprendre l'histoire culturelle” (*Ibid.*), une histoire qui peut être lue comme un “mouvement vers le français” (p. 132). La contribution d'une jeune romancière, Sophie BIENVENU (“La ville, du récit à l'écran”, pp. 105-114), permet de mieux comprendre comment une œuvre littéraire et un long métrage peuvent recréer un espace urbain. Elle décrit, en l'occurrence, les procédés de transposition de son roman *Et au pire, on se mariera*, situé dans le quartier Centre-Sud de Montréal, en un scénario qui permet de ressentir la ville “de la même façon et avec autant d'intensité” (p. 105).

En s'intéressant à la production littéraire, Jean-François PLAMONDON (“Habiter l'ellipse”, pp. 91-103) réfléchit à l'expérience humaine de l'espace urbain à travers trois lectures de récits québécois contem-

porains qui avoisinent le genre autobiographique: *Recommencements* d'Hélène DORION (2014), *Autobiographie de l'esprit* d'Élise TURCOTTE (2013) et *L'album multicolore* de Louise DUPRÉ (2014). Le traducteur Cristiano FELICE ("La vision de la ville chez Nadine Bismuth, Ying Chen et Marie Hélène Poitras", pp. 115-123) explore un corpus de romans parus entre 1999 et 2009 qui nous fait découvrir trois autres jeunes écrivaines contemporaines du Québec, dont les œuvres ont déjà été traduites en Italie, et leurs stratégies d'évocation du tissu urbain montréalais.

La vision de la ville et de son "bien-être" sont en outre explorés d'après d'autres perspectives disciplinaires: les géographes Dino GAVINELLI et Paolo MOLINARI étudient le modèle de transformation urbaine de Montréal et y reconnaissent des pratiques du bien-être [...] décentralisées, caractérisées par leur dimension inclusive ("La ville entre dynamisme économique et cohésion socio-territoriale", pp. 17-27); Mario ALBERIO et Diane-Gabrielle TREMBLAY se penchent sur la situation économique actuelle et présentent les résultats de leur recherche sur "L'intégration sociopressionnelle des jeunes en difficulté socioéconomique et l'importance des initiatives locales. L'exemple des entreprises d'insertion à Montréal" (pp. 29-43); le sociologue Maurizio BERGAMASCHI se concentre sur la pratique de la pair-aidance dans une recherche comparée qui s'est développée en Italie et au Québec ("Bien-être: avoir un certain contrôle sur sa vie. Les pratiques des pairs-aidants à Bologne et à Montréal", pp. 45-57); spécialiste d'histoire politique et culturelle des villes, Harold BÉRUBÉ se penche sur le contexte suburbain dans une contribution concernant les banlieues aisées qui se sont développées autour de Montréal, dans lesquelles le processus de suburbanisation "constitue un effort collectif pour retrouver un bien-être en marge de la ville" ("La suburbanisation comme pratique antiurbaine à Montréal (XIX^e-XX^e siècles)", pp. 59-68: p. 67).

Cristina BRANCAGLION

Ursula REUTNER (dir.), *Manuel des Francophonies*, Berlin / Boston, De Gruyter, 2017, 745 pp.

Ce volume, édité par Ursula REUTNER, vise à offrir un ouvrage de synthèse détaillant la situation linguistique des différents espaces francophones. L'intérêt de l'ouvrage réside dans son dessein encyclopédique, étant articulé en 31 chapitres rédigés selon une structure stable qui permet des lectures parallèles et comparées entre les 40 aires francophones examinées. Après une "Introduction" (pp. 1-6), le

manuel se structure en six sections dont la première représente une mise en contexte de quelques aspects généraux concernant les francophonies. Les cinq parties suivantes correspondent aux francophonies européenne, américaine, africaine et asiatique; la dernière partie est consacrée au français dans les îles et dans les territoires d'outre-mer.

Les deux articles liminaires sont conçus pour familiariser les lecteurs avec les thématiques générales concernant les francophonies. Dans le premier, intitulé "Vers une typologie pluridimensionnelle des francophonies" (pp. 9-64) REUTNER fournit une sorte de mode d'emploi du manuel, en introduisant le cadre conceptuel et en précisant les différents aspects pris en considération dans l'analyse pluridimensionnelle des francophonies: la situation démolinguistique, le survol historique, l'aménagement externe, les particularités linguistiques et l'aménagement interne. Évidemment, les caractères propres à chaque espace examiné différent, ce qui explique une étendue irrégulière de ces sections.

L'article suivant ("Normes endogènes, variétés de prestige et pluralité normative", pp. 65-86) est signé par Bernhard PÖLL qui décrit la diversité des normes linguistiques et approfondit en particulier le fonctionnement des normes endogènes et exogènes. En s'appuyant sur l'exemple de quelques pays francophones, il parvient à montrer que, généralement, la norme hexagonale occupe encore une position dominante, ce qui fait que "le degré de pluricentrisme du français reste bien en deçà de celui d'autres langues de grande extension" (p. 82).

Le corps principal du manuel, divisé en cinq sections correspondant aux différents macro-espaces francophones, s'ouvre par le volet concernant "Le français en Europe", qui inclut aussi la France. La francophonie européenne se compose ainsi de 9 chapitres: "Pays occitan et francoprovençal" (pp. 89-112) par Claudia POLZIN-HAUMANN; "Catalogne et Corse" (pp. 113-130) par Rolf KAILUWEIT; "Alsace" (pp. 131-148) par Ursula REUTNER; "Bretagne" (pp. 149-168) par Fañch BROUDIC; "Pays basque" (pp. 169-179) par Jean-Baptiste COYOS; "Belgique" (pp. 180-203) par Michel FRANCARD; "Suisse" (pp. 204-225) par André THIBAUT; "Luxembourg" (pp. 226-245) par Johannes KRAMER et Aline WILLEMS; la "Vallée d'Aoste" (pp. 246-273) par Roland BAUER. Dans ces chapitres consacrés au français en Europe, les paragraphes concernant la situation démolinguistique sont particulièrement détaillés, étant donné la situation complexe de ces aires, malgré leur extension territoriale limitée; cette première dimension d'analyse donne des informations sur les langues parlées dans le territoire examiné, sur leur répartition, ainsi que sur les différentes compétences linguistiques maîtrisées par la population en fonction du contexte social. Toujours à propos de la section concernant l'Europe, un autre aspect traité de manière particulièrement approfondie est l'aménagement externe, dimension d'analyse qui informe sur le cadre législatif ainsi que sur l'emploi des langues dans l'administration, dans l'enseignement et dans les médias.

La section suivante porte sur l'Amérique, avec des chapitres signés par Louis MERCIER, Wim REMYSEN et Hélène CAJOLET-LAGANIÈRE ("Québec", pp. 277-310), Annette BOUDREAU et Karine GAUVIN ("Acadie des Maritimes", pp. 311-333), Jeff TENNANT ("Ontario", pp. 334-354), Liliane RODRIGUEZ ("Ouest du Canada", pp. 355-375), Cynthia FOX ("Nouvelle-Angleterre", pp. 376-393), Thomas A. KLINGLER ("Louisiane", pp. 394-428). Les articles sur l'Amérique, où la recherche dans le domaine de la linguistique s'avère particulièrement fructueuse, se démarquent par une analyse plus détaillée des particularités linguistiques, au niveau de la prononciation, de la morphosyntaxe et du lexique. Les francophonies américaines présentent également des paragraphes assez approfondis sur l'aménagement interne, perspective de recherche concernant la présence d'un outillage linguistique utile au développement d'une norme endogène (grammaires, dictionnaires), d'une littérature caractérisée par des traits linguistiques locaux, du recours à la variété locale dans l'administration, le système éducatif ou les médias.

La section sur l'Afrique propose seulement une sélection de pays. Pour le Maghreb ce sont l'"Algérie" (Yacine DERRADJI, pp. 431-452) et le "Maroc" (Frank JABLONKA, pp. 453-475), tandis que l'Afrique subsaharienne prévoit 4 chapitres concernant "Côte d'Ivoire et Burkina Faso" (Oumarou BOUKARI, pp. 476-507), le "Cameroun" (Martina DRESCHER, pp. 508-534), le "Burundi" (Claude FREY, pp. 535-551) et le "Sénégal" (Moussa DAFI, pp. 552-569). Dans ces contributions sur les francophonies africaines, ce sont les paragraphes portant sur l'aspect historique qui s'avèrent spécialement instructifs, en mettant en lumière les événements qui ont marqué le développement linguistique de l'aire analysée, ainsi que les étapes de la diffusion du français.

L'Asie est représentée par quatre pays, examinés dans deux articles: "Liban", par Carla SERHAN, Cynthia EID et Michel FRANCARD (pp. 573-587), et "Vietnam, Cambodge et Laos", par Volker NOLL (pp. 588-603). En ce qui concerne l'Océan Atlantique, l'article sur "Haïti" (pp. 607-624) a été rédigé par Dominique FATTIER, tandis que Jean-David BELLONIE et Elissa PUSTKA s'occupent de "Guadeloupe et Martinique" (pp. 625-646) et Sophie ALBY de la "Guyane" (pp. 647-659). Les îles francophones de l'Océan Indien envisagées dans le volume sont "Madagascar, Comores et Mayotte" (Vololona RANDRIAMAROTSIMBA, pp. 660-685) et "La Réunion, Maurice et Seychelles" (Sibylle KRIEGL, pp. 686-703). La dernière contribution, signée par Sabine EHRHART, porte sur deux îles de l'Océan Pacifique, en l'occurrence "Polynésie et Mélanésie" (pp. 704-718).

Enrichi par plusieurs graphiques et par des cartes, ce *Manuel des francophonies* dresse ainsi un tableau de la réalité composite de la plupart des francophonies, ouvrant à des comparaisons qui pourraient être le point de départ de nouvelles recherches. L'"Index des thèmes" proposé en fin de volume (pp. 719-743) permet au lecteur de mieux s'orienter entre les différentes sections et d'effectuer des lectures transversales, tandis que

les sections bibliographiques qui terminent chaque chapitre invitent à approfondir la connaissance du vaste univers francophone.

Elena RADICE

Luisa REVELLI, Andrée TABOURET-KELLER, Gabrielle VARRO (dir.), *Langues faibles. Lingue deboli*, Torino / Paris, L'Harmattan Italia, 2017, 168 p.

Le Centre d'Information sur l'Éducation Bilingue et Plurilingue (CIEBP), en collaboration avec l'Université de la Vallée d'Aoste, soutient plusieurs initiatives visant à promouvoir la recherche en linguistique, sociolinguistique, dialectologie et éducation plurilingue, dans lesquelles s'insère un séminaire autour de la notion de "langue(s) faible(s)", qui s'est tenu les 28 et 29 octobre 2016 à Aoste. Les résultats des deux journées d'études sont réunis dans le présent volume. Luisa REVELLI ("Lingue deboli: prospettive a confronto", pp. 9-38) précise les objectifs du séminaire, qui se voulait une occasion de réflexion sur une étiquette récurrente dans l'opinion commune, dans les textes de vulgarisation et même dans quelques études scientifiques, souvent utilisée en opposition à "langue dominante", mais dont le sens et les critères définitoires n'étaient pas très clairs. Sur la base des idées mobilisées par les différents intervenants, REVELLI s'efforce alors de définir le sens de "faiblesse" linguistique et explique que "la *debolezza* espressa dalla locuzione [...] non fa riferimento a caratteristiche intrinseche alla lingua stessa né a un suo statuto di fragilità all'interno di una comunità più o meno ampia, ma allude invece a un ruolo di subordinazione (degli usi, delle competenze, della fluenza...) indipendente dallo status della lingua e riferito al repertorio dei singoli parlanti" (pp. 18-19). Elle réfléchit ensuite à la définition de paramètres efficaces dans l'identification des langues "faibles" et propose quelques exemples de descripteurs positifs et négatifs utiles à mesurer la "force" d'une langue (p. 38). Le concept de "langue faible" est ensuite approfondi par Bruno MORETTI, qui l'analyse en le mettant en rapport avec la notion de "vitalité" des langues ("Lingue deboli?", pp. 39-52) et par Gabrielle VARRO ("Le statut variable des langues 'faibles / fortes'", pp. 53-65) qui essaye d'identifier "ce qui peut constituer la force ou la faiblesse d'une langue" (p. 54) en étudiant la situation des familles italiennes où les parents pratiquent des langues différentes. Après une contribution sur "I lavoratori italiani in Germania: bilinguismo o biculturalità?" (Gianmario RAIMONDI et Simona CANNITO, pp. 66-88), Silvia NATALE présente les résultats d'une enquête menée en Vallée d'Aoste, visant à établir

quel rôle joue aujourd'hui le français au sein du plurilinguisme valdôtain ("Il francese in Valle d'Aosta tra marginalità e identità", pp. 89-108). La recherche, basée sur un sondage proposé en 2016 à 125 informateurs, montre que même si la compétence en français est inférieure à celle de l'italien (p. 93), le français demeure associé à des représentations positives puisqu'il est perçu comme un élément important du patrimoine culturel de la région. Toujours à propos de la Vallée d'Aoste, Gabriella VERNETTO décrit les retombées positives d'un projet pédagogique qui prévoit la participation des parents des élèves d'écoles d'enfance et élémentaires pour développer un modèle ouvert à la diversité linguistique et culturelle, comportant trois langues officielles (italien, français, allemand), les langues régionales francoprovençales et Walser, les langues de l'immigration passée et contemporaine ("Quand les parents ouvrent plus grand les portes des langues familiales à l'école. Les témoignages des conteurs", pp. 114-128). Le volume propose en outre une autobiographie linguistique d'un francophone d'origine italienne, recueillie par Federica DIÉMOZ ("Le 'porte-parole'. Entretien de Jean-Jacques Cericco", pp. 109-113) et les textes des discussions qui ont animé une table ronde autour d'un propos d'André MARTINET, premier président du CIEBP: "Possiamo dire di una lingua che è bella?" (pp. 129-155), suivis d'une réflexion conclusive dans laquelle Tullio TELMON essaye de préciser les raisons objectives et subjectives qui portent à formuler des propos esthétiques sur les langues ("Conclusion. Ogni scarafone è bello a mamma sua", pp. 156-164).

Cristina BRANCAGLION

Giovanni DOTOLI et Salah MEJRI (dir.), "Les mots de la Méditerranée dans le dictionnaire", *Les Cahiers du dictionnaire*, n. 8, 2016

Fondée en 2009 par Giovanni DOTOLI, *Les Cahiers du dictionnaire* est désormais une revue internationale connue et réputée, incontournable pour qui s'intéresse aux dictionnaires de langue française. Le thème de cette livraison reprend, prolonge et enrichit les contributions du numéro précédent¹ déjà consacré aux langues et aux cultures de la Méditerranée et à leur présence dans les dictionnaires.

Les articles réunis dans ce numéro de la revue sont issus des communications présentées lors d'une "Rencontre organisée au CERES de Tunis, les 2 et 3 juin 2016" (p. 16). Dans cette note de lecture, nous nous concentrerons seulement sur les contributions qui concernent

1 Giovanni DOTOLI, Zosi ZOGRAFIDOU et Celeste BOCCUZZI (dir.), "Langues et cultures de la Méditerranée dans le dictionnaire", *Les Cahiers du dictionnaire*, n. 7, 2015.

de près la langue française et la Méditerranée et ne retiendrons pas les articles qui ont comme objet d'étude d'autres langues ou qui ne répondent pas vraiment au thème du numéro.

Dans la "Présentation" du dossier (pp. 15-19), Giovanni DOTOLI souligne en guise d'introduction que chacun des termes qui composent le syntagme *Les mots de la Méditerranée* se prête à plusieurs interprétations grâce à son caractère polysémique. Par exemple, la présence du nom propre *Méditerranée* invite les lecteurs à penser aux "mots ayant pour origine la Méditerranée", ou bien aux "mots propres à la Méditerranée", ou encore aux "mots portant sur la Méditerranée" (p. 15), mais aussi aux nombreuses réalités que ce nom évoque chaque fois qu'on le lit, telles que "la mer, les voyages, l'horizon, l'histoire, les guerres, les fêtes, les activités quotidiennes, les arts, les coutumes, les femmes, les hommes, les enfants, les territoires réels et imaginaires, etc." (p. 15).

Dans la première étude du numéro, intitulée "Paroles méditerranéennes" (pp. 21-28), Alain REY s'intéresse entre autres choses aux "transferts lexicaux de l'arabe au français" en distinguant deux moments historiques successifs. Un premier moment qui commence tout juste après la naissance de l'Islam et voit la langue française s'enrichir de termes typiques des domaines où l'Islam était à l'époque à la pointe du progrès, comme "l'astronomie et l'astrologie, mathématiques, alchimie et chimie, administration, commerce, voyages, industrie textile..." (p. 27). Un second moment qui commence avec la colonisation de la France en Afrique, en particulier avec la conquête de l'Algérie, et qui permet à la langue française d'emprunter des mots typiques de l'oralité, de l'argot militaire, de l'arabe maghrébin et du berbère (p. 28).

La contribution de Giovanni DOTOLI, qui a pour titre "Des mots méditerranéens voyageant vers la France" (pp. 47-68), invite à suivre de manière spectaculaire le voyage que les "mots de la Méditerranée" ont accompli vers la France. En s'appuyant sur l'abondante littérature existante, il montre tout d'abord le lien qui unit l'arabe au français en citant un grand nombre de mots arabes qui sont partis de la "rive sud de la Méditerranée" pour accoster en France, tels qu'"abricot, safran, arsenal, caban" (p. 50). Ensuite, il suit le voyage que de nombreux mots ont fait de la "rive nord de la Méditerranée" en direction de la France. Il s'agit par exemple des mots italiens ("ruffian, brigand, sbire", p. 57), des mots espagnols ("matamore, anchois, guitare, etc.", p. 61) et des mots portugais ("cobra, acajou, sarbacane, etc.", p. 62). Enfin, il s'intéresse également aux mots qui sont arrivés en France à partir de "la rive orientale de la Méditerranée", en particulier les emprunts que le français a faits au turc ("odalisque, vizir, caftan, etc.", p. 66) et à l'hébreu ("philistin, sabbat, tohu-bohu, etc.", p. 64).

Avec l'article "Les mots de la Méditerranée. Transmission du lexique arabe en Méditerranée" (pp. 69-76), Alia BACCAR s'intéresse au

“vocabulaire maritime arabe qui a enrichi la langue française via l’italien” (p. 70). L’auteure classe un corpus de soixante-six mots, établi à partir de plusieurs dictionnaires, en cinq catégories différentes: “les professions; les embarcations; les emplacements; les notations géographiques et astronomiques” (p. 70). Elle clôt son étude en précisant qu’au cours de plusieurs siècles, l’arabe a enrichi la langue française via l’italien surtout avec des lexèmes qui appartiennent au domaine maritime, comme le montrent les exemples “calfat [...] homme qui garnit d’étoupe goudronnée les interstices de la coque d’un navire” et “caban [...] manteau épais utilisé contre la pluie” (p. 71).

Dans l’étude qui a pour titre “L’Héritage lexicologique des langues méditerranéennes dans la communication politique” (pp. 77-85), Françoise FINNIS-BOURSIN tente de montrer que le discours politique contemporain en France est aussi bien caractérisé par la présence de mots d’origine anglaise que d’un vocabulaire lié à la tradition classique, à savoir des mots grecs et latins liés à la rhétorique comme “logos, pathos, ethos” et “populisme, propagande, rumeur” (pp. 81-82). L’auteure observe toutefois que les mots d’origine latine sont beaucoup plus nombreux dans la communication politique et cela parce que le français est une langue néo-latine.

La contribution de Sameh YAICHE (“Expression linguistique et identité culturelle. Le cas des séquences figées en français et en arabe tunisien”, pp. 111-123) compare un petit corpus d’expressions figées en français et en arabe dialectal tunisien avec le but d’en étudier le fonctionnement. Dans la première partie de son étude, l’auteure présente les caractéristiques principales des séquences figées, comme les spécificités morphosyntaxiques, lexicales et cognitives. Tandis que dans la seconde partie, elle compare un grand nombre d’expressions figées du français et de l’arabe dialectal tunisien afin de souligner les images équivalentes qui présentent le même concept (par exemple “à la sueur de son front” en français et “avec la sueur de son front” en arabe dialectal tunisien, p. 118) et les images qui ne sont pas équivalentes (“un panier percé”, désignant une personne dépensière en français et “une poche incontrôlable” en arabe dialectal tunisien, p. 119).

Dans “Y a-t-il une idiomaticité ‘méditerranéenne?’” (pp. 125-139), Thouraya BEN AMOR essaie de “cerner la méditerranéité linguistique” et se lance à la recherche de “propriétés linguistiques” (p. 127) partagées par les langues de la Méditerranée. En exploitant deux ouvrages de l’écrivain tunisien Ali DOUAGI, et les traductions françaises de ces ouvrages, BEN AMOR montre que grâce à “l’intuition linguistique” et à la présence de “l’Autre méditerranéen” (p. 136) dans les langues de la rive sud et de la rive nord, grâce à l’existence de nombreux emprunts et de “formes partagées de manières transversales” (p. 137) on pourrait répondre par l’affirmative à la question posée par le titre de l’article.

Maria LEO s'intéresse en général aux mots de l'arabe parlé de l'époque de la colonisation qui sont ensuite arrivés en France et plus particulièrement aux mots "relatifs à l'habitable qui proviennent de l'arabe" typiques de l'argot des Poilus de la Grande Guerre ("Les termes de 'l'habitable' dans le dictionnaire de François Déchelette. Étude lexicographique et diachronique", pp. 141-156). En suivant une approche diachronique, l'auteure suit l'évolution des mots *bled*, *gourbi*, *guitoune* et *casbah* pour voir si dans le passage de l'arabe au français ils ont gardé leurs significations originaires ou s'ils ont ajouté d'autres sens, parfois neutres.

Adbellatif CHEKIR, quant à lui, étudie un grand nombre d'expressions typiques du discours politique tunisien qui sont calquées sur des expressions françaises ("L'interférence linguistique français-arabe. L'exemple du calque dans le discours politique", pp. 191-201). L'auteur présente un corpus de 2000 expressions établi à partir de deux journaux tunisiens (*Le Maghreb* et *Essabah*), mais également à partir d'autres moyens d'informations, et il montre que plusieurs calques restituent en arabe le sens de la phrase de départ en respectant les "contraintes d'ordres syntaxique et combinatoire", comme les expressions "Jeter la poudre aux yeux, donner le feu vert", etc. (p. 198). Toutefois, il observe aussi de nombreux écarts qui se produisent dans le passage du français à l'arabe dus "aux traductions spontanées" ou à certaines "extensions qui enrichissent l'emploi de l'expression", comme les séquences "blanchiment de l'état, blanchiment du terrorisme; blanchiment de l'information" qui sont nées de l'expression française "blanchiment d'argent" (p. 199).

Dans "Gestes et mots, le fil rouge des peuples de la Méditerranée. Le défi des dictionnaires" (pp. 203-211), Mariadomenica LO NOSTRO présente un projet de recherche qui a pour but de mieux comprendre la relation qui existe entre "geste et parole". L'ambition du projet est de tisser, grâce à la création d'un dictionnaire, un "fil rouge" qui permettrait, à travers la comparaison de la communication non verbale des peuples de la Méditerranée, de comprendre l'Autre à travers "le geste [...] au mépris de la Babel des langues et des intérêts politiques et économiques" (p. 210).

Veronica BENZO ("Les mots de l'économie dans la Méditerranée", pp. 213-227) étudie les définitions des mots de l'économie proposées par les dictionnaires (surtout le *TLFi* et le *Petit Robert*) pour décrire l'évolution de certaines unités lexicales, en souligner le caractère polysémique et parfois néologique, surtout pour les mots liés à la "nouvelle économie" (p. 223).

Monia BOUALI se penche sur le contact du français et de l'arabe dialectal dans les publicités proposées à la télévision et à la radio tunisiennes ou sur internet ("Le mixage linguistique dans la publicité en Tunisie", pp. 251-260). D'après elle, il s'agit d'un phénomène assez

courant du paysage linguistique tunisien dans lequel parfois d'autres langues comme l'italien et l'anglais se joignent à l'arabe et au français. Le mixage linguistique tunisien dans la publicité, que l'auteure analyse, est le résultat de plusieurs stratégies linguistiques, comme la traduction de l'arabe vers le français, la présence d'une langue dans l'autre grâce aux emprunts ou aux néologismes. Mais très souvent les deux langues sont complémentaires, dans le sens que, si elles "existent [toutes] les deux dans une même affiche, cela ne veut pas dire que [l'une] est la traduction de l'autre" (p. 255).

Antonio PAMIES-BERTRÁN et Yara EL-GHALAYINI s'intéressent aux noms figurés et aux phrasèmes métaphoriques des poissons de la Méditerranée ("Observations sur le lexique et la phraséologie ichtyologiques (en arabe et en français)", pp. 261-277). Tout d'abord, les auteurs donnent une série d'exemples "d'animaux aquatiques [qui] portent des noms d'animaux terrestres en français et en arabe", mais aussi des "noms végétaux [...] des noms d'artéfacts [...] des noms de professions [...] des noms provenant de la religion" (pp. 262-263). Ensuite, ils précisent que pour ce qui est de la phraséologie le phénomène est inverse, car la projection se fait "de la mer vers la terre" (p. 264). Enfin, ils s'intéressent aux superstitions populaires, aux fables et à certaines coutumes religieuses qui utilisent le poisson comme symbole (p. 267).

Les articles de Inès SFAR et Othman BEN TALEB privilégient une approche plus littéraire que les autres contributions du numéro. SFAR décrit à l'aide de plusieurs exemples les stratégies linguistiques exploitées par certains auteurs francophones de la Méditerranée (BEN JELLOUN, KHADRA, KADDOUR) qui œuvrent à la "croisée des langues"², c'est-à-dire qui utilisent souvent dans leurs romans écrits en français leur langue maternelle également sous forme d'emprunts, de calques ou de citations ("L'écriture oblique en langue française", pp. 279-294). Ce croisement de langues produit entre autres un croisement de cultures et l'auteure observe quatre combinaisons différentes: celles qui lient "L1/C1 et L2/C2" et celles qui lient "L1/C2 et L2/C1" (p. 287). BEN TALEB tente de voir comment la Méditerranée est représentée dans la littérature tunisienne écrite en France, en particulier en analysant l'œuvre de l'écrivain Tahar BEKRI ("L'imaginaire méditerranéen chez Tahar Bekri", pp. 385-403). Pour le poète tunisien, la Méditerranée représente à la fois "la nostalgie du pays et [...] la blessure du départ" (p. 386); l'espace de l'errance, du nomadisme, du rêve, habité par de nombreuses cultures; bref un "lieu d'identité et de quête de l'altérité" (p. 400).

2 Lise GAUVIN, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 2009.

Dans “Technolecte agricole et emprunt. Contacts linguistiques entre les deux rives de la Méditerranée” (pp. 311-327), Lassâad OUESLATI analyse les emprunts que l’italien, l’espagnol et le français ont faits à l’arabe dialectal tunisien, en particulier dans le langage de l’agriculture. Après avoir donné plusieurs exemples d’emprunts de l’italien et de l’espagnol, l’auteur précise que c’est le français “qui a fourni au dialectal tunisien le plus d’emprunts dans le domaine agricole” (p. 323). Les raisons sont nombreuses: contact entre les deux langues pendant la colonisation qui a duré de 1881 à 1956; échanges commerciaux entre les deux pays même après la colonisation; utilisation de la technologie française. Ainsi, l’arabe dialectal tunisien utilisé dans le domaine agricole fait usage d’un grand nombre d’emprunts français qui ont été assimilés tels quels, qui ont subi une légère modification phonétique et des emprunts qui ont subi une forte modification phonétique (p. 324).

L’étude de Fabio PELLIZZONI, intitulée “Pays méditerranéens dans *Le Nouveau dictionnaire universel* de Maurice La Châtre (1865-1870)”, (pp. 437-448), clôt le numéro de la revue. L’auteur analyse six entrées de ce dictionnaire qui correspondent à six pays qui entourent la Méditerranée: trois pays africains (Tunisie, Algérie, Maroc) et trois pays européens (Espagne, Italie, Grèce). Le but de l’auteur étant celui de rechercher dans les articles de LE CHÂTRE sur ces pays, et sur les habitants de ces pays, des “stéréotypes” ou bien des “rêveries” (p. 439). Dans l’article consacré à “l’italien”, qui s’étend sur plus de sept colonnes, on peut lire par exemple que “les Italiens passent pour être dissimulés, défiants, indolents et superstitieux” (p. 445).

Cette livraison des *Cahiers du dictionnaire* se présente dans l’ensemble comme un volume assez hétérogène puisqu’un grand nombre de contributions ne répondent pas au thème choisi pour ce numéro. Il s’agit d’un problème assez fréquent lorsqu’on veut rassembler des textes issus de communications orales présentées dans le cadre d’un colloque.

Gerardo ACERENZA

Carole DE FÉRAL et Salah MEJRI (dir.), “Le français en contact ‘ici’ et ‘ailleurs’”, *Le Français en Afrique*, n. 32, 2018

Ce numéro de la revue *Le Français en Afrique* s’ouvre à quelques études qui ne concernent pas directement le ‘terrain’ africain, mais qui s’avèrent pertinents avec le thème choisi pour ce dossier étant donné qu’on y retrouve “des situations de contact et des dynamiques sociolinguistiques et linguistiques souvent comparables à celles que l’on observe dans le français parlé en Afrique” (“Note liminaire”, p.

7). Ainsi, la première contribution, par Georges LÜDI, “Français en contact: le cas de la Suisse” (pp. 11-20), rend compte de l’affaiblissement du français langue étrangère dans les villes non francophones, en raison d’un intérêt grandissant pour l’apprentissage de l’anglais comme langue de travail. D’ailleurs, l’emploi du français en Suisse romande dans le langage commercial et publicitaire s’avère de plus en plus soumis à l’“anglification”. Agnès MARCHESSOU adresse ensuite son attention à l’“Altérité en terre hexagonale: le français d’un quartier plurilingue strasbourgeois” (pp. 21-40) pour analyser – après avoir retracé l’histoire franco-allemande de la région alsacienne et l’évolution de ses flux migratoires – les pratiques linguistiques du quartier du Neuhof, où 25% de la population est immigrée et où les jeunes au-dessous de 15 ans représentent 28,5% des habitants. Pour ce faire, elle se sert de 24 enregistrements de filles et garçons âgés entre 16 et 21 ans, d’origine maghrébine, qui offrent un grand nombre d’occurrences d’emprunt à l’arabe. Cependant MARCHESSOU tient surtout à mettre en relief comment cette diversité linguistique devient source d’injustices sociales et économiques dans un pays dominé par une idéologie monolingue. Elle exhorte alors à se servir de ces parlers de quartier pour développer des stratégies pour l’apprentissage du français scolaire de façon ludique, en suivant le modèle du projet *Multicultural Paris French*. L’intérêt se déplace vers l’Afrique avec l’article de Diane SCHWOB, “La langue littéraire au miroir des glossaires: analyse des pratiques de trois romanciers hétérolingues” (pp. 41-88), qui s’applique à l’analyse des emprunts et des gloses explicatives en examinant les mots syro-libanais dans *Le Rocher de Tanios* d’Amin MAALOUF, les lexies wolofs dans *Le Jujubier du patriarche* d’Aminata SOW FALL, et les mots malinkés dans *Allah n’est pas obligé* d’Amadou KOUROUMA. Cette contribution est surtout une réflexion très documentée et approfondie sur la fonction des emprunts littéraires et sur la méthodologie d’analyse de ces pratiques linguistiques. Dans l’article suivant Salah MEJRI s’appuie sur la distinction entre ‘forme interne’ et ‘forme externe’ de l’emprunt pour approfondir la réflexion sur “La part autochtone dans l’emprunt linguistique” (pp. 89-109) en appliquant ses analyses à des emprunts entre le dialecte tunisien, l’arabe littéral et le français en Tunisie. Toujours à propos de ce pays, Thouraya BEN AMOR propose une étude sur “Le français en Tunisie depuis 2011 à travers la dénomination des partis politiques” (pp. 111-131) afin d’identifier les spécificités dénominatives du français en situation de contact avec l’arabe. L’analyse des patrons dénominatifs révèle 6 typologies, 5 desquelles sont caractérisées par une forme de marquage au niveau du contact français-arabe et donnent lieu à des dénominations bilingues. La Tunisie est aussi au centre de la contribution de Lassâad OUESLATI qui porte sur “Le français en contact avec le parler tunisien: le cas des connecteurs” (pp. 133-148) et se fonde sur l’analyse de trois émissions

diffusées en 2017 par la radio privée *Mosaïque*, qui applique une politique linguistique propice à l'apparition de phénomènes d'alternance codique étant donné qu'on y encourage une synergie entre l'arabe littéral, l'arabe dialectal, le français et l'anglais. Cette recherche révèle que les connecteurs français apparaissent fréquemment dans le parler tunisien et que si certains gardent leur valeur propre, d'autres subissent des modifications dans leur signifié; en outre, elle a permis de relever des cas de grammaticalisation d'unités lexicales qui se transforment en connecteur dans leur emploi tunisien. Le dernier article, par Venant ELOUNDOU ELOUNDOU, est consacré au Cameroun et en particulier au phénomène du camfranglais ("Constructions 'technicistes' et épilinguistiques sur le camfranglais", pp. 149-178). L'auteur étudie les constructions discursives dont il fait l'objet dans les forums virtuels et met ainsi en lumière deux 'essentialisations' du camfranglais: d'une part des acteurs 'technicistes' tendent à privilégier des représentations fondées sur des catégorisations linguistiques qui nient au camfranglais le statut de langue et aboutissent à des propos dévalorisants; d'autre part, des acteurs 'séculiers' le reconnaissent comme "une langue à part entière qui a des fonctions spécifiques dans les communautés camerounaises (internes et diasporiques) suscitées par des besoins sociaux spécifiques" (p. 165).

Rappelons que ces articles sont déjà disponibles en libre accès sur le site web de la revue (<http://www.unice.fr/ILF-CNRS/ofcaf/>) où l'on pourra consulter la collection complète de toutes les livraisons du *Français en Afrique*, depuis 1980.

Cristina BRANCAGLION

Laura AMBROSIO et Miriam HATABI, *Parcours jeunes et FLS. Activités pédagogiques en français langue seconde, niveau B2 – C1 du CECR*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 2016, 285 p., 1 DVD, 1 CD-ROM

Ce manuel de français est le résultat d'une collaboration entre une didacticienne et enseignante de français langue seconde de l'ILOB (Institut des langues officielles et du bilinguisme) de l'Université d'Ottawa, Laura AMBROSIO, et une étudiante originaire de l'Est-du-Québec, spécialisée en sciences politiques et en traduction trilingue dans la même université, Miriam HATABI, qui ont voulu offrir à un public de jeunes adultes un recueil d'activités pédagogiques bien ancré dans le vécu des jeunes d'aujourd'hui et dans l'actualité franco-ontarienne. L'ouvrage représente une ressource intéressante pour

l'enseignement de la langue et des cultures françaises hors de France, dans la mesure où il offre un grand nombre d'enregistrements sonores et visuels, accompagnés d'exploitations pédagogiques permettant d'observer la diversité des accents dans l'espace francophone canadien, de réfléchir aux représentations socioculturelles et identitaires, ainsi que d'approfondir certains aspects de la variation linguistique, notamment au niveau du lexique.

Le manuel est structuré en neuf unités indépendantes conçues pour des apprenants de niveau intermédiaire ou avancé et articulées autour de neuf sujets représentatifs "des mondes culturel, social, intellectuel, économique et professionnel" (p. 6) des jeunes francophones qui vivent en contexte minoritaire, se rattachant à des thématiques universelles partagées par toute société occidentale contemporaine. Il est ainsi question du rapport à la nourriture, des frontières de la recherche médicale, de la vie quotidienne des personnes ayant un handicap, de l'ouverture à l'altérité, du bénévolat, des familles monoparentales et des services aux autres, d'exclusion, intégration et marginalisation, de rapport à l'argent, d'immigration, etc. La troisième unité, consacrée en particulier à la francophonie, permet d'en découvrir les institutions internationales et canadiennes, de s'interroger sur les attitudes des et vers les francophones, d'explorer la variation lexicale et les spécificités culturelles canadiennes à travers des produits culturels canadiens (une chanson de Gilles Vigneault, le film *La Grande Séduction*) et la comparaison avec des documents français.

Chaque unité propose des activités de compréhension et de production orales et écrites qui s'appuient sur une variété de documents authentiques et notamment sur des reportages vidéos (deux par unité) réalisés par les étudiants en journalisme de La Cité collégiale. Les sujets abordés ont été choisis librement par ces jeunes journalistes, qui ont ainsi participé activement à l'orientation thématique de ce projet pédagogique. Chaque unité prévoit en outre une capsule sonore – encore des réalisations des étudiants de La Cité collégiale – dans laquelle une animatrice invite des jeunes à discuter d'un film et à le mettre en rapport à la thématique de l'unité pédagogique. Tous les reportages et toutes les capsules sont fournis respectivement dans un DVD et dans un CD-ROM qui complètent le volume et sont accompagnés des transcriptions réunies à la fin du volume.

Si ce manuel peut être conseillé à tous les francophiles pour la possibilité qu'il offre d'établir un contact direct avec le français authentique canadien, il est en outre à recommander aux didacticiens du FLS et du FLE, non seulement comme outil pédagogique mais aussi en tant que modèle d'application des orientations didactiques les plus récentes. En s'inspirant d'une approche actionnelle et interculturelle, chaque unité est conçue comme un projet – un parcours – qui se développe à travers une série de tâches capables d'impliquer

l'apprenant de façon active et collaborative pour le faire agir dans des situations socialement pertinentes. Une table ronde est proposée à la fin de chaque unité autour des savoirs, savoir-faire et savoir-être linguistiques et culturels encouragés par le CARAP (Cadre de référence pour les approches plurielles). On ne peut que se réjouir du fait que la maison d'édition a autorisé la consultation (partielle) du manuel sur Google books.

Cristina BRANCAGLION

Laurence ARRIGHI et Karine GAUVIN, *Regards croisés sur les français d'ici*, Québec, Les Presses de l'Université Laval ("Les Voies du français"), 2018, 268 pp.

L'Université de Moncton, en Acadie, a accueilli du 12 au 14 juin 2014 la cinquième édition du colloque bisannuel *Les français d'ici*, une occasion de rencontre et d'échange entre chercheurs intéressés à la francophonie américaine qui, comme le rappellent les coordinatrices de ce volume, "peut se passer d'une présentation détaillée tant il a su, au cours de sa première décennie d'existence, s'attirer une reconnaissance de premier plan au sein d'une vaste communauté scientifique fédérée autour d'un intérêt commun pour le fait francophone en Amérique du Nord" ("Présentation", pp. 1-10: p. 1)³. Organisé par Annette BOUDREAU, le colloque a proposé plus de 40 communications, 11 desquelles sont reprises dans ce volume dans une version revue et augmentée.

Environ la moitié de ces articles portent sur le français acadien, à partir de l'étude phonétique de Wladyslaw CICHOCKI et Yves PERREAULT, qui examinent sous un angle nouveau "L'assibilation des occlusives /t/ et /d/ en français parlé au Nouveau-Brunswick" (pp. 45-63), c'est-à-dire un trait de prononciation traditionnellement tenu pour absent en Acadie. Ils présentent les résultats de l'analyse acoustique d'une série de phrases lues, au début des années 2000, par 140 locuteurs francophones représentatifs de cinq régions différentes de cette province, analyse ciblée en particulier sur la prononciation de trois mots: *Acadie*, *petite* et *vendu*. Cela a permis d'observer que ces consonnes font relever aujourd'hui trois prononciations: "des occlusives dentales avec ou sans aspiration [...], des affriquées dues à

3 On pourra lire les notes de lecture des Actes de deux éditions antérieures de ce colloque dans *Ponti / Ponts* n. 11/2011, pp. 169-173 et n. 15/2015, pp. 167-169.

l'assibilation [...] et des affriquées dues à la palatalisation" (p. 60). La prononciation traditionnelle s'avère ainsi en déclin, au profit de l'assibilation, par effet d'un changement qui est menée surtout par les femmes. Du point de vue géographique la recherche montre "que plus une région est éloignée du Québec, plus le taux de la variante assibillée est bas et plus celui de la variante occlusive et celui de la variante palatalisée sont élevés" (p. 53). Dans l'article suivant Louise BEAULIEU et Wladyslaw CICHOCKI s'intéressent à la variation dans l'emploi des formes *quand* et *quand que* dans la région de Shippagan ("La variation dans les formes *quand* / *quand que* en français acadien du nord-est du Nouveau-Brunswick: 1882-1968", pp. 65-85) à travers une analyse synchronique et diachronique qui met à profit deux corpus enregistrés respectivement auprès de locuteurs nés entre 1936 et 1968 d'une part (corpus 1990) et nés entre 1882 et 1909 d'autre part (corpus 1975). En s'appuyant sur le concept de "réseau social", BEAULIEU et CICHOCKI montrent ainsi que l'emploi de la variante vernaculaire *quand que* s'est chargé d'une valeur identitaire et qu'il représente aujourd'hui un marqueur d'appartenance à la communauté des locuteurs du nord-est du Nouveau-Brunswick. La contribution suivante est ciblée sur "L'utilisation discursive de *voir* en français acadien: de la perception à l'évidence" (pp. 87-111). Catherine LÉGER fournit ici la description des propriétés syntaxiques de *voir* utilisé dans les énoncés impératifs (comme *Ferme voir la porte!*) et essaye de préciser le rôle de cet élément lexical encore peu étudié malgré sa fréquence dans les échanges oraux spontanés en français acadien. L'analyse permet d'avancer que cet emploi de *voir* représente un cas de pragmaticalisation (un élément lexical à sens plein acquière progressivement une valeur pragmatique) et qu'il "assume une fonction qui est somme toute fort proche de celle de *donc*, en usage dans d'autres variétés de français" (p. 108). Marie-Ève PERROT présente les premiers résultats d'un projet qui vise à "Comparer les emprunts à l'anglais dans les variétés de français acadien" (pp. 113-130) en dressant un inventaire complet de certaines catégories de mots-outils communes au Nouveau-Brunswick, à la Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard, qui font cependant relever des différences d'une région à l'autre. PERROT traite en particulier des problèmes méthodologiques qui se posent dans une telle recherche, comme la comparabilité des données issues de corpus hétérogènes, la frontière entre les phénomènes de l'emprunt et de l'alternance codique, les différences dans les conventions de transcription. Elle invite finalement à explorer aussi des données issues de documents moins conventionnels, notamment celles qui proviennent des médias et d'Internet "qui constituent autant d'espaces de créativité et d'échange" (p. 127). Un corpus de discours médiatiques est au centre de la réflexion de Laurence ARRIGHI, Karine GAUVIN et Isabelle VIOLETTE, dans une étude concernant la problé-

matique identitaire qui s'est posée à l'occasion du cinquième Congrès mondial acadien de 2014, étant donné que celui-ci s'est tenu dans une région du Nouveau-Brunswick, Madawaska, qui se veut brayonne et tend à nier son appartenance à l'Acadie ("Discours identitaires en concurrence: se dire Acadien, se dire Brayon autour du Congrès mondial acadien 2014", pp. 223-250). Après un aperçu historique qui retrace la construction de l'identité brayonne, l'analyse d'un corpus d'articles parus au Nouveau-Brunswick entre 1999 et 2014, et de quelques reportages de Radio-Canada-Acadie, permet d'observer les stratégies mises en place pour atténuer les tensions identitaires à travers la promotion de l'acadianité (le discours de la double reconnaissance brayonne et acadienne, le discours d'une Acadie englobante, le discours de conversion à l'acadianité) et de constater le poids des thèmes économiques "présentant le congrès davantage comme une foire marchande que comme une célébration identitaire" (p. 241). Enfin, parmi les articles qui traitent du français acadien, rappelons aussi la contribution d'Hélène LABELLE sur "Le traitement lexicographique des variétés nord-américaines de langue française dans *Usito*, dictionnaire québécois en ligne" (pp. 131-147), dans laquelle LABELLE s'interroge, plus amplement, sur le traitement de toutes les variétés non québécoises dans cet outil lexicographique qui se veut "rassembleur de toute la francophonie nord-américaine" (p. 132). LABELLE retrace donc l'évolution de ce projet lexicographique en s'intéressant en particulier au système de description et de marquage géolinguistiques et compare ensuite le traitement de 47 diatopismes nord-américains dans *Usito* et dans l'édition 2014 du *Nouveau Petit Robert* en ligne. Elle en conclut que *Usito* présente "un discours normatif prudent et sévère sur l'usage des diatopismes nord-américains" tout en reconnaissant qu'"une démarche de plus en plus inclusive" (p. 144) est en cours, comme le prouve la reconnaissance d'une variété acadienne distincte du français du Québec.

Parmi les autres contributions, deux traitent de la francophonie manitobaine. L'article de Sandrine HALLION et Isabelle C. MONNIN, qui ouvre le volume, porte sur la vitalité d'un trait phonétique caractéristique du français parlé dans les Prairies canadiennes, ici examiné sur la base d'un corpus recueilli dans des localités rurales du Manitoba entre 2008 et 2010: "Il fait beau hein, Gordie Howe': la prononciation du *h* aspiré dans un corpus manitobain" (pp. 11-43). HALLION et MONNIN retracent l'origine et l'évolution de cette prononciation en France et au Canada avant de présenter les résultats de l'analyse acoustique des réalisations des mots *hache*, *honte* et *debors* dans le corpus choisi. Elles peuvent ainsi conclure que la prononciation aspirée du *h* est encore vivante au Manitoba, avec des différences qui relèvent de l'appartenance socio-professionnelle des locuteurs, de leur âge et de la communauté à laquelle ils appartiennent. Dans un autre

article (“Devenir francophone et laïque au Manitoba français”, pp. 199-222), Isabelle C. MONNIN, analyse 43 numéros du périodique *La Liberté et le Patriote*, parus en 1963 et 1964, pour comprendre comment le Manitoba participe de l'évolution des idéologies linguistiques qui caractérisent l'espace canadien francophone des années 1960. En mettant en opposition les discours sur l'aménagement du français et la chronique étudiante “Opinions”, elle décrit la transformation discursive sur le maintien de la langue française, caractérisée, au Manitoba comme ailleurs au Canada, par le rejet de la religion et par une laïcisation progressive. Un corpus de presse analogue, mais élargi à l'échelle du Canada français, est exploité par Jean-Philippe CROTEAU, France MARTINEAU et Yves FRENETTE pour enquêter sur “Les représentations du Canada français et de sa langue dans la presse en 1912-1913” (pp. 173- 197). L'objectif de leur recherche est celui d'observer comment le discours sur la langue se développe dans la presse traditionaliste (*Le Devoir* de Montréal, *Le Droit* d'Ottawa, *La Liberté* de Saint-Boniface) et dans la presse libérale (*La Patrie* de Montréal et *Le Canada français et le Franco-Canadien* de Saint-Jean-sur-Richelieu) au cours des années marquées par le premier Congrès de la langue française et par la crise scolaire qui a fait suite à l'adoption du règlement 17, limitant l'enseignement du français en Ontario. Cette analyse montre que si l'élite traditionaliste s'intéresse surtout à la question de la langue dans l'espace public et institutionnel, la presse libérale penche plutôt pour le non-interventionnisme linguistique et tend à considérer la langue comme un choix individuel qui relève de la sphère privée.

Au dehors de l'espace canadien, André THIBAUT se penche sur l'étude des antillanimes, mais avec l'objectif de permettre des comparaisons avec les variétés de français parlées au Canada. Son article, intitulé “Témoignages métalinguistiques et [l'] histoire du français et du créole dans les Antilles” (pp. 149-172), décrit les pratiques linguistiques antillaises à travers les données qu'il relève dans les récits du père dominicain Jean-Baptiste LABAT (1722, 1724) et dans le journal intime (1837-1856) du “béké” Pierre DESSALLES, “source presque confidentielle” (p. 164) qui s'avère riche en renseignements sur la situation linguistique martiniquaise du XIX^e siècle.

Le volume se termine par une contribution de Michel FRANCARD qui, bien que limitée aux variétés de français européennes, s'avère une contribution précieuse pour toute recherche impliquant une réflexion sur les rapports hiérarchiques entre les différentes variétés de français. FRANCARD illustre en effet l'évolution des jugements normatifs portant sur la variation géographique du français, en privilégiant les pratiques linguistiques des Belges mais en évoquant aussi les situations de la Suisse et des régions de France, sans oublier l'Acadie et le Québec, par exemple en traitant des stigmatisations dues aux contacts avec d'autres langues. Il décrit d'abord la tradition puriste, depuis ses ori-

gines au XVI^e siècle, et précise ensuite les facteurs qui ont favorisé la légitimation des français régionaux, notamment l'autonomisation méthodologique de ce champ d'études et les développements dans la description lexicographique des diatopismes, pour inviter finalement à approfondir les études sur les agents qui participent au processus de légitimation linguistique ("Le français d'ici est-il du français? La construction des jugements de normativité dans les communautés francophones périphériques européennes", pp. 251-268).

Cristina BRANCAGLION

Cristina BRANCAGLION, "Lire Rabelais en Acadie. 'La vraie langue' d'après Antonine Maillet", in Alessandra PREDÀ et Eleonora SPARVOLI (dir.), *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, Milano, LED, 2018, pp. 127-137, <http://www.ledonline.it/ledonline/856-livres-de-chevet.html>

Dans le beau volume *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, réunissant les interventions proposées au X^e Séminaire Balmas qui a eu lieu à Gargnano en juin 2017, trois essais concernent les littératures francophones: celui de Cristina BRANCAGLION que je présente ici, celui de Michele MASTROIANNI dont on peut lire le compte rendu dans la section "Francophonie européenne", celui de Francesca PARABOSCHI signalé dans la section "Francophonie des Caraïbes".

Cristina BRANCAGLION, dans cette étude rigoureuse et pénétrante, s'arrête sur l'affinité entre l'œuvre de l'Acadienne Antonine MAILLET et le cycle rabelaisien qui l'a profondément marquée, en commençant par un aperçu historico-culturel de la communauté francophone acadienne, depuis sa déportation (1755) au retour des exilés (1763), "dominés par la 'peur de l'anglais', qui les encourage à se tenir à l'écart" (p. 128); l'isolement des Acadiens se poursuit jusqu'à la deuxième partie du XIX^e siècle, quand voit le jour la Renaissance acadienne, conçue par l'élite, éloignée toutefois de la vie du peuple et de sa culture; c'est à cette culture, à "ces traditions véritables" (p. 129) que se passionne Antonine MAILLET, "puisant son inspiration dans le folklore acadien et dans la langue orale" (p. 129). Dans ce cadre se situe l'intérêt de l'écrivaine (qu'elle a toujours reconnu et qui a été souvent approfondi par les critiques) pour l'œuvre de RABELAIS, que MAILLET a été la première à faire connaître au Canada, en consacrant ses recherches doctorales à "l'étude comparative de la littérature orale acadienne et de l'œuvre de Rabelais" (p. 130) et en s'inspirant dans ses œuvres du français parlé dans son pays, selon une "stratégie de légitimation [du

parler franco-acadien] fondée sur le rapprochement avec la langue de Rabelais” (p. 131). Cristina BRANCAGLION approfondit soigneusement l’aspect linguistique des études rabelaisiennes de MAILLET, en particulier le classement des particularités lexicales établi dans la thèse de MAILLET, qui réunit “plus de 500 mots d’ancien français utilisés par Rabelais et en usage en Acadie” (p. 133). Cette étude montre ainsi comment l’œuvre de RABELAIS devient pour l’écrivaine acadienne un “legs illustre” (p. 137) consentant d’une part la préservation du patrimoine traditionnel, et assurant d’autre part le grand succès (jusqu’au prix Goncourt) de sa production littéraire.

Liana NISSIM

Renauld GOVAIN (dir.), *Le créole haïtien: description et analyse*, Paris, L’Harmattan, 2017, 236 pp.

Renauld GOVAIN, directeur du laboratoire LangSÉ (Langue, Société, Éducation) depuis sa fondation en 2014, réunit dans ce volume une sélection des communications présentées aux premières journées d’études organisées par ce centre de recherche, qui se sont déroulées à Port-au-Prince le 30 juin et le 1^{er} juillet 2015: “cette manifestation a été l’occasion pour des collègues haïtiens et étrangers travaillant sur des problématiques diverses engageant la créolistique en général de partager le résultat de leurs recherches. Elle a réuni une vingtaine de communications dont la moitié a été retenue pour la parution de ce volume” (p. 5). Des dix contributions ainsi annoncées, les actes ici réunis en proposent seulement sept, précédées d’une section liminaire (pp. 5-18) qui illustre le projet scientifique du laboratoire, offre un bref aperçu des travaux concernant le créole haïtien et présente les articles retenus pour ces actes.

Les sept articles sont organisés en deux parties, dont la première se réfère aux études portant sur des “Aspects syntaxiques et phonologiques”. En se fondant sur des grammaires haïtienne et martiniquaise, Anne ZRIBI-HERTZ et Loïc JEAN-LOUIS examinent “La Forme Locative Généralisée en créole” (pp. 21-49) afin de montrer que cette propriété relative à l’expression du Lieu statique, du But et de la Source “apparaît non pas comme une propriété distinguant globalement les langues créoles de leurs langues lexificatrices [...] mais comme l’effet d’une lacune lexicale qui distingue parallèlement les créoles français du français et le français de l’anglais” (pp. 24-25). Toujours à travers la comparaison de deux créoles, Renauld GOVAIN propose une “Analyse

comparative du déterminant en créoles haïtien et jamaïcain” (pp. 51-94) qui s’appuie sur un corpus d’exemples encore inédits pour décrire le fonctionnement morphosyntaxique des articles définis et indéfini, des ‘modificateurs’ possessifs et des démonstratifs. Dans une contribution rédigée entièrement en créole haïtien (“Kritè fòmèl pou n kole mo, dekole mo an kreyòl ayisyen”, pp. 95-118), Lemèt ZEFI adresse son attention à des problèmes graphiques qui n’ont pas encore trouvé de solution après l’officialisation de l’orthographe du créole haïtien, notamment des phénomènes se produisant à la frontière entre deux mots, examinés grâce à un corpus de groupes nominaux prépositionnels dans lesquels la préposition locative *an* est suivie d’un nom commençant par voyelle. Enfin, Juliette FACTHUM-SAINTON se penche sur “Le statut du trait nasal des voyelles *ĩ* et *ũ* en créole haïtien” (pp. 119-144) et essaye de préciser les valeurs phonétiques et phonologiques de ces phonèmes sur la base d’une comparaison avec les créoles guadeloupéen et martiniquais.

La deuxième partie se compose de trois articles qui explorent des “Aspects lexico-sémantiques” du créole haïtien. Moles PAUL examine “Les valeurs sémantiques et pragmatiques de l’expression ‘tèt chaje’” (pp. 147-160) dans des productions discursives créolophones haïtiennes. Il s’agit d’une interjection qui peut apparaître dans différents contextes discursifs et qui est ici analysée en tant que marqueur de subjectivité permettant d’exprimer “une appréciation ou une dépréciation, une dénonciation, une préoccupation, une crainte, un doute ou une sorte de réserve sur un fait” (p. 147); du point de vue pragmatique, cette expression “n’a pas une valeur axiologique, affective ou autre qui lui est intrinsèque mais c’est le contexte d’énonciation qui détermine sa valeur” (p. 158). Rochambeau LAINY se concentre sur l’expression de la comparaison et en particulier sur les “Emplois et valeurs sémantiques des marqueurs *tankou*, *kou*, *kwè/kouwè* et *kòm*” (pp. 161-189). Les faits linguistiques analysés permettent de confirmer que, en raison de leur polyfonctionnalité, ces opérateurs “peuvent exprimer, outre les diverses sous-classes de la comparaison et de l’analogie, des éléments de sens relatifs à la causalité, l’exception, la qualification, l’exemplarité et l’antériorité temporelle et la contre-factualité” (p. 187). Le volume se termine par une autre contribution rédigée en créole (“Relasyon, pozisyon ak fonksyon aktè yo nan ‘nou’: espas dyalòg sosyal la”, pp. 191-232). En suivant une approche pragmatique, Martineau NELSON y développe une recherche sur les valeurs de “nou” visant à éclairer le dynamisme de l’espace dialogique haïtien, en examinant trois séquences de discours publics collectées pendant la période électorale 2000-2016, dont les transcriptions sont fournies en “Anèks” (pp. 227-230).

Cristina BRANCAGLION

Yannick BOSQUET-BALLAH, Arnaud CARPOORAN, Shameem OZEE-RALLY, Didier de ROBILLARD (dir.), “Recherches sociolinguistiques à Maurice”, *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique*, n. 12, 2017

Les coordinateurs de cette livraison des *Cahiers Internationaux de Sociolinguistique* ouvrent le volume par une réflexion terminologique visant à justifier le recours à l’adjectif *mauricaniste* pour se référer à la branche de la sociolinguistique dans laquelle s’insèrent les articles ici réunis. Cet adjectif est en effet préféré à *mauricienne* puisqu’il évoque “à la fois la prénance des éléments d’histoire coloniale et postcoloniale, et une projection dans l’avenir qui s’ouvre résolument et fermement aux apports des chercheurs, tant ‘mauriciens’ que venant d’ailleurs” (“Introduction et présentation. *Mauricaniste? What’s in a name?*”, pp. 9-13: p. 10). Le mot apparaît dans le titre de la première contribution – “Apports d’une sociolinguistique mauricaniste: étique et politique de la réception” (pp. 15-44) – dans laquelle Didier de ROBILLARD propose une relecture, dans une perspective phénoménologique-herméneutique, de l’histoire des sociétés (post)créoles sur l’Île Maurice, en montrant la nécessité de la prise en compte de l’altérité et d’une reconnaissance expérientielle de l’histoire. Les deux articles qui suivent privilégient encore une dimension historique. Arnaud CARPOORAN met en valeur les travaux de Charles BAISSAC, un “créoliste avant la lettre” (p. 62) né en 1831 à Port-Louis et décédé en 1892, dont il retrace la carrière internationale, marquée en particulier par une mention de l’Académie française et par son élection à la Société linguistique de Paris (“Ce que les études créoles mauricanistes doivent à Charles Baissac”, pp. 45-69). Peter STEIN s’intéresse à la situation des langues à l’Île Maurice et compare les résultats de ses enquêtes de 1975 avec des enquêtes menées dans les années 2000, ce qui lui permet de constater que les résultats de ses recherches ont été confirmés par l’évolution linguistique, et qu’actuellement les langues intra-communautaires sont en régression, tandis que le créole avance; l’anglais et le français s’avèrent stables, même si “le français tient l’anglais à distance” (p. 94).

Trois autres articles étudient la dimension pluri- ou multi-linguistique et interculturelle du contexte mauricien. Teshree AUCKLE se penche sur les interactions dans les échanges électroniques pour étudier les phénomènes d’alternance codique; il propose un texte en anglais (“Code-Selection and the Construcion of Youth Identities in Mauritius: Performing Multilingualism in the Virtual Domain”, pp. 97-123) suivi d’un résumé en français (pp. 125-132). Daniella POLICE-

MICHEL, s'intéresse à la diffusion des projets d'intercompréhension dans l'éducation supérieure et constate que, si les données disponibles en ligne témoignent d'une institutionnalisation des langues orientales et des créoles, les programmes conjoints de langues sont encore peu développés ("Intercompréhension, plurilinguisme et (socio)linguistique mauricaniste", pp. 133-154). Nita RUGHOONUNDUN-CHELLAPER-MAL, présente un projet de réorganisation de l'enseignement primaire élaboré en 2013 et essaye de comprendre les raisons de son abandon ("Autopsie de l'échec d'un projet d'éducation multilingue", pp. 155-177). Toujours à propos de la scolarité primaire, Héline HOOKOOSING et Shameem OOZEERALLY adressent leur attention aux manuels de langues (anglais et français) pour analyser leur ouverture sur le non-humain, dans une perspective de rapprochement entre sociolinguistique et écolinguistique ("Le pulpe qui existait pour être mangé: l'anthropocentrisme et le spécisme dans les manuels du cycle primaire mauricien", pp. 179-210).

Dans l'article suivant, Kumari ISSUR s'appuie sur un corpus littéraire pour étudier les persécutions dont ont été l'objet les bhojpuriphones, ainsi que leur résistance ("La guerre des langues et des cultures à Maurice: contribution à une réflexion sur le Bhojpuri", pp. 211-226). Suit une étude de Yannick BOSQUET-BALLAH qui propose une recherche de sociolinguistique urbaine visant à "mettre à jour les dynamiques sociolinguistiques contemporaines [en dépassant] la traditionnelle opposition diglossique 'espace rural bhojpuriphone' *vs* 'espace urbain francophone'" (p. 228). L'auteur étudie en particulier la situation de la ville de Port-Louis et les phénomènes de périurbanisation et de rurbanisation, ce qui lui permet de conclure que la structuration spatio-linguistique mauricienne ne peut plus être décrite en termes de bipartition mais plutôt de fragmentation, s'agissant d'un "ensemble insulaire 'troué' qui se caractérise par l'existence d'espaces dispersés à spécialisation ethno-socio-linguistique" (p. 253) ("Une relecture de l'espace des langues en contexte mauricien", pp. 227-255). Dans la dernière contribution, Shameem OOZEERALLY explore l'hétérogénéité du terrain mauricien à travers les commentaires aux articles de presse publiés en ligne ("Aborder la (socio)linguistique mauricienne à travers le chaos et la complexité: réflexions autour des commentaires en ligne", pp. 257-277).

Cristina BRANCAGLION

Paul ARON et Philippe DEWOLF (dir.), “Marcel Lecomte, entre présence et absence”, *Textyles. Revue des lettres belges de langue française*, n. 52, 2018

Dirigé par Paul ARON et Philippe DEWOLF, le numéro 52 de la revue littéraire *Textyles* présente l’œuvre de Marcel LECOMTE (1900 – 1966), poète et prosateur d’origine belge, aujourd’hui encore mal connu, en dépit de la richesse et de la variété qui caractérisent sa production.

La première section de la revue prend en considération l’œuvre poétique de l’auteur. Partant de la définition du poème en prose, fournie par Michel LEIRIS¹, l’étude de Gérald PURNELLE, “Le poème en prose dans *Applications* de Marcel LECOMTE: situation, comparaison” (pp. 11-20), propose une réflexion sur les aboutissements de ce genre littéraire dans les années qui précèdent la Première Guerre Mondiale. Le recueil *Applications* (1925) du jeune Marcel LECOMTE permet ainsi à PURNELLE de mettre en lumière les traits caractéristiques du genre, qui est ici comparé aux *Notes prises d’une lucarne* de Franz HELLENS, publié la même année.

La deuxième section de la revue se compose de deux contributions orientées sur les liens – souvent fragiles – qui lient LECOMTE au Surréalisme belge. “Marcel Lecomte, Henri Michaux, Paul Desmeth. La lenteur et ses effets” (pp. 21-27) de Jacques CARION retrace ainsi dans la lenteur l’élément commun, capable de rassembler le style poétique de ces trois poètes contemporains. Vacillements, suspens et ressassements deviennent alors, dans l’analyse comparative proposée par CARION, l’expression de la paresse et de la fatigue qui distingue toute une génération d’artistes au tournant des années 1920. Successivement, “Lecomte et le surréalisme bruxellois aux alentours de la Seconde Guerre mondiale” (pp. 29-40) de Marie GODET invite à suivre de près l’évolution littéraire du poète belge, sur le fond du complexe climat politique et culturel de la Belgique, de l’occupation nazie

1 Cf. Michel LEIRIS, “Préface”, dans Max JACOB, *Le Cornet à dés*, Paris, Gallimard, 1967.

jusqu'à la Libération. Par le biais de l'analyse de la correspondance et des contributions signées par Marcel LECOMTE pour les majeures revues littéraires de l'époque, l'étude de Marie GODET fait émerger la position délicate du poète, en équilibre constant entre le centre et la marge du mouvement surréaliste bruxellois. Cette section se termine enfin avec "Le visible et l'invisible" (pp. 41-54), où Gwendoline MORÁN DEBRAINE se penche sur certains aspects moins connus de la poétique de Marcel LECOMTE, concernant surtout ses rapports avec l'occultisme. Au centre de la contribution de MORÁN DEBRAINE, on retrouve ainsi les concepts de l'«invisible» et de l'«indicible» que l'auteure analyse à la lumière des liens établis par le poète avec les peintres René MAGRITTE et Jacques LACOMBLEZ, également passionnés de la symbolique ésotérique.

Le troisième segment dont se compose le présent numéro de la revue *Textyles* se focalise enfin sur l'activité de traducteur de Marcel LECOMTE. Dans l'article "Comment Constantin Brunner est-il apparu au firmament de Marcel Lecomte?" (pp. 55-63), Paul ARON s'interroge sur le choix singulier qui conduira le poète belge à se lancer dans une tentative de traduction de l'œuvre du philosophe allemand controversé Constantin BRUNNER. Questionnant le rôle joué par l'idéalisme, l'onirisme et l'inconscient dans la poétique de LECOMTE, Paul ARON retrace ainsi les possibles relations et les affinités spirituelles avec la pensée d'un des pères spirituels de la génération des années 1920 et 1930.

Le lien qui lie LECOMTE à la pratique de la traduction fait aussi l'objet de l'analyse de Linda DEWOLF dans "Marcel Lecomte et Franz Kafka. Une traduction discutée" (pp. 65-78). L'auteure envisage de fait l'étude de la traduction des *Notes et méditations* et d'un poème de KAFKA, proposée par LECOMTE pour la revue *Mesures*. S'appuyant sur la documentation fournie par la correspondance entre le poète et Jean PAULHAN, responsable des traductions auprès de la revue, Linda DEWOLF étudie dans le détail les révisions à la traduction de LECOMTE, opérées par l'écrivain et philosophe allemand Bernard GROETHUYSEN.

Enfin, les échanges épistolaires avec Jean PAULHAN sont focalisés également dans l'article de Philippe DEWOLF, "Amis comme clef et serrure: quelques éléments de la correspondance entre Jean Paulhan et Marcel Lecomte" (pp. 79-92). L'admiration et l'estime réciproques, témoignées par les cent cinquante lettres et billets échangés entre les deux écrivains au cours de quarante-deux années, constituent de fait le centre de cet article qui évoque les étapes de cette amitié, commencée en 1924 dans les pages de la revue *Sélection*.

Le présent numéro de la revue *Textyles* se clôt sur les trois contributions de Laurent BÉGHIN et Hubert ROLAND, Michel MÉTAYER et Przemysław SZCZUR, dont se compose la section *Variations*. Dans "La première série du *Journal des Poètes* (1931-1935) de Pierre-Louis Flouquet et son réseau de médiateurs" (pp. 93-110), BÉGHIN et ROLAND analysent le rôle d'observateur de la poésie internationale, joué par le *Journal des*

Poètes. La correspondance inédite de Pierre-Louis FLOUQUET, premier directeur de la revue, offre ainsi l'occasion aux deux auteurs de tracer le cadre riche et complexe des relations, qui naissent autour de la revue et qui mettront en contact les écrivains du monde entier.

Ensuite, "Le ballet d'hypothèses" (pp. 111-124) de Michel MÉTAYER offre d'intéressants éléments de réflexion sur les rapports qui s'instaurent entre réalité et fiction, à partir des nombreux récits des événements vécus par Marcel THIRY sur le champ de bataille pendant la Première Guerre mondiale. Avec une attention particulière aux récits concernant l'épisode traumatique de la blessure à la tête d'Oscar, le frère du romancier, le critique s'interroge sur le caractère hybride d'une œuvre à mi-chemin entre fiction et chronique historique.

Enfin, "Leurs corps se rencontrèrent. La scène d'intimité homosexuelle dans la littérature belge francophone" (pp. 125-148) ferme le volume, en illustrant les liens thématiques et discursifs qui relient les auteurs belges francophones de la fin XIX^e et du début du XX^e siècle dans le processus de mise en scène des relations homoérotiques. PRZEMYSŁAW propose ainsi une analyse qui, se fondant sur l'étude de micro-lectures, voire de scènes de la vie érotique entre personnages du même sexe, aborde un *corpus* considérable, composé de quinze auteurs, appartenant à des genres littéraires très variés.

Andrea MASNARI

Valérie COSSY, "Alice Rivaz et Catherine Colomb: Femmes et Francophones en littérature", Christine PLANTÉ et d'Audrey LASSERRE (dir.), "Le concept de genre a-t-il changé les études littéraires?", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 74, Printemps / Primavera 2018, pp. 89-105.

L'article présente une analyse des œuvres de Catherine COLOMB (1892-1965) et Alice RIVAZ (1902-1998) dans la perspective de la double marginalisation que les auteures ont vécue et qui a évidemment influencé leur concept de genre littéraire et d'identité culturelle.

D'origine suisse, les deux romancières ont été ignorées et presque complètement oubliées par le monde littéraire français et plus généralement francophone. Ce n'est en effet qu'en Suisse que l'on se souvient d'elles, à travers la réédition de quelques-uns de leurs textes (*Sans alcool et autres nouvelles* de RIVAZ paru chez Zoé et *Les Œuvres complètes* de Catherine COLOMB, publié par l'Âge d'Homme).

Catherine (Marie) COLOMB (REYMOND) et Alice RIVAZ ont dû faire face à une seconde exclusion, concernant l'histoire sociale nationale et internationale du XX^e siècle et le mouvement d'émancipation féminin auquel, à l'instar de Virginia WOOLF et Simone de BEAUVOIR, les romancières suisses ont participé au moyen de leur écriture.

Néanmoins, les deux *outsiders*², bien conscientes de leur 'malheur'³ redoublé – être femmes et être suisses –, ont fait de leur faiblesse un point de force, en s'interrogeant sur les notions d'égalité et d'inégalité entre les sexes, de la différence sexuelle et culturelle et de la subjectivité artistique, au sein de la société européenne des années 1920, strictement masculine.

Ainsi l'Autre, le *marginal* féminin, incarné par Marie COLOMB et Alice RIVAZ, se manifeste dans leurs œuvres, en donnant lieu à une littérature subjective et féministe qui, pour la première fois en Suisse, mais aussi en France, sort de tous les cadres existant à l'époque – académiques et non académiques –, dans le but de décrire le monde sous l'angle poétique de la femme.

Tant pour COLOMB que pour RIVAZ, la question féministe s'articule donc en termes de différence ontologique par rapport à la société parisienne et à la conception de la norme (et de la normalité), typique de leur temps. Pour Alice RIVAZ, en particulier, une telle différence se déploie en termes historiques, sociologiques, voire politiques. L'écriture devient ainsi chez elle l'expression d'une pensée, d'une réflexion, d'une conscience acquise, d'un 'nous' moderne, indépendant, inédit et exclusivement féminin.

Rossella STELLATI

Cecilia CENCIARELLI, "Avant-propos: à la recherche de Georges Simenon, à Bologne", Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 11-15.

-
- 2 Terme utilisé par Virginia WOOLF pour désigner les femmes, comme COLOMB et RIVAZ, qui ont fait de leur vie une lutte contre la société victorienne et ses valeurs. Virginia WOOLF, *Trois guinées*, tr. Viviane FORRESTER (1977), Paris, Bibliothèque 10/18, 2002, p. 177, cf. Virginia WOOLF, *A Room of One's Own Three Guineas*, Michele BARRETT, London, Penguin, 1993, p. 232.
 - 3 Alice RIVAZ, *Creuser des puits dans les désert. Lettres à Jean-Claude Fontanet*, Carouge-Genève, Zoé, 2001, p. 15 (les lettres de FONTANET ont été détruites par RIVAZ).

Défini par André GIDE comme “le plus grand homme de lettres et de langue française du siècle” (p. 11), Georges SIMENON demeure encore de nos jours l’un des écrivains les plus lus et aimés par le public italien. Pour cette raison la ville de Bologne a décidé de lui rendre hommage, en créant un centre permanent consacré à son œuvre et, plus généralement, à sa vie. C’est pourquoi, ainsi qu’on l’apprend dans l’*Introduction*, le numéro 75 de la revue *Francofonia* a été consacré à l’étude de la relation de SIMENON avec l’Italie.

Les différents articles présentés permettent ainsi au lecteur de connaître un héritage indiscutablement très riche, qui nous fait plonger dans l’expérience humaine et littéraire du créateur de Maigret. SIMENON manifeste en effet une capacité innée à explorer, à pénétrer dans l’âme humaine, et c’est à travers cette recherche, ne prétendant pourtant à aucune exhaustivité, que nous pouvons comprendre la modernité de sa pensée. La Cineteca di Bologna, avec la maison d’édition Adelphi et en collaboration avec le fils John, veut donc rappeler l’écrivain, grâce à un projet qui voit comme première étape une exposition photographique, réalisée par SIMENON pendant ses reportages. Il s’agit d’un recueil d’environ 3.000 photos, toutes prises durant une période particulière de sa vie: c’est le moment où le commissaire Maigret voit le jour, et la recherche de SIMENON de ‘l’homme nu’ (p. 13) atteint son plein essor. L’expérience de vie du créateur de Maigret, en tant qu’homme et écrivain, s’exprime donc par cette exposition, où des ressources photographiques et des reportages écrits retracent son parcours littéraire. Il s’agit d’un chemin vers la compréhension de son génie, qui met progressivement en lumière les nombreux liens existant entre les divers thèmes de la production simenonienne.

Margherita SCIUTTO

Bernard ALAVOINE, “Le Commissaire Salvo Montalbano: un Maigret italien?”, Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), “Simenon et l’Italie”, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 17-32.

Dans le présent article, Bernard ALAVOINE dresse un portrait spéculaire de Jules Maigret et de Salvo Montalbano, les héros des romans policiers créés respectivement par Georges SIMENON et par Andrea CAMILLERI. Dans le but de retrouver dans la figure du commissaire Montalbano des points en commun avec son homologue parisien,

l'auteur mentionne des interviews données par l'écrivain sicilien, dans lesquelles il avoue son admiration pour SIMENON et pour son personnage, devenu bientôt un modèle pour son cadet italien.

D'ailleurs, bien que le cadre et l'époque de référence soient très différents – les aventures du commissaire Maigret se déroulent en France au milieu du XX^e siècle, alors que le contexte où opère Montalbano est la Sicile contemporaine –, le policier parisien et le commissaire sicilien semblent partager des valeurs universelles. En parlant du personnage de SIMENON, CAMILLERI a en effet confirmé que la “liberté de l'homme” (p. 17) est ce qui l'a le plus influencé dans la création de son héros. De nombreuses parentés existent donc entre les figures de ces deux commissaires: en premier lieu, le personnage sorti de la plume de CAMILLERI reprend essentiellement celui qui avait été forgé par SIMENON, à savoir un héros caractérisé par un côté très humain. Cette “tonalité d'humanité” (p. 18), telle que l'appelle ALAVOINE, existe même, grâce à l'entourage du commissaire.

On retrouve en effet un certain nombre de constantes, même au niveau des figures qui vivent autour des deux héros. La grande humanité, montrée au cours de leurs enquêtes, est renforcée par la présentation de l'entourage des deux commissaires, composé notamment de leurs femmes et de leurs collaborateurs directs. Bien que différentes, les deux protagonistes féminines, Livia et Louise, jouent le rôle de protectrices, de confidentes et de conseillères tout le long des enquêtes de leurs partners. De façon analogue, les collaborateurs engagent avec leurs “patrons” (p. 19) une relation de type familial, qui rappelle le rapport entre père et fils. Tout cela contribue inévitablement à créer une structure “classique” (p. 19) du roman policier, concourant à humaniser les héros par le biais de leurs relations personnelles.

D'ailleurs, comme le montre Bernard ALAVOINE, Maigret et Montalbano proviennent tous les deux de familles modestes et simples, appartenant à ce qu'on pourrait appeler la “classe moyenne”. Ce choix de SIMENON, habilement repris et réactualisé par CAMILLERI, favorise alors l'identification du lecteur au héros, grâce à une certaine empathie.

À côté des éléments biographiques et caractériels communs aux deux commissaires, comme par exemple leur vie d'orphelins ou leur goût pour la cuisine, c'est assurément leur manière atypique de conduire une enquête et leur profond sentiment de la justice qui les distingue d'autres figures de policiers. En effet, les deux commissaires partagent le “refus du progrès” (p. 25), puisqu'ils rejettent l'apport de la police scientifique, pour suivre au contraire leurs intuitions, s'appuyant sur des sensations, des réflexions et même des rêves. Ce qui, évidemment, cause une forte hostilité de la part de leur supérieurs. À cela s'accompagne, tant chez Maigret que chez Montalbano, un sentiment de la justice qui s'oppose à la perception commune de la légalité: les deux policiers incarnent en effet, dans la limite de la vraisemblance, “le maximum de liberté par

rapport à l'institution" (p. 26). Cette "liberté de l'homme" (p. 26), à laquelle l'auteur du présent article fait référence, amène souvent les deux commissaires à s'opposer aux décisions judiciaires et à devenir eux-mêmes des justiciers.

L'étude se conclut donc avec une prise de conscience de la part de Bernard ALAVOINE d'une volonté manifeste de la part de CAMILLERI de s'inspirer de SIMENON et de son personnage, ainsi que l'attestent les nombreuses références intertextuelles à Maigret et à son créateur qu'on peut trouver dans les *polars* de Montalbano.

Cependant, ALAVOINE souligne que le génie de CAMILLERI a su donner son autonomie au commissaire sicilien: en effet, au dire du critique, l'écrivain italien aurait "réussi à traduire avec sincérité l'Italie contemporaine tout en rendant hommage à Simenon" (p. 31).

Sara AGGAZIO

Marco BIGGIO, Andrea DERCHI, "Couvertures simenoniennes", Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 33-48.

L'article de Marco BIGGIO et Andrea DERCHI, auteurs de l'essai *Simenon in Italia*⁴, se propose d'examiner le rapport entre SIMENON et l'Italie, à partir de l'analyse des couvertures de ses ouvrages. Pour conduire leur recherche, après avoir passé en revue les œuvres de l'écrivain d'origine belge, les deux critiques ont regroupé les publications italiennes de SIMENON en trois grandes périodes: la préhistoire, la période des éditions Mondadori et enfin celle des éditions Adelphi.

En ce qui concerne la phase de la préhistoire, pendant laquelle les pseudonymes simenoniens arrivent en Italie grâce à Augusto FOÀ (1877-1948), l'attention de BIGGIO et DERCHI se focalise sur le goût Art Déco, qui influence toutes les couvertures des ouvrages de SIMENON à travers les couleurs, les formes et une attention spéciale portée à la figure féminine, toujours représentée avec ironie et érotisme.

Plus tard, lorsqu'en 1932 Arnaldo MONDADORI signe un contrat avec SIMENON, les lecteurs italiens commencent à connaître le personnage de Maigret à travers les "Libri Neri", dont les couvertures, s'inspirant du contenu 'noir' des romans, reprennent les photographies en noir et blanc

4 Andrea DERCHI, Marco BIGGIO, *Simenon in Italia*, La Spezia, Edizioni Cinque Terre, 1998.

des précédentes éditions Fayard. La publication des histoires de SIMENON dans la collection “Libri Neri” ne suscitera toutefois qu’une réaction modeste de la part du public, conduisant ainsi la maison d’édition à insérer les aventures de Maigret dans la célèbre collection “Libri Gialli”, dont les couvertures présentaient, sur un fond jaune, un cercle bordé de rouge qui contenait l’illustration d’un des moments clés de l’histoire.

Successivement, après la disparition de Maigret dans les “Libri Arancioni”, à cause des interdictions du régime fasciste italien, on assistera dans la période de l’Après-guerre à la création des trois collections principales. Tout d’abord la “Medusa”, dont les simples couvertures aux cadres concentriques demeurent fidèles à la période de l’autarcie fasciste, ensuite les “Romanzi della Palma”, qui sortiront surtout dans les kiosques, et enfin la “BEM” (Biblioteca Economica Mondadori), dont les titres des couvertures présentaient un caractère aux bords dentelés, créé par Paul SHARFF, dont l’activité sera toujours associée en Italie au personnage du commissaire.

À partir des années 1960, en raison de la contamination culturelle entre le cinéma et la littérature, les couvertures des livres de SIMENON commencent à représenter de plus en plus fréquemment les comédiens des films, en s’appuyant sur l’identification entre le personnage de Maigret et son interprète Gino CERVI, jouant le rôle du commissaire dans la série télévisée “Le inchieste del commissario Maigret”.

Dans ce contexte culturel, on souligne en particulier l’importance de Ferenc PINTÉR qui illustrera bien des histoires de Maigret, parues dans la collection “Oscar Mondadori”, caractérisée par la présence d’une bande horizontale en couleur au-dessus du titre. L’étude de la saga Mondadori se termine avec la mention des collections “Gli Oscar Gialli” et “Gli Oscar Scrittori del Novecento”.

Enfin, la dernière partie de l’article s’occupe de l’analyse des couvertures des éditions soignées par la maison d’édition Adelphi, avec laquelle SIMENON commence à collaborer à partir de septembre 1985, après un contentieux avec Formenton. Avec Adelphi, les œuvres de SIMENON paraîtront dans la collection grand format “La Biblioteca Adelphi”, dont les couvertures représentant des tableaux ou des photographies, reflètent la valeur même de la collection qui, dans son ensemble, constitue une sorte de galerie d’art.

L’article de Marco BIGGIO et Andrea DERCHI se conclut en mentionnant “Gli Adelphi”, immense collection encore actuellement en cours, dont les couvertures, au fond jaune, présentent une série de photographies des grands artistes du siècle dernier.

Maria Sole LANNUTTI

Laurent DEMOULIN, “La double filiation des Italiens d’Amérique dans les ‘romans durs’ de Simenon”, Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), “Simenon et l’Italie”, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 49-65.

Dans la partie introductive, le présent article exprime une référence claire à la pensée du philosophe David HUME, quant à la question de la bonté de l’homme. L’époque des Lumières avait promu la foi dans le progrès: l’être humain y était considéré comme une bête sauvage, qui ne pouvait être civilisé que par l’emploi de la raison. HUME avait alors introduit la notion de “cercle” (p. 49), en se référant aux relations entre les individus, et avait défini les trois conditions qui leur permettaient d’accepter les autres dans leur cercle, c’est-à-dire la ressemblance pour les amis, la proximité pour les voisins et la filiation pour la famille. Suivant le philosophe anglais, ces trois dimensions affectives sont à la base du fonctionnement universel de l’esprit humain.

Or, c’est à partir de la conception humienne du cercle que nous arrivons à SIMENON et à ses deux romans “américains” (p. 50), où l’attention se focalise sur la complexité des systèmes d’appartenance, et en l’occurrence sur les relations entre les membres de la communauté italienne d’Amérique. Dans ces textes, SIMENON s’interroge en effet sur la question identitaire, qui semble être mise à nu par l’altération même du cercle de sympathie. L’abandon de leur patrie d’origine peut effectivement provoquer un bouleversement des sentiments de proximité et de filiation, ainsi qu’une perturbation de la conscience morale des personnages. Une question, celle de la moralité, liée à son tour au thème de la culpabilité, que SIMENON pose sans cesse dans son œuvre.

Les deux romans cités, qui mettent en scène des personnages d’origine italienne sont respectivement: *Un nouveau dans la ville* et *Les frères Rico*. Dans le premier, la scène se déroule dans une petite ville des États-Unis et le protagoniste s’appelle Charlie Moggio, un barman d’origine napolitaine. L’ordre établi est tout à coup brisé par l’arrivée d’un homme inconnu, Justin Ward, un individu étrange, qui suscite presque immédiatement un malaise collectif. Il s’agit d’un homme marginalisé, dont on apprend bientôt qu’il a assassiné le chef d’un gang.

Or, Charlie appartient à deux cercles, celui de la contiguïté spatiale, représentée par la petite ville où il vit, et celui de la causalité, c’est-à-dire de la famille au sens le plus large, à laquelle il est rattaché par des liens de sang. En dénonçant son patron, Ward est donc accusé d’avoir brisé ce dernier cercle, qui renvoie au thème de “l’italianité” (p. 53). Cette dernière est peu évidente chez Charlie, à partir de son prénom

américanisé, si bien que l'association entre italianité américaine et mafia semble être plutôt faible dans le roman; cependant les cercles existent, ce qui amène ses membres à refuser et à considérer comme ennemis les individus qui menacent son intégrité. La mort de l'intrus est donc vécue comme une libération, car celui-ci dérange l'existence des deux cercles de sympathie. Ici, la question morale s'exprime du point de vue des personnages: SIMENON nous montre ainsi un roman moral curieusement "dépourvu de moralisme" (p. 52).

Le deuxième roman s'articule autour du protagoniste Eddie, l'aîné des frères Rico. Ce personnage présente plusieurs points en commun avec Charlie, tels, par exemple, l'appartenance à une organisation criminelle, ou le prénom américanisé. Il s'agit d'un héros dont l'identité est troublante et complexe, ainsi que le montre le déroulement de l'intrigue: après la fuite de son frère Tony avec Nora, sa femme, Eddie sera contraint à s'interroger sur la culpabilité de Tony, qui semble ne pas comprendre l'ampleur de sa trahison. Toutefois, ayant compromis sa fidélité à l'organisation à laquelle il appartenait, Tony sera puni par la mort. Eddie choisit alors de participer à l'assassinat de Tony. Sa véritable famille semble être l'organisation, comme l'insinue son frère, lorsqu'il affirme: "Ils t'ont annoncé que ton frère était un traître en train de déshonorer la famille" (p. 168).

Revenons un instant à nouveau au système des appartenances et des cercles de sympathie, à propos du personnage d'Eddie Rico. Tout d'abord, les cercles de proximité montrent une appartenance, à la fois double et restreinte. Or, dans le cas d'Eddie, la fusion de ces deux origines – l'italienne et l'américaine –, provoque la formation d'une nouvelle identité, qu'on pourrait qualifier de plurielle. Au lieu d'étendre le rayonnement de la sympathie, cette fusion finit, suivant Laurent DEMOULIN, par causer une juxtaposition entre ces deux identités, destinées à devenir bientôt conflictuelles. Le seul point commun entre elles semble être l'exclusion de tout ce qui peut être vu comme étant hostile, car placé "en dehors" du cercle (p. 60). DEMOULIN en arrive à conclure par conséquent que la notion de sympathie se révèle totalement défectueuse, au point qu'Eddie se sent "étranger" (p. 61) à tout et que son cercle de proximité ne comprend qu'une seule personne: lui-même.

À un niveau supérieur, on trouve le cercle de l'organisation, où les lois de l'exclusion et de l'inclusion sont toujours appliquées et respectées. Pour DEMOULIN, la position d'Eddie s'avère ambivalente par rapport à l'organisation, ainsi que par rapport à ses origines italiennes ou à sa ville natale, Brooklyn. Eddie semble donc n'appartenir entièrement à aucun de ces trois cercles, ce qui décrit la complexité de la question identitaire chez le protagoniste simenonien.

Enfin, l'ambiguïté d'Eddie se manifeste même dans le cercle causal, qui correspond à sa famille. Il semble avoir cherché une sorte de

compromis, dans la tentative de garder son équilibre: d'un côté, l'inscription dans l'organisation criminelle, par laquelle il se rattache à sa mère et, de l'autre, son attitude tranquille et apparemment honnête, qui l'assimile à son père. DEMOULIN montre ainsi de façon claire que l'insertion d'Eddie dans les différents cercles, auxquels il appartient, est tout à fait contradictoire. Le héros sorti de la plume de SIMENON est en effet la victime d'un sentiment d'étrangeté existentielle, qui l'écarte à la fois de son univers social et familial. Pour le critique, on pourrait chercher la motivation d'une telle étrangeté dans les thèmes de l'exil ou de l'immigration, compte tenu du fait que, dans l'univers de SIMENON, les individus qui changent de classe sociale, doivent généralement faire face à une souffrance et à un malheur sans remède.

Margherita SCIUTTO

Laurent FOURCAUT, "Le train de Venise. Sauter du train en marche ou *È pericoloso sporgersi*", Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 67-82.

Dans ce numéro de la revue, consacrée à l'écrivain belge, il est nécessaire de préciser, tout comme FOURCAUT le remarque au début de son article, que *Le Train de Venise* (Épalinges, 1965) est "le seul texte de l'écrivain dont la fiction se déroule en Italie, et encore, seulement dans les premières pages" (p. 67). Cette première réflexion s'avère indispensable pour comprendre le rôle plus métaphorique que réel, joué par la ville de Venise dans la pensée et dans l'œuvre simenonienne. De façon analogue, le critique met en évidence toute une série de références intertextuelles dont le texte est imbibé pour revendiquer, une fois de plus chez SIMENON, la volonté de placer le lecteur face à une "mise en abyme généralisée" (p. 69).

C'est pourquoi, lorsqu'on lit l'article de FOURCAUT, on a l'impression d'être plongés de manière simultanée dans deux univers apparemment antithétiques: le monde réel, appelé par l'auteur "Monde-Mère" et le "contre-monde", représenté par la littérature et l'écriture. Comme toujours chez SIMENON, mais de manière emblématique dans *Le Train de Venise*, le lecteur est en effet confronté à une superposition constante du plan du réel et de celui de la fiction, s'entrelaçant et se mêlant sans cesse; ainsi le roman s'avère être non seulement le titre du roman simenonien, mais la métaphore même du texte.

Dans cette représentation du roman dans le roman, un rôle central est joué par Venise, “la ville par excellence de la Mer” (p. 74), que le protagoniste abandonne, au cours des premières pages, pour monter dans le train qui le conduira à Paris. Ce “train de Venise” (p. 68) constitue à la fois le point de départ et celui d’arrivée du protagoniste, dont l’avenir, anticipé par son propre patronyme (“il est Justin Calmar”, p. 73), est programmé pour deux destins opposés. D’abord, il devient le double de l’écrivain, lorsque dans ce train en marche, il rencontre l’inconnu qui lui offre “la clé de la richesse” (p. 77), “la clé toute puissante” (p. 79), symbole de la masculinité; mais ensuite, déchiré par la nature factice de ce pouvoir, disponible seulement à condition de mener une vie de mensonges, Calmar, “écrivain-faussaire” (p. 73) et “écrivain avare” (p. 78), enjambe la fenêtre de son bureau et, en même temps, saute hors de ce monde de fiction et “accède au Dehors du Livre” (p. 80) pour se réconcilier avec le monde réel, celui de la Mer/Mère originelle, symbolisée par Venise. Ce retour définitif à Venise, selon FOURCAUT, se fait l’écho d’un autre roman qui joue sur le binôme Venise-Mort, à savoir *La Mort à Venise* de Thomas Mann.

On peut observer le parallélisme entre les titres de ces deux romans, qui identifient la Sérénissime au pivot de la narration: d’un côté, le protagoniste du roman allemand, poussé par un irrésistible désir d’ailleurs, sera conduit dans la ville italienne et y mourra; de l’autre, c’est précisément à partir du “train de Venise” que la vie de Justin Colmar décline vertigineusement jusqu’au suicide.

Vers la fin de son analyse, FOURCAUT souligne donc la fonction dont la ville de Venise est investie, une fonction qui s’avère strictement liée à deux constantes de l’œuvre de SIMENON: d’une part, à la dimension psychanalytique, associant la ville surgissant de la mer à l’archétype de la Mère et, d’autre part, à la dimension strictement littéraire, manifestant le désir mélancolique du protagoniste, véritable double fictionnel de l’écrivain, de sortir de la fiction.

Sara AGGAZIO

Marina GEAT, “Georges Simenon et Federico Fellini: ces mystérieuses synchronicités”, Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), “Simenon et l’Italie”, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 83-100.

L’article de Marina GEAT vise à analyser et à expliquer la complexité du rapport qui, à partir de leur première rencontre, a lié Georges SIMENON et Federico FELLINI tout au long de leur vie.

La première rencontre entre les deux artistes a lieu en 1960, à l'occasion de la projection de la *Dolce Vita* au concours du XIII^e Festival de Cannes. Dans cette circonstance SIMENON, membre du jury, va se battre jusqu'à conduire la *Dolce Vita* à la victoire; au nom d'une fascination soudaine, née d'une série d'analogies entre sa vision du monde et celle que FELLINI avait présentée dans son film. Selon Marina GEAT, le terme que les deux artistes auraient employé pour décrire leur lien, né d'une coïncidence à l'apparence fortuite, est celui de "synchronicité" (p. 85), expression qu'ils empruntent aux études de Carl Gustav JUNG, psychanalyste dont tous les deux admiraient le travail. En introduisant la notion de synchronicité, décrivant une relation qui n'est casuelle qu'en apparence, l'auteure du présent article analyse l'amitié profonde de FELLINI et SIMENON, à partir de trois points fondamentaux: le rapport avec l'univers féminin, le lien artistique et leurs influences réciproques.

En ce qui concerne le premier aspect, la femme semble constituer, d'après l'étude de GEAT, une véritable obsession tant pour le cinéaste que pour l'écrivain, même si les deux hommes ont l'air de vivre leur relation à la sexualité d'une manière différente et – dirait-on – complémentaire. Pour SIMENON, on peut parler en effet d'une sexualité exagérée et presque compulsive, qu'on retrouve chez FELLINI dans la figure du docteur Sante Katzone, nom dont l'évidente allusion sexuelle se réfère aux nombreuses conquêtes féminines du personnage.

Par rapport à cette dimension, la tranquillité et la stabilité de la vie affective de FELLINI semblent de premier abord se situer très loin de ce type de vision, toutefois la présence d'une multitude de figures féminines dans la production du cinéaste, paraît révéler l'existence d'une vision presque obsédante de la sexualité, que l'on retrouve, par exemple, dans le film *Casanova*.

À cet égard, Marina GEAT souligne en particulier l'importance du rapport que les deux artistes entretiennent avec leurs compagnes, Giulietta et Teresa: deux figures spéculaires, qui semblent exercer un pouvoir bénéfique, en mesure de calmer et d'équilibrer les tourments de leurs hommes.

Naturellement, à côté du thème du féminin, l'affinité entre FELLINI et SIMENON concerne surtout leur production artistique. Comme on vient de l'observer, SIMENON, fasciné par le travail de son ami, avait vigoureusement lutté pour assigner le prestigieux prix du Festival de Cannes à la *Dolce Vita* et, successivement, il avait interviewé FELLINI pour *L'Express*, à l'occasion de la présentation en France de son *Casanova*.

Quant au réalisateur italien, sa contribution sera fondamentale pour le lancement en Italie de la production de SIMENON, dont la reconnaissance artistique en France sera anticipée par le succès des publications suisse-allemandes et italiennes. Plus spécifiquement, en Italie, FELLINI collaborera à insérer la production artistique de SIMENON dans la collection "Biblioteca Adelphi" de la maison d'édition

Adelphi, dont il admirait le projet culturel, influencé par le travail du psychanalyste Ernest BERNHARD et du traducteur Bobi BAZLEN, grâce à qui FELLINI avait connu la pensée de JUNG.

Or, la théorie de JUNG, fondamentale pour comprendre la relation entre le réalisateur et l'écrivain, sera présente aussi au niveau du rapport entre les inconscients des deux artistes. Ce type de rapport, évidemment influencé par ce profond lien d'amitié, s'exprime principalement à travers le phénomène de "compénétration" (p. 94), qui concerne l'imaginaire des deux artistes, rendu manifeste en particulier à travers les rêves de Fellini.

À cet égard, un exemple très représentatif est celui du "Rêve de Neptune" (p. 94), dont FELLINI parle dans sa correspondance avec SIMENON. Au cours de ce rêve, qui d'après le récit de FELLINI, aurait eu lieu pendant une période de dépression latente, il voit un homme qui représente en réalité une fusion de JUNG et de SIMENON, laquelle va aider le réalisateur à se plonger dans son inconscient pour recommencer à créer.

Enfin, l'auteure de cet article considère l'émouvante "synchronicité" qui lie les deux hommes et qui se manifeste d'une manière tragique, à travers la correspondance échangée à l'époque de la maladie qui conduira FELLINI à la mort, et la description de la cruauté de la souffrance, que SIMENON présente dans son roman *Les Anneaux de Bicêtre*.

Maria Sole LANNUTTI

Paul MERCIER, *Souvenirs d'Italie et propos sur l'actualité dans les écrits autobiographiques de Georges Simenon*, Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 101-117.

Cet article décrit les liens que SIMENON a entretenus pendant sa vie avec l'Italie. Cette terre est bien présente dans l'œuvre autobiographique de l'écrivain, dont la connaissance du 'beau pays' se renforce, grâce à ses nombreux voyages: Florence, qu'il appellera "ma ville bien aimée" (p. 106), Venise, Rome, Naples et d'autres encore. Attiré par la richesse de son patrimoine culturel, Simenon souligne maintes fois son admiration pour la peinture de la Renaissance italienne; en ce sens, il semble partager avec les artistes de son époque un goût raffiné, dont le but est celui d'éterniser la beauté des femmes et d'en exalter la sensualité. Exception faite pour la relation d'amitié que SIMENON noue avec son éditeur Arnaldo MONDADORI et pour l'admiration qu'il

nourrit à l'égard de FELLINI, SIMENON semble ne plus s'intéresser aucunement à l'Italie, surtout en ce qui concerne la situation politique de l'Après-guerre et la réception de son œuvre.

En effet, l'écrivain ne croit nullement à la survie de ses romans, ni en Italie, ni ailleurs. Il affirme simplement sa position contre les dictatures, en faveur d'une affirmation de la liberté des citoyens et de la démocratie. Il n'hésite pas du reste à montrer ouvertement son hostilité, face aux autorités religieuses, dont la première est celle de la papauté. Sa critique s'appuie sur une vision de l'homme qui semble être la victime des obligations imposées par l'Église catholique.

Par ailleurs, le succès que SIMENON a obtenu en Italie, grâce à l'invention du commissaire Maigret, n'a provoqué aucune réaction chez l'écrivain: les adaptations tirées de ses œuvres ne l'intéressent pas.

En définitive, on peut conclure que le lien entre SIMENON et l'Italie demeure vague, jusqu'au moment où l'écrivain décide d'interrompre sa production romanesque, pour se consacrer exclusivement à l'élaboration de ses *Mémoires intimes*, qui nous fournissent la clé pour comprendre les rapports qu'il instaure avec l'Italie et sa culture.

Margherita SCIUTTO

Hugues SHEEREN, "Présence ou absence de Simenon dans le contexte scolaire italien", Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 118-138.

Étant donné le grand succès que George SIMENON suscite parmi les lecteurs italiens, l'auteur du présent article s'interroge sur le rôle occupé par l'écrivain dans le contexte scolaire italien, notamment au lycée. L'intérêt se focalise principalement sur les programmes en cours de littérature italienne et de Français Langue Etrangère (F.L.E.), pour essayer de comprendre si et de quelle manière les romans de l'écrivain sont exploités dans les établissements scolaires italiens. Bien que, d'après SHEEREN, l'analyse ne puisse aucunement se considérer comme étant exhaustive, vu le grand nombre de textes existants, son étude révèle une tendance générale du contexte scolaire italien à considérer l'œuvre de SIMENON comme étant para-littéraire.

Dans un premier temps, Hugues SHEEREN passe en revue plusieurs anthologies publiées par des maisons d'édition italiennes, pour estimer si l'écrivain belge est présent dans les programmes scolaires des lycées italiens. Il en résulte que, là où l'auteur n'est que tout simplement négligé

– ce qui est souvent le cas – la présence de SIMENON s'avère profondément liée au commissaire Maigret, le héros de ses romans policiers, alors que ses “romans durs”, c'est-à-dire ses romans psychologiques, sont malheureusement toujours absents des manuels scolaires italiens. Dans cette optique, la place relative destinée à l'œuvre simenonienne s'expliquerait par le choix de l'écrivain de publier dans un genre considéré comme étant mineur. Par ailleurs, dans le choix des textes proposés, aucun de ses romans ne semble être privilégié et l'on remarque, au contraire, une inclination marquée à traiter SIMENON dans une perspective toute didactique, ayant pour seul but l'encadrement des caractéristiques du genre représenté par l'écrivain. Cela expliquerait en partie pourquoi il est fort probable de trouver trace des *polars* simenoniens dans les manuels de la *scuola media*, ou des premières années de lycée.

En revanche, dans le cadre des cours de F.L.E., la littérature est souvent abordée à partir de la troisième année du lycée. Dans les deux cas, les textes choisis sont à la fois adaptés, abrégés, simplifiés et transformés souvent en audio-livres, pour être mieux exploités, plutôt dans un but linguistique que dans le but d'en mettre en relief la valeur littéraire.

Bien que l'Italie soit donc l'un des pays du monde où SIMENON est le plus apprécié et bien qu'il soit le deuxième auteur le plus traduit en langue italienne, juste après SHAKESPEARE, la place que cet écrivain occupe dans le contexte scolaire italien ne semble pas pour autant significative.

Cette constatation, qui de premier abord peut s'avérer étonnante, constitue en réalité la conséquence directe de toute une série de contraintes, liées aux programmes scolaires italiens. Ces derniers doivent tenir compte de la vastité de la littérature française et francophone, et finissent donc par tomber dans une généralisation de l'œuvre simenonienne, qui demeure très peu exploitée pour sa valeur intrinsèque et pour sa complexité et n'est souvent limitée qu'à la production ‘policière’. Celle-ci – selon SHEEREN – devrait être étudiée davantage, non seulement en vertu des caractéristiques qui lui sont propres, mais surtout pour sa catégorisation dans un genre littéraire considéré comme mineur. Appartenant à ce que l'on appelle habituellement “paralittérature” (p. 124), le genre policier et donc l'œuvre de SIMENON, continuent d'occuper par conséquent, même à l'heure actuelle, une place marginale dans le cadre des anthologies scolaires italiennes.

Sara AGGAZIO

Maurizio TESTA, Murielle WENGER, “Simenon-Simenon, quand une bio-bibliographie se construit en ligne”, Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), “Simenon et l’Italie”, *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 139-152.

L’article présente, à travers un excursus des rapports entre les œuvres de SIMENON et le panorama culturel italien, la naissance du blog Simenon-Simenon (www.simenon-simenon.com), le seul entièrement consacré à l’écrivain. D’après l’analyse illustrée, on peut constater que, au-delà de la publication d’une série de romans publiés sous pseudonyme, la véritable diffusion des œuvres de SIMENON en Italie commence avec les éditions Mondadori, maison d’édition avec laquelle l’auteur va publier les histoires de Maigret et les autres “romans durs” (p. 141). Une telle collaboration durera jusqu’à 1985, lorsque, à cause d’un contentieux avec FORMENTON, Adelphi va obtenir les droits de l’écrivain. En décembre 1964, la série télévisée *Le inchieste del commissario Maigret*, avec Gino CERVI, débute à la chaîne télévisée R.A.I. et obtient immédiatement un succès extraordinaire qui n’influencera pas seulement la vente des romans de SIMENON, mais même la vie et les habitudes des Italiens.

Malgré l’énorme succès de SIMENON et de ses histoires, ce ne sera qu’au cours des années 1980 que Maurizio TESTA, à l’occasion de ses réflexions sur l’auteur, va se proposer de rédiger, d’une manière atypique, la première véritable biographie de SIMENON, qui paraîtra sous le titre *Maigret e il caso Simenon*⁵. C’est justement à partir de la publication de cette biographie, qui se va se développer le projet de créer, grâce à l’emploi des nouvelles technologies, un blog pour étudier SIMENON et ses œuvres, à travers une forme communicative nouvelle et attrayante.

Le blog, qui voit le jour à la fin de novembre 2010, se base sur deux composantes principales: d’un côté la bio-bibliographie de SIMENON, à laquelle on peut toujours ajouter des informations et des intégrations, et de l’autre côté, la source des informations qui concernent, tant la vie de SIMENON, que l’analyse de ses œuvres. Aujourd’hui le blog, qui originellement s’adressait exclusivement au public italien, publie tous les jours des articles, dont la langue et les thèmes s’alternent chaque semaine. Comme on vient de le constater, les principes fondamentaux sur lesquels se fonde ce blog sont l’évolution et le changement, essen-

5 Maurizio TESTA, *Maigret e il caso Simenon*, Roma, Biblioteca del Vascello, 1994.

tiels pour réussir aussi bien à promouvoir la connaissance de SIMENON, qu'à susciter de l'intérêt pour la lecture de ses œuvres.

Pour ce faire, les auteurs du blog ont créé une structure qu'on pourrait définir à la fois verticale et horizontale. En ce qui concerne la dimension verticale, on se réfère à la variété des thématiques traitées (SIMENON, sa biographie, ses œuvres, Maigret...); tandis que la notion de communication horizontale se réfère plutôt à l'emploi d'une forme de communication non élitaire, qui puisse faciliter la diffusion des œuvres de l'auteur, même grâce à l'emploi, de plus en plus fréquent, d'une série de "media miroirs" (p. 148), dont l'objectif est, entre autres, celui d'élargir la connaissance de l'écrivain sur les réseaux sociaux.

Maria Sole LANNUTTI

Jean-Baptiste BARONIAN, "Et l'Italie dans tout cela?", Laurent DEMOULIN et Hugues SHEEREN (dir.), "Simenon et l'Italie", *Francofonia. Studi e ricerche sulle letterature di lingua francese*, n. 75, Automne / Autunno 2018, pp. 153-159.

Dans la section "Inédits" du présent numéro de la revue, Jean-Baptiste BARONIAN prend en considération les vingt et une dictées, publiées par Georges SIMENON de mars 1975 à juillet 1981. Ce corpus constitue une autobiographie que le critique juge "hors du commun" (p. 153), puisqu'elle met en évidence le besoin ressenti par l'écrivain de se justifier et d'expliquer les pourquoi et les comment de son existence personnelle et littéraire.

Dans la deuxième partie, qui commence avec la question qui donne le titre à son article ("et l'Italie dans tout cela?"), BARONIAN s'interroge en effet sur le rôle joué par la Péninsule italienne dans les écrits autobiographiques simenoniennes. Il y trouve de nombreux extraits qui font référence aux différentes villes italiennes visitées, notamment Naples, Venise, Milan, Rome, et il remarque un attachement particulier de l'écrivain à l'Italie, en raison de ses beautés, de ses villes, de sa cuisine et finalement de ses femmes, parmi lesquelles il a rencontré Teresa Sburelin, sa dernière compagne.

Sara AGGAZIO

Joseph-César PERRIN, “Éléments pour une histoire du paysage et du milieu rural valdôtain”, *Bulletin de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste*, n. XVII, 2016, pp. 11-136.

En ouvrant le numéro XVII du *Bulletin de l'Académie Saint-Anselme d'Aoste*, le long essai de Joseph-César PERRIN vise à reconstruire, à travers l'étude minutieuse de nombreux documents tirés des archives des communautés seigneuriales, ecclésiastiques et communales, l'histoire du paysage et du milieu rural au Val d'Aoste, des origines jusqu'à nos jours.

Le paysage agropastoral que nous voyons aujourd'hui en Vallée d'Aoste constitue le résultat de la lente transformation produite par l'intervention humaine sur l'environnement naturel de cette région italienne, une action dictée très souvent par les nécessités quotidiennes de la subsistance, liées aux conditions climatiques, à la nature du sol, à la latitude et à l'altitude, ainsi qu'aux facteurs humains et sociaux typiques de l'économie rurale, largement dominante jusqu'à la fin du XIX^e siècle.

Si les données concernant l'anthropisation du Val d'Aoste attestent avec certitude que ce territoire était déjà habité au Mésolithique, les premiers témoignages d'une activité métallurgique, telle l'exploitation des mines d'or, de cuivre et de fer, sont dus aux Salasses. Au cours du V^e millénaire se développent également l'agriculture et l'élevage: les Gaulois possédaient en effet des champs qu'ils cultivaient à l'aide de l'airaie, une sorte de charrue rudimentaire, grâce à laquelle la cultivation des céréales était possible.

À côté de ce genre de cultures, l'historien Strabon parle dans sa *Geographia* (IV) de la cultivation de la vigne, devenue florissante après la conquête romaine du Val d'Aoste, grâce à l'introduction d'un système d'irrigation presque capillaire et de “la *centuriatio*, c'est-à-dire la division du territoire agricole en carrés” (p. 20), qui prévoyait d'ailleurs de destiner une partie des terres à des pâturages communs.

Le Moyen Âge s'ouvre en Vallée d'Aoste avec la domination franque (575 a. J.-C.): se développe alors une activité intensive de défrichement et de déboisement, ayant pour but d'étendre les propriétés, selon les mêmes principes qui régnaient au-delà des Alpes, d'abord sous les Mérovingiens et ensuite sous les Carolingiens. Plus spécifiquement, s'affirme au Val d'Aoste le système des *manses*, que Marc BLOCH a définis des “unités territoriales et humaines” (p. 23), caractérisées par la présence d'une maison et d'un ensemble de champs cultivés par un groupe d'hommes. Sous la domination carolingienne, naît alors le clergé rural, qui agrandit considérablement ses propriétés, surtout

grâce aux donations des fidèles, contribuant à la perpétuation du système des *manses*.

À l'époque où les fiefs apparaissent en Europe, instaurant le régime féodal, l'institution du manse semble persister en Vallée d'Aoste, contribuant peu à peu à la constitution des premiers hameaux et villages, surgis pour favoriser la solidarité entre les paysans qui pouvaient jouir d'un certain nombre de biens et de terres communs, ainsi que le prévoyait déjà la *Lex Burgundionum*.

La méthode de cultivation typique de la région a été pendant bien des siècles la jachère. En effet, afin d'améliorer au maximum leur fertilité, les terrains avaient besoin d'une période de repos, qui comportait une année d'ensemencement et une de repos. L'usage de la jachère survivra au Val d'Aoste – surtout dans les montagnes – jusqu'au début du XX^e siècle, témoignant d'un certain isolement culturel de la région, ainsi que de la relative lenteur avec laquelle les nouvelles méthodes de cultivation étaient acceptées par les agriculteurs valdôtains.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Valdôtains avaient su conserver le régime agraire de "la vaine pâture" (p. 50), marqué par la présence de prés et de champs non clôturés: "Il s'agit [...] d'une mosaïque de champs et de prés 'irréguliers', c'est-à-dire de forme et de dimension extrêmement variables car la morphologie accidentée de notre territoire ne permettait pas d'y découper des bandes régulières et de grandes dimensions" (p. 50) – explique PERRIN. La pratique de la vaine pâture a alimenté la cohésion à l'intérieur de la communauté villageoise, car elle demandait de la part des propriétaires qu'ils se mettent d'accord quant à l'organisation des espaces cultivés.

À côté de ces derniers, le paysage rural valdôtain était marqué par des terrains interdits à la vaine pâture, généralement représentés par des vergers plantés d'arbres fruitiers et surtout de jardins potagers, fort importants pour la survie des paysans, à qui ils fournissaient une partie considérable de l'alimentation. On y cultivait toute sorte de plantes potagères, mais aussi des plantes aromatiques et médicinales, ainsi que de la rhubarbe, de la réglisse, du groseiller, du cassis et des fleurs.

Néanmoins, c'est surtout la culture de la vigne qui suscite la stupeur des voyageurs dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, émerveillés de voir pousser ce type de cultivation sur les pentes ensoleillées des collines et des montagnes du Val d'Aoste, même à des altitudes très élevées (jusqu'à 1.300 mètres). Pour Joseph-César PERRIN, un élément qui a toujours façonné de manière caractéristique le paysage valdôtain est représenté par les treilles, déjà employées dans le haut Moyen Âge par Saint Ours, dans le but de conserver le plus possible la chaleur et d'éviter que les vignobles soient endommagés par le souffle violent de l'avalanche.

Malgré les modifications intervenues au fil des siècles, les murs en pierre soutenant les terrasses où l'on cultive les vignes sont encore visibles de nos jours en Vallée d'Aoste: à Donnas, Pont-Saint-Martin, mais aussi à Arvier et au Valdigne, on peut contempler même de nos jours les couleurs typiques du paysage valdôtain: le vert, le jaune et le gris.

Si les cultures constituent un élément indissociable du paysage rural en Vallée d'Aoste, les maisons en bois et pierre ne le sont pas moins. Marquées par un "chromatisme sobre" (p. 75), elles constituent, ainsi que l'affirmait Robert BERTON, la "conscience ethnique" du Val d'Aoste (p. 76). Regroupées en petits villages et en hameaux sur les pentes des collines et des montagnes, les maisons traditionnelles offrent au touriste et au voyageur une image de la communauté valdôtaine d'antan, où les valeurs de la solidarité et du dur travail étaient sans aucun doute dominantes.

Au point de vue historique si, dans la première partie du XIX^e siècle, on assista à d'importants travaux d'assainissement des marais (notamment, celui de Pollein et de Verraye), en raison de la croissance démographique de la région et du besoin conséquent de nouveaux terrains cultivables, vers la fin du siècle, s'affirma en revanche une tendance manifeste à l'abandon de l'activité agro-pastorale de la part des habitants de la Vallée d'Aoste. La première conséquence d'un tel abandon concerna la culture de la vigne, rendue particulièrement difficile entre autres par l'apparition d'une série de parasites, comme l'oïdium (1843), le mildiou (1886) et surtout le terrible phylloxéra (1896). La disparition des vignobles – exception faite pour la Basse Vallée et le Valdigne – a modifié donc considérablement la structure du paysage agropastoral valdôtain, en le dépouillant d'un élément caractéristique, à savoir la treille.

Enfin, l'émigration qui a marqué le XX^e siècle a largement contribué aux divers changements qui se sont opérés sur le paysage du Val d'Aoste, où seulement dans les années 1980, on a donné une nouvelle impulsion à certaines cultures autochtones, telles la pomme reneitte, ou certains crus renommés et typiques de la tradition. C'est que, comme le note PERRIN, une profonde modification de la mentalité s'est opérée chez les Valdôtains: si autrefois le labeur de la terre était en effet considéré comme un point d'honneur, car cette activité permettait de prolonger l'héritage familial, de nos jours ce n'est plus ainsi. L'avènement du tourisme saisonnier, la réalisation des différentes stations de ski, le développement du réseau des transports et la diffusion de l'industrie du bâtiment ont changé non seulement le paysage de la Vallée d'Aoste, mais surtout la mentalité de ses habitants, les éloignant progressivement de leurs origines et de leur identité culturelles.

Toutefois, comme le note encore Joseph-César PERRIN, on assiste au cours des toutes dernières années à un phénomène de retour des

jeunes générations à la pratique des activités agro-pastorales, à travers un emploi de plus en plus avisé et intelligent des nouvelles techniques de cultivation. Par cette voie, l’auteur du présent essai souhaite que la préservation du paysage valdôtain soit garantie, car “le rapport entre le paysage rural et notre peuple – forgé par lui, mais à son tour forger – à été l’humus sur lequel se sont développés notre identité, notre âme, notre civilisation alpestre. Le détruire c’est anéantir notre nationalité” (p. 136).

Simonetta VALENTI

Michele MASTROIANNI, “*Le rêve et son interprétation: livre de chevet d’Henri Bauchau ou Freud au chevet de l’écrivain?*”, dans Alessandra PREDÀ et Eleonora SPARVOLI (dir.), *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, Milano, LED, 2018, pp. 139-160, <http://www.ledonline.it/ledonline/856-livres-de-chevet.html>

Dans le beau volume *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, réunissant les interventions proposées au X^e Séminaire Balmas qui a eu lieu à Gargnano en juin 2017, trois essais concernent les littératures francophones: celui de Cristina BRANCAGLION dont on peut lire le compte rendu dans la section “Études linguistiques”, celui de Michele MASTROIANNI que je présente ici, celui de Francesca PARABOSCHI signalé dans la section de la “Francophonie des Caraïbes”.

Comme l’annonce le sous-titre de cet essai, “*La sourde oreille ou le rêve de Freud entre inconscient, psychanalyse et écriture*”, Michele MASTROIANNI propose une réflexion très soignée et très fine sur le vaste poème en prose “construit comme un itinéraire existentiel” (p. 141), publié par BAUCHAU en 1981, en se proposant de répondre à quelques questions capitales pour la compréhension de l’œuvre, de la vie et de la pensée de l’auteur belge.

Après avoir mis en lumière les idées de BAUCHAU sur l’essence de la poésie, vue comme la réalité de la profondeur “au fil d’une temporalité a-temporelle et mythique” (p. 142), comme trait d’union entre le passé et le futur, entre la remémoration et la projection, MASTROIANNI remarque que le texte choisi, qu’il définit comme “poème autobiographique, poème de rencontre avec Freud, poème de rêve ayant comme objet fondateur d’exégèse la parole freudienne” (p. 143), est complexe et hermétique, si bien que – pour en entamer l’analyse – il faut avoir recours aux écrits théoriques de BAUCHAU et plus spécialement

à *Rencontres avec Freud*, “essai conçu comme lieu de l’herméneutique du poème” (p. 148). En fait, l’étude approfondie et pénétrante de MASTROIANNI se construit comme un ensemble de renvois, imbriqués dans un constant jeu de miroirs, entre la biographie de l’écrivain, les idées exprimées dans l’essai, les images constitutives du poème, ayant au centre la figure de FREUD, protagoniste du rêve de BAUCHAU, mais aussi double de l’écrivain même, “figure de l’imaginaire et d’une forme identitaire dans laquelle [...] Henri Bauchau et Freud finissent par se correspondre sous l’effet d’un jeu de reflets d’images spéculaires, au miroir de la création poétique” (p. 151).

Ainsi, par le complexe itinéraire conçu grâce à “la présence consubstantielle” (p. 155) de FREUD à son chevet, grâce à la reconnaissance de la psychanalyse permettant la remémoration de l’enfance et l’émergence des images et du sens perdu venant de l’inconscient, BAUCHAU peut construire une nouvelle vision du monde et de lui-même, en réalisant “l’exigence fondatrice de [sa] vie: vivre en écrivain” (p. 154) et en donnant libre cours à l’imaginaire poétique de *La sourde oreille*.

Liana NISSIM

Fanny MAHY (dir.), “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones”, *Les cahiers du GRELCEF*, n. 9, mai 2017, https://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_09_numero.htm.

“La diversité des enjeux, esthétiques, discursifs, herméneutiques, ou même heuristiques potentiels du paradigme merveilleux décrit, souhaité, convoqué, regretté dans les œuvres de ce champ font l’objet de ce numéro. Le merveilleux est intimement lié au fait francophone, dès lors, du point de vue discursif, comme le laissent découvrir les articles rassemblés ici”, souligne Laté LAWSON-HELLU dans son éditorial “Le merveilleux et le texte francophone” (p. 11). Fanny MAHY, dans son introduction “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones” (pp. 13-14) souligne un dépassement des théories de TODOROV dans le traitement du thème tout en annonçant l’ampleur et la richesse du merveilleux, de l’étrange et du fantastique au sein des littératures francophones en tous les temps et toutes les époques.

Le volume se divise en quatre parties principales qui correspondent aux divers domaines géographiques francophones. Nous rendrons compte ici des articles concernant la littérature belge d’expres-

sion française et nous renvoyons aux sections de “Francophonie de l’Afrique sub-saharienne”, “Francophonie des Caraïbes”, “Francophonie du Québec et du Canada” pour les autres contributions.

La section “France et Belgique” (pp. 251-329) se compose de cinq articles; nous allons présenter les contributions centrées sur la littérature belge et nous nous limitons à signaler celles portant sur la littérature hexagonale: “Ésotérisme et mysticisme dans le roman colonial français du XX^e siècle” de Jean-Bernard EVOUNG FOUUDA (253-265); “Fantastique *Onuphrius!* Humour et réflexivité de la chose fantastique chez Théophile Gautier” de Valentin TRABIS (pp. 267-284). Une étude est consacrée au cinéaste, écrivain et dramaturge français Eugène GREEN: “Le fantôme et le Réel. L’image transcendante dans le cinéma d’Eugène Green” de Arnau VILARÓ MONCASÍ (pp. 285-300).

Bacary SARR est l’auteur de l’article “Esthétique de l’hésitation et de l’incertain dans la littérature fantastique belge: *La Truie* de Thomas Owen et *Malpertuis* de Jean Ray” (pp. 301-314). Le critique choisit deux textes phares de la littérature fantastique belge, pour mieux approfondir l’importance sémantique et fonctionnelle de l’hésitation. Après une brève confrontation entre différents ouvrages théoriques sur le sujet, SARR étudie les deux cas d’hésitation dans les romans sélectionnés. Le critique montre d’un côté comment “le lecteur de *La Truie* tente vainement de déjouer les pièges qui lui sont tendus grâce à la puissance de séduction du narrateur. Ce dernier étant tantôt omniscient, tantôt dans la même zone d’hésitation que le lecteur et le personnage” (p. 306) et d’un autre côté SARR explique comment l’hésitation dans *Malpertuis* “ne se place plus uniquement dans le cadre du narrateur, du personnage ou du lecteur. Le champ de l’hésitation s’élargit [...] jusque dans les supports de l’information narrative, que constituent les documents-manuscrits rédigés par d’autres narrateurs, d’autres ‘je’” (p. 308). SARR analyse la naissance d’un véritable effet d’angoisse et d’incertitude subjuguant le lecteur, d’où sa difficulté de déchiffrement et le malaise qui en découle concernant entre autres son activité critique vis-à-vis du texte, des personnages et des narrateurs. Suit l’étude de Fanny MAHY “Pour une lecture fantastique de l’affaire Dutroux: ‘Le grand méchant Marc’ de Nicolas Ancion” (pp. 315-329). Le critique réfléchit sur la transfiguration de et par la littérature de la figure du criminel en s’appuyant sur le cas de Marc DUTROUX, dont elle analyse le traitement au niveau médiatique et littéraire. Elle travaille notamment sur l’article de Marc LITS intitulé “L’affaire Dutroux: la création médiatique d’un monstre” et sur la nouvelle de Nicolas ANCION “Le grand méchant Marc”. Au cœur de ce récit est le monologue d’un personnage s’appelant Marc Dutroux; MAHY prouve comment “il est possible de lire ce texte, non seulement comme une méprise absurde, mais aussi comme celle d’un seul et unique Dutroux qui, tapi dans l’ombre des lignes, s’inventerait un

double pour s'échapper de lui-même. [...] une fuite de soi au moyen du dédoublement de soi" (p. 317). Le critique mène une étude très intéressante et très bien circonstanciée sur l'"image profondément modifiée d'un criminel non plus perçu de l'extérieur et figé dans sa monstruosité mais bien de l'intérieur, dans un rapport psychotique plus intime et plus complexe se jouant des catégories établies entre bourreaux et victimes" (p. 326).

Francesca PARABOSCHI

FRANCOPHONIE DU MAGHREB

DANIELA MAURI

Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIT (dir.), *Littératures maghrébines au cœur de la francophonie littéraire, Volume I: Écrivains d'Algérie*, Paris, L'Harmattan, 2017, 336 pp.

Ce volume est un recueil d'essais consacrés aux auteurs algériens les plus significatifs, depuis KATEB Yacine et Mahammed DIB jusqu'à Salim BACHI et Zahia RAHMANI. Toutefois dans leur vaste introduction ("Singularité et pluralité de la francophonie littéraire du Maghreb", pp. 11-51) les directeurs du recueil offrent une vision d'ensemble sur le concept de francophonie littéraire et sur les "littératures issues des trois pays du Maghreb, à savoir l'Algérie, le Maroc et la Tunisie" (p. 15), en soulignant qu'elles se distinguent "par, d'une part, l'expression écrite de différentes cultures qui empruntent beaucoup à l'oralité et, d'autre part, par la coexistence de plusieurs langues autochtones (arabe classique, dialectal, berbère) avec le français métropolitain" (p. 16). Les deux auteurs proposent un aperçu synthétique du processus évolutif de ces littératures, ainsi qu'un tableau d'ensemble des thèmes, des structures et des écritures, en relevant les différences désormais existantes entre les trois pays. Ils s'arrêtent plus particulièrement sur la complexe problématique de la langue d'écriture et ils passent en revue la position assumée au fil du temps dans chaque pays et par plusieurs écrivains relativement à l'usage du français, tout en affirmant que très souvent, désormais, le français "ne symbolise plus [...] le pouvoir dominant d'une puissance coloniale, mais un véhicule intellectuel [...] permettant de réaliser une communication universelle" (p. 25). Ce choix d'ailleurs ne met nullement en cause l'appartenance identitaire et culturelle, au point qu'"une sorte de 'troisième' langue à la croisée du français et de l'arabe" peut surgir (p. 36), comme le prouvent, par exemple, le Marocain Abdelkébir KATIBI dans *Amour bilingue* (1983) ou le Tunisien Tahar BEKRI, dont la "pratique poétique se fait dans une langue de syntaxe arabe et de lexique français. Une langue de partage, à la confluence de plusieurs civilisations" (p. 40). Après avoir ainsi reconnu les caractères communs d'une part et les positions spécifiques d'autre part des littératures francophones du Maghreb, les auteurs n'oublient pas d'évoquer la lit-

térature réalisée en France “par la deuxième ou troisième générations issues de l’immigration maghrébine” (p. 42) et “les voix migrantes en dehors de l’hexagone” (p. 43).

Même si dans cette introduction REDOUANE et BÉNAYOUN-SZMIT n’annoncent que des textes concernant le Maroc et la Tunisie (qui seront l’objet du second volume présentant la même introduction), cet ouvrage – comme je l’annonçais en ouverture – est entièrement consacré à l’Algérie. Il s’ouvre par un essai de Mohammed YEFSAH, “Poétique de l’engagement dans *Nedjma* de Kateb Yacine. Lutte nationale et lutte de classes” (pp. 55-67), qui reprend les données et les thèmes bien connus du grand roman publié en 1956, “loin de tout simplisme ou manichéisme” (p. 56), en s’arrêtant sur l’opulence des colons, la pauvreté et l’exclusion des colonisés, les barrières auxquelles toujours doit s’arrêter l’élite algérienne, “malgré son désir [...] d’avoir une place dans le système colonial” (p. 58), la violence “en tant qu’ultime choix pour se défendre contre la férocité et l’oppression des colons” (p. 61), les conflits de classes de ces derniers qui “se résolvent dans l’union face aux colonisés” (p. 63), le personnage de Nedjma étant lu comme l’“allégorie de la nation [...] à protéger et à retrouver” (p. 62).

“Dénonciation et évolution du stéréotype arabe dans la trilogie de Mohammed Dib” (pp. 69-100), de Yamina ZINAI, propose une relecture éminemment linguistique des trois premiers romans de DIB (*La Grande maison*, 1952; *L’incendie*, 1954; *Le Métier à tisser*, 1957), dont l’écriture (réaliste) est l’arme choisie “pour déraciner puis effacer de l’inconscient collectif français la stéréotypie de l’Arabe, et ce en le donnant à voir dans sa réalité quotidienne” (p. 73). Après un examen du code linguistique (vocabulaire et syntaxe), des macrostructures sémantiques et du code stylistique, tous empruntés au réalisme et à la lisibilité du texte, qui témoignent de l’engagement politique de l’auteur disant “l’extrême pauvreté d’un peuple” (p. 79) tout en faisant cohabiter en même temps “deux univers de références culturelles totalement différents” (p. 82), ZINAI examine de plus près la problématique des stéréotypes: elle constate l’omniprésence du thème de la faim, signifié par le recours à “toutes les figures stéréotypées contenant le lexème *pain* de la langue française” (p. 87); elle montre ensuite comment les trois romans dénoncent que “les privations, la peur des lendemains sans pain” (p. 87), les conditions déplorables du travail, sont le lot des indigènes pauvres, poussés par la souffrance et le découragement jusqu’à la violence autodestructrice et à l’intériorisation fataliste de l’image dévalorisante de soi imposée par le colon; mais elle explique aussi comment une résistance prend vie petit à petit, capable de rejeter tous les stéréotypes construits par le colonat.

Kahina BOUANANE, dans “Assia Djebar à travers une identité hybride” (pp. 101-114), après un énième résumé de la littérature algérienne et de ses positionnements par rapport à l’emploi de la langue

française, analyse “l’écriture du questionnement sur le dire identitaire” (p. 103) dans *La disparition de la langue française* (2003) d’Asia DJEBAR. On constate “la situation de bilinguisme” (p. 105) de la romancière et l’interaction des deux langues, le français et l’arabe; on approfondit le thème de la “quête identitaire du personnage principal” (p. 106) et son échec, provoqué par son incapacité à reconnaître ‘son’ Algérie dans l’Algérie des années 1990. Cependant l’article, assez chaotique et plein de répétitions, est si maladroit qu’on n’arrive pas à bien le suivre.

Beaucoup mieux structuré, l’essai suivant, “*Timimoun* de Rachid Boudjedra, ou le désert dit” (pp. 115-133), de Fadila CHAABANE, propose une analyse fine et ponctuelle du roman cité dans le titre, en approfondissant les significations lexicales et la valeur des thèmes et des motifs (l’eau, le sang, la peur, la main, la moiteur, le miroir, le regard et la vision...), en mettant en lumière les données structurales (la simultanéité entre énonciation et énoncé, les anachronies sur le passé du narrateur, le récit construit en monologue intérieur, la fonction cathartique de la négation, les “passages descriptifs faits de métaphores, d’images poétiques [...] centrées sur la thématique du désert” (p. 128), duquel on analyse à fond la dimension symbolique, pour enfin montrer que *Timimoun* constitue une quête réussie, une sorte d’auto-analyse permettant au narrateur-personnage de “guérir et retrouver sa voie” (p. 131). Fadila CHAABANE est aussi l’auteure de l’étude suivante, “Nabile Farès. La parole vive du Récitant” (pp. 135-152), tissant l’éloge de l’écrivain dont elle se déclare une des premières spécialistes. Après avoir constaté que l’œuvre de Nabile FARÈS est construite sur la centralité de la parole et de la voix vive, car “l’oralité occupe une place de choix dans ses écrits” (p. 138), elle analyse plusieurs exemples d’oralité, les thèmes et les motifs liés aux voix salvatrices, le personnage-narrateur nommé Brandy Fax-Mqides, sa quête d’identité, sa dénonciation des “injustices d’un pouvoir totalitaire” (p. 148), son attitude d’homme révolté. CHAABANE s’arrête enfin sur le thème de l’exil qui, chez FARÈS, “est [...] considéré comme un passage obligé [...] face aux pouvoirs meurtriers” (p. 149), pour conclure sur la fidélité de l’écrivain à ses principes, sur sa voix qui “s’est toujours élevée pour défendre les siens [et] protester contre toutes les spoliations” (p. 150).

Dans “La dynamique de l’écriture et ses inflexions dans les romans de Rachid Mimouni” (pp. 153-167), Faouzia BENJELID propose une réflexion sur les multiples variations structurales de la production de Rachid MIMOUNI, “pour déceler les dimensions d’un texte romanesque en évolution” (p. 154); en passant en revue les romans écrits sous l’urgence des événements historico-politiques BENJELID constate que “c’est toute une vision de la société de Mimouni et de ses choix idéologiques qui se trouvent impliqués dans son écriture subordonnée

aux contraintes de l'Histoire" (p. 160); mais c'est la trilogie (*Le Fleuve détourné*, 1982; *Tombéza*, 1984; *L'Honneur de la tribu*, 1989), présentée par la suite, qui manifeste une "esthétique surprenante" (p. 160), consacrant l'œuvre de l'écrivain, grâce au travail sur le langage et la structure, qui engendre "une écriture subversive" (p. 160). L'analyse synthétique mais pointue des trois romans prouve comment, par la désintégration des charpentes narratives traditionnelles, la fragmentation et l'éclatement des structures, ils présentent "tous les ingrédients de la transgression" (p. 164) pour "un discours dénonciateur du dysfonctionnement social" (p. 164), l'écrivain se considérant comme un "guetteur vigilant prêt à dénoncer les dangers qui menacent la société" (p. 165).

Malika HADJ-NACEUR, dans "Tahar Djaout: la poésie se joue à deux" (pp. 169-185), note l'"infiltration constante et féconde du verbe poétique" (p. 171) dans la production très variée de Tahar DJAOUT (assassiné le 26 mars 1993) et choisit d'étudier les recueils de poésie, dont l'écriture "vaut son pesant d'or en pays de dictature" (p. 184). En effet, par la métaphore du masque et du dédoublement scriptural, DJAOUT exprime le "ressenti collectif tragique [...] des poètes et des écrivains" (p. 171) ainsi que leur "insoumission au diktat des idées imposées" (p. 171). Cet essai, si passionné et si bien construit, analyse le recours à une "charge caricaturale" et à une "stratégie d'aveu-dérision" (p. 177) capables de mettre en relief "les ressources créatrices dérangeantes et subversives du verbe poétique" (p. 178); de même, l'examen des fonctions allégoriques des images symboliques (comme le scorpion, l'astre solaire et surtout la figure du clown) prouve que c'est "grâce au jeu des connivences [...] symboliques des mots qui rusent avec l'insupportable" (p. 181) qu'on arrive à refouler la peur et à donner "sens aux rêves de renouveau" (p. 181).

Dans "La représentation de l'univers clandestin chez Hamid Skif dans *La géographie du danger*" (pp. 187-197) Meriem ZEHARAOUI étudie la thématique de l'exil dans le dernier roman de Hamid SKIF (1951-2011, de son vrai nom Mahamed BENMEBKHOUT), romancier et journaliste, échappé "de peu à deux tentatives d'assassinat" (p. 187) et contraint à l'exil "tant sa plume acerbe dérangeait" (p. 187). Le protagoniste de *La géographie du danger* (2005) est un sans-papiers, dans une ville européenne "étrangement futuriste, dirigée par l'extrême droite [...], où les clandestins sont traqués sans répit" (pp. 187-188) par les patrouilles de la police. La première partie de l'essai analyse la représentation de ce personnage et de l'espace investi, en soulignant avant tout l'anonymat du protagoniste/narrateur, ce qui d'une part exalte sa situation de clandestinité et d'autre part fait de lui le "porte-voix de tous les étrangers dans sa situation" de marginalisé (p. 189); les lieux sinistres du roman font de l'Europe un milieu hostile, qui condamne les sans-papiers à une solitude absolue, à l'exclusion so-

ciala puis à la mort; mais il n'y a plus, dans ce roman, l'habituel écart entre la terre natale et celle de l'exil, car "les deux espaces sont pareillement synonymes de persécution" (p. 192). Dans la seconde partie de son essai, ZEHARAOUI analyse les modalités d'une écriture qui apparaît disloquée et parcellaire; il y a d'une part des digressions vers le passé, confiées à des voix évoquant "la saga familiale du narrateur, dévoilant [...] des générations soumises à de perpétuelles persécutions" (p. 194), il y a d'autre part des séquences digressives en italiques sur la vie fictive de personnages côtoyés, imaginée par le protagoniste; après l'arrestation et l'annonce de sa mort certaine, le récit se clôt sur un déroutant changement narratif, où un 'nous', "désignant les vagues d'émigrés qui s'échouent sur les rivages européens" (p. 195) adressent au 'vous' des occidentaux un discours "agressif, voire belliqueux" (p. 195) qui est en même temps une dénonciation des injustices subies et la certitude de l'inéluctable continuation des vagues migratoires.

Rim MOULOUDJ présente "*Les Amants désunis* d'Anouar Benmalek ou la démythification/ démythification de l'Histoire" (pp. 199-207); après avoir précisé que BENMALEK choisit souvent pour toile de fond les bouleversements de l'Histoire mondiale, mais toujours "telle que vue et vécue par les plus démunis" (p. 200), le critique souligne que le roman cité dans le titre (publié en 1998) "revient [...] sur la violence des blessures de l'Algérie colonisée et l'horreur du terrorisme islamiste" (p. 202), en proposant "une lecture plus lucide [...], moins idéaliste et moins univoque" (p. 204) de la guerre d'Algérie (à côté des cruautés affreuses des soldats français on représente les horreurs perpétrées par les combattants du FLN) aussi bien que des événements des années 1990 (au "dévoilement sans fard de la violence des crimes terroristes [...] [s'accompagne la] dénonciation claire des débordements des autorités dans la lutte contre ce fléau", p. 206). Aussi ce roman, comme l'œuvre de BENMALEK dans son ensemble, se distancie-t-il "de tout manichéisme pour dévoiler les événements dans toute leur complexité" (p. 206).

Les deux essais suivants sont consacrés à Malika MOKEDDEM. Dans le premier, "Les récits de Malika Mokeddem: espace de l'écriture de l'écart et de la subversion" (pp. 209-224), Dalila BELKACEM réfléchit sur le poids de l'autobiographie et de l'auto-fictionnel dans le genre romanesque choisi par l'écrivaine comme un moyen pour "se raconter plus librement [...] [et pour] se distancier de son passé" (p. 213), distanciation qui se réduit de plus en plus, si bien qu'elle "tend vers le zéro" (p. 213) dans *Mes Hommes* (2005), qui prouve "la portée autobiographique de son projet narratif" (p. 213). L'essai répète à loisir ces notations, pour conclure que "l'écrivaine se joue des catégories génériques et brise toute convention établie" (p. 221). Pour sa part, Assia KACEDALI, dans "Re-conter ou le retour obsessionnel de l'indicible chez Malika Mokeddem" (pp. 225-236), s'interroge sur la signi-

fiction des répétitions de certains épisodes, qui donnent même l'impression que MOKEDDEM "n'est l'auteur [...] que d'un seul livre" (p. 225). En réalité, tout en revenant sur le problème de la classification générique entre fictionnel et autobiographique, KACEDALI propose une excellente analyse (malgré une mauvaise relecture des épreuves, qui nuit à la lisibilité des pages 230-231) de quatre ouvrages, en montrant que les reprises textuelles (preuves "que le vécu est et demeure le terreau de la conteuse", p. 233) "ont pour fonction de réparer les déchirures de l'existence" (p. 235), de libérer des frustrations et des traumatismes qui ont marqué le chemin de liberté et d'émancipation de l'écrivaine.

Dans le remarquable article "Folie, corps et violence: images de femmes dans l'œuvre romanesque de Leïla Marouane" (pp. 237-252), Birgit MERTZ-BAUMGARTNER (après une synthèse sur l'écriture algérienne au féminin et une présentation de la journaliste et romancière Leïla MAROUANE, obligée de quitter l'Algérie à cause de l'intégrisme de années 1990) propose une analyse des personnages féminins dans les quatre premiers romans de l'écrivaine, tous situés en Algérie; dans un premier temps MERTZ-BAUMGARTNER étudie le thème de la folie ("fil rouge qui parcourt [toute] l'œuvre romanesque", p. 240) et le thème de la violence subie mais ensuite exercée par les femmes, poussées par le désespoir et la fureur à "des actes d'une extrême violence" (p. 241), accentuée par le "vocabulaire simple et précis [...], [par] le ton neutre, détaché, laconique" (p. 242). La seconde partie de l'essai se concentre sur les thèmes du corps et de la sexualité féminins, au centre des romans de MAROUANE, qui donne une légitimité à la sexualité féminine "et revendique son autonomie et sa liberté" (p. 247) dans un "style crû et alerte" (p. 248), si bien que l'article se clôt par la constatation chez l'écrivaine "d'un art de la provocation et de la transgression" thématique et stylistique (p. 249).

Beate BURTSHER-BECHTER, dans "Le jeu inter-générique dans *La dernière nuit du Raïs* de Yasmina Khadra" (pp. 253-266), analyse le récit publié en 2015 que le célèbre auteur algérien a consacré à Mouammar KADHAFI, capturé, lynché et tué le 20 octobre 2011. Quoique édité comme un roman, le texte, écrit à la première personne, "oscille entre des genres différents" (p. 253), ce que l'essai prouve d'une manière très convaincante, en y repérant l'autobiographie fictive, le roman psychologique, l'(anti)-épopée (dont "le personnage principal se présente à la fois comme un héros et un anti-héros", p. 258), la tragédie classique enfin, car "la fatalité joue un rôle très important dans ce roman; [...] Khadafi sort vaincu de sa confrontation avec des forces supérieures, il doit accepter son destin et subir la mort", p. 262). BURTSHER-BECHTER remarque, en conclusion, que le recours à ce mélange de genres crée "des effets de réalisme" (p. 263), non pas pour "expliquer 'le monde

réel' dans son ensemble" (p. 264) mais pour trouver une langue "qui renvoie au monde réel sans être mimétique" (p. 264).

Dans "De la dystopie contemporaine: 2084: la fin du monde de Boualem Sansal" (pp. 267-286) Robert ELBAZ se sert du roman cité dans le titre, publié en 2015, pour illustrer le "renouveau fulgurant" (p. 267) du genre de la dystopie. Il analyse les rapports entre cette œuvre et 1984 de George ORWELL, qui "s'intègre au tissu textuel même de 2084" (p. 268) dans "une symbiose littéraire [...] réussie" (p. 272)¹; cependant, si "le monde d'Orwell est d'un pessimisme indépassable" (p. 270) dans le roman de SANSAL la fin "demeure suspendue, et donc ouverte" (p. 270), recelant l'hypothèse que toute conscience est susceptible d'un éveil. Cependant, avant d'arriver à ce signe d'espoir, le roman donne un tableau effrayant du totalitarisme qui sévit dans le pays imaginaire d'Abistan; l'étude des structures du temps montre que toute notion de devenir, donc d'Histoire, est effacée, en instaurant "un éternel présent" (p. 274); de même l'espace, dans le totalitarisme religieux de 2084, s'avère comme une totalité sans faille, sans ouverture, "infiniment occupé par la divinité" (p. 276), si bien que la population, confinée dans son quartier ou engagée dans un pèlerinage (le seul type de circulation consentie, aux itinéraires "balisés et contrôlés à outrance", p. 276), n'a même pas la notion de ce qu'est une frontière. D'ailleurs un contrôle absolu s'exerce sur tous les aspects de la vie, les vêtements, la nourriture (imbibée de narcotiques), la langue ("une langue conçue pour faciliter l'obéissance", p. 281) provoquant "un état de robotisation linguistique [...] qui va de pair avec la désintégration de l'individu" (p. 283).

Yamina MOKADDEM, dans "L'exofiction, de la biographie à la fiction littéraire dans *Le dernier été d'un jeune homme* de Salim Bachi" (pp. 287-306), réfléchit sur le livre cité dans le titre (publié en 2013), ancré sur un fait biographique d'Albert CAMUS (qui est le personnage-narrateur), son voyage au Brésil en 1949. Dans le parcours d'un 'je' qui est en même temps individuel (CAMUS) et multiple (car "il est aussi [...] l'émanation du romancier lui-même et des divers essais sur Camus", p. 289), une place importante est réservée à "la position de Camus par rapport à l'Algérie et aux Algériens" (p. 290) grâce à la voix intérieure évoquant "ses doutes et ses peurs, en s'interrogeant sur le devenir des siens et de son pays" (p. 291); de longues analepses permettent aussi au narrateur de revenir sur sa jeunesse et sur certains épisodes de sa vie en Algérie. L'analyse de MOKADDEM prouve que cet ouvrage est pour Salim BACHI "comme la revendication d'une filiation à travers

1 Le critique renvoie aussi, pour certaines analogies, au roman de Thomas MANN, *Der Zauberberg*, dont le titre est inexplicablement cité en anglais!

une démarche réflexive établie en faveur d'un détour essentiel vers autrui" (p. 305).

"Passé colonial, langue d'écriture et plurilinguisme. Approche de l'œuvre de Maïssa Bey" (pp. 307-320), d'Ana SOLER, reprend une énième fois la problématique du français adopté comme langue d'écriture, s'arrêtant ensuite sur l'œuvre de Maïssa BEY, pour laquelle l'emploi du français se fait naturellement, "sans aucune arrière-pensée d'ordre politique ou historique" (p. 312); en même temps son œuvre est émaillée du plurilinguisme, dont SOLER analyse minutieusement les diverses occurrences et leur traitement textuel.

Enfin, Alison RICE, dans "L'art d'écrire sans réserve: *Made in Algeria* de Zahia Rahmani" (pp. 321-333) présente le catalogue de l'exposition *Made in Algeria – Généalogie d'un territoire*, organisée au MuCEM en 2016 par Zahia RAHMANI, écrivaine qui a quitté l'Algérie à l'âge de cinq ans, "en tant qu'enfant de harki" (p. 322).

Je m'excuse pour la longueur de cette fiche de lecture, mais le vaste panorama de la littérature algérienne offert par ce volume méritait – me semble-t-il – une analyse attentive, car il constitue sans doute un apport significatif pour tous ceux qui aiment et étudient les littératures maghrébines.

Liana NISSIM

Najib REDOUANE, Yvette BÉNAYOUN-SZMIDT, *Littératures maghrébines au cœur de la francophonie littéraire, Volume II, Écrivains du Maroc et de Tunisie*, Paris, L'Harmattan, 2017, 370 pp.

Le volume s'ouvre sur une introduction très vaste (pp. 11-51), la même qui est proposée dans le premier volume de cet ouvrage, présenté dans le compte rendu de Liana NISSIM qui précède directement celui-ci. Je renvoie donc à ce recueil d'études consacrées aux écrivains de l'Algérie.

La première partie du volume II, concernant les écrivains du Maroc (pp. 53-286), commence par une contribution de Mohamed EL BOUAZ-ZAOUI, "Praxis intertextuelle et entre-deux culturel dans quelques textes de Driss Chraïbi" (pp. 55-67). L'auteur affirme: "Dans le texte chraïbien, les références à d'autres textes ne manquent pas. Cet article ambitionne d'analyser quelques aspects de l'intertexte dans l'œuvre de cet auteur. Pour des impératifs méthodologiques, nous articulons notre analyse en trois moments distincts. Après un essai de défi-

nition du concept de l'intertextualité, nous aborderons les références que font les textes de l'auteur à la culture de l'imaginaire de l'Orient avant de nous pencher sur les références faites à l'Occident" (p. 55). Tout en citant BAKHTINE, Julia KRISTEVA et GENETTE, et leurs concepts respectifs d'intertextualité, BOUAZZAOUI approfondit plutôt l'intertextualité du point de vue sémantique et utilise le terme de *référence* qui renvoie aux concepts de citation et d'allusion. Il affirme aussi que la littérature du Maghreb de langue française se trouve à la confluence de deux traditions et cultures différentes, l'orientale et l'occidentale; ainsi les auteurs accumulent un double bagage culturel. L'œuvre de CHRAÏBI foisonne d'intertextes, mais, en ce qui concerne la culture de l'Orient, la référence au texte coranique est la plus évidente; à ce propos, l'auteur de l'article cite plusieurs sourates présentes dans différents ouvrages chraïbiens. D'autres références orientales sont constituées par la poésie arabe classique du VII^e et VIII^e siècle qui exalte l'identité culturelle islamique, tandis que les *Mille et une nuits* suggèrent à l'écrivain des descriptions exotiques. Le soufisme aussi est une autre source d'inspiration. En ce qui concerne par contre les influences occidentales, BOUAZZAOUI cite la Bible et notamment la Genèse. Il relève aussi, entre autres, des citations directes de GOETHE, HUGO, GIDE et CAMUS. Tout cela montre la culture hybride de CHRAÏBI et témoigne de son érudition et du caractère universel de son écriture.

Abdellatif ATTAFI ("Entre les impositions d'hier et d'aujourd'hui dans *La civilisation, ma mère!*...de Driss Chraïbi", pp. 69-79) se concentre sur un seul roman de l'auteur marocain, où l'action narrative (qui commence dans les années 1930 et se termine juste après 1956) est centrée, comme le titre l'annonce, sur le personnage de la mère et présente une famille marocaine urbaine, traditionnelle et bourgeoise. La 'civilisation' citée dans le titre se réfère au contexte arabo-marocain et franco-occidental, tandis que la 'mère' représente le premier pilier de cette civilisation. Dans la première partie du texte l'analphabétisme de la mère ne lui permet pas de jouer pleinement son rôle de transmission, mais CHRAÏBI lui attribue, en revanche, une richesse intuitive et une sagesse profonde. "L'auteur – affirme ATTAFI – met [la mère] dans une relation pédagogique inversée où ce sont ses enfants qui lui apprennent, aussi bien la civilisation des objets que celle des idées. L'auteur se superpose souvent au narrateur et, en écrivant ce roman, il fait un travail de mémoire sur une époque, son enfance, et sur sa mère, d'ailleurs plus fictive que réelle, ce qui le conduit à réfléchir sur la condition des femmes dans la société arabe qui les cloître comme des bêtes et qui les voile. La mère, une fois conquis son 'être', veut s'occuper aussi de l'indépendance de son pays: la conférence d'Anfa à Casablanca est pour elle une occasion pour réunir une délégation féminine afin de rencontrer le général DE GAULLE. Dans ce roman, donc, CHRAÏBI montre une mère qui résiste à l'effacement de

sa culture, à la tradition qui la veut muette et qui, en se saisissant de la civilisation des idées, décide de combattre pour l'essentiel: un peu plus de justice entre l'homme et la femme.

Dans "Mohammed Khaïr-Eddine, le déterreur d'H(h)istoire(s)" (pp. 81- 97), l'écrivain dont s'occupe Bernadette REY MIMOSO-RUIZ est défini dans le titre de l'article comme un déterreur d'(H)histoire, même s'il n'a jamais voulu être un historien. Dans son roman *Agadir* il a même exprimé sa méfiance envers l'écriture de l'Histoire. Toutefois, dans sa production, les allusions historiques sont très fréquentes et nous offrent des éléments d'un passé légendaire ou d'un passé récent. En réalité, donc, l'écrivain marocain – affirme l'auteure de l'article – "dans sa prose poétique associe les deux sens du terme 'histoire'. [...] Le propos de cette étude sera d'observer les liens tissés entre les fulgurances poétiques des romans et les événements historiques du Maroc dans leur dimension de résistance à l'ordre liberticide" (p. 82). L'écrivain, né en 1941, a connu la colonisation, les espérances de l'indépendance et la répression du règne d'HASSAN II, ce qui l'a poussé à émigrer en France où il a écrit la majorité de sa production qui est très variée: poésie, roman, théâtre. Son premier ouvrage est *Agadir*, qui parle du séisme de 1960, et qui est un mélange de genres où la forme théâtrale est en réalité un songe. Dans ses œuvres on peut rencontrer des personnages du passé légendaire, ceux des années de la colonisation et ceux du contemporain marocain. Parmi les premiers la figure de la reine berbère KAHINA, très présente aussi dans les récits oraux, incarne la résistance de son peuple au pouvoir dominant. CHEIKH EL ARAB est rappelé dans le roman *Agadir*, en tant que personnage résistant à la colonisation, déçu après l'indépendance du Maroc. KHAÏR-EDDINE pose aussi son regard sur l'histoire immédiate et "restitue [...] le drame marocain privé de la jouissance de l'indépendance et soumis à la volonté absolue du tyran." (p. 89). L'auteur se fait bien "déterreur de l'Histoire" (p. 94) à travers les variations des genres et des registres linguistiques "signifiant par-là que rien n'est figé, rappelant les lacunes de la mémoire, volontaires et inconscientes, que seule la poésie est apte à combler. [...]" (*Ibid.*).

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ est aussi l'auteure de la contribution suivante: "Abdelkébir Khatibi: *Amour bilingue* ou la passion tourmentée" (pp. 99-109). Dans la production de cet écrivain le débat entre langue maternelle et langue du colonisateur français est omniprésente. La critique s'occupe en particulier du roman *Amour bilingue*, les troisième volet d'une trilogie romanesque. Le sujet de cette œuvre "s'éloigne souvent des égarements du cœur pour se tourner vers ceux des deux langues se confrontant dans le couple sans parvenir à se trouver" (p. 101). Cet amour né d'un seul regard est, cependant, peu à peu rongé par la jalousie, et, à cet égard, l'auteure de l'article retrouve une autre influence agissant sur le roman de l'écrivain marocain: celle

de PROUST et notamment celle de l'amour de Swann pour Odette. Dans le cas de KHATIBI, par ailleurs, en s'inspirant de la pensée de DERRIDA dont il était ami, "la traduction de la jalousie repose sur l'ina-déquation des deux langues et la rivalité qui s'installe entre elles: 'la langue elle-même était jalouse' car impuissante à posséder et inquiète de perdre ce qu'elle croyait lui appartenir" (p. 103). La jalousie 'dés-orientée' et pour l'écrivain cela correspond à la perte de l'Orient, de sa langue natale, l'arabe. Toutefois, l'hospitalité offerte à la langue française de l'écriture, à côté de la langue arabe de la parole, permet au romancier la conquête, "parfois douloureuse, parfois jouissive, d'une identité recomposée, multiple, mais cohérente" (p. 108), utile pour reconnaître l'autre et comprendre soi-même.

Khalid HADJI, dans son article (qui n'est pas toujours de facile lecture) "Du sujet au poème: de la crise chez Mohamed Loakira dans *Contre-jour* et *Confidences d'automne*" (pp. 111-126), souligne que chacun des deux recueils cités dans le titre est défini par leur auteur comme "poème-récit", "ce qui installe, avant même de commencer la lecture, une sorte de perturbation de la réception du texte à un moment où le genre poétique est de moins en moins édité et encore moins lu" (p. 112). HADJI rapproche la crise du poème et la crise de l'être et, après avoir cité un morceau poétique de LOAKIRA, il explique que "la crise est une rupture non pas rapide d'un équilibre, mais un changement lent qui provoque l'ébranlement de la personne [...]. D'où la présence du lexique familier ou vulgaire du poème [...]." (p. 114). Ainsi, la poésie de cet auteur montre une progression vers l'anarchie de l'être et, par conséquent, elle emprunte la voie de l'ambigüité. "La dépréciation de l'épaisseur banale de la réalité comme culture est explicitement exprimé par Loakira [...], et c'est ici d'ailleurs où réside l'innovation poétique qui fait que c'est le discours du poème qui entame sa propre remise en question." (p. 119).

Maya HAUPTMAN consacre sa contribution à: "Tahar Ben Jelloun conteur sublime et 'historien d'aujourd'hui'" (pp. 127-137). Elle nous offre un beau portrait de cet écrivain qui se définit lui-même comme 'concerné'. C'est un conteur qui prend pour héros le prolétariat et qui a été influencé par de grands metteurs en scène tels que Orson WELLS, FELLINI et BUÑUEL. Suite à un doctorat en psychiatrie sociale obtenu en France, il s'est occupé directement des problèmes des immigrés en constatant leur solitude, leurs problèmes d'intégration et il a aussi rendu conscients les lecteurs des problèmes liés à la famille patriarcale marocaine "où l'individu [est] nié, étouffé, emprisonné par des coutumes séculaires" (p. 128). Il s'occupe aussi de la condition des femmes, en affirmant que l'aliénation patriarcale de celles-ci se double de celle de la domination coloniale. En parlant des femmes, mais aussi des hommes, il ajoute qu'ils restent très souvent liés à des croyances et à des figures, tels les djinns ou les marabouts et les sorciers, qui font

partie des traditions marocaines. JELLOUN s'intéresse aussi activement à des problèmes concernant le racisme dont les travailleurs immigrés souffrent profondément sans pouvoir se construire une identité définie, tandis que leurs enfants, nés en France, s'éloignent de la tradition et de la religion, ce qui creuse un fossé entre les générations. Il cherche aussi à souligner la différence entre islam et djihadisme, en écrivant un livre très célèbre: *Le Terrorisme expliqué à nos enfants* (2016). HAUPTMAN observe enfin que JELLOUN insère très souvent dans ses ouvrages la figure du fou du village, emblématique et 'nécessaire' à la société en tant que bouc émissaire. L'écrivain, grand admirateur de FOUCAULT, se réjouit du fait qu'au Maroc les fous ne subissent aucune forme d'enfermement où les institutions exercent nécessairement un pouvoir politique. Dans *Cette aveuglante absence de lumière* il s'insurge notamment contre l'emprisonnement des détenus politiques, ce qui les amène progressivement à la folie.

Anouar BEN MSILA consacre son article "Edmond Amran El Maleh, culture et écriture" (pp. 139-154) à cet auteur (1917-2010), dont la vie peut être divisée en trois étapes: la première concerne son engagement politique (1945-1959), la deuxième est dédiée à l'enseignement de la philosophie (1959-1980) et la troisième (1980-2010) à l'écriture. BEN MSILA s'occupe de la troisième étape et, notamment, de "la relation complexe entre le français, langue d'écriture, et le judéo-arabe, langue maternelle" (p. 141). En se basant, entre autres, sur les études de Philippe HAMON, l'auteur de l'article souligne que ce rapport entre les deux langues déclenche toute une série d'interférences et de changements surtout en ce qui concerne le domaine des valeurs morales, où certains éléments linguistiques français se rapportant à la sphère de la sexualité ou à celle de la religion ont été introduits dans l'écriture en dépassant ainsi les tabous imposés par les interdictions des langages du Maghreb. En particulier, dans le roman, au 'titre-oxymore', *Le Parcours immobile* se produit une conjonction des contraires. Il ne faut pas, toutefois, succomber à une idéologie manichéenne, puisque les valeurs occidentales et les valeurs orientales sont toutes les deux marquées parfois de façons positive et parfois de façon négative. Par contre, pour EL MALEH si les termes *tradition* et *culture* sont connotés positivement, les termes *traditionalisme* et *acculturation* sont connotés négativement, puisqu'ils renvoient à des stéréotypes. Entre le judéo-arabe et le français s'établit donc une relation *tensive*, dans le sens que l'une influence l'autre et réciproquement. L'écrivain construit ainsi sa propre langue 'complexe', et il affirme: "il n'y a pas des écrivains de langue française, des écrivains de langue arabe; il y a des écrivains tout court" (p. 153).

Mokhtar BELARBI est l'auteur de l'essai "Écriture de l'anecdote et anecdote de l'écriture dans *La querelle des images* et *Le cheval de Nietzsche* d'Abdelfattah Kilito" (pp. 155-166). Cet écrivain semble

avoir fait sienne “la célèbre formule de Jean-Paul Sartre selon laquelle ‘tout n’est que littérature’” (p. 155). Tout devient donc intéressant pour KILITO pourvu que ce ‘tout’ s’apparente aux histoires que racontent ses auteurs préférés, notamment DANTE, CERVANTÈS, KAFKA, FLAUBERT, BORGES, etc. Cependant BELARBI s’arrête en particulier sur un élément qui n’a pas été encore approfondi, c’est-à-dire le rapport que cet écrivain entretient avec l’anecdote, qui n’est pas pour lui un simple ornement narratif, mais qui est au centre de ses réflexions et de son esthétique. En effet, son texte fétiche est *Les Mille et une nuits*, mais les sources de ces anecdotes sont très différentes, elles dérivent surtout de ses lectures et sont puisées dans la culture arabo-musulmane et dans la culture occidentale. Il s’inspire très souvent du Coran, même s’il ne veut pas parodier le texte sacré. Il reprend plutôt des versets qui peignent le caractère étrange de la nature humaine. D’autre part, nous retrouvons des anecdotes autobiographiques qui concernent le vécu de l’auteur, ou les anecdotes biographiques qui se rapportent au vécu des personnes dont l’existence est attestée, et qui se rapportent en général aux lectures de KILITO, dont la plupart concerne ses auteurs préférés, tant de culture arabe que de culture occidentale. En outre, les anecdotes peuvent avoir une fonction stimulatrice qui permettent à l’auteur de déclencher son écriture ou de terminer une narration pour surprendre et fasciner le lecteur. L’anecdote, conclut BELARBI, pivot dans les deux romans cités dans le titre de son essai, “loin de constituer un simple élément du récit, [...] se veut être l’un des constituants essentiels du texte de KILITO. À y regarder de près, il apparaît que non seulement notre anecdotier recourt à l’anecdote pour écrire, mais il ne fait qu’écrire l’anecdote de l’écriture.” (p. 165).

Hayatte LAKRAA écrit un article très intéressant: “Techniques de subversion à l’émancipation des femmes dans *Rêves de femmes, une enfance au Harem* de Fatima Mernissi” (pp. 167-178) consacré à un roman de la célèbre écrivaine et sociologue marocaine. LAKRAA affirme: “Dès le titre, la problématique de la femme, de la féminité, du féminisme est clairement posée et remet en question la représentation occidentale du harem [...] et des personnes qui l’habitent” (p. 167). Fatima MERNISSI, à travers la description des différents types de harem (impérial, familial, français) met en évidence la séparation entre homme/femme, extérieur/intérieur, modernité/tradition. La narratrice “en cherchant l’origine, la définition et fonction du harem” (p. 169) expose l’évolution de cet espace, sa complexité et ses codes précis, où tout est contrôlé par les hommes et par les femmes ‘traditionnelles’ qui défendent cet espace: “Le harem devient donc l’image de la société marocaine dominée par le système patriarcal dans lequel il faut subvertir et combattre l’autorité en comprenant qui a le pouvoir [...]. Les codes dans et du harem sont remis en question par

les femmes dites modernes ou nationalistes. [...]. La femme a ainsi la possibilité et le pouvoir de combattre les codes et les idées qui la soumettent et de (re)négocier les frontières” (p. 170). Selon LAKRAA, en racontant l’histoire de plusieurs femmes sous la forme d’un conte, Fatima MERNISSI réécrit une sorte de *Mille et une Nuits* et devient elle-même une Schéhérazade qui essaie de subvertir l’autorité par ses mots. “Le harem est [donc] un lieu ambigu puisque, malgré l’enfermement, il permet à l’imaginaire de s’exprimer et donc à ses femmes d’être libres” (p. 177).

Dans “Problématique des facteurs d’incitation et d’attirance dans *Cannibales* de Mahi Binebine” (pp. 179-186), Patrick SAVEAU analyse, comme l’annonce le titre de son article, les facteurs d’incitation et d’attirance qui poussent un groupe de migrants clandestins à traverser le Détroit de Gibraltar pour chercher une vie meilleure. Il commence à examiner les seconds: presque tous les personnages du roman veulent rejoindre la France et en particulier Paris, qui incarne pour eux une promesse de Paradis. Morad, qui a déjà vécu dans la capitale française dans des conditions misérables et il en a été chassé, fascine les autres par ses ‘contes’ qui changent la réalité de ses expériences en les rendant attirantes. Parmi les facteurs d’incitation il y a la fuite de situations de guerre et de danger, comme c’est le cas, par exemple, du personnage de Kacem Djoudi qui avait été instituteur, ce qui met en évidence que l’image traditionnelle du migrant clandestin pauvre et sans éducation communiquée par les médias n’est pas si homogène. L’auteur de *Cannibales* se propose donc de “décriminaliser et de ré-humaniser la figure du clandestin à l’ère de la mondialisation” (p. 185).

Irina-Roxana GEORGESCU s’occupe de “La stratégie de l’(auto)ironie à travers l’écriture de Fouad Laroui” (pp. 187-194) et affirme que la production de cet auteur marocain d’expression française est caractérisée par une écriture “aussi étrangement ludique que sérieuse et perturbatrice [et qui] peut s’inscrire très aisément dans la catégorie de l’ironie postmoderne à l’époque des coïncidences, des actes terroristes et des amours vainement caduques” (p. 187). Après avoir analysé les différentes théories sur l’ironie et ses implications dans l’écriture de l’auteur marocain, GEORGESCU conclut que “l’ironie dans les écrits de Laroui devient non justement un exercice de style, mais aussi un reflet narratif d’un monde renversé qui procède toujours à ses dérisions pour sauvegarder les erreurs et les échecs. C’est pour cela que la stratégie de l’ironie dévoile à la fois une complicité narrative permanente avec le lecteur. [...] En outre, on n’est jamais innocents dans un contexte qui vise l’ironie. Cela veut dire qu’au moment où on est entraîné dans cette relation de complicité, on ne reste pas en dehors d’une négociation très serrée des sens” (p. 193).

Mireille LE BRETON consacre une étude très intéressante “Écriture et chaos: l'éternel recommencement dans l'œuvre d'Abdellah Taïa” (pp. 195-217) à cet écrivain marocain qui “en l'espace de 20 ans, a révolutionné le monde littéraire par la variété de ses œuvres et par son écriture réaliste et autobiographique de l'urgence, de la révolte et de la transgression” (p. 195). L'essai analyse la production de cet auteur de 1999 à 2010, période que LE BRETON définit comme celui des ‘œuvres de jeunesse’. En effet ces textes présentent trois constantes: “ (1) L'aspect autobiographique où le corps et le livre ne font qu'un; (2) la chute ou l'éternel recommencement et (3) la transgression littéraire qui passe nécessairement par une prise de conscience politique” (p. 196). L'autobiographie, en effet, permet à l'écrivain de narrer la part la plus obscure de son être. En outre, dans ses deux premiers romans, *L'Armée du salut* et *Une Mélancolie arabe*, la question du corps devient centrale. Dans le premier de ces deux textes, il utilise “une image charnelle, voire sexuelle [...] pour donner une description clairement incestueuse de la relation perçue [...] entre tous les corps des membres de sa famille” (p. 200). Homosexuel, il est amoureux de son grand frère Abdelkébir, et il a des désirs de suicide, un thème omniprésent dans sa production. En revanche, dans *Une Mélancolie arabe*, “le narrateur meurt quatre fois physiquement ou symboliquement, et revient autant de fois à la vie, de manière presque cyclique. L'une des chutes est subie, mais les trois autres sont souhaitées, ce sont des tentatives de suicide (p. 202). Enfin, dans son introduction au recueil *Lettres à un jeune marocain*, de 2009, il accomplit l'acte de dire ‘je’, qui est transgressif par rapport aux règles de la communauté marocaine. De plus, l'homosexualité au Maroc est un acte criminel: “Oser affirmer son individualité condamne l'écrivain à devenir un traître [...] pour sa famille, et pour sa patrie” (p. 209). Mais il est prêt à affirmer son identité d'homme marocain, musulman, écrivain et homosexuel. Cette révélation correspond à une prise de conscience politique, à une révolution. Et LE BRETON de conclure: “L'écriture d'Abdellah Taïa est combat, mais [elle] est aussi prière. Une prière de combat mélangée aux mots de sa mère: ‘Je prie, comme le faisait ma mère, mais à ma manière: j'écris’” (p. 214).

Rabia REDOUANE, dans son article “Enjeux sexuels dans l'*Amande* de Nedjma” (pp. 219-232), s'occupe du roman d'un/e auteur/e qui a choisi comme nom de plume le titre du très célèbre ouvrage narratif de KATEB Yacine pour se préserver des islamistes. *Amande*, publié en 2004, est un “livre de choc, le premier livre érotique écrit par une femme arabe” (p. 219) qui a été un événement littéraire “puisque pour la première fois, une femme musulmane s'exprime sur sa vie intime et ose dénoncer les tabous sexuels en vigueur dans son pays. [Elle] met en scène son intimité afin de délimiter son territoire et de découvrir son espace.” (*Ibid.*) REDOUANE nous raconte l'intrigue du roman et

nous présente la protagoniste, Badra, qui passe d'une condition de jeune femme surveillée par sa famille et ensuite épouse d'un homme âgé, à celle d'une femme libre (elle fuit de son village) qui vit à Tanger où elle découvre le désir et les plaisirs les plus raffinés. L'article traite aussi du second roman de l'écrivaine *La traversée des sens* (2009) dont l'héroïne, Zoubida, est elle-même une épicurienne libertine, qui se fait la confidente et la conseillère, en ce qui concerne les plaisirs de la chair, d'une jeune femme, Leïla, répudiée par son mari parce qu'elle n'a pas 'saigné' pendant la nuit de noces.

Kamal BENKIRANE, dans "Dialectique de la désillusion dans l'œuvre de Rachida M'Faddel" (pp. 233-244), souligne tout d'abord l'apport indéniable de cette auteure marocaine aux littératures canadiennes francophones. Dans ses écrits est très présent le thème de la migration et le critique souligne "la désillusion [qui] parsème l'espoir de doutes et de lancinements intérieurs, avec pour seule urgence le départ vers l'ailleurs pour garantir son avenir" (p. 233). BENKIRANE analyse ce qu'il appelle "le mirage écorché" (p. 234), c'est-à-dire la désillusion qui accompagne les émigrés marocains fixés sur leur *Mirage canadien*, titre du roman de 2008 (titre qui deviendra dans la seconde version de l'œuvre, en 2010, *Canada, aller simple*) où Rachida M'FADDEL affirme que ce mirage est "ceint des lumières faussées dans l'illusion de la terre promise, écorché dans son essence" (p. 234). La face cachée de l'immigration est ainsi mise à nu, et est accompagnée d'amertume et de poids sur l'âme, ce que BENKIRANE appelle "le pathos de l'exil" (p. 236). En effet dans l'œuvre de l'écrivaine ce pathos se traduit à travers ce sentiment de perte de son identité: "La quête identitaire évoquée dans les écrits de l'auteure, se développe dans le cadre d'une opposition entre l'apprentissage et le désapprentissage identitaire visant à guérir le mal-être dû au fardeau de multiples appartenances. [...] L'errance est inhérente à une quête existentielle" (pp. 238-239). L'espace urbain, d'ailleurs, est aussi très présent dans les écrits de l'écrivaine: Montréal apparaît comme une ville en perpétuelle transformation, génératrice d'une nouvelle identité, celle du métissage, et permet de mettre en scène la dynamique des immigrés dans leur recherche de stabilité et de bonheur. Pour M'FADDEL "Montréal [...] devient une ville-récit de l'engagement et aussi de la renaissance, dans un nouvel espace [...] où le métissage se construit par le biais d'une culture identitaire nouvelle." (p. 242).

Annie DEVERGNAS, dans son étude "Habib Mazini, ou l'insatiable enquêteur" (pp. 245-257), s'occupe d'un roman en langue française de ce fécond écrivain. L'une des caractéristiques de sa production littéraire est qu'elle nous offre un tableau détaillé du Maroc et des multiples aspects de sa société. De plus, il faut souligner que la plupart de ses romans sont à caractère policier, dans lesquels revient le personnage d'un commissaire, Hamidi, qui est une sorte de double

de l'auteur lui-même. DEVERGNAS analyse en particulier le dernier ouvrage de MAZINI, *Le Croquis du destin*. Elle nous présente dans le détail ce polar et affirme que l'écrivain "ne s'est pas contenté d'écrire ici un bon roman policier. De même que dans tous ses autres textes narratifs, il n'oublie jamais qu'il est Casablancais, qui est le décor, le témoin et l'un des acteurs de son intrigue. Dans cette œuvre entrent aussi les événements internationaux qui ont eu lieu en 2014 (Hamas et la guerre en Palestine, la coupe du monde de football au Brésil, mais aussi un rappel de l'invasion, en 1991, du Koweït par l'Irak, des attentats de Casablanca de 2003). Nous retrouvons aussi, presque partout dans le roman, le portrait de la société 'malade' du Maroc, avec la fuite des élites en Amérique et en Europe. DEVERGNAS conclut que la langue de ce romancier "est claire comme il sied à des romans contemporains résolument ancrés dans la réalité [...] qu'ils scrutent avec un intérêt passionné jamais en défaut." (p. 257).

Bouchra BENBELLA écrit "De l'esthétique réaliste dans *La liste* de Naïma Lahbil Tagemouati" (pp. 259-266), consacré à cette écrivaine qui s'est inspirée pour son roman (2013) de son expérience, en tant que socio-économiste, dans les bidonvilles de Casablanca. *La liste* est une œuvre où l'auteure adopte la technique du détail: en effet "la romancière se donne la mission de la re-présentation en rendant le monde présent, grâce à la poétique du détail qui se manifeste dans la passion du visible. Une autre technique adoptée par l'écrivaine est l'attention aux odeurs, qui sont considérées comme des éléments essentiels de la description réaliste; en particulier, la mauvaise odeur, la puanteur, donne corps aux classes populaires. "Chaque espace, chaque personnage est perçu par synesthésie, où le visuel et l'olfactif contribuent à le décrire" (p. 262). Enfin le style de la romancière est caractérisé par le recours au zeugma, cette figure de syntaxe qui permet de réunir plusieurs membres de phrases au moyen d'un élément qu'ils ont en commun et qui associe l'abstrait au concret: par exemple un personnage rentre chez lui en ramenant des "relents de nicotine, de fumée de braséro et de rancune", une phrase tirée du roman *La liste* (p. 264). BENBELLA souligne enfin que ces trois éléments stylistiques mettent en évidence l'éthos de l'auteure: sa forte implication "dans l'évaluation du relogement des bidonvilles dans le cadre du Programme *Ville sans Bidonvilles au Maroc*" (p. 265).

Anda RADULESCU et Valentina RADULESCU sont les auteures d'une étude intéressante: "Le roman comme espace de dénonciation et d'engagement chez Najib Redouane" (pp. 267-286). Elles soulignent la diversité et l'ampleur de la production littéraire de REDOUANE, américano-canadien d'origine marocaine, "l'une des voix les plus actives, les plus lucides et les plus engagées de la littérature (maghrébine) contemporaine" (p. 267), qui s'est récemment orienté vers l'écriture romanesque. Les deux critiques analysent les deux derniers romans

de l'auteur: *L'Année de tous les apprentissages* (2015) et *Le Legs du père* (2016). REDOUANE est un écrivain engagé dans le sens "de la dénonciation d'une série de problèmes majeurs auxquels se confronte la société contemporaine, maghrébine ou occidentale [...]. Le roman doit blesser la conscience de la société, avec le désir de l'améliorer" (p. 269). L'engagement de Najib REDOUANE est porté par un profond humanisme et, dans les deux romans cités tout passe sous sa loupe, du milieu social au milieu familial et à l'intimité de l'individu. Le protagoniste du premier roman, Wahid, de retour au Maroc après plusieurs années passées en France et au Canada s'aperçoit que la société marocaine est en décalage par rapport à la société occidentale et il se sent étranger dans son pays. Le second roman présente une héroïne anonyme, romancière elle-même, née en France, qui refuse son père et le milieu étouffant dans lequel elle est obligée de vivre et refuse aussi tous les interdits et les obligations du pays d'origine de sa famille. Elle aussi, tout comme Wahid, éprouve une déchirure, puisqu'elle se sent tolérée plutôt qu'acceptée en France. REDOUANE, à travers ce personnage de femme et, en général, dans ses romans, dénonce la condition féminine au Maghreb, le mariage imposé par la famille, la virginité qui correspond à l'honneur de la famille, et prône le droit des femmes à l'instruction et à la liberté. Pour les deux auteures de l'article, les romans de l'écrivain représentent "une fiction métamorphosée dans un plaidoyer pour la normalité, la justice, la tolérance et la dignité humaine" (p. 284).

À partir de la p. 287 commencent les études consacrées aux écrivains de Tunisie. La première contribution de cette section est celle d'Yves CHEMLA, "La métaphore du filet dans les récits de Moncef Ghacem" (pp. 291-301). Ce poète a publié aussi deux recueils en prose: *L'Épervier*, en 2009 et *Mugelières* en 2010 "qui tiennent à la fois de récits d'enfance, de l'inscription de l'histoire familiale dans la ville de Mahdia, de récit de pêches, mais aussi sur le passage du temps et l'affadissement que connaissent les sociétés et les cultures traditionnelles" (p. 289). Les titres des deux ouvrages renvoient à deux types différents de filets utilisés pour la pêche et c'est à partir de cette image de la capture que l'auteur accomplit son propre voyage au sein de sa mémoire. CHEMLA cite le titre d'une des nouvelles de GHACEM, "Rhais Hugo" qui raconte le premier contact de l'écrivain avec le français – grâce à une phrase prononcée par son oncle – qui devient pour lui, encore enfant, une porte d'entrée vers cette langue. Ces récits racontent, en l'aggravant progressivement, la dégradation des rapports entre hommes et nature; "C'est le travail de la mémoire qui est mis en scène ici, comme ultime résistance à cette dissolution généralisée" (p. 293) avant que le monde des machines et de la technique ne recouvre tout le réel. C'est par là que le projet du poète est également un projet politique. CHEMLA souligne que chez le poète le paysage qui capte

l'attention est surtout la mer qui est aussi une métaphore de la page d'écriture. De plus, dans la nouvelle "Ressac" la Méditerranée est le lieu où CAVAFIS, SÉFÉRIS, HIKHMET, RITSOS et ARAGON se rencontrent métaphoriquement: "Là aussi ce n'est pas tant d'un *ancrage* mémoriel dont il s'agit, mais bien d'une scène, mouvante, comme d'un théâtre de personnages et de symboles transmis" (p. 299).

Dans "La chapelle de l'exil. Une lecture de l'œuvre de Abdelwaheb Meddeb" (pp. 303-314), Issam MAACHAOUI traite du thème de l'exil chez cet auteur tunisien dont l'œuvre "transgénérique" (p. 303) va du poème à l'essai en passant par le roman. Ce thème est assez insaisissable, mais en même temps central chez cet écrivain. Le critique explique le titre de sa contribution: "La chapelle de l'exil [...] une métaphore qui semble en mesure de reprendre l'architecture du texte de Meddeb. C'est une bâtisse qui renferme un temps éternel, un silence religieux et un espace ouvert sur la trace de l'invisible" (*Ibid.*). La conception de l'exil de l'écrivain ne correspond pas à l'idée traditionnelle de séparation ou d'éloignement forcé, mais implique l'idée d'un retour. Le mythe, notamment celui d'Ulysse, est une autre forme qui peut définir l'exil dans la production de cet auteur, qui l'inscrit dans le concept de mouvement, de voyage et, en ce sens, il acquiert une connotation positive. MAACHAOUI affirme que le besoin viscéral du voyage rattache MEDDEB aux grandes figures mythiques des pérégrinations et que, à la figure du cercle contraignant, l'écrivain préfère les lignes parallèles, "une géométrie du mouvement libre, susceptible de faire bouger les lignes et de faire reculer les limites définissant la finitude des choses [...]. L'exil et la fugue s'identifient également à une recherche de soi, par un détachement de la masse de la collectivité" (p. 305). De plus, le cercle, quand il est inscrit dans les villes, donne naissance à la figure, mythique elle aussi, du labyrinthe qui "est la somme d'un espace éclaté donnant lieu à des lignes arborescentes, ramenant le chaos au tracé imprévu de ses lignes" (p. 306). L'errance s'apparente enfin à la recherche d'un idéal féminin.

Murielle Lucie CLÉMENT présente une étude intitulée "De l'ekphrasis chez Hédi Kaddour" (pp. 315-328), consacrée à cet écrivain riche de plusieurs talents, né d'un père tunisien et d'une mère française. L'auteure de l'article a été frappée par le grand nombre de descriptions de musique et de situations musicales dans les romans de KADDOUR. Elle affirme: "pour la description d'une image en littérature (peinture ou photographie) on se sert souvent de la notion d'ekphrasis, [qu'elle utilisera aussi] pour les descriptions musicales et/ou ayant trait à la musique" (p. 315). Après une assez longue introduction sur l'origine et la signification du concept d'ekphrasis, CLÉMENT souligne que plusieurs études critiques, dont elle se sert d'ailleurs, se sont occupées de la présence de la musique dans les romans de KADDOUR, et elle ajoute que "la narration ressemble à la musique en ceci qu'elle accomplit le

temps, qu'elle l'emplit convenablement, qu'elle le divise [...]. De plus, les ekphraseis musicales apparaissent aussi sous forme de citations musicales, d'allusions à la musique, que celle-ci soit instrumentale ou vocale. C'est aussi la figure du musicien qui forme la trame du récit. [...] Il est [aussi] possible de souscrire [...] que la littérature possède une qualité acoustique propre qui se révèle à la lecture, que celle-ci soit intérieure ou à voix haute" (pp. 319-320). CLÉMENT conclut que les ekphraseis chez l'écrivain tunisien abordent plusieurs thèmes différents, tels le choc des cultures, le voyage, les relations homme-femme, la guerre, etc. et affirme que ces ekphraseis elles-mêmes ne peuvent être 'détachées', sans nuire à la compréhension du roman dans lequel elles sont insérées.

Evelyne BORNIER, dans son essai très intéressant "Emna Belhai Yahia, nous et les autres: entre tradition et modernité" (pp. 329-343), se penche sur la représentation de la femme tunisienne et sur la question du port de voile dans le dernier roman de cette écrivaine, *Jeux de rubans*. Enseignante, philosophe et féministe, YAHIA souligne que si le voile a été d'abord porté pour des raisons religieuses, son usage a évolué au cours de l'histoire. Dans le roman, cette question est traitée sous de multiples angles, et nous présente quatre femmes incarnant chacune une position différente envers le port du voile. L'héroïne est Frida, une femme moderne du post-colonialisme. Elle refuse de se voiler parce qu'elle voit cette action comme une autocensure. Ce qui perturbe ce personnage c'est aussi l'uniformité et l'anonymat dans lesquels sombrent les femmes voilées. Pour Frida, et pour l'auteure, le choix du dévoilement est un choix politique et il marque une rupture par rapport au passé et aux traditions. Les trois autres femmes sont Chokrane, jeune fille qui étudie à l'université et qui porte le voile, parce qu'elle ne voit aucun problème à combiner tradition et modernité; Zubayda, la mère de Frida, qui a connu la colonisation de son pays et la révolution de 2010-2011, et qui suscite l'admiration de sa fille parce qu'elle a enlevé le voile bien avant la révolution; et enfin Ismahène, femme très belle, mais soumise et sans caractère, qui symbolise la Tunisie rétrograde. "Dans son roman, Belhaj Yahya est à la fois lucide et confiante dans l'avenir. La diversité de ses personnages et de leurs opinions, partagées sans violence, illustre que c'est à travers l'écoute, le dialogue et la civilité envers les autres que les femmes et les hommes d'aujourd'hui pourront construire une société moderne et égalitaire" (p. 340).

R. Matilde MESAVAGE, dans "L'étoile, la fleur et l'esthétique du dépouillement dans l'*Heure du cru* d'Azza Filali" (pp. 345-355) "invite à se pencher sur la Tunisie de la décennie 2000-2010, afin de mieux comprendre les frustrations des personnages du roman. Cette période caractérisée par un verrouillage de toute évolution sociale et par un contrôle absolu sur toute expression d'opposition [...] marqu[e] pro-

fondément les personnages de mal-être et de morosité. [...] Un système coercitif se reflète dans la vie sociale. [II] bloque toute velléité de communication franche entre les gens [...] et, en conséquence, freine l'épanouissement de l'individu dans son effort de se construire." (p. 346). Le narrateur du roman de FILALI reste toujours anonyme et est un écrivain bloqué en quête d'un secret enfoui dans le texte qu'il a écrit sur Adel, l'ami adolescent de sa fille Nozha. Le désir inassouvi du narrateur fait ressembler sa quête à un roman initiatique. Comme le narrateur, d'ailleurs, le lecteur est appelé à faire une lecture des blancs et des symboles, dont un, en particulier, celui de la perle, s'apparente au Graal et est associé à la sacralité. "Comme l'huître contient la perle, la coquille des mots cache la perle, symbole du sens." (p. 347). Écrit sous forme de journal, *L'Heure du cru* se compose de trois parties: la première et la troisième encadrent la deuxième, mais suivent celle-ci, qui est la plus vaste et comprend une partie consistante de pages blanches, du point de vue temporel. Cette section contient une histoire écrite avant la première partie, et raconte les efforts du narrateur de comprendre Adel. De plus, elle s'intitule *L'Heure du cru*, comme le roman lui-même en constituant ainsi une mise en abyme. Passionné d'atlas et de cartes, le jeune homme se présente chez l'écrivain afin d'examiner sa collection, mais son mutisme ne se dissipe qu'après plusieurs mois, tout comme une huître qui garde longtemps sa perle. L'écrivain est tourmenté par l'histoire d'Adel et sa quête de pureté, mais c'est justement le jeune homme qui le ramène à la vie et à l'écriture. Si le garçon trouve la pureté dans une union spirituelle avec la conscience cosmique, le narrateur retrouve son inspiration dans la fleur, symbole du retour au centre, à l'unité, à l'état primordial.

Dans "Et Dieu créa la chèvre pour une quête de soi et de son histoire chez Saber Mansouri" (pp. 357-370) Wafa BSAIS OURARI s'occupe du roman *Je suis né huit fois* de cet auteur dont le héros s'appelle Massyre. Dans ce roman de la quête de soi le critique suivra Massyre, personnage de fiction, dont les vrais héros seraient La Montagne Blanche, avec son inépuisable terroir, et la chèvre, qu'il avait appris à garder [et à suivre] lorsqu'il n'était encore qu'un enfant" (p. 357). Massyre, dont le prénom traduit littéralement le terme 'destin', est né dans un territoire du sud-ouest tunisien après sept femelles et surtout après la naissance de sept mâles avortés, ce qui explique d'ailleurs le titre du roman de MANSOURI. Il grandit dans un milieu pauvre et rural. Il fréquente l'école, tout en exerçant successivement huit métiers "pour être dans la logique de ses huit naissances" (p. 358). Devenu jeune homme, Massyre entre à la faculté d'histoire de l'université de Tunis. Il deviendra ensuite professeur d'histoire dans le lycée où il avait été un élève brillant, mais il sera déçu et il éprouvera le sentiment d'avoir davantage appris auprès des chèvres que des professeurs d'histoire. À propos de la chèvre qui, pour BSAIS OURARI, est la véritable héroïne

de ce roman de la quête, le critique rappelle que cet animal est représenté, du point de vue mythologique, comme le symbole de la nourrice et de l'initiatrice et que, selon certaines croyances, il est même prédisposé à la prophétie. Chez MANSOURI, l'acuité du regard de la chèvre est telle qu'elle pousse le protagoniste à se regarder au fond de lui-même; "se voyant fixé par la chèvre, il ne se sent plus regardé mais contraint à se regarder." (p. 367). Enfin, "Massyre, ironie du langage qui le traduit en destin, est libre, il l'est parce qu'il a grandi dans les pas de sa chèvre, [...] dans la majesté de la Montagne Blanche. 'Avant la question de l'être, il y a la question du suivre'" (p. 369).

Daniela MAURI

Hédi ABDEL-JAOUAD- Kevin HICKEY (dir.), "Sahara and Identity", *CELAAN*, vol. XV, n. 2-3, Fall 2018

Ce numéro de la revue du Centre d'Études des Littératures et des Arts d'Afrique du Nord est consacré au Sahara et au rôle que le désert et son imaginaire joue dans la question identitaire des populations (nomades ou sédentaires) de l'Afrique du Nord. Les articles concernant le Maghreb et l'expression littéraire et culturelle francophone seront ici l'objet d'un compte rendu plus détaillé; les autres contributions seront en tous cas mentionnées.

Le poème d'Emir ABD EL-KADER, "Éloge du Sahara / In Praise of Sahara" (pp. 6-7), constitue l'épigraphe au numéro. L'introduction de Kevin HICKEY "Sahara and Identity" (pp. 8-30) présente le sujet du dossier, en traçant un état de la critique sur les études sahariennes, synthétique mais exhaustif, et en présentant les essais composant la revue. Le Sahara fait partie d'un imaginaire collectif, construit surtout grâce aux expressions artistiques, mais souvent par un procès de "mis-imagining" ("Introduction", p. 10), c'est-à-dire par des idées reçues et des images qui ne correspondent pas à la situation réelle, mais qui contribuent quand même à construire l'identité culturelle des populations. Ces représentations constituent l'objet des contributions qui composent le numéro.

Le premier article, "Home is knocking on the mind': Decolonization, Translation and the Poetics of Longing for Western Sahara" (pp. 31-72), de Mark DRURY, analyse un poème hassaphone écrit en 1950, qui a contribué à créer à la fois l'identité et l'aspiration politique liées à une idéalisation du Sahara et de Tiris. L'étude "La amada Tiris, tierra de nuestros abuelos': The Affective Space of the Sahara in His-

pano-Sahrawi Literature” (pp. 73-102) de Mahan ELLISON fait écho à celui de DRURY en montrant Tiris dans l’imaginaire des écrivains hispano-sahrawi. DRURY et ELLISON soulignent l’importance de la poésie pour l’identité culturelle Sahrawi et la centralité du Sahara comme lieu affectif dans cette production littéraire.

Le troisième essai, “Sahara et Identité: le touareg de l’Aïr (du Niger) face à ses espaces” (pp. 103-133), de Mohamed GHOUSMANE, offre un regard sur la Réserve Naturelle Intégrale, située dans la région d’Agadez (Nord-ouest Niger). La région suscite l’intérêt pour sa richesse de paysages, mais aussi pour les découvertes archéologiques liées à la culture touarègue, dont elle est considérée comme “the Saharan milieu” (p. 23).

L’article de Mouhamédoul A. NIAG, “A Case Study of Idrissou Mora Kpai’s film *Arlit, Deuxième Paris*” (pp. 134-161), présente, par l’étude du film mentionné dans le titre, une analyse de la transformation capitaliste globale du Sahara dans la ville d’Arlit, devenue lieu de passage des clandestins qui partent vers l’Europe. L’image qui ressort de la ville est celle d’un carrefour culturel complexe et fascinant tout en présentant un cadre de profonde misère.

Sarah GILKERSON, dans “Seeing The Sahara With Sand In Your Eyes: Tuareg Literature On Displacement, Experience, And Space” (pp. 162-189), donne une perspective de la production littéraire de Mano DAYAK et de MOKEDDEM, auteurs francophones activistes touareg. GILKERSON commence son article par une analyse de la question migratoire de la communauté Touareg entre Algérie, Mali, Burkina Faso, Libye et Niger. C’est à partir de l’exil que le Sahara acquiert un rôle-clé dans l’identité des Touaregs, comme le démontre la production des auteurs considérés. DAYAK et MOKEDDEM représentent les Touaregs comme divisés sur différents territoires mais séparés aussi par l’administration coloniale française. De l’analyse des œuvres littéraires émerge la relation entre la communauté touarègue et le désert dans toute sa complexité: de la question féministe et sa relation avec la question écologiste (Feminist Ecologies) à la représentation du paysage (Landscapes) qui s’oppose à la narration coloniale et euro-centrique du désert comme lieu aride et hostile, en montrant le Sahara comme un lieu vital et accueillant, “a homeland” (p. 177).

La relation entre la représentation du désert et son rôle dans l’identité de la femme est développée dans la production de MOKEDDEM, comme le démontre la contribution de Cheikh M. NDIAYE, “The Representation Of The Sahara As A Geographic Space And A Cultural Mark In *The Forbidden Woman* By Malika Mokeddem” (pp. 190-207). L’article se présente comme une analyse du roman *The Forbidden Woman*. Comme pour MOKEDDEM elle-même, le désert devient un lieu de refuge pour la protagoniste, où elle peut retrouver son identité tout en restant lointaine, mais la représentation du Sahara et de

la condition féminine ne se limite pas à une évocation nostalgique, étant liée profondément aux thématiques politiques et culturelles que l'écrivaine poursuit dans son œuvre.

L'article suivant, "Saharan Otherness In Morocco: Gnawa And Abid Challenges To National Identity" (pp. 208-237), offre une étude du syncrétisme maroquin en relation avec l'identité Gnawa et Abid. L'auteur, Latifa BOUNOU, introduit la situation des émigrants du Sahara et de l'Ouest-Afrique au Maroc, en soulignant les problèmes de marginalisation qu'ils subissent de la part de la population locale. La première partie "Historical Roots of Black Gnawa and Abid" met en évidence la tendance à privilégier une narration arabe nationaliste, combinée à une vision raciste européenne qui marginalise le Gnawa maroquin comme une partie des origines africaines à renier. Dans cette perspective, le Sahara n'est ni une terre amicale, ni un lieu d'échange, mais un mur qui exclut et qui marque les distances.

Les trois essais en conclusion du numéro concernent la valeur du Sahara pour les européens: Hédi JOUAD, avec "Isabelle Eberhardt: High Noon in the Sahara, 1903" (pp. 238-240), offre une piquante vignette de la rencontre entre l'officier français Guy DERVIL et l'écrivain Isabelle EBERHARDT. Les essais conclusifs de Kevin HICKEY, "Desert Paths" (pp. 241-249) et "Sandstorm" (pp. 250-263) donnent une contribution sur le style de conte autobiographique concernant le paysage du Sahara.

Le numéro est complet dans sa variété. Le sujet d'étude est abordé selon une perspective originale, qui constitue une étude critique de l'identité riche et complexe du Sahara, grâce à l'analyse de ses multiples représentations.

Marina AGNELLI

Elaine MOKHTEFI, *Alger, capitale de la révolution. De Fanon aux Black Panthers*, Paris, La Fabrique, 2019, 256 pp.

À 90 ans, Elaine MOKHTEFI nous livre un témoignage à la première personne qui nous plonge au cœur des luttes révolutionnaires des années 1950-1970. La New-Yorkaise arrive à Paris en 1951, à 23 ans, et découvre lors d'une manifestation la cause du tiers-monde, qui est alors en pleine ébullition (mouvements d'indépendances, guerres d'Indochine, du Vietnam). Très vite, elle devient militante et s'engage contre la colonisation et le racisme; ses connaissances de l'anglais et

du français lui ouvrent des portes: elle participe, en tant que traductrice, à une série d'événements majeurs de ces années, dont la conférence panafricaine d'Accra, en 1954, où elle se lie d'amitié avec Frantz FANON. Elle retourne ensuite à New York, où elle travaille pour un bureau du FLN, puis s'installe avec son compagnon en Algérie, juste après l'indépendance. Elle travaille d'abord pour l'Office du Tourisme, mais étant l'une des seules anglophones du pays (au moment de l'indépendance, l'Algérie comptait à peine 500 diplômés et 90% d'illettrés), elle est appelée à travailler pour le bureau du secrétaire d'État, sous la présidence de BEN BELLA. Après le coup d'État de BOUMEDIENE, elle devient journaliste au Service Presse d'Algérie, et organise des événements importants, tels que le premier festival culturel panafricain, à Alger.

Ce récit historique passionnant met en évidence l'importance de l'Algérie pour les luttes de libération à partir des années 1960. Le pays devient à la fois une sorte de modèle d'égalitarisme – l'auteure raconte l'étonnement de NASSER lorsqu'il aperçoit les chauffeurs et les guides manger aux mêmes tables que les officiels – et un épice attirant les révolutionnaires du monde entier. Bien conscients du fait que les soutiens internationaux avaient contribué à l'indépendance de leur pays, les Algériens adoptent une politique d'ouverture envers tous les groupes opprimés. Y arrivent alors “des exilés d'Espagne et du Portugal, adversaires des dictateurs Franco et Salazar, ainsi que des militants du Brésil, d'Argentine, du Venezuela, d'Amérique centrale, des opposants aussi bien que des représentants des guérillas. Quasiment toutes les organisations de libération dans le monde avaient un bureau à Alger, depuis le Front de libération du Sud Vietnam (Viêt-Cong) à l'ANC, la SWAPO, le FRELIMO, le MPLA, en passant par des étudiants d'Éthiopie, pirates de l'air, et les organisations de libération palestiniennes.” (p. 87)

MOKHTEFI elle-même facilite l'accueil des Black Panthers, qui fuyaient alors les États-Unis et les persécutions de la CIA. Eldridge CLEAVER, clandestin à Alger après avoir été expulsé de Cuba, lui demande de l'aide; grâce à ses connaissances bien placées, elle obtient du gouvernement algérien une villa qui permet au mouvement politique de développer ses activités. Elle devient alors l'interprète des panthères et un personnage incontournable d'Alger. À la fois observatrice privilégiée et protagoniste des luttes, MOKHTEFI croisera par la suite le gourou du LSD Timothy LEARY, qui séjourne plusieurs mois à Alger et se lie aux Black Panthers avant d'être expulsé du pays, Jean-Luc GODARD, Simone DE BEAUVOIR et Nina SIMONE. L'aventure se termine en 1974, lorsque MOKHTEFI est contrainte de quitter l'Algérie après avoir refusé de livrer certaines informations aux autorités. Ce récit, qui mêle témoignage historique et anecdotes personnelles, ouvre des pistes intéressantes pour des études futures: il conviendrait,

par exemple, de comparer Alger à Tanger, qui était également à cette époque un centre de la contre-culture (la *Beat generation* y eut longtemps son quartier général).

Julien JEUNETTE

FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE

MARCO MODENESI

Alain MABANCKOU (dir.), *Penser et écrire l'Afrique aujourd'hui*, Paris, Seuil, 2017, 216 pp.

Ce volume réunit les interventions au colloque organisé en 2016 par Alain MABANCKOU au Collège de France, où il était professeur invité à la chaire de création artistique, un colloque qu'il a voulu quand il a découvert que "la littérature africaine n'avait fait l'objet d'aucune chaire spécifique depuis la création du Collège de France [...] à cette époque" ("Introduction. Labourer de nouvelles terres", p. 8) et s'est rendu compte du "retard pris par la France dans la place à accorder aux études postcoloniales pendant qu'en Amérique presque toutes les universités [...] les considèrent comme un des champs de recherche les plus dynamiques et les plus prometteurs" (p. 9). Philosophes, historiens, écrivains, critiques littéraires ont ainsi donné vie à cet événement très médiatisé, qui a pourtant le mérite de présenter à un vaste public une image de l'Afrique qui va au-delà des stéréotypes toujours (trop) enracinés.

La première section, "Penser", s'ouvre par une intervention du philosophe camerounais Achille MBEMBE, "L'Afrique qui vient" (pp. 17-31); il s'agit – me semble-t-il – de pages capitales, offrant une méditation lucide et pénétrante sur les grands problèmes planétaires de notre contemporanéité. MBEMBE commence par l'analyse du basculement démographique et la venue d'"une nouvelle ère de circulation des populations" (p. 18) (dont les 'migrations' ne sont que l'une des manifestations); or, ce phénomène des mouvements migratoires provoque comme réponse de court terme la réactivation des frontières, mais "la violence aux frontières et par les frontières [qui] tend à devenir un des traits marquants de la condition contemporaine" (p. 19), ne fait qu'aggraver les contradictions d'un monde devenu petit, "traversé [...] par toutes sortes de flux incontrôlés, des mouvements migratoires, des mouvements de capitaux [...], [des] flux immatériels portés par l'avènement de la raison électronique et digitale" (p. 20). Par ailleurs, il est illusoire "de prétendre de vivre en sécurité quand [...] [on foment] le désordre et le chaos ailleurs" (p. 20) car désordre

et chaos nous reviennent sous forme d'attentats, en provoquant notre pulsion autoritaire, "la demande de fascisme et le désir d'apartheid, le retour à la lois et à l'ordre que l'on observe à peu près partout" (p. 20). Après avoir approfondi les contradictions de la démocratie sous sa forme libérale et les dangers qu'aujourd'hui la menacent et à côté de la constatation que "les rapports de puissance continuent de structurer la vie des peuples et des nations" (p. 23), MBEMBE en vient à l'examen de l'Afrique par rapport à cette situation planétaire, dans la certitude qu'"il n'y a guère d'histoire de l'Afrique qui ne soit en même temps une histoire du monde" (p. 23). Mais "pour penser l'Afrique qui vient" (p. 24) il faut "développer une pensée à la dimension du monde" (p. 25) qui ne vient plus de l'Europe "recroquevillée sur elle-même" après la décolonisation (p. 25), mais qui vient plutôt du Sud et qui est "une pensée de la traversée, de la circulation" (p. 26) ayant comme base l'interrogation philosophique des traditions africaines antiques, qui n'est pas "la question de l'être [comme pour la philosophie européenne], mais celle de la relation; des nœuds; des potentiels de situation" (p. 26). MBEMBE constate le nouveau cycle de migrations planétaires entre l'Afrique et l'Asie, prenant "le relais des grandes destinations euro-américaines" (p. 27), tout en souhaitant comme nécessaires un développement transrégional, "une plus grande transnationalisation de la société, de la vie intellectuelle, artistique et culturelle" (p. 28): c'est un rôle qui revient à l'Afrique, qui "est d'abord la multiplicité – et donc la relation" (p. 30), pourvu qu'elle sache réactiver "sa force, sa puissance propre en même temps que sa figure-monde" (p. 28), dont l'avènement doit être préparé par l'écriture et la création imaginaire, artistique et culturelle. Contre "la guerre, le militarisme et le capitalisme sous sa forme financière [qui] cherchent à assécher les ressources de l'imaginaire, à appauvrir le langage en instituant un monde monosyllabique" (p. 31), MBEMBE souhaite une "redistribution égalitaire des ressources de l'univers" (p. 31) et une radicalisation de la démocratie, "une forme de démocratie propre à notre temps, qui sache prendre en charge l'ensemble du vivant, c'est-à-dire les êtres humains, les espèces vivantes, végétales, organiques, biologiques" (p. 30).

Dans "Penser la famine et la peur" (pp. 32-49) l'économiste camerounais Célestin MONGA, après un "prélude" amusant qui ridiculise et met à sa juste place SARKOZY et son discours de Dakar — sans même le nommer mais se réjouissant du fait que les propos "d'un chef d'État occidental" (p. 32) attestent "que même dans 'les pays les plus avancés de la planète' il y [a] des dirigeants aussi incultes que les chefs d'État africains" (p. 32), "preuve empirique [...] [d'] une démocratisation de l'ignorance" (p. 32) —, aborde la très sérieuse "question de la paupérisation matérielle et ses conséquences" (p. 34), en examinant d'abord les approches et les discours sur l'Afrique dont

il faut s'émanciper, en se libérant de tout manichéisme et en prenant en compte l'économie, "discipline qui réfléchit à la production et à la répartition des richesses" (p. 36), qu'il ne faut pas confondre avec "l'économisme, la finance et ses diverses dérives maffieuses" (p. 37). Or: d'une part "la faim et la malnutrition constituent le risque sanitaire mondial le plus menaçant" (p. 38), et l'Afrique subsaharienne est la région avec le plus fort pourcentage de la faim; d'autre part l'Occident, tenaillé par la peur des migrations de masse qui perturbent sa "bonne conscience et [son] confort douillet" (p. 40), restaure "l'autorité et le mythe des frontières, [...] le fétichisme des nationalités" (pp. 41-42). Cependant MONGA est convaincu que l'Afrique pourrait très bien sortir de sa situation en prenant l'économie au sérieux, car "le savoir économique existe" (p. 39), comme le prouvent toutes les nations (dont la Chine est l'exemple le plus frappant) sorties de la pauvreté; l'Afrique, "très bien placée pour profiter des expériences des autres régions du monde, [...] peut choisir une voie optimale d'industrialisation qui crée des emplois, de la dignité, tout en évitant de polluer et de détruire son environnement" (p. 39); en même temps MONGA assure que "du point de vue de l'économique" (p. 42) l'abolition des frontières garantirait un revenu plus élevé par habitant et les inégalités seraient "bien moins préoccupantes" (p. 42), mais il faudrait, pour y parvenir, éviter "le piège des dichotomies" (p. 34), afin d'"explorer véritablement les possibilités de réconciliation" (p. 47), en regardant "l'avenir les yeux ouverts" (p. 40).

Françoise VERGER, dans "Afriques océaniques, Afriques liquides" (pp. 50-59), constate que "l'Afrique n'est le plus souvent qu'un vaste espace de terre" (p. 50), tandis que ses "espaces liquides ont compté dans son histoire politique, culturelle, économique et sociale" (p. 50); c'est ce qu'elle prouve dans son fascinant excursus historique et culturel, commencé avec des échanges multiples et variés et la création d'innombrables réseaux, bien avant la Traversée, qui malheureusement a marqué à jamais l'espace liquide "par la mémoire de la tragédie" (p. 54); d'ailleurs – rappelle Françoise VERGER – "mers, océans, fleuves et rivières ont compté dans l'histoire du colonialisme et de l'impérialisme" (p. 54), et si la Traversée a transformé l'Atlantique en un cimetière, aujourd'hui "la Méditerranée est le nouveau cimetière marin de l'Afrique" (p. 55). Mais ce sont "les vaincus [qui] font l'Histoire" (p. 55): de la traite sont nées des sociétés, des langues, des cultures nouvelles, car toujours "des rencontres échappent à l'hégémonie, traçant des cartographies alternatives, semant les graines des résistances" (p. 56). Or, aujourd'hui, à l'âge de la globalisation, les mers sont plus importantes que jamais (99% du commerce mondial, 99% du trafic intercontinental transmis sous les océans, exportation de matières premières): "les enjeux économiques et scientifiques sont si importants que la compétition entre puissances est féroce" (p. 56);

il faut donc que l'Afrique reprenne possession des eaux, de sa culture de l'eau, car elle peut "contribuer à l'écriture d'une histoire environnementale qui n'ignore pas les conséquences de la traite, du colonialisme et de l'impérialisme dans la destruction des écosystèmes" (p. 58), en prenant en même temps les distances nécessaires du monde industrialisé du Nord, imposé comme "modèle à atteindre" (p. 58), pour une voie inédite dont elle peut être porteuse.

Dans "Effets de miroir: penser l'Afrique, penser le monde" (pp. 60-71) Sévérine KADJO-GRANDVAUX conteste l'idée de nombreux anthropologues "selon laquelle l'individu n'existerait pas au sein des sociétés traditionnelles" (p. 61), en rendant impossible l'épanouissement de la philosophie. D'une part, il ne faut jamais oublier "que l'individu n'est pas une entité isolée mais un être humain composé de rapports sociaux" (p. 62); d'autre part, l'essai prouve qu'une philosophie africaine existe bel et bien, capable aussi de "démâser les faux universalismes" (p. 66) de la philosophie occidentale et en même temps d'en réterritorialiser les concepts effectivement universels. Ainsi, "effets de miroirs inépuisables, les philosophies occidentales et africaines se renvoient les unes aux autres, fournissant des lieux de rencontre" (p. 70).

Souleyman Bachir DIAGNE propose "Penser de langue à langue" (pp. 72-80), qui tisse l'éloge du bilinguisme, compris comme équivalence d'une langue à l'autre (même dans le cas de langue dominante/langue dominée), dans la conviction que "penser de langue à langue est la condition pour le développement de la pensée philosophique en Afrique, et partout d'ailleurs" (p. 73). En effet DIAGNE, en ayant recours à la voix d'autorités incontestables, rappelle que les concepts qu'on conçoit et qu'on élabore sont toujours d'abord "les mots d'une langue d'entre les langues, [...] qu'aucune langue n'a le privilège d'être le logos même" (p. 78), que donc "se demander ce que mon argument doit à la langue dans laquelle il se déroule est une manière de voir l'intérêt qu'il y a de penser de langue à langue, d'une langue à l'autre" (p. 78). Finalement, philosopher c'est traduire, c'est "comprendre la nécessité et la valeur de philosopher dans un va-et-vient" entre les deux langues (p. 79). Penser en Afrique c'est donc penser dans les langues africaines et en même temps dans les langues d'Afrique qui sont désormais le portugais, le français, l'anglais. "Certes – écrit Diagne – les langues africaines sont des langues dominées comme toutes le sont aujourd'hui, à des degrés divers, par l'anglo-américain [...]. Mais dans la domination de la ou des langue(s) elles doivent devenir des langues de création, de science, de production philosophique" (p. 79).

Dans "L'Afrique à l'université américaine" (pp. 81-91) Dominic THOMAS compare "la quasi-absence d'enseignement des lettres et de l'histoire africaines en France" (p. 83) à la réalité contraire des États-Unis et il considère urgent de prendre conscience en France "de la place de plus en plus importante de ces littératures qui disent le

monde en français, et donc de cesser de les percevoir comme un département exotique de la littérature française” (p. 85). Une démarche désormais s'impose, celle “d'une véritable décentralisation liée à la mondialisation [...], celle de 'repenser' la recherche scientifique, de prendre en compte l'expérience de la langue française dans le monde. Une démarche qui souffre de la résistance ou du désintérêt des institutions françaises” (p. 87), pratiquée au contraire dans les universités américaines.

Dans “La France noire au regard de l'histoire de France” (pp. 92-101), Pascal BLANCHARD constate la faible place réservée à l'Afrique dans l'histoire de France, et encore il ne s'agit que de l'Afrique “au regard de l'histoire coloniale ou [...] des conflits et des misères [...] [d'un] continent à l'abandon depuis le départ des 'Blancs'” (p. 92); et quant aux migrations, leur espace est presque nul. BLANCHARD, historien et africaniste, passe en revue l'histoire des relations entre l'Europe et les mondes noirs, dont les premières traces remontent au tournant des XV^e et XVI^e siècles, en s'arrêtant plus en détail sur les Noirs qui, depuis quatre siècles, sont “partie prenante du récit national” de France (p. 95); malgré l'impression d'une société française “égalitaire et libre de tout racisme [...], la réalité est plus complexe, plus violente” (p. 96), comme le prouvent les allusions parsemées dans l'excurus historique des pages suivantes (mesures coercitives, mises à l'écart, interdictions, politique de séparation, pression coloniale, le “piège d'image dont les exhibitions et expositions coloniales furent l'un des relais majeurs conduisant à inventer les stigmates [du] sauvage”, p. 99). Avec la Grande Guerre et le Paris syncrétiste du XX^e siècle, s'écrit une nouvelle histoire de la France noire, qui aujourd'hui “est aussi celle des immigrations, celle de la mondialisation. [...] C'est une histoire métissée et c'est enfin une histoire [...] postcoloniale” (p. 101).

À son tour, François DURPAIRE propose “Y a-t-il des 'Noirs' en France? Genèse d'une identité-relation” (pp. 102-113); la difficulté qu'on a en France à aborder la question de l'identité et la diversité des origines, dépend – selon le critique – de trois facteurs: l'idéologie d'une nation centralisatrice; les choix des intéressés qui préfèrent être considérés comme 'Noirs' (selon une prédétermination extérieure) plutôt qu'appartenant à un précis territoire d'origine; l'idée des sciences sociales qui considèrent comme racialisation “toute tentative de penser des facteurs ethnoculturels” (p. 103). L'essai analyse donc ce que signifie ‘être noir’ dans le monde, en mettant en lumière les différences selon les territoires considérés, puis les deux stratégies adoptées par rapport aux conflits entre pays d'origine et société d'accueil: il y a d'une part une ‘identité-racine’ qui garde l'identification à une culture d'origine; il y a d'autre part “la stratégie de l'identité-coupée [qui] fait table rase de tout élément originel” (p. 108); dans les

deux cas il est question de “la recherche d’un centre unique à partir duquel se structurer” (p. 108), en effaçant la diversité des centres et leur éventuelle mise en relation, qui serait la troisième voie, désormais pratiquée par plusieurs, selon “une volonté d’appropriation multiple à la confluence du panafricanisme et de la mondialité” (p. 108).

L’essai suivant, “La ‘France noire’ dans les médias: du déni à l’affirmation” (pp. 114-120), de Rokhaya DIALLO, concerne encore la question “des Français non blancs” (p. 114), cette fois-ci du point de vue de leur visibilité dans les médias; l’auteure constate que, sauf quelques rares exceptions, la “majorité [...] reste absente de l’espace audiovisuel français” (p. 115), en prouvant avec des exemples le racisme existant dans un système jugé “profondément inégalitaire” (p. 120).

Dans le dernier essai de la section “Penser”, “À propos du *Sanglot de l’homme noir*” (pp. 121-134), Alain MABANCKOU propose une défense et illustration de son recueil d’essais cité dans le titre, publié en 2012, qui a été mal interprété et à donné lieu à des critiques déformantes et – me semble-t-il – injustifiées, étant donné que l’ouvrage ne fait que proposer des problématiques bien connues, souvent prises en compte par écrivains, historiens et critiques africains (telle, par exemple, la complicité de certains Africains dans la traite, mais aussi les responsabilités africaines relativement aux malaises et aux désastres contemporains). Dans ses pages, qu’il faut lire tant elles sont captivantes et aimables en même temps, MABANCKOU finit par souhaiter l’avènement d’un vrai humanisme, en avouant son rêve d’un présent digne et d’un devenir responsable.

La section “Écrire” s’ouvre par “Penser l’Afrique à partir de sa littérature” (pp. 137-147), où Lydie MOUDILENO offre une vue d’ensemble de la littérature africaine, surtout du roman, depuis le milieu du XX^e siècle, en évoquant les noms les plus célèbres et en envisageant ses caractères les plus marquants: ses modes de contrepoint (“une des urgences de la littérature africaine a été de régler ses comptes avec la bibliothèque coloniale”, p. 140), ses projets “liés à la question fondamentale de la mémoire” (p. 141), l’instance “de mettre en mots les désastres africains” (p. 141) (les dictatures, les “saccages de la post-colonie” (p. 142), le génocide du Rwanda, les guerres civiles...), tout en “renonçant à la tentation d’un afropessimisme absolu” (p. 142), engageant souvent à des “fictions qui, à l’instar de leurs personnages, refusent de capituler devant la violence” (p. 142). Il y a donc une création de personnages complexes qui s’accompagne au “renouvellement de la représentation de l’espace [...] donnant à voir des univers historicisés” (pp. 142-143), auxquels ont contribué aussi les genres populaires, comme le polar. Lydie MOUDILENO évoque aussi l’éternelle question du public de la littérature africaine, mais elle invite à ne pas sous-évaluer les “lecteurs de la diaspora” (p. 144) que la littérature aide “à penser l’Afrique en tant qu’origine” (p. 144). En effet, puisque

“la quête identitaire se mène aussi par la lecture et le contexte africain ne fait pas exception” (p. 145), MOUDILENO est convaincue que la fiction “tient lieu d’origine [...], [qu’elle] aurait même ce pouvoir de tenir lieu de retour, à défaut de retours réels” (p. 145). Elle met en relief enfin “le relais assuré par les critiques” (p. 146), quand ils contribuent “à créer du sens avec les textes, [...] les ouvrir à une pluralité de sens possibles” (p. 147).

Abdourahman WABERI, dans “‘Les enfants de la postcolonie’ précédé d’une note liminaire” (pp. 148-161), propose à nouveau son article cité dans le titre, publié en 1998 dans *Notre Librairie*, qui a suscité tant de commentaires; cet excursus sur les quatre générations d’écrivains africains francophones est trop connu pour le reprendre dans cette fiche de lecture; je me contenterai donc de signaler que dans sa note liminaire de 2016 WABERI (qui annonce, comme il se doit, l’arrivée d’une cinquième génération) ne manque pas de tisser l’éloge de Boubacar Boris DIOP, de son choix d’écrire en wolof et de son activité de traducteur et éditeur en wolof, car il “a apporté ces dernières années la meilleure des contributions à la circulation des œuvres entre l’espace français et francophone et l’aire culturelle propre au wolof” (p. 151).

Pour sa part, Dany LAFERRIÈRE, dans “Haïti: dix ruptures historiques et une littérature mouvementée pour fonder une mythologie américaine” (pp. 162-174), évoque les grands nœuds historiques d’Haïti, pour ensuite montrer comment “la littérature a suivi les différents tumultes de la société” (p. 165), en en présentant les étapes fondamentales; il conclut en s’arrêtant sur les communautés haïtiennes implantées un peu partout en Amérique, qui réalisent de la sorte “un élargissement du territoire. Haïti n’est plus confiné dans l’espace de la république” (p. 174).

Dans “Penser l’Afrique depuis la France d’aujourd’hui” (pp. 175-187) Maboula SOUMAHORO considère comme prioritaire le repérage du prisme correspondant à “la réalité légitime” de l’Afrique (p. 178); aussi, passe-t-elle en revue l’histoire du terme ‘Afrique’, la nécessité d’y englober la diaspora, “soit l’Afrique hors d’elle-même” (p. 179), les liens qui continuent d’exister entre la France et l’Afrique, témoignant de “la réalité des dominations qui pèsent [...] sur les individus, les peuples et les entités politiques perçus et inventés comme ‘africains’, de même que leurs descendants et leurs extensions diasporiques” (179). S’il est vrai qu’on a pu fabriquer un discours sur l’Afrique “établiant, imposant et légitimant une infériorité inébranlable” (p. 179), il est vrai aussi qu’il existe un discours opposé, venant souvent d’“une tradition intellectuelle française d’origine africaine” (p. 180). En refusant l’enfermement idéologique qui fait de l’Afrique “un territoire incontrôlable, violent, pauvre, ayant perpétuellement besoin d’aide humanitaire, politique, économique ou éducative” (p. 181), il est désormais impératif que les “Afro-descendants français et

leurs alliés éclairés [...] [assument] le contrôle de la production, de la diffusion et de l'enseignement des savoirs liés à l'Afrique" (p. 180), qu'ils prennent conscience des "productions intellectuelles issues des générations précédentes" (p. 181) et surtout dépassent le cadre national, "internationalisme et transnationalisme [étant désormais] de rigueur" (181).

Le romancier ivoirien GAUZ, dans "Les rêves de Kong de Binger" (pp. 182-187), propose des pages d'une cinglante ironie, mais aussi très amusantes, sur la conquête coloniale et sur la vie et l'entreprise de Louis-Gustave BINGER qui, comme on peut le lire sur sa stèle au cimetière de Montparnasse, "a donné la Côte d'Ivoire à la France" (p. 182). Or, l'aspect passé sous silence ("personne n'a jamais mentionné ça. Absolument personne", pp. 186-187), c'est que Louis-Gustave BINGER était le grand-père de Roland BARTHES, célébré comme le "parangon de l'intellectualisme, de la réflexion française" (p. 187); aussi, après avoir montré que "c'est hyper important dans l'œuvre de Barthes son ascendance coloniale" (p. 187), GAUZ a raison d'affirmer que "l'Afrique s'écrit dans ce qu'on ne dit pas" (186), mais que "l'Afrique d'aujourd'hui se doit de s'écrire dans ce que l'Histoire ne dit pas" (p. 187).

Dans "Jouer l'Afrique. Résistance théâtrale" (pp. 188-196), le dramaturge congolais Dieudonné NIANGOUNA propose, dans un langage très imagé, le chemin qu'il faut accomplir pour la réalisation d'un théâtre qui doit être "dans un corps africain un art qui ne soit pas emprunté" (p. 188). Ainsi, "le développement des théâtres des Afriques" (p. 189), décrit en cinq rounds (qui méritent une lecture attentive) se configure comme "résistance théâtrale" (p. 191), comme une bataille pour "décoloniser les esprits, dépigmenter les gestes" (p. 192), pour vaincre les censures des industries de théâtre, définies comme économiques et postcoloniales, "qui sont les salles, les festivals et les institutions" (p. 192), contre "toute forme de dictature, contre toute sorte de léthargie, contre les apathies des systèmes tortionnaires, contre les ambiances d'endormissement" (p. 194); il faut surtout "s'affranchir des frontières" (p. 195) et, "en partant d'un endroit précis, [rendre] compte de la globalité" (p. 196).

Lucy MUSHITA, dans "Femme ou femme africaine?" (pp. 197-202), propose une réflexion sur son expérience en France ("avant d'arriver en France, j'étais tout simplement une femme. En arrivant dans ce pays il m'a fallu [...] comprendre qu'ici [...] j'étais une femme africaine", p. 197), et sur les raisons d'une telle réalité, en rapport entre autres avec "l'obsession pour la sexualité de l'Africaine" (p. 201), en concluant sur l'importance de s'engager dans l'écriture d'une autre Afrique, pour démanteler un fois pour toutes préjugés et mauvais comportements.

Après “Le Moi au miroir fragmenté du Nous” (pp. 203-205), où Sami TCHAK s’en prend aux mauvaises lectures critiques, concernant trop souvent les productions littéraires africaines, car trop rarement on envisage “les œuvres littéraires sous un angle purement littéraire, donc à partir des critères esthétiques, de la singularité d’un univers, de l’originalité d’une vision du monde” (p. 204), le volume se termine par “Afroptimisme” (pp. 206-210), un beau texte poétique du slameur Marc Alexandre OHO BAMBÉ, dit Capitaine Alexandre.

Liana NISSIM

Fanny MAHY (dir.), “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones”, *Les cahiers du GRELCEF*, n. 9, mai 2017, https://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_09_numero.htm

“La diversité des enjeux, esthétiques, discursifs, herméneutiques, ou même heuristiques potentiels du paradigme merveilleux décrit, souhaité, convoqué, regretté dans les œuvres de ce champ font l’objet de ce numéro. Le merveilleux est intimement lié au fait francophone, dès lors, du point de vue discursif, comme le laissent découvrir les articles rassemblés ici”, explique Laté LAWSON-HELLU dans son éditorial “Le merveilleux et le texte francophone” (p. 11). Fanny MAHY, dans son introduction “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones” (pp. 13-14) souligne un dépassement des théories de TODOROV dans le traitement du thème tout en annonçant l’ampleur et la richesse du merveilleux, de l’étrange et du fantastique au sein des littératures francophones en tous les temps et toutes les époques.

Le volume se divise en quatre parties principales qui correspondent aux divers domaines géographiques francophones. Nous rendrons compte ici des articles concernant la littérature de l’Afrique sub-saharienne et nous renvoyons aux sections de “Francophonie des Caraïbes”, “Francophonie européenne”, “Francophonie du Québec et du Canada” pour les autres contributions.

La partie consacrée à la littérature africaine d’expression française se divise à son tour en deux parties: la première (pp. 15-70), centrée sur la production romanesque, se compose de trois articles; la seconde (pp. 71-138), centrée sur la dramaturgie, les mythes et le polar compte quatre contributions.

Pierre Suzanne EYENGA ONANA est l'auteur de "Kama Kamanda et Tchicaya U'Tamsi: deux auteurs, deux allégories, une version stylisée du fantastique et de l'étrange" (pp. 17-34); après avoir rappelé quelques-unes des définitions les plus célèbres du fantastique, le critique s'attache à montrer leur caractère réductionniste face à la production romanesque africaine et plus spécifiquement dans *Ces fruits si doux de l'arbre à pain* de Tchicaya U'TAMSI et *Lointaines sont les rives du destin* de Kama KAMANDA. Pierre Suzanne EYENGA ONANA propose une redéfinition du fantastique et de l'étrange non pas basée sur la nouvelle (genre d'élection du fantastique) mais sur le roman; le critique étudie ensuite le fantastique africain dans ses imbrications avec le souci de réalisme et le sentiment d'hésitation pour en arriver à l'analyse du 'type du personnage fantastique'. L'étude se termine avec un commentaire sur le fantastique en tant que genre susceptible d'évoquer "la symbolique que revêt le rapport spatio-temporel ainsi que la vision du monde qui sous-tend les imaginaires" (p. 29). "Fantastique, étrange et merveilleux dans l'œuvre romanesque de Pius Ngandu Nkashama" est le titre de la deuxième contribution, signée par Emmanuel KAYEMBE (pp. 35-47). Après un bref aperçu sur les travaux critiques centrés sur la production de Pius NGANDU NKASHAMA, KAYEMBE structure son étude en trois parties principales, à savoir: le conte merveilleux et le récit merveilleux initiatique, où il étudie *Le Pacte de sang* et le conte enchâssé dans le roman *La Délivrance d'Ilunga*; le fantastique phénoménologique et le merveilleux hyperbolique, qui s'avèrent deux éléments parcourant l'œuvre entière de NGANDU NKASHAMA, signifiant la transformation du réel en fantasmagorie à travers un regard convoquant le gigantisme; le fantastique mythique, où le critique fait référence aux renvois mythologiques tour à tour mis en place dans l'œuvre de l'auteur congolais. Suit l'article de Laté LAWSON-HELLU "Félix Couchoro et le réalisme merveilleux francophone" (pp. 49-70). En adoptant une perspective géocritique, en ayant recours plus spécifiquement au paradigme du topelecte, et au motif du chemin de fer, LAWSON-HELLU aborde l'œuvre de Félix COUCHORO pour proposer une analyse de son discours identitaire et anticolonialiste: "Le chemin de fer inscrit en toposème dans l'œuvre de l'écrivain devient [...] le lien ombilical que l'écrivain maintient entre la problématique du présent et la nécessité du retour à ce passé non-utopique d'un pays de peuples et de cultures qui en font un espace de vie, plutôt qu'un espace de survie ou de dissensions politiques, géostratégiques ou économiques; il en est ainsi des termes du topelecte proposé sur le pays guin-ewe. Le pays merveilleux est dès lors celui-là dont l'écrivain rappelle les traits qui persistent encore au moment de son écriture, dans la première moitié du XX^e siècle, et encore aujourd'hui, longtemps après les actualités qu'il aura mises en écriture" (p. 59).

La seconde partie consacrée à la littérature africaine s'ouvre avec l'article d'Edwige GBOUABLÉ "Le recyclage des mythes et légendes: pour une dynamique dramaturgique dans les théâtres d'Afrique noire francophone" (pp. 73-88). Le critique montre comment les récits traditionnels et les légendes constituent "moins une reprise d'histoires fantastiques et merveilleuses qu'un moyen de réinventer un théâtre 'libre', en exploitant le potentiel structurel de ces récits oraux" (p. 74). Son analyse se concentre éminemment sur *La fable du cloître des cimetières*, *Sortilèges* et *L'étrangère* de Caya MAKHÉLÉ; *Io* de Kossi EFOU; *Tous bas... si bas* de Koulsy LAMKO; *La Guerre des femmes* suivi de *La Termitière* de Bernard ZADI ZAOUROU. Le critique montre comment le recours aux formes anciennes et plus traditionnelles de narration permet aux dramaturges de "repenser le théâtre dans une relation dynamique avec les autres genres, de sorte à l'enrichir d'outils permettant de le décloisonner" (p. 85) en procédant finalement à un véritable renouveau. Suit "L'expression langagière du merveilleux dans *Kaïdara* d'Amadou Hampâté Bâ" d'Amidou SANOGO (pp. 89-102). Le critique se concentre sur cette œuvre singulière d'HAMPÂTÉ BÂ mêlant le merveilleux au fantastique dans le cadre d'un récit d'initiation; il propose une analyse portant sur les marques linguistiques du merveilleux, l'importance socio-éducative du genre, les symboles convoqués, ainsi que le rôle des acteurs dans la structuration du récit. "Le merveilleux, dans *Kaïdara*, – conclut SANOGO – s'apprécie par l'acceptation des significations des faits surnaturels par le personnage Hammadi et par le lecteur. L'on note, de la part de ces deux instances, une attitude de réception presque naïve. Le merveilleux devient donc l'étrange accepté qui s'ajoute à l'expérience du sujet. En outre, le merveilleux quitte l'acception profane pour s'inscrire au cœur du surnaturel aux côtés de l'étrange, du fantastique et du pathétique avec la valeur didactique inhérente au conte" (p. 101). Fatou TOURÉ CISSÉ est l'auteur de l'étude suivante: "Signifiante du fantastique comme critique sociétale dans *Le fils-de-la-femme-mâle* de Maurice Bandaman" (pp. 103-117). Fatou TOURÉ CISSÉ met en relief la mixité de genre de l'œuvre *Le fils-de-la-femme-mâle* de Maurice BANDAMAN, à savoir un conte romanesque où les tendances réalistes du roman se mêlent aux orientations potentiellement fantastiques du conte. Dans une première partie de son étude, le critique se concentre sur les traits typiquement fantastiques de l'ouvrage: "l'écriture du fantastique dans *Le-fils-de-la-femme-mâle* résulte [...] de ralliements étranges de temps et d'espaces, des métamorphoses, de la convocation d'êtres de mondes différents, des pouvoirs extraordinaires attribués aux héros, de l'exagération des motifs décrits, de la multiplication des personnalités et de l'hyperbolisation omniprésente" (p. 112); la seconde partie de son étude est centrée sur la signifiante symbolique du fantastique: BANDAMAN ne se limite pas à une dénonciation de certains maux de la société ivoirienne, mais sa

critique atteint également les régimes dictatoriaux de tous les pays africains, ainsi que l'espoir et les leurres qui tour à tour enflamment et ébranlent les peuples au lendemain des indépendances. Le dernier article d'Adama S. TOGOLA a pour titre "Des meurtres sans auteur et sans arme": une lecture fantastique du polar africain" (pp. 119-138). Le critique propose une analyse de deux romans policiers: *L'Empreinte du renard* de Moussa KONATÉ et *La Mort des Fétiches de Sénéoudougou* de Bokar N'DIAYE en montrant comment le surnaturel s'avère un trait inaliénable de la réalité africaine que les détectives ne peuvent ignorer. Après un aperçu sur la place du polar en littérature et une étude des relations entre le fantastique et le roman policier, TOGOLA propose une analyse des deux romans, chacun au centre d'un paragraphe qui lui est spécialement consacré. Le critique conclut sa belle étude en justifiant le choix de son corpus: "une raison majeure a orienté le choix de ces deux polars: ils sont exemplaires de l'écriture subversive, transgressive qui caractérise le polar africain. *L'Empreinte du renard* et *La Mort des Fétiches de Sénéoudougou* créent, pour les circonstances, une atmosphère où les savoirs ancestraux circulent et se disputent avec le savoir moderne. [...] en intégrant les récits fondateurs dont la convocation passe par l'exhumation des fantômes ou des masques étranges, les auteurs s'interrogent, d'une part, sur la modernité et la tradition, et d'autre part, sur les limites de la démarche hypothético-déductive" (p. 136).

Francesca PARABOSCHI

Rémi Armand TCHOKOTHE (dir.), "Qui a peur de la littérature wolof?", *Études Littéraires Africaines*, n. 46, 2018, pp. 7-112

Cette livraison de la revue *ELA* est si riche, qu'il m'a semblé utile d'en offrir deux fiches de lecture distinctes, l'une réservée au dossier "Qui a peur de la littérature wolof?", l'autre aux diverses sections et articles de la seconde partie de la revue.

Le dossier est entièrement consacré à Boubacar Boris DIOP, même si le titre pouvait laisser croire à un regard d'ensemble plus étendu et à la prise en compte d'une réalité déjà assez significative et destinée sans doute à s'affirmer dans le panorama littéraire international, à savoir le passage des littératures africaines de l'emploi des langues occidentales à l'écriture dans les diverses langues nationales. Certes, Boubacar Boris DIOP, l'un des plus grands romanciers africains, aura beaucoup

compté – par ses choix courageux et par ses prises de position admirablement éclairantes – pour l'avènement de cette évolution; on ne peut donc que se réjouir de ce dossier, né des journées d'étude consacrées à Boubacar Boris DIOP en 2016 à l'Université de Bayreuth, où il était en résidence et dont il tisse l'éloge dans le dernier entretien de ce dossier.

Dans sa "Présentation" (pp. 9-17) Rémi Armand TCHOKOTHE évoque brièvement la question du choix linguistique des auteurs africains, de l'écriture entre deux langues, de l'auto-traduction, puis les décisions dans ces domaines de Boubacar Boris DIOP, ainsi que la collection "Céytu" qu'il dirige, qui publie des œuvres importantes traduites en wolof (Mariama BÂ, LE CLÉZIO, CÉSAIRE...). Après un regard sur les travaux et colloques récemment consacrés à Boubacar Boris DIOP, le critique présente les contributions de ce dossier.

La première, de Papa Samba DIOP, est une "Introduction à l'œuvre littéraire de Boubacar Boris Diop: du français au wolof" (pp. 19-29), qui passe en revue toute la production de l'auteur (théâtre, essais, traductions compris), pour s'arrêter sur les étapes qu'il a parcouru dans sa constante "dénonciation de la domination culturelle" (p. 24) condamnant à "la marginalité, à une 'périphérie' perpétuellement en mal de reconnaissance par le 'centre'" (p. 27). Aussi, le choix d'écrire en wolof constitue-t-il l'affirmation la plus convaincante de "la 'centralité' de l'univers culturel originaire" de l'auteur (p. 22), qui par surcroît propose "une langue d'une telle perfection [...] qu'elle peut servir d'objet d'étude à la fois aux grammairiens, aux sociologues et aux philosophes" (p. 26). Papa Samba DIOP s'arrête enfin sur le thème de la mémoire qui pour Boubacar Boris DIOP est certes "l'objet d'une création permanente" (p. 29), mais qui est capital dans les romans en wolof, car l'auteur inscrit "la mémoire du Sénégal dans la mémoire universelle" (p. 29) tout en gardant intact "le message de fraternité avec tous les autres peuples et idiomes du monde" (p. 29).

Ce même thème de la mémoire est au cœur de l'essai suivant, "*Bàmmeelu Kocc Barma* de Boubacar Boris Diop ou comment écrire un roman postmoderne en wolof" (pp. 31-43), où Serigne SEYE se propose de montrer "le caractère postmoderne" (p. 32) de l'œuvre citée dans le titre, le deuxième roman en wolof de Boubacar Boris DIOP, publié en 2017. En effet, le critique est de l'avis que la thématique de la mémoire (au centre du roman, dans la peur "d'assister à une amnésie générale", p. 33), parce qu'elle dénonce "la maladie de l'oubli qui frappe [les] compatriotes" de la narratrice (p. 33), "parce qu'elle révèle le rapport difficile au passé, configure la postmodernité d'une société en crise" (p. 35). Mais *Bàmmeelu Kocc Barma* se révèle comme un texte postmoderne aussi par son hybridation, c'est-à-dire par son intermédialité (présence de radio, téléphone, ordinateur, internet...) et par ses procédés d'amalgame littéraire: brouillage des structures temporelles et spatiales, mélange de réalité et fiction, métadiscours sur

la littérature (par “une écriture autoréflexive, autoréférentielle et résolument tournée vers sa production et réception”, p. 42); surtout, c’est la “tentation du roman-essai” (p. 43) que perçoit le critique, à savoir “un récit qui scénarise une opinion à propos du réel littéraire, social, culturel et politique” (p. 40), très présent, ce dernier, dans *Bàmmeeelu Kocc Barma*, qui propose “une critique acerbe des mœurs politiques sénégalaises” (p. 41).

Ousmane NGOM, dans “Peut-on se baigner deux fois dans le même fleuve? À propos de l’auto-traduction de *Doomi Golo* par Boubacar Boris Diop” (pp. 45-57), offre une lecture comparative du premier roman en wolof de Boubacar Boris DIOP, *Doomi Golo*, publié en 2003, et son auto-traduction en français, *Les Petits de la guenon* (2009), qui se révèlent très différents; le critique analyse quelques exemples des mutations opérées dans la traduction, certaines altérations provoquées par la distance temporelle dans la production des deux textes (magnifiques les notations concernant les modifications du féticheur Sinkoun Camara), certaines insertions (comme l’histoire inédite du “Rocher de Gibraltar”), le dépassement de certains tabous, les explicitations de référents culturels, inutiles pour un lecteur wolof. L’analyse de NGOM, très pointue et pertinente, prouve que le premier texte est plus intense et plus suggestif, gardant mieux son caractère énigmatique, riche en effets de surprise; mais nous, lecteurs européens, incapables de lire le wolof, nous savons gré à l’auteur d’avoir créé ce chef-d’œuvre qu’est *Les Petits de la guenon*, d’avoir réalisé “deux récits à la fois différents et identiques”, comme il l’a dit dans un entretien avec NGOM même (p. 57).

Dans “Une saison en wolof” (pp. 59-72) Alice CHAUDEMANCHE analyse la traduction accomplie en 2016 par Boubacar Boris DIOP de la pièce d’Aimé CÉSAIRE, *Une Saison au Congo* (1973), publiée sous le titre *Nawetu deret* (un hivernage de sang) “chez Zulma dans la collection Célytu qui est diffusée en France, aux États-Unis, au Canada et au Sénégal” (p. 60). Boubacar Boris DIOP présente sa traduction “avant tout comme une adaptation pour la scène sénégalaise” (61), comme le prouvent certains choix faits en fonction du public sénégalais, tels “le traitement des références à l’histoire du Congo [...], tantôt omises [...], tantôt glosées [...] ou simplifiées” (p. 63), le “parallèle entre l’histoire du Congo et celle du Sénégal” (p. 63) ou la modification de la scène énonciative. CHAUDEMANCHE, après avoir évoqué le théâtre militant de Cheik Aliou NDAO (qui est aussi, à mon avis, un romancier d’envergure tant en français qu’en wolof), inscrit Boubacar Boris DIOP “dans cette conception militante” (p. 65) qui exige en même temps un texte dramatique d’une très grande qualité. Puis elle étudie les modifications qui concernent le personnage de LUMUMBA dans la traduction, où “le verbe prophétique est traduit sous forme de discours politique adressé au peuple” (p. 68), si bien que le leader congolais “en vient à évoquer une autre figure historique, celle

de Cheikh Anta Diop” (p. 68) (si chère à Boubacar Boris DIOP), qui “est aussi la figure tutélaire de la traduction littéraire en wolof” (p. 68). L’essai se termine par une réflexion sur la langue de la traduction, correcte, soignée et créative en même temps.

Nathalie CARRÉ est l’auteure de l’article “Boubacar Boris Diop et ses publics, entre français et wolof. Ancrage local et internationalisation de l’œuvre” (pp. 73-89) qui examine le parcours éditorial de Boubacar Boris DIOP, du point de vue des rapports entre les textes (en français, en wolof, et aussi en traduction) et leur public. Après avoir évoqué les difficultés bien connues d’une réelle diffusion en Afrique des textes publiés en occident, Nathalie CARRÉ constate la reconnaissance internationale, mais aussi en Afrique de l’Ouest, de Boubacar Boris DIOP, tout en admettant que ses ouvrages écrits en français ne rejoignent sans doute pas un trop vaste public, malgré la publication africaine de quelques-uns de ses romans: *Le Cavalier et son ombre*, *Murambi*, *Kaveena*, ce dernier choisi en 2008 par le comité de lecture de la collection “Terres solidaires”, qui publie “des ouvrages originellement édités en France [...] [dans] une nouvelle édition dédiée au continent africain, où elle circule à un prix adapté au marché” (p. 79). On comprend donc le choix ‘politique’ d’écrire en wolof, même si, du point de vue du nombre de lecteurs, les choses ne sont pas trop différentes; mais c’est sur le long terme que l’auteur situe son choix, “avec l’idée que le livre [...] peut [...] créer le public” (p. 82), aidé – dans le présent – par les ‘rérealisations’ offertes, entre autres, par l’emploi du numérique; aidé aussi par l’auto-traduction, puis la traduction dans diverses langues à une reconnaissance internationale qui reconfigure les rapports entre centralité et périphérie, en permettant “à la culture sénégalaise [...] de faire entendre sa voix au sein du concert des nations de manière active” (pp. 88-89).

Deux entretiens avec l’auteur complètent le dossier. Le premier, “Mettre sa langue à la première place” (pp. 91-105), réalisé par Fatoumata SECK, porte sur la décision de Boubacar Boris DIOP d’écrire dans sa langue maternelle; il revient sur son séjour au Rwanda (et sur sa découverte “que la France avait été au cœur [du] génocide”, p. 93), sur la question de la haine de soi, qui “vient du rejet de sa propre culture, du rejet de son identité” (p. 94), sur les difficultés et les satisfactions éprouvées en écrivant en wolof, sur sa vision de la littérature africaine écrite en langues étrangères, qui n’est pas à rejeter: “je préfère – dit-il – l’approche [...] de David Diop et Cheikh Anta Diop, qui y voient une littérature de transition, correspondant à un moment donné de notre évolution historique” (p. 95). Il passe en revue les différents genres littéraires en wolof et suit le parcours du wolof écrit depuis 1954, en citant comme initiateur Cheikh Anta DIOP et en reconnaissant dans l’écrivain Cheik Aliou NDAO “le symbole vivant de toute cette évolution” (p. 97), dans la conviction qu’on peut désormais

“parler de floraison de la littérature sénégalaise en pulaar et en wolof” (p. 98), en démontant toutes les objections qu’on pose habituellement à la promotion des langues nationales.

Quant à l’entretien réalisé par Rémi Armand TCHOKOTHE, “L’Histoire est un éternel recommencement, et presque toujours pour le pire” (pp. 107-112), il s’agit d’une méditation poignante (née de la visite du musée de l’Holocauste de Nuremberg que Boubacar Boris DIOP a accomplie pendant sa résidence à Bayreuth) portant sur les génocides, avec la navrante constatation “que les humains ne retiennent jamais les leçons du passé” (p. 109).

Liana NISSIM

Études Littéraires Africaines, n. 46, 2018, pp. 113-174

Dans la seconde partie de cette livraison de la revue *ELA*, un premier “À propos” (pp. 113-126) est consacré à Lilyan KESTELOOT, la célèbre spécialiste des littératures et cultures africaines décédée le 28 février 2018.

Amadou LY, auteur de “Lilyan Kesteloot, une pionnière à l’Université de Dakar” (pp. 113-116), parcourt la très riche biographie intellectuelle de KESTELOOT en citant ses ouvrages les plus marquants et en s’arrêtant plus particulièrement sur son immense travail consacré à la sauvegarde des littératures orales, menacées de disparition “par les très rapides et profondes mutations [...] [des] sociétés d’Afrique noire” (p. 114).

De même, Felwine SARR, dans “Lilyan Kesteloot, la pioche jusqu’au bout...” (pp. 117-120) évoque la mission qu’elle a poursuivie jusqu’à ses derniers jours: “connaître et toujours approfondir la compréhension des cultures de ce continent auquel elle avait consacré toute sa vie de chercheuse” (pp. 117-118), en publiant comme témoignage *Cogito ergo xalat*, le document qu’elle avait rédigé pour le groupe de recherche se proposant l’exploration “en détail et en profondeur” (p. 118) des humanités, de la *Weltanschauung*, de la philosophie africaines: il s’agit de “rechercher en amont [le] fondement [de nos valeurs] – ainsi un *cogito* africain – et [...] jusqu’où elles sont nécessaires pour sauvegarder notre santé” (p. 120).

Pour sa part, Boubacar Boris DIOP, dans “Recommencer la fin du monde...?” (pp. 120-126) nous raconte, d’une manière captivante et émouvante, son expérience de lecture, “à peine sorti de l’adolescence” (p.120), du livre de Lilyan KESTELOOT, *Les Écrivains noirs de langue*

française: naissance d'une littérature (1963), pour ensuite proposer une réflexion très sérieuse et tranchée sur les “conditions souvent calamiteuses” des éditions africaines (p. 123), sur “la grande lessiveuse de la globalisation” (p. 123) par laquelle doivent passer les auteurs africains et sur leur dépendance “envers les instances de validation occidentales” (p. 124). Aussi Boubacar Boris DIOP rend-il hommage à KESTELOOT pour son irritation à l'égard de ces auteurs qui renient leur appartenance africaine et il attribue “à la clairvoyante Lilyane” (p. 125) le mérite d'avoir reconnu dans la production en langue française “une littérature de transition” (p. 125), dans la conviction qu’“en littérature africaine, la révolution [...] sera linguistique ou ne sera pas” (p. 125).

La revue présente un second “À propos” sur *La Fabrique des classiques africains*, le livre que Claire DUCOURNAU a publié en 2017, chez CNRS éditions, en offrant le point de vue de trois critiques.

Paul DIRKX, dans “La classicisation africaine et ses structures antinomiques” (pp. 127-132), considère l'ouvrage de DUCOURNAU comme “une contribution majeure [...] à la recherche sociohistorique” (pp. 127-128), en soulignant “l'omniprésence de la question des rapports de force entre les littératures africaines ‘francophones’ et la littérature ‘française’” (p. 128) et en constatant la domination littéraire franco-parisienne, témoignée entre autre par le manifeste “Pour une littérature-monde” qui “s'avère encore inspiré par une image fantasmée du monde postcolonial (africain) en fonction d'intérêts largement inscrits dans le champ (éditorial) français” (p. 129), notions, celles-ci, de DIRKX et de DUCOURNAU, que je partage tout à fait. Le critique passe en revue les différentes formes de cette domination présentées dans le volume, y compris l'ambiguïté “qui entoure la trajectoire d'un Senghor” (p. 131), les tensions du côté de l'institution éditoriale, le cas des écrivains migrants.

Des considérations analogues sont avancées par Virginie BRINKER dans “Décrypter les insuffisances des catégorisations littéraires ou la persistance d'une fabrique de l'altérité” (pp. 132-136), qui souligne comment le livre de DUCOURNAU “permet [...] de mesurer la césure entre des auteurs vivant et publiant dans des pays africains [...] et des écrivains plus ou moins mobiles, volontiers cosmopolites [...] au prix d'une relative coupure avec [leurs] origines” (pp. 132-133). Mais BRINKER soulève aussi la question, désormais incontournable, des catégorisations littéraires, en invitant à une redéfinition des différentes appellations, y compris celle de ‘littérature française’.

Isaac BAZIÉ, qui reprend les notations des articles précédents dans “De l'espace littéraire africain aux portes de la littérature mondiale” (pp. 136-140), s'arrête surtout sur la question du manifeste “Pour une littérature-monde en français”, en en soulignant les enjeux et les contradictions, puis sur “la relation entre l'espace littéraire africain [...] et l'espace littéraire mondial” (p. 138), ainsi que sur le poids “des agents français, voire parisiens” (p. 139), tout en souhaitant des

recherches allant au-delà de l'espace francophone, selon une perspective "transrégionale et intersystémique" (p. 140).

La section "Variations" propose deux articles. "Antigone sous les soleils d'Afrique: trois exemples d'adaptation" (pp. 141-157), de Donato LACIRIGNOLA, après un aperçu des *Classical reception studies*, analyse trois réécritures de l'*Antigone* de SOPHOCLE en Afrique: "*The Island* (1973) d'Arhol Fugard, John Kani et Winston Ntshona, auteurs qui dénoncent l'apartheid en Afrique du Sud" (p. 145), *Tegonni: An African Antigone* (1998), du Nigérien Femi OSOFISAN et *Noces posthumes de Santigone* (1988) du Congolais Sylvain BEMBA, œuvre dédiée à Thomas SANKARA (tué en 1987), "incarnation d'un rêve postcolonial utopique" (p. 148). S'il est vrai que dans les trois pièces les références à l'exploitation européenne ne disparaissent pas "dans la mesure où les formes du (néo)-colonialisme demeurent étroitement liées à la politique postcoloniale" (p. 150), il est vrai aussi que c'est la critique à la politique contemporaine qui compte le plus. Par ailleurs, la pratique de l'adaptation mise en acte dans les trois ouvrages élimine "tout filtre eurocentrique" (p. 157), les choix dramaturgiques étant liés aux traditions autochtones, comme le prouve, par exemple, la figure du griot dans la pièce de BEMBA, si bien que le critique peut constater une hybridation pleinement réussie, témoignant de la capacité d'accéder "au patrimoine littéraire mondial afin de l'enrichir" (p. 157).

Giuseppe SOFO, dans "Rira bien, tu riras le damné: jeux de mots et enjeu des mots dans *Za* de Raharimanana" (pp. 159-174), analyse *Za*, le roman publié en 2007 par Jean-Luc RAHARIMANANA, auteur d'une œuvre vaste et diverse, qui a quitté le Madagascar pour la France en 1989; le critique choisit d'étudier la langue de *Za* (protagoniste donnant le titre au roman), "figure de la déconstruction des mots et des mondes" (p. 160). Construit en utilisant des genres malgaches traditionnels, le roman est écrit dans un français fautif et déformé à cause des tortures subies par le protagoniste (analogues à celles infligées en 2002 par les forces de l'ordre au père du romancier, lui ravageant la bouche, les dents et le palais). Seul le rire reste intact et c'est la raison pour laquelle le rire a tant d'importance dans la "nouvelle construction de [l']identité, qui passe par l'adoption d'une nouvelle langue" (p. 166): la faute de prononciation provoquée par les tortures subies, devient pour *Za* une arme consciemment utilisée, "une arme de libération de la langue et de l'identité, une manière d'échapper aux limites et aux tortures [...] imposées par la situation politique d'un pays" (p. 167) dans lequel on reconnaît facilement le Madagascar contemporain. Les jeux de mots y acquièrent un espace capital, dévoilant "les spectres et les démons qui habitent la démocratie malgache" (p. 168) et qui envahissent toute l'Afrique; et *Za*, considéré comme fou, n'épargne rien ni personne, ni toutes les croyances religieuses, ni les institutions internationales, ni surtout "les conséquences de [la] présence étrangère en Afrique" (p. 169), telles les 'massacres et

impostueries innombrables', faites 'au nom de la syphilisation et du progrès'... Cependant, la déconstruction de la langue opérée par la nouvelle langue de Za, ne vise pas la langue française ni aucune autre langue existante, mais vise plutôt le démasquage de l'abus du discours formaté, de la parole creuse qui anesthésie les populations, qui saoule les gens, pour reconquérir le sens de la parole, pour la "réappropriation d'un verbe amputé de sa valeur" (p. 174).

Liana NISSIM

Germain-Arsène KADI, "Bernard Dadié, Alpha Blondy et la culture postcoloniale en Côte d'Ivoire", *Bérénice*, n. 53, Novembre 2017, pp. 153-170.

Se situant dans le cadre des *cultural studies*, cet article part de la conviction que la contestation de la politique française, qui a marqué la crise militaire et politique de 2002 en Côte d'Ivoire, "est la résultante d'un long processus d'interrogation de l'histoire coloniale dans la construction d'une identité nationale ivoirienne" (p. 154); KADI se propose donc d'en donner la preuve en évoquant quelques traits de l'engagement politique de l'écrivain Bernard DADIÉ (décédé à l'âge de 103 ans, le 9 mars 2019) et du chanteur reggae Alpha BLONDY (né en 1953, de son vrai nom Seydou KONÉ).

Relativement à Bernard DADIÉ, le critique passe en revue les événements qui l'ont marqué depuis sa jeunesse, quand – journaliste engagé, vivant au Sénégal – il dénonçait ouvertement la violence et les intrigues du système colonial français, puis son engagement politique en Côte d'Ivoire ("en 1949 il est arrêté et détenu pendant seize mois à la prison de Grand Bassam", p. 157), ses orientations enfin à l'avènement de l'indépendance: ministre de la culture pendant quelque temps, DADIÉ par la suite conteste le président HOUPHOUËT-BOIGNY, considéré comme "un agent de la gouvernance néocoloniale" (p. 159). Aussi, n'arrête-t-il pas de dénoncer "une mémoire nationale manipulée, amputée, forgée sous la surveillance du colonisateur et qui occulte la violence coloniale" (p. 159), la corruption, la violence politique.

Pour sa part, Alpha BLONDY incarne la lutte anticoloniale "dans les cultures populaires des années 1980" (p. 160), comme le témoigne sa chanson "Bori Samory" (de 1984) qui affranchit Samory TOURÉ (farouche adversaire des Français à l'époque de la pénétration coloniale) "de l'image stéréotypée du chef de guerre [sanguinaire], véhiculée par les autorités coloniales" (p. 160) dans la tentative d'effacer

son action de résistance de la mémoire collective. À côté de Samory, Alpha BLONDY évoque “d’autres victimes de l’impérialisme occidental [...], les leaders noirs de la lutte contre la ségrégation raciale aux États-Unis [...], les victimes de l’Apartheid en Afrique du Sud” (p. 161), dans la conviction que la violence des régimes politiques africains actuels “est la conséquence de la politique de violence coloniale conduite par les puissances occidentales” (p. 161). De même, en 1991, dans la chanson “Babylone Kêlê”, Alpha BLONDY “réitère les accusations portées contre l’impérialisme occidental” (p. 163) et son trafic d’armes de guerre; dans “Armée française” (1998), contre les bases militaires françaises en Afrique, le chanteur dénonce les accords de défense “qui conditionnent [...] la politique économique” (p. 165) des États africains et “portent atteinte à la dignité des peuples dits indépendants” (p. 165).

Aussi, Bernard DADIÉ et Alpha BLONDY, “deux icônes de la culture ivoirienne” (p. 166), n’ont-ils pas manqué de séduire toute une génération d’artistes, dénonçant à leur tour, dans les années 2000, les diverses formes de néocolonialisme et protestant contre la politique française.

Liana NISSIM

FRANCOPHONIE DU QUÉBEC ET DU CANADA

ALESSANDRA FERRARO

Nathalie VUILLEMIN, Thomas WIEN (dir.), *Penser l'Amérique de l'observation à l'inscription*, Oxford, Oxford University Studies in the Enlightenment, 2017, 264 pp.

Cet ouvrage, issu du colloque *De l'observation à l'inscription: les savoirs sur l'Amérique entre 1600 et 1830* qui a eu lieu à Montréal du 30 mai au 1^{er} juin 2013, rassemble neuf études qui explorent, dans une perspective historique et littéraire, l'élaboration des connaissances sur l'Amérique et la manière dont s'est incarnée l'expérience coloniale dans les écrits français du milieu du XVII^e siècle à la fin du XVIII^e.

Adrien PASCHOUD ("Du récit à la gravure: les missions jésuites de la Nouvelle-France à la lumière du martyrologe de Matthias Tanner", pp. 27-41) ouvre la section "Vivre et inscrire le martyr" en examinant le martyrologe *Societas Iesus usque ad sanguinis et vitae profusionem militans, in Europa, Africa, Asia et America [...]* que le jésuite Matthias TANNER (1630-1692) fit paraître à Prague, en 1675. Dans le but de mettre en relief la pratique de la réécriture qui sous-tend la représentation du martyr dans la culture jésuite, l'auteur se focalise sur le récit du martyr du père Jean DE BRÉBEUF, l'un des missionnaires de la Nouvelle-France qui succomba, en 1649, aux tortures des Iroquois dans la défense de la mission chez le peuple huron. Le récit de TANNER ne fait que proposer une série de lieux communs rhétoriques et thématiques, qu'il corrobore de gravures, en s'inspirant du récit rédigé auparavant par Christophe RÉGNAULT, un ouvrier au service des Jésuites de la Nouvelle-France, et des écrits spirituels de BRÉBEUF. Le travail historiographique de TANNER, fondé sur la modélisation de ces textes, découle, d'après PASCHOUD, aussi bien de la volonté de célébrer l'exemplarité des disparus que du désir de raffermir la cohésion d'une communauté éparpillée dans le monde.

Le martyr des jésuites qui eut lieu en Huronie, en 1649, demeure le sujet de la contribution de Muriel CLAIR ("Le *Manuscrit de 1652* sur les martyrs jésuites canadiens: en deçà d'une perspective hagiographique et ethnologique",

pp. 43-55). L'auteure étudie le recueil hétérogène de documents que constitue le *Manuscrit de 1652* en s'interrogeant sur sa réception. La comparaison de ce texte polyphonique avec le *Manuscrit de 1653*, ou sa version plus institutionnelle, les *Relations* annuelles des Jésuites que l'on imprimait à Paris et les témoignages des proches des martyrs restés en France permet à la chercheuse de signaler l'ancrage géographique et la destination interne et locale du texte retenu. La sainteté jésuite que fabrique ce recueil, dans la jonction qui s'opère entre la spiritualité nihiliste et mystique des martyrs et l'anéantissement que concrétisent les Amérindiens, s'efface dans les écrits institutionnels et métropolitains.

L'étude de Jean-François PALOMINO ("De la difficulté de cartographier l'Amérique: Jean Baptiste Louis Franquelin et son projet sur les limites de la Nouvelle-France (1688)", pp. 59-82) entame la deuxième section, "Traduire le territoire", en se penchant sur le travail géographique que se proposa Jean Baptiste Louis FRANQUELIN, cartographe nommé hydrographe du roi de France à Québec, en 1686. Le chercheur réfléchit sur les raisons qui amenèrent FRANQUELIN à présenter au pouvoir royal une carte de l'Amérique du Nord et un mémoire où il esquissa un projet cartographique inouï par rapport aux pratiques de l'époque car il envisageait de délimiter précisément les frontières de la Nouvelle-France, de partager le territoire en provinces et de se détourner de la toponymie amérindienne. Ce projet, qui finit par échouer, s'expliquerait dans la convergence de la situation politique et de la situation personnelle du cartographe: la France, à l'époque des négociations avec la couronne anglaise, avait tout intérêt à définir ses possessions et FRANQUELIN avait besoin de se distinguer en tant que géographe pour remédier à ses difficultés financières.

C'est à la mise en scène de la parole amérindienne dans les deux tomes des *Nouveaux voyages dans l'Amérique septentrionale* du baron de LAHONTAN que Françoise LE BORGNE consacre son article ("Prendre langue' auprès des Sauvages: les enjeux de la parole amérindienne dans l'œuvre du baron de Lahontan (1702-1703)", pp. 83-103). L'analyse des textes qui composent ces *Voyages* montre la subversion et l'instrumentalisation que subit la représentation de la parole et du savoir autochtones entre la publication du premier volume et du second. L'ancien lieutenant du roi, qui avait été soupçonné d'espionnage et donc contraint à abandonner la Nouvelle-France, espérait rentrer en grâce auprès des autorités métropolitaines par le biais de son premier tome des *Voyages*. N'ayant pas réussi dans son intention, LAHONTAN exprime son ressentiment, dans le second tome, à travers une satire aiguë contre l'autorité française et coloniale qu'il attribue utopiquement à Adario, son *alter ego* amérindien.

Cette question de l'instrumentalisation de la parole amérindienne revient également dans l'étude de Catherine BROUÉ ("*Paroles diplo-*

matiques autochtones en Nouvelle-France: un artefact polyphonique éloquent”, pp. 105-120) qui examine le corpus des *Paroles*, à savoir la transcription et la traduction des discours diplomatiques que les Amérindiens adressèrent aux gouverneurs de la Nouvelle-France entre 1680 et 1760. Elle se propose de distinguer cet ensemble d’autres écrits ayant rapporté la parole autochtone, tels que les récits missionnaires et le reste de la production administrative de l’époque. En mettant en relief la complexité de leur dispositif énonciatif, l’auteure souligne que les textes de ce corpus s’avèrent des objets polyphoniques, de même qu’interculturels, dans la mesure où l’inscription, voire la réification, de la parole orale calque le rituel diplomatique amérindien selon lequel chaque propos doit être incarné matériellement par un présent que l’on offre à ses locuteurs.

La dernière contribution de cette section est consacrée à l’inscription des savoirs sur l’Amérique au sein du Ministère de la Marine française. Marie HOULLEMARE (“Les archives du secrétariat d’État de la Marine, ‘âme de l’histoire’ de l’Amérique française au XVIII^e siècle?”, pp. 121-139) montre que l’institutionnalisation des savoirs officiels commença sous le secrétariat d’État de Jean-Baptiste COLBERT, grâce à la création, en 1699, du Bureau des archives de la marine à Paris. En reconstruisant la mise en place des services archivistiques, tout en comparant leur collecte de documents diplomatiques, administratifs et juridiques avec les projets de publication qui en découlèrent, la chercheuse constate qu’un véritable intérêt pour les savoirs sur la Nouvelle-France ne se cristallisa qu’à l’époque des négociations franco-anglaises sur les possessions américaines et surtout après la guerre des Sept Ans.

L’article de Christopher M. PARSONS (“Apprendre en apprivoisant: la domestication comme lieu de rencontre dans la France coloniale d’Amérique du Nord”, pp. 143-163) inaugure la dernière section du volume, “Intégrer la nature américaine”. PARSONS relit les écrits des administrateurs et des missionnaires jésuites et récollets de la Nouvelle-France pour retracer l’évolution de leurs connaissances naturelles et, en particulier, de la relation homme-animal dans le contexte colonial. Sur les premières observations des colons, qui relativisent l’étrangeté du Nouveau Monde en présentant des similitudes entre la flore et la faune américaines et les espèces européennes, s’enchaîne l’heureuse vision d’une domestication possible. Ce désir d’intégrer les animaux américains dans la vie domestique française se heurte à leur résistance, malgré les contraintes et les violences que l’on use à leur égard. L’optimisme initial cède, donc, la place à la désillusion et à une vision ambiguë qui s’approprie le savoir amérindien.

De son côté, Thomas WIEN (“Guetter le rossignol: les voyages des ‘observations botanico-météorologiques’ entre la France, le Canada et l’Europe, 1740-1775”, pp. 165-194) s’intéresse aux écrits de Jean-

François GAULTIER (1708-1756), médecin du roi à Québec depuis 1742, et tout particulièrement à l'histoire intertextuelle et intercontinentale de ses "observations botanico-météorologiques" sur le Canada. Le rapport annuel que GAULTIER envoie à son commanditaire, l'académicien Henry-Louis DUHAMEL DU MONCEAU (1700-1782), s'inspire des "observations" que celui-ci a réalisées en France et les adapte au pays d'accueil en partageant les préoccupations de la subsistance coloniale. Le spécialiste présente, ensuite, la réception de ces rapports en examinant les remaniements qu'ils subissent dans les synthèses que DUHAMEL publie dans les *Mémoires de l'Académie royale des sciences* et ce qu'en retiennent quelques ouvrages européens d'histoire naturelle depuis les années 1750.

Amandine BONESSO

Germaine GUÈVREMONT, *Le Cycle du Survenant I. En pleine terre et autres textes*, éd. critique par David DÉCARIE et Lori SAINT-MARTIN, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 425 pp.

Ce volume contribue à l'entreprise de publication de l'ensemble des écrits de Germaine GUÈVREMONT, y compris les textes joués mais non publiés ou ceux qui ont paru dans des revues difficilement accessibles, sous forme d'édition critique et numérique. Les textes sont regroupés en trois séries: les œuvres de fiction; le *Cycle du Survenant*; les textes autobiographiques, journalistiques et épistolaires.

Le premier tome du *Cycle du Survenant* rédigé par DÉCARIE et SAINT-MARTIN contient les éditions critiques du recueil de nouvelles *En pleine terre* (1942, 1946, 1955), du cycle littéraire *Le Survenant* (1945) et de *Marie-Didace*, ainsi que les adaptations radiophoniques de ces romans. Les éditions sont accompagnées d'une présentation, d'une chronologie bio-bibliographique de l'auteure qui arrive jusqu'à la sortie du film *Le Survenant* d'Éric CANUEL (2005) et d'articles et conférences en appendice. Le prolongement numérique du volume papier est disponible en ligne à l'adresse www.pum.umontreal.ca/catalogue/germaine-guevremont.

Maura FELICE

Manon AUGER, *Les journaux intimes et personnels au Québec. Poétique d'un genre littéraire incertain*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2017, 370 pp.

Manon AUGER adopte une perspective générique pour aborder le journal, pratique de la littérature personnelle. L'ouvrage se divise en trois parties: la première, théorique, définit le genre diaristique ("Un genre sans forme?", pp. 25-111); la deuxième se concentre sur le rapport du genre en question avec la narration et la fiction ("Un genre sans histoire?", pp. 115-237); la troisième l'analyse en relation au littéraire dans le sens le plus large de la littérarité ("Un genre sans littérature?", pp. 241-316). L'étude propose et définit trois catégories de journaux: le journal intime qui est centré sur l'écrivain; le journal personnel qui se focalise sur la description d'un événement ou d'un fait; enfin, le journal dit "avant-texte/ après-texte" s'il s'agit d'un journal qui se lie ou qui produit un autre ouvrage (pp. 35, 36). En ce qui concerne les notions de narrativité et fiction, AUGER nomme "effet fictionnel", l'"effet de lecture" propre aux journaux intimes et personnels (pp. 230, 231) de son corpus qui contient les journaux d'Henriette DESSAULLES, Lionel GROULX, Lactance PAPINEAU parmi d'autres. La troisième partie et la conclusion prennent en considération la position critique anti-diaristique pour affirmer en revanche le caractère littéraire du journal en tant que genre à part entière (p. 327).

En annexe, ce volume contient aussi une bibliographie des journaux québécois divisés selon les trois catégories distinguées par l'auteur (pp. 347-361).

Maura FELICE

Jimmy THIBEAULT, *Des identités mouvantes: se définir dans le contexte de la mondialisation intellectuelle*, Montréal, Nota Bene, 2015, 394 pp.

Cet ouvrage propose une réflexion autour du concept d'identité et analyse, à travers treize romans contemporains (Roch CARRIER, *Petit homme tornade*, Simone CHAPUT, *Un piano dans le noir*, Ying CHEN, *Les lettres chinoises*, Nancy HUSTON, *Cantique de plaines*, Dany LAFERRIÈRE, *Cette grenade dans le matin du jeune Nègre est-elle une arme ou un fruit?*, Ulysse LANDRY, *La danse sauvage*, Didier LECLAIR, *Toronto, je t'aime*, Antonine MAILLET, *Le chemin Saint-Jacques*, Daniel POLIQUIN, *L'Obomsawin*, *Nouvelles de la capitale*, *Le canon des Gobelins*, Jacques

POULIN, *Volkswagen blues*, Monique PROULX, *Homme invisible à la fenêtre*, Guillaume VIGNEAULT, *Chercher le vent*), le discours romanesque canadien-français à l'aune des préoccupations identitaires actuelles.

En effet, l'auteur s'inquiète des conséquences de la mondialisation sur le niveau culturel. La naissance d'un individu dans un endroit précis ne désigne plus l'appartenance à une communauté ou à une nationalité à priori; au contraire, les gens construisent et adaptent leur identité en relation à la communauté où ils vivent et sur la base de leurs choix idéologiques. THIBEAULT étudie les flux migratoires, qui ont généralement une origine économique et entraînent une ouverture envers l'autre et un changement des traditions. L'individu se trouve, alors, en conflit entre la préservation des anciens mœurs et l'accueil de pratiques différentes, ce qui engendre une incertitude identitaire.

En général, l'identité nationale des Canadiens français se construit dans un refus systématique de la "race anglaise"¹ (p. 22), vue comme antagoniste et usurpatrice du territoire dans les romans analysés. Cependant, remarque l'auteur, les Canadiens français doivent se confronter aussi avec les Amérindiens. La rencontre de l'homme blanc avec l'Amérindien marque la rupture avec l'Ancien Monde et annonce une nouvelle conscience identitaire. Ensuite, THIBEAULT met l'accent sur la fracture entre l'image du peuple amérindien au début de la colonisation et ce peuple au présent. C'est pourquoi la prise de parole de l'Amérindien dans les romans est très importante: elle contribue à une relecture du passé et à la résurrection d'une mémoire oubliée, comme dans *Volkswagen blues* à travers les personnages de Théo, Jack et Pit-sémine. Dans le même roman, une attention particulière a été réservée aussi à la prise de parole des Métis qui, par leur condition hybride, ne sont ni des Amérindiens, ni des Blancs et doivent se construire laborieusement une identité *ex novo* en s'inspirant des autres. L'histoire coloniale apparaît donc, constate l'auteur, la cause principale de ces conflits identitaires.

Après avoir examiné les communautés qui résident sur le territoire québécois et présenté leurs problématiques, THIBEAULT se focalise sur l'espace et la cohabitation. Il remarque, à ce propos, que la "construction d'une identité personnelle associée au vécu commun d'un groupe d'individus suggère effectivement qu'il existe, entre les membres de la collectivité, un lieu d'identification de soi au nous" (p. 119). C'est pourquoi l'établissement et la définition d'un territoire ont été essentiels pour la création des identités collectives. L'espace donne un sentiment d'ancrage et d'immobilité dans le temps, une certitude quant à ce qu'on peut retrouver dans un endroit précis.

1 Dénomination utilisée par Lord DURHAM dans son *Report on the Affairs of British North America*, 1839, qui marque une séparation culturelle nette entre les Canadiens anglais et les Canadiens français.

Au début cela correspond, par exemple, à la mythification de l'Ouest canadien, présenté aux Européens avant la colonisation massive comme une terre extraordinaire; cependant, avec le temps s'établit un climat d'insatisfaction générale dû aux attentes déçues sur le Canada.

Le rapport entre une représentation traditionnelle des identités et la construction d'un espace de référence délimité par des frontières géographiques renvoie à l'opposition entre ville et campagne, centre et périphérie. Les personnages des romans pris en considérations, comme Paula de *Cantique des plaines*, refusent les étiquettes a priori et l'échange avec autrui amène à une mise en question des frontières idéologiques et géographiques. Le territoire, alors, devient une source d'appartenance, une "mythologie de l'espace" (p. 122) qui marque le lien entre les êtres humains et l'endroit où ils vivent, telle qu'elle est représentée, par exemple, dans *L'Obomsawin* et *Chercher le vent*. Pour cette raison, pour THIBEAULT il est important de différencier l'exil de la migration: dans le premier cas, l'individu voit l'ailleurs comme une constriction; dans le second, le migrant recherche, au contraire, son bonheur ailleurs.

Par conséquent, l'auteur essaie de définir l'identité migrante comme une identité qui se construit à travers une double reconnaissance de la culture d'ailleurs et d'ici; c'est pourquoi, après la migration, il est impossible de revenir à une identité originelle et THIBEAULT explicite la manière dont les personnages ont inscrit leur voix dans la "polyphonie continentale" (p. 192), d'après les quêtes d'habitation mises en scène dans les ouvrages.

Avec la migration et l'acceptation d'une nouvelle culture, l'on crée "the third culture"² (p. 212), une culture basée sur les liens sociaux entre les individus qui habitent le même territoire. Il est nécessaire, selon THIBEAULT, d'établir un équilibre en construisant des liens entre l'individu et l'espace social, à travers un regard désenchanté par rapport aux points de repère traditionnels et aux libertés individuelles. L'espace social constitue toujours le lieu de l'identification, où il est possible de déterminer sa propre identité.

THIBEAULT conclut son analyse en affirmant que, bien que l'individu s'affirme tout d'abord par son appartenance à un endroit précis dans le monde, son inscription est en réalité double, locale et globale; c'est pourquoi les minorités francophones qui ont été examinées dans les romans choisis sont exemplaires, ce qui encourage le lecteur à se poser des questions sur les identités contemporaines.

Sally FILIPPINI

2 Cf. Homi BHABHA, *The Location of Culture*, New York, Routledge, 1994.

Ileana NELI EBEN, *Sur une visibilité de l'autotraducteur. Dumitru Tsepeneag et Felicia Mihali*, Timișoara, Editura Universității de Vest, 2017, 313 pp.

Ce volume, procédant d'une thèse de doctorat, est consacré à deux auteurs roumains contemporains qui écrivent et qui s'autotraduisent dans des pays francophones, Dumitru TSEPENEAG en France et Felicia MIHALI au Québec. On ne mettra en évidence ici que l'analyse de l'œuvre de cette dernière. Le premier chapitre de cette étude, "Bilinguisme d'écriture et autotraduction littéraire. Repères théoriques" (pp. 29-113), part des définitions des notions théoriques de bilinguisme, d'autotraduction et de statut de l'auteur-traducteur pour arriver à récapituler les spécificités du texte autotraduit et à distinguer des typologies de l'autotraduction: selon le moment de production (autotraduction simultanée ou distancée dans le temps, d'après GRUTMAN³); selon le degré d'implication du sujet traduisant (seul ou aidé par d'autres personnes); selon les langues en contact et le public visé; selon l'unité globale du texte, autotraduit intégralement ou partiellement, et selon le degré de transformation du texte autotraduit (naturalisante, décentrée, re-créatrice).

Après un parcours diachronique pour comprendre le contexte historique et littéraire roumain ("Bilinguisme d'écriture et autotraduction littéraire chez les écrivains roumains d'expression française. Repères historiques", pp. 113-148), Neli EBEN analyse les cas des romans *Dina*, *Confession pour un ordinateur* et *Le Pays du fromage* de Felicia MIHALI ("Bilinguisme d'écriture. Le cas de Dumitru TSEPENEAG et de Felicia MIHALI", pp. 149-198; "L'autotraduction chez Dumitru TSEPENEAG et Felicia MIHALI", pp. 199-261). Elle focalise l'attention sur la présence roumaine dans les textes, la visibilité de l'auteure et de sa langue-culture à travers des mots et des noms étrangers, des calques phraséologiques et des interférences linguistiques. Elle affirme que ce sont ces "résidus de transfert qui, résistant à la traduction, donnent à voir l'original" (p. 263).

Maura FELICE

3 Rainier GRUTMAN, "Auto-translation" in Mona BAKER (dir.), *Routledge Encyclopedia of Translation Studies*, London/New York, Routledge, 1998, pp. 17-20: p. 20.

Fanny MAHY (dir.), “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones”, *Les cahiers du GRELCEF*, n. 9, mai 2017, https://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_09_numero.htm

“La diversité des enjeux, esthétiques, discursifs, herméneutiques, ou même heuristiques potentiels du paradigme merveilleux décrit, souhaité, convoqué, regretté dans les œuvres de ce champ font l’objet de ce numéro. Le merveilleux est intimement lié au fait francophone, dès lors, du point de vue discursif, comme le laissent découvrir les articles rassemblés ici”, explique Laté LAWSON-HELLU dans son éditorial “Le merveilleux et le texte francophone” (p. 11). Fanny MAHY, dans son introduction “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones” (pp. 13-14) souligne un dépassement des théories de TODOROV dans le traitement du sujet, tout en annonçant l’ampleur et la richesse du merveilleux, de l’étrange et du fantastique au sein des littératures francophones de tout temps et de toutes les époques.

Le volume se divise en quatre parties qui correspondent aux divers domaines géographiques francophones. Nous rendrons compte ici des articles concernant la littérature du Québec et du Canada et nous renvoyons aux sections de “Francophonie de l’Afrique sub-saharienne”, “Francophonie européenne”, “Francophonie des Caraïbes” pour les autres contributions.

La section “Québec et Acadie” (pp. 193-250) se compose de trois études. La première, de Juliette VALCKE, “Des ‘merveilles’ médiévales en Acadie contemporaine: l’œuvre de Georgette LeBlanc” (pp. 195-214) est centrée sur la production de l’écrivaine LEBLANC et propose en particulier une réflexion sur *Amedé* (2010). Après avoir rappelé l’importance du Moyen Âge dans la production littéraire acadienne en général et dans les œuvres de LEBLANC en particulier, VALCKE présente brièvement les traits saisissants du merveilleux, du fantastique et de l’altérité à l’époque médiévale pour montrer ensuite dans quelle mesure la prose poétique de l’écrivaine néo-écossaise se rapproche des textes d’auteurs comme CHRÉTIEN DE TROYES et de MARIE DE FRANCE et s’en inspire. “La forme narrative des œuvres de Georgette LeBlanc, leur oralité apparente et l’imprécision spatio-temporelle qui entourent les récits, concourent ainsi à inscrire ces derniers dans un cadre qui évoque celui des œuvres merveilleuses du Moyen Âge” (p. 204), souligne VALCKE. Le critique se consacre par la suite à l’analyse “des motifs merveilleux précis” (p. 204) en s’appuyant notamment sur *Amedé*. Suit l’étude de Véronique ARSENEAU “Affronter ‘le dragon de la dernière heure’: imaginaires temporel et merveilleux dans l’œuvre poétique de Dyane Léger” (pp. 215-229). Le critique présente brièvement l’écrivaine pour passer ensuite au traitement du thème de la fuite

du temps à travers l'évocation de figures de l'imaginaire et du merveilleux. Pour mieux définir l'importance du merveilleux dans l'œuvre de LÉGER, ARSENEAU propose une étude spécifiquement stylistique et linguistique, centrée sur les phrases en exergue et les néologismes des poèmes de LÉGER. Elle se concentre ensuite sur *Sorcière de vent!*, dont elle analyse le thème de la crainte du devoir maternel ressentie par la femme. ARSENEAU termine son étude avec un commentaire portant sur l'âge de l'enfance, en montrant que les "figures merveilleuses ne disparaissent jamais complètement de l'œuvre légerienne, comme si elles étaient le mécanisme d'adaptation de l'énonciatrice lui permettant d'affronter le temps qui persiste toujours à l'obséder et à la pourchasser" (p. 227). La dernière étude de Marion KÜHN a pour titre "Défier le temps. Enjeux poétiques et historiques de la longévité surnaturelle dans le roman historique québécois contemporain" (pp. 231-250). Le critique base sa réflexion sur la définition de 'fantastique' élaborée par TODOROV et la définition de 'réalisme merveilleux' de CHANADY⁴, pour analyser deux romans représentatifs de l'imaginaire québécois. Le choix de KÜHN porte sur *La fiancée américaine* (2012) d'Éric DUPONT et sur *L'année la plus longue* (2015) de Daniel GRENIER, s'avérant dépositaires de l'histoire du pays et redevables de la tradition du conte fantastique québécois. Suite à une analyse des deux ouvrages auxquels le critique consacre un paragraphe particulier, KÜHN s'attache à en montrer les similarités et les différences en ce qui concerne notamment la structuration de l'intrigue et les références plus ou moins explicites aux œuvres québécoises. "Les deux romans défient le temps, l'un pour éclairer le passé à l'aide du réalisme magique et l'autre pour annoncer le futur en hybridant les genres, les deux en soulignant l'ouverture du Québec vers un international autre que français", conclut KÜHN (p. 248).

Francesca PARABOSCHI

Rosemarie SAVIGNAC, "Méchanceté autofictionnelle dans *Folle* de Nelly Arcan", in Pénélope BOUCHER, Hélène LABELLE, Mendel PÉLADEAU-HOULE et Catherine VOYER-LÉGER (dir.), "Visages et vicissitudes de la méchanceté", *Analyses*, vol. 12, n. 2, printemps-été 2017, pp. 107-123

4 Amaryll Beatrice CHANADY, *Magical Realism and the Fantastic: Resolved Versus Unresolved Antinomy*, New York, Garland, 1985.

Dans cette livraison d'*Analyses*, qui rassemble les contributions présentées au colloque étudiant “Visages et vicissitudes de la méchanceté” (24-25 septembre 2015, Université d’Ottawa), nous avons retenu l’étude que Rosemarie SAVIGNAC consacre à *Folle* (2004) de Nelly ARCAN. La jeune chercheuse examine le dispositif de la méchanceté qui est à l’œuvre dans le deuxième récit autofictionnel de Nelly ARCAN, à savoir une lettre que l’auteure-personnage adresse au compagnon qui vient de la quitter. SAVIGNAC réfléchit aux retombées que comporte la révélation des secrets de la vie intime et sexuelle de l’ancien amant, dans la mesure où elle se situe à la lisière entre le réel et la réalité et entre le public et le privé. En constatant que la méchanceté se concrétise dans la vengeance que représente le récit livré par celle qui se sent abandonnée et bafouée, SAVIGNAC détaille les procédés discursifs et stylistiques qui traduisent cette vengeance. Nelly ARCAN parvient à ridiculiser son ex-compagnon à travers les renversements qu’opère l’ironie: la narratrice transforme le sujet dominant en sujet dominé grâce à une description qui fait apparaître des traits féminins, elle a recours au transfert illocutoire en faisant prononcer à l’amant des propos qui finissent par dénoncer la prétendue supériorité masculine par rapport aux femmes et par amoindrir ses aspirations artistiques. SAVIGNAC remarque, ensuite, que Nelly ARCAN se sert de l’ironie non seulement pour s’acharner contre son ex-amant, mais également contre elle-même. Cette auto-ironie, qui cible à la fois la situation individuelle du personnage et la condition collective de la femme, devient, selon SAVIGNAC, un moyen de dénonciation féministe contre les préjugés et les inégalités socio-culturelles qui distinguent l’homme et la femme dans le couple hétérosexuel.

Amandine BONESSO

David BÉLANGER et Thomas CARRIER-LAFLEUR, “Lieux ‘usés’. Espaces et topoï dans le roman de l’écrivain”, *Analyses*, vol. 12, n. 3, automne 2017

Dans ce numéro d'*Analyses*, nous signalons trois études du dossier centré sur la représentation de l’écrivain et son rapport à l’espace dans ses créations, et une contribution hors dossier sur l’une des voix de la littérature migrante au Québec.

Dans “Trois écrivains au café. Interactions et socialité en littérature québécoise contemporaine” (pp. 42-74) David BÉLANGER s’interroge sur la représentation de l’écrivain au café au sein de la littérature québécoise contemporaine dans le but de réfléchir au rôle que joue ce

topos dans l'éclaircissement du rapport entre la littérature et la société. Il analyse ainsi les ouvrages de trois auteurs, *L'enterrement de la sardine* (2014) et *Je suis Sébastien Chevalier* (2009) de Patrice LESSARD, *Document 1* (2012) et *La nuit des morts-vivants* (2011) de François BLAIS et, pour finir, *La garçonnière* (2009) de Mylène BOUCHARD. BÉLANGER observe que le café, tout en étant un *topos* et un mythe moins québécois qu'euro péen, s'avère comme un espace d'interaction entre le discours littéraire et la société. Alors que chez LESSARD et BLAIS le café se révèle un lieu de frontière, de conflit, mais aussi de dialogue entre la littérature et la société, chez BOUCHARD il apparaît délocalisé et idéalisé, de même que l'image de la littérature.

Nous passons de cette étude sociocritique sur les lieux de l'écrivain à la contribution "De la maison à la métalepse daiglienne" (pp. 75-100) qui examine l'autoreprésentation de France DAIGLE au fil de son œuvre. Benoît DOYON-GOSSELIN distingue les romans que l'auteure acadienne a fait paraître au début de sa carrière – *Sans jamais parler du vent* (1983), *Film d'amour et de dépendance* (1984) et *La beauté de l'affaire* (1991) – de son dernier texte, *Pour sûr* (2011), en passant par *Pas pire* (1998). L'analyse du traitement spatial des premiers romans de l'auteure montre que la représentation de l'écrivain et de sa création se concrétise dans la métaphore filée de la maison en construction, image qui implique également la mise en scène de bâtisseurs. Ensuite, le chercheur met en lumière que DAIGLE s'affranchit de cette spatialité analogique et des avatars de l'architecte et des charpentiers dans ses romans successifs. C'est dans la mise en place de structures narratives plus complexes que DAIGLE parvient à se fictionnaliser, sans se cacher derrière des avatars, et à mettre en œuvre ce que Gérard GENETTE définit une métalepse de l'auteur.

L'article "Littérature et production de l'espace à l'ère numérique. L'éditorialisation de la Transcanadienne. Du *spatial turn* à Google maps" (pp. 198-229), de Marcello VITALI-ROSATI et de Servanne MONJOUR, nous plonge dans l'espace numérique pour sonder si la littérature, à travers son imaginaire spatial, peut s'imposer et, donc, se réappropriier les lieux que désormais gèrent des infrastructures numériques comme Google. L'approfondissement de cette question s'appuie sur une recherche-action qui a été menée, en 2015, par le groupe de la Chaire de recherche du Canada sur les écritures numériques. Ce projet se fondait sur la réalisation d'un voyage en voiture, de Montréal à Calgary, en empruntant la Transcanadienne. En même temps, l'équipe de recherche s'est proposée de recenser et de lire toute œuvre littéraire consacrée à cette autoroute et de créer un récit de voyage – également composé de cartes, photos et citations littéraires – à partager sur plusieurs plateformes. Tout en décrivant cette expérience, les auteurs considèrent l'évolution de la notion d'espace à l'ère numérique et constatent que la littérature peut être incluse dans les proces-

sus d'éditorialisation des espaces, tel que l'a montré l'exemple de la Transcanadienne.

Julien DEFRAEYE (“Poétique de l'hybride dans la littérature postexilique de Kim Thúy”, pp. 262-285) nous fait quitter la problématique du dossier pour se pencher sur la production romanesque de Kim THÚY. La lecture croisée de *ru* (2009), de *mãn* (2013) et de *vi* (2016) amène le chercheur à souligner les hybridations culturelles que réalise l'auteure d'origine vietnamienne de sorte à inscrire son œuvre dans la lignée de l'écriture migrante qui a marqué le panorama littéraire québécois depuis les années 1980. DEFRAEYE examine les stratégies d'hybridation que THÚY met en œuvre en se focalisant sur la coexistence de la langue maternelle et de la langue du pays d'accueil, sur la portée identitaire et historique des références à la tradition culinaire et, pour finir, sur la représentation de l'altérité vietnamienne à travers une série d'évocations onomastiques et généalogiques.

Amandine BONESSO

Thomas MAINGUY et Pierre OUELLET, “Miroirs de la poésie. Regards sur l'art poétique aux XX^e et XXI^e siècles”, *Tangence*, n. 113, 2017

Dans ce numéro de *Tangence* consacré à l'évolution de l'art poétique depuis le XX^e siècle, nous signalons deux études centrées sur la pratique autoréflexive des poètes québécois Robert MELANÇON, Jacques BRAULT et Jean-Marc DESGENT.

Dans “La surface et son envers. Poésie et poétique chez Robert Melançon” (pp. 45-61), François DUMONT constate que l'élaboration d'un art poétique chez MELANÇON se concrétise non seulement dans ses essais, mais aussi dans ses recueils. Le poète développe ses réflexions tout en les intégrant dans ses créations, de sorte que le poème se veut un espace de définition et d'illustration poétique. Ainsi DUMONT relit-il l'œuvre de MELANÇON pour déceler les fragments d'art poétique qui s'y enchaînent. Il remarque que dans les premiers recueils, et spécialement dans *Peinture aveugle* (1979), apparaît une forte autocritique qui affiche les limites de la poésie, en tant qu'objet provisoire et inachevé, et un refus de la subjectivité. Cette conception négative et impersonnelle se transforme dans les recueils successifs, comme dans *Territoire* (1981) où le sujet, en recouvrant une place centrale dans l'espace, fait appel et prolonge la perspective identitaire de la “poésie du pays”

des années 1960. La subjectivité se renouvelle dans *Au petit matin* (1993), l'ouvrage que MELANÇON réalise avec Jacques BRAULT: ce *renga* – qui fait preuve d'une appropriation de la tradition japonaise comme dans *Inscriptions* (1978), *Quartiers d'hiver* (2007) et *Sur la table vitrée* (2009) – permet à l'auteur de prendre conscience d'une présence qui dépasse les voix des deux poètes. Les derniers recueils, entre autres *Le dessinateur* (2001) et *Le paradis des apparences* (2004), présentent une nouvelle approche, moins négative, qui relie la poésie à la peinture et qui reconsidère les formes poétiques traditionnelles. En examinant les essais *Exercices de désœuvrement* (2002), *Questions et propositions sur la poésie* (2013) et *Pour une poésie impure* (2015), DUMONT observe que les réflexions de MELANÇON, soutenues par l'évocation des œuvres poétiques qu'il apprécie, reproduisent la réfutation et l'acceptation des limites poétiques repérées dans ses recueils.

De son côté, François GAGNON (“Du labyrinthe... et des poétiques en miettes: érotisme du vide chez Jacques Brault et Jean-Marc Desgent”, pp. 63-86) se sert du *Jardin des délices* de Jérôme BOSCH comme métaphore visuelle pour rapprocher les conceptions poétiques de deux auteurs dont les esthétiques sont antithétiques. Les réflexions de Jacques BRAULT et Jean-Marc DESGENT, l'un minimaliste et l'autre formaliste, se rejoignent, d'après GAGNON, dans deux essais qu'ils ont fait paraître à la même époque: il s'agit du texte “Une poétique en miettes” que BRAULT place à la fin du recueil *Trois fois passera* (1981) et de l'article “Je ne reviendrai jamais du labyrinthe” que DESGENT publie dans le numéro de la revue *Les Herbes rouges* (1984) intitulé “Qui a peur de l'écrivain?”. La comparaison de ces textes montre que l'opposition entre les deux poètes se réduit dans le partage de deux fondements: l'émiettement du discours poétique et la résistance, contrairement aux postulats de l'art poétique, à encadrer normativement la poésie. GAGNON replace les deux auteurs dans le contexte du “décentrement” poétique du début des années 1980, lorsque s'imposent l'introspection, la pensée fragmentaire et le rejet de l'idéologie et de la définition. Cette perte de sens se traduit chez les deux poètes par un “érotisme du vide” (p. 73) qui fait emprunter à la poésie une voie spirituelle et mystique: qu'elle prenne la forme d'un “dénouement ascétique” (p. 74) chez BRAULT, à travers des silences et des effacements qui résonnent avec les principes de l'amour courtois et du taoïsme, ou d'un “dénouement extatique” (p. 74) chez DESGENT, qui se manifeste dans une exubérance verbale proche de la prose, cette vacuité s'instaure à la fois en absence et en désir.

Amandine BONESSO

Nathalie FREIDEL, “Du récit de croisade au théâtre de la cruauté: scénographies violentes dans les lettres de Marie de l’Incarnation”, *Papers on French Seventeenth Century Literature*, vol. XLIV, n. 86, 2017, pp. 19-34

Cet article s’inscrit dans la lignée des études critiques qui relisent, depuis quelques années, l’œuvre de MARIE DE L’INCARNATION (1599-1672) selon une perspective de genre pour mettre en relief la singularité de la voix de la religieuse, une singularité au féminin dans le contexte missionnaire de la Nouvelle-France. Nathalie FREIDEL se penche ainsi sur la correspondance de l’Ursuline en retenant les lettres dites “historiques” – d’après la distinction élaborée par Dom Claude MARTIN, son fils et premier éditeur – qui retracent pour ses correspondants de la métropole les événements saillants de la colonie française et qui rendent compte, en particulier, de la brutalité que les peuples autochtones usent à l’égard des missionnaires jésuites et des colons. FREIDEL soutient que ces chroniques, rédigées par la religieuse cloîtrée à la suite des témoignages qui percent les murs de son monastère, se distinguent des récits jésuites en affichant une posture qui est redevable de la condition des femmes dans l’espace missionnaire. De plus, elle montre que les écrits de la moniale, grâce à la dramatisation des scènes de violence, participent à l’élaboration du martyrologe canadien.

Dans un premier temps, FREIDEL s’interroge sur le rôle que jouent les récits de guerre et les scènes d’atrocité par rapport à la posture spirituelle et mystique que MARIE DE L’INCARNATION privilégie dans l’ensemble de sa correspondance. Apparemment en désaccord avec cette perspective divine, la moniale livre à ses lecteurs des scènes de violence extrême dont le réalisme est exacerbé par un foisonnement de détails descriptifs. Sa plume dépeint sans retenue les flots de sang qui coulent lors de l’un des combats contre les Iroquois ou les tortures que les Algonquins font endurer à leurs prisonniers. Ces scènes, en présentant la violence démesurée des Iroquois et la violence ritualisée des Algonquins, s’accordent, d’après FREIDEL, à l’esprit de croisade qui anime les missionnaires jésuites contre les infidèles autochtones et, plus largement, à l’esprit évangéliste contre-réformiste.

Tout en épousant ce militantisme post-tridentin, MARIE DE L’INCARNATION parvient à le remodeler en termes féminins, en fonction de la place que les femmes et les religieuses occupent au sein de l’entreprise missionnaire. Comme le suggère FREIDEL, la moniale met en œuvre une rhétorique de l’héroïsme féminin censé compenser les limites de l’apostolat des religieuses, puisqu’elles ne peuvent pas œuvrer d’un bout à l’autre du territoire canadien à l’instar des Jésuites. Cette auto-héroïsation se concrétise lorsque la moniale souligne son courage et

sa résistance face à toute sorte de danger, qu'il s'agisse des offensives iroquoises ou de l'incendie de son monastère. FREIDEL intègre dans cet éloge de la femme forte les récits que la religieuse consacre aux femmes autochtones dont la bravoure tient à la violence avec laquelle elles se défendent de leurs bourreaux iroquois. La chercheuse signale, ensuite, que la valorisation du sujet féminin doit également être lue à la lumière de l'expérience mystique de MARIE DE L'INCARNATION où une variété de pénitences et de mortifications accompagne son désir de martyr. Même si la réalisation de celui-ci se heurte à l'imposition de la clôture, la nonne ne manque pas de préciser que ses consœurs et elle-même contribuent à ériger les Jésuites en saints martyrs.

Chez MARIE DE L'INCARNATION, cette participation finit par élaborer un véritable martyrologe missionnaire. Rien qu'en se référant aux lettres de 1647 qui rendent compte du martyr du Père Isaac JOGUES, FREIDEL constate que les récits de la moniale transforment les scènes de supplice et de mort en "fable édifiante" (p. 29) et que la violence des autochtones se trouve réinterprétée dans la mesure où elle concourt au martyr des Jésuites. En plus de cette transfiguration de la violence, la religieuse met en œuvre un discours qui rejoint les tragédies sacrées de l'époque. MARIE DE L'INCARNATION légitime le martyr face à un public à édifier en reproduisant les scènes qui se sont jouées devant les témoins rescapés au massacre iroquois. Loin de se borner à une intention informative, la religieuse agence ses lettres à la manière de la dramaturgie du *stationendrama* de sorte que la gradation des scènes violentes captive le lecteur comme un spectateur théâtral.

Amandine BONESSO

Studies in Canadian Literature/ Études en littérature canadienne,
vol. 42, n. 2, 2017

Ce numéro présente, outre quelques articles variés, une section spéciale qui réunit les textes de quelques communications présentées à la conférence *Digital Textualities/Canadian Contexts* qui s'est tenue à l'Université de l'Alberta en 2016.

Nous concentrerons notre attention sur deux articles de la première partie concernant la littérature francophone.

Dans le premier, Nathalie COOKE se penche sur *Où iras-tu Sam Lee Wong?*, nouvelle de la romancière franco-canadienne Gabrielle ROY ("Writing the Chinese Restaurateur into the Canadian Literary Landscape", pp. 5-25), dans le but de mettre en lumière la longue ges-

tation du texte, processus qui permet de comprendre le travail développé par l'auteure afin d'engager le lecteur dans une "littérature dite éthique (p. 16)".

Catherine KHORDOC montre, à travers l'analyse des intertextes bibliques présents dans trois œuvres de l'écrivaine et poète québécoise Monique BOSCO ("Éclipse de Dieu": allusions et contestations bibliques dans l'œuvre de Monique Bosco", pp. 48-65), que "même si 'Dieu s'est éclipsé', c'est l'œuvre poétique qui permet un regard nouveau sur cette destitution, sur la souffrance humaine, un regard qui pourrait, peut-être même, la diffracter afin de la soulager, ne serait-ce qu'un peu" (p. 64).

Tamara MOSCHIONE

Adrien RANNAUD, *De l'amour et de l'audace. Femmes et roman au Québec dans les années 1930*, Les Presses de l'Université de Montréal ("Nouvelles études québécoises"), 2018, 336 pp.

Adrien RANNAUD consacre son essai, procédant de sa thèse de doctorat, à trois écrivaines représentatives du Québec des années 1930, mais aujourd'hui presque tombées dans l'oubli: Jovette-Alice BERNIER, Éva SENÉCAL et Michelle LE NORMAND. En croisant la double question du genre sexuel et littéraire sur l'axe de la sociopoétique historique, l'auteur s'interroge sur les enjeux esthétiques, narratifs et sociaux mis en place par ces romancières qui, dans leurs œuvres, opèrent un renouvellement formel et discursif audacieux au sein de la littérature canadienne-française d'entre deux guerres.

Au premier chapitre, RANNAUD présente un excursus du panorama littéraire des années 1930 au Québec et du rôle joué par les "Romancières au temps de la Crise" (p. 24). Cette première étude lui permet d'identifier trois éléments principaux soulevés par la problématique de l'écriture féminine québécoise de l'époque: la récurrence du genre romanesque; la relation entre les aspects stylistiques et les dynamiques culturelles et sociales; le rapport entre le roman et les autres formes textuelles. Les trois chapitres qui suivent cette introduction panoramique sont consacrés respectivement à chacune des trois auteures choisies et sont organisés selon la même structure: après une première partie rappelant le parcours littéraire de BERNIER, SENÉCAL et LE NORMAND, RANNAUD se concentre sur une analyse attentive et articulée de leur premier roman (intégrée, en ce qui concerne les deux dernières, par une étude du deuxième), accordant une importance particulière à l'incipit du texte, au discours intertextuel, à la relation entre femme et littérature et, en dernier lieu, à ses échos

et ses impacts dans la vie des trois écrivaines. Dans *La chair décevante* (1931), BERNIER, “écrivaine de l’inconvention” (p. 77), brosse le portrait controversé de Didi, une femme à la fois sensuelle et fragile: il est évident, souligne l’auteur, que le roman résonne de sa correspondance ambiguë avec le critique Louis DANTIN, fonctionnant comme médiation artistique entre réalité et fiction. Cette porosité entre vie et littérature ressort aussi dans deux textes significatifs de SENÉCAL, *Dans les ombres* (1931) et *Mon Jacques* (1933), issus de ses “(in)fortunes” (p. 141): fille d’agriculteurs et isolée à cause de sa mauvaise santé, elle retrouve quand-même, dans la carrière littéraire, sa propre identité de femme et d’écrivaine. Enfin, dans le cas LE NORMAND, mariée avec l’écrivain Léo-Paul DESROSIERS et liée d’un amour contrasté au poète Albert LOZEAU, selon l’auteur, ce serait son triple rôle de femme de lettres, de femme d’affaires et d’épouse de romancier à nourrir son écriture qu’un équilibre précaire entre “Le délice et le tourment” caractérise (p. 217): en effet, ses deux romans *Le nom dans le bronze* (1933) et *La plus belle chose du monde* (1937) évoquent ses joies et ses inquiétudes à travers une perspective toute féminine.

Le travail de RANNAUD, basé sur un corpus très varié d’essais, textes critiques et documents d’archives, offre donc une relecture efficace de la posture des femmes au sein de la littérature québécoise de l’entre-deux-guerres et, en insistant sur le rapport entre réalité et fiction artistique, vise à intégrer le grand débat autour des pratiques littéraires, culturelles et sociales qui, au cours du XX^e siècle, débouchera sur le mouvement féministe.

Elena RAVERA

Rachel KILLICK, *Albertine, en cinq temps de Michel Tremblay: genèse et mise en scène*, Montréal, Les Presses de l’Université de Montréal, 2018, 528 pp.

Rachel KILLICK étudie la genèse de la pièce *Albertine, en cinq temps* ainsi que les manuscrits des deux mises en scène québécoises d’André BRASSARD (1984) et de Martine BEAULNE (1995). Dans la première partie, l’auteure présente selon une approche génétique, en les décrivant, les manuscrits et les tapuscrits d’*Albertine* (“La genèse du texte d’auteur”, pp. 16-182). Dans la deuxième section, elle s’occupe de l’intertextualité intergénérique entre ce texte et les romans des *Chroniques du Plateau Mont-Royal* et les pièces *Cinq* (1966) et *En pièces détachées* (1969). À d’autres parentés textuelles est consacré “Les autres états d’Albertine” (pp. 185-246). L’analyse des manuscrits, per-

met de remarquer que la protagoniste d'*Albertine, en cinq temps* naît de la juxtaposition entre la jeune Albertine d'*Une lumière au bord de la nuit* et la figure plus âgée des pièces théâtrales *Cinq* et *En pièces détachées*. Dans la troisième partie, on trouve l'analyse des textes et de la scénographie des mises en scène d'*Albertine* par BRASSARD et BEAULNE. Le premier privilégie les Albertines plus jeunes, tandis que BEAULNE laisse plus de place à la plus vieille, l'Albertine de 70 ans ("Du texte d'auteur aux spectacles québécois", pp. 249-368). Enfin, l'auteure s'intéresse aux différences de réception de ces mises en scène en Amérique du Nord, en France et en Grande-Bretagne où la pièce a été "tradaptée" (p. 372) en français hexagonal et traduite deux fois en anglais ("La pièce et ses publics", pp. 371-456). À la fin du volume, on peut lire les sept entretiens que Michel TREMBLAY, André BRASSARD, Martine BEAULNE et d'autres connaisseurs ou acteurs de la pièce ont accordés entre 2003 et 2004 à KILLICK.

Maura FELICE

Nathalie WATTEYNE (dir.), *Anne Hébert, le centenaire: approches critiques*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal ("Nouvelles études québécoises"), 2018, 240 pp.

Le volume se compose de treize articles, qu'on considère comme autant de chapitres, rédigés par des spécialistes reconnus de l'œuvre hébertienne ainsi que par des chercheurs appliquant des analyses variées à la production de l'écrivaine. Ces textes ont été d'abord présentés sous forme de communications lors d'un colloque à l'Université de Sherbrooke qui célébrait les cent ans de la naissance d'Anne HÉBERT. Sont ici recueillis les articles de critique littéraire et de littérature comparée, une autre publication réunissant les autres essais. Le collectif, introduit par l'éditrice du volume, Nathalie WATTEYNE, se termine par deux sections qui regroupent la bibliographie (pp. 207-216), les notices bio-bibliographiques des collaborateurs (pp. 217-220) ainsi que des annexes (pp. 221-224).

Dans son introduction (pp. 11-23), Nathalie WATTEYNE présente avec clarté et finesse le parcours littéraire de la grande dame de la littérature québécoise. L'éditrice met en évidence que le but de l'entreprise est moins la célébration de l'auteure que l'analyse de l'œuvre, surtout à la lumière des récentes parutions de l'édition critique des cinq tomes des *Œuvres complètes* comportant de nombreux inédits ainsi que la publication en ligne des variantes.

De nouvelles modalités de lecture, sur l'usage du fait divers, par exemple, dans l'écriture hébertienne (Daniel MARCHEIX, "Les métamorphoses du fait divers dans l'œuvre narrative", pp. 25-37), ainsi que des pistes d'analyse moins considérées jusqu'à maintenant par la critique, notamment sur la présence du catholicisme dans les textes hébertiens (Neil Breton BISHOP, "Le catholicisme dans des textes peu connus", pp. 39-53), sont explorées avec des résultats intéressants. L'étude du rôle du théâtre dans la production de l'écrivaine, qu'abordent deux articles (Anne TANGUAY, "La femme de théâtre", pp. 55-68 et Lucie ROBERT, "Poétique(s) du théâtre", pp. 69-79), à la lumière de la nouvelle connaissance de l'œuvre et de sa genèse s'avère particulièrement intéressante.

D'autres études se penchent sur les différents genres pratiqués par HÉBERT: la poésie (Michael BROPHY, "La vie à nommer': la poésie comme art de vivre", pp. 81-90; Nathalie WATTEYNE, "Les derniers poèmes", pp. 179-192) et la prose (Mélanie BEAUCHEMIN, "Un mal étrange': désorganisation et hallucination dans *Les chambres de bois* et *Kamouraska*", pp. 91-104; Robert HARVEY, "Les tragédies du songe dans quatre romans", pp. 105-122; Milica MARINKOVIĆ, "Quel fil d'Ariane me mène /au long des dédales sourds?' Le labyrinthe romanesque", pp. 123-134; Camille NÉRON, "Perceval, par-delà le silences et les cris", pp. 135-154). Carmen MATA BARREIRO interroge la présence du décor urbain dans l'écriture de l'auteure québécoise ("Traverser l'Atlantique': l'imaginaire de la ville", pp. 167-178), tandis que Janet M. PATERSON souligne la présence d'une altérité troublante dans ses œuvres, ("L'ombre de l'Autre malfaisant", pp. 193-205). Louise DUPRÉ, de son côté, fait ressortir l'influence littéraire d'Anne HÉBERT dans la littérature québécoise ("L'héritage littéraire au Québec", pp. 155-166).

Si tous les articles sont originaux et d'un bon niveau, les communications les plus intéressantes et novatrices sont celles qui s'appuient sur les nouveautés introduites par les éditions critiques, qui tiennent donc compte de la genèse, de l'intertextualité et des aspects péritextuels de la production littéraire d'Anne HÉBERT.

Alessandra FERRARO

Marise BELLETÈTE et Marie-Pascale HUGLO, "Mémoire du conte et renouvellement du roman québécois contemporain", *Voix et Images*, vol. 43, n. 2 (129), printemps-été 2018

Ce numéro de *Voix et Images*, consacré à la relation intertextuelle entre le conte et le roman, rassemble cinq études qui explorent, selon

une variété de perspectives, les héritages et les réécritures de contes mythiques, légendaires ou modernes dans quelques romans québécois contemporains.

Dans la première contribution du dossier, “L’ombre des contes dans *Les fous de Bassan* d’Anne Hébert” (pp. 13-28), Sylvie VIGNES relit le roman *Les fous de Bassan* (1982) d’Anne HÉBERT à l’aune du conte de fées. Dans un premier temps, l’auteure met en lumière que ce roman peut être relié au conte car il en repropose l’oralité à travers les voix qui livrent en six récits leur version de la même histoire. On retrouve un écho du conte moderne également dans la mise en scène de situations et de personnages merveilleux qui participent, d’ailleurs, à un mélange savant de traditions, allant de la mythologie aux épisodes bibliques en passant par les légendes rhénanes. Dans un deuxième temps, VIGNES souligne le caractère tragique et onirique du roman en adoptant une perspective psychanalytique qui révèle les tensions et les renversements entre le bien et le mal qu’affichent les personnages féminins et masculins du roman.

Marie-Hélène LAROCHELLE, dans “Ras-le-bol du *care*: une appropriation des codes du conte” (pp. 29-40), s’intéresse à l’influence que l’éthique des contes traditionnels occidentaux exerce sur la littérature québécoise contemporaine dans la conception de ses personnages féminins. Parmi les clichés sur la condition féminine que la posture chrétienne et patriarcale des contes a perpétués, la chercheuse retient le précepte du *care*, ou le “prendre soin” psychologique et physiologique de soi et des autres, pour explorer la manière dont deux jeunes auteures le réélaborent en termes féministes. LAROCHELLE se penche, tout d’abord, sur *Les sangs* (2013) d’Audrée WILHELMY. Ce texte, tout en reprenant *La Barbe bleue* de Charles PERRAULT, renverse son cliché de la suprématie masculine en faisant figurer sept femmes qui, en plus de refuser toute responsabilité domestique, alimentaire et maternelle, offrent leurs vies à Féléor, leur “ogre”, pour assouvir le désir pervers d’être chacune la seule à mériter sa considération. Ce refus du *care* caractérise également Mélisse, la protagoniste des *Demoiselles-cactus* (2015) de Clara B. TURCOTTE qui rejette non seulement les responsabilités du mariage et de la maternité, mais aussi le soin d’elle-même à cause de l’anorexie qui l’amène à l’autodestruction.

La question de l’impact des contes sur la construction des héroïnes romanesques contemporaines est approfondie par Marise BELLETÈTE (“On n’a plus les contes que l’on avait’: le cas de *Javotte* de Simon Boulerice”, pp. 41-55) qui analyse *Javotte* (2012) de Simon BOULERICE, le récit autobiographique qu’une adolescente de nos jours livre à son journal intime. Ouvrage transfictionnel et parodie du conte de Cendrillon, ce roman instaure en héroïne Javotte Tremaine, une jeune fille qui rêve de devenir une princesse, tout en incarnant le rôle de la demi-sœur méchante. BELLETÈTE montre l’importance que joue le modèle

archétypal de la princesse dans la quête identitaire de l'adolescente en étudiant les références intertextuelles aux versions du conte de Cendrillon de Charles PERRAULT, des frères GRIMM et de Walt DISNEY. En considérant également les emprunts intertextuels à d'autres contes ou légendes, la chercheuse souligne l'ambiguïté de l'état d'âme de la protagoniste et du monde merveilleux qui la soutient: Javotte, en oscillant entre les modèles de la bonté et de la violence, se veut le symbole de la jeune fille post-moderne aux prises avec le drame du passage de l'enfance à l'âge adulte.

De son côté, Carmélie JACOB ("La reine est morte: reflets de la filiation dans *Trois princesses* de Guillaume Corbeil", pp. 57-73) explore la réécriture de *Blanche-Neige*, de *Cendrillon* et de *La Belle au bois dormant* que réalise Guillaume CORBEIL dans *Trois Princesses* (2016). Cet ouvrage, qui ne modifie pas les schémas narratifs des contes originaux, met l'accent sur la représentation de la rivalité œdipienne entre une fille et une figure maternelle, en accordant une place privilégiée à la mère, la marâtre ou la belle-mère. JACOB relève, pour commencer, une continuité entre le mythe de Psyché et les récits de *Trois princesses*, dans la mesure où les images de la persécutée et de la persécutrice, de même que le thème de la filiation maternelle, n'ont pas eu de relief dans les contes de Charles PERRAULT et des frères GRIMM. En observant les infanticides et les matricides symboliques qui définissent les rapports de force entre la fille et la mère, ainsi que les effets de miroir narcissiques qu'elles partagent, la spécialiste conclut que les réécritures de CORBEIL se révèlent une méditation sur le rapport de la femme à son image et à son corps.

Le dernier article du dossier, "Trésors du roman et du conte: *Frères* de David Clerson" (pp. 75-90), contrebalance les études précédentes en se focalisant sur une fiction au masculin. Sophie MÉNARD propose une lecture du roman d'aventure *Frères* (2013) de David CLERSON dans le but de répertorier les convergences et les écarts structurels, formels et thématiques entre ce roman et le conte merveilleux. La chercheuse, tout en constatant que les données spatio-temporelles et situationnelles du roman se calquent sur le genre du conte, fait remarquer que le héros – un garçon manchot qui entreprend un voyage maritime et initiatique à la recherche de son père inconnu – et les personnages du frère et des parents s'inspirent des ethnotypes du conte. Même si le roman se construit sur une série d'épisodes et de motifs empruntés à différents contes et aux codes du rite de passage, son agencement séquentiel s'en différencie nettement. Alors que les modèles du conte et du rite initiatique proposent un dénouement réussi, puisque le héros regagne sa communauté et s'y intègre, le roman de CLERSON présente un héros enragé et ensauvagé dont le parcours reste à la frontière de la socialisation.

Dans la contribution, en dehors du dossier, “De cueilleur de cerises à écrivain: la figure du primo romancier sur les sites d’éditeurs au Québec” (pp. 93-111), Marie-Pier LUNEAU s’interroge sur la figure du primo romancier au Québec à la lumière de la visibilité que le premier roman d’un auteur a dernièrement remportée aussi bien dans le domaine médiatique qu’au sein de la recherche en sociologie de la littérature. Dans le but d’identifier les modalités de construction de l’écrivain contemporain qui fait son entrée littéraire, la chercheuse a analysé les notices biographiques de primo romanciers que huit maisons d’édition québécoises (La Mèche, Alto, Le Quartanier, Marchand de feuilles, Boréal, Leméac, Éditions de Mortagne et Éditions JCL) ont présentées sur leurs sites Internet. Après avoir dégagé un corpus de 169 notices d’écrivains qui ont publié entre 2007 et 2016, LUNEAU définit les caractéristiques communes de ces présentations et dresse quatre profils de primo romanciers, à savoir le bourlingueur, l’aspirant écrivain, le romancier populaire et l’écrivain amateur.

Amandine BONESSO

Studies in Canadian Literature/ Études en littérature canadienne,
vol. 43, n. 1, 2018

Les articles consacrés à la littérature francophone dans cette livraison sont au nombre de trois: le premier porte sur un roman de Gaétan SOUCY, tandis que les deux autres sur la littérature amérindienne comme plusieurs autres contributions de cette issue. Dans le premier, Scott M. POWERS (“Tu n’as pas à te sentir coupable d’être’: A Multiversal Approach to Guilt in Gaétan Soucy’s *L’Acquittement*”, pp. 46-68) met l’accent sur le thème du sentiment de culpabilité présent tout au long des œuvres de fiction de Gaétan SOUCY, notamment dans *La petite fille qui aimait trop les allumettes*, dans *L’immaculée conception* et, plus particulièrement, dans *L’Acquittement*, où le protagoniste Bapaume est affligé d’un fort sentiment de culpabilité dont il désire se délivrer. Le lecteur découvre que l’histoire de Bapaume se base sur un épisode de la vie du père de Gaétan SOUCY.

C’est pour expliquer les nombreuses contradictions du récit que l’auteur recourt au concept de ‘twilight-zone’, un endroit où “les univers parallèles se croisent avec l’univers du protagoniste et lui empêchent d’entrevoir d’autres versions de sa vie” (p. 53). Dans la ‘narration multivers’ le lecteur peut observer plusieurs mondes en même temps: la réalité des choix effectués par les personnages et la

réalité qui aurait pu se développer si les personnages avaient fait de choix différents. C'est sous cet angle que, soudainement, les contradictions dans *L'Acquittement* "commencent à avoir du sens en tant qu'histoires alternatives qui se déroulent dans des dimensions narratives différentes" (p. 56).

Ensuite, POWERS souligne que Bapaume, dans une optique de "rien n'est réel" (p. 63), passe d'un état de regret à un état d'insouciance qui annule toute responsabilité. Il ajoute que, si le sentiment de culpabilité n'est pas considéré comme la conséquence d'actions humaines, mais au contraire comme une sorte de punition injuste, cette conclusion risque d'affecter les valeurs morales de l'humanité.

L'étude d'Isabella HUBERMAN "Si ce n'est pas moi: écrire à la jonction de soi et de la communauté chez An Antane Kapeshe et Natasha Kanapé Fontaine" (pp. 108-127) porte sur les enjeux politiques et personnels de la littérature autochtone, en particulier chez An ANTANE KAPESH et Natasha KANAPE FONTAINE, deux écrivaines innues engagées politiquement.

La première partie de cet article aborde la question de la critique littéraire autochtone qui a tendance à "attribuer à l'auteur le rôle de porte-parole de la cause commune de la revendication et de la réaffirmation des droits autochtones" (p. 109). Selon cette tendance, les auteurs autochtones devraient "prioriser les intérêts du groupe" (p. 110) au lieu "d'entreprendre une exploration du soi" (p. 110), ainsi que participer à la "guérison du deuil" (p. 110) de leur peuple. D'après l'écrivaine anishinaabe Leanne SIMPSON⁵, au contraire, il faudrait privilégier les histoires "ordinaires" (p. 110) et le "savoir intime" (p. 110) parce que chaque personne ayant vécu pendant la colonisation a une histoire, une perspective différente à partager et l'histoire des Premières Nations se base également sur ces expériences.

La deuxième partie se concentre sur l'œuvre d'An ANTANE KAPESH, une pionnière de la littérature autochtone au Québec, qui dénonce les discriminations qu'ont subies les Innus de la Côte-Nord. Son essai bilingue innu-français *Je suis une maudite Sauvagesse* condamne les conséquences des institutions du "Blanc" telles que l'éducation, le système judiciaire et les médias. La critique a lu son texte comme un témoignage politique de la situation des Innus, même si on retrouve dans son essai son expérience en tant que mère. Tout au long de son œuvre, la dimension personnelle et le témoignage politique partagent un même lien, ce qui, d'après Isabelle ST-AMAND⁶, évoquerait la struc-

5 Leanne SIMPSON, *Anger, Resentment and Love: Fuelling Resurgent Struggle*, conférence donnée lors du colloque annuel de la Native American and Indigenous Studies Association (NAISA) le 6 juin 2015.

6 Isabelle ST-AMAND, "Le pouvoir de la parole, d'An Antane Kapeshe à Réal Junior Leblanc", *Littoral*, n. 10 (2015), pp. 73-76.

ture d'un type de récit traditionnel innu, le *tipatshimuns*, qui "admet naturellement le lien entre la subjectivité et la parole politique" (p. 114).

Enfin la troisième partie retrace le militantisme de Natasha KANAPE FONTAINE, poète, peintre et comédienne, entre autres. Pour elle, le militantisme et la poésie ne fonctionnent pas de façon binaire mais ils sont "imbriqués l'un dans l'autre" (p. 117). Dans *Manifeste Assi* elle prend la parole pour le Nitassinan, la terre du nord du Québec, ainsi que pour toutes les Premières Nations de l'Amérique du Nord. Ses poésies conjuguent le monde naturel et le corps, en particulier son corps. Selon la poète, la terre possède un ventre et un utérus, exactement comme la femme. Le corps devient aussi "un lieu d'intimité et de potentiel érotique" (p. 121), comme le montre le poème *Mon corps est une tanière* où, avec la métaphore de la tanière, elle évoque un espace féminin et sexuel capable d'éprouver du désir mais aussi une énonciation contre le viol.

Cette étude met donc l'accent sur deux auteures innues engagées qui se font porte-parole de la revendication autochtone. Leur littérature implique le *communitism*, un néologisme créé par Jace WEAVER⁷ pour décrire les valeurs essentielles de la littérature autochtone, qui soutient une littérature mise au service de la communauté.

Dans "Littérature amérindienne, éthique et politique: la poétique décoloniale de Joséphine Bacon" (pp. 128-145), Nicolas BEAUCLAIR relie les études sur les Autochtones au Québec à des recherches concernant l'Amérique Latine et à l'œuvre de Joséphine BACON.

La poésie de Joséphine BACON est traversée par l'hétérogénéité ainsi que par une pensée frontalière offrant plusieurs visions du monde. Elle écrit en français, elle passe donc par la culture littéraire occidentale mais la présence de l'innu est très importante et "elle positionne son *locus* d'énonciation dans une culture 'non moderne' qui inclut les non-humains" (pp. 135-136), par exemple dans un de ses bâtons à messages les arbres parlent à son père. Dans son premier recueil, elle aborde aussi les questions des gestes coloniaux subis et de la résilience montrée par le siens. Joséphine BACON offre une invitation à faire le voyage de retour vers la toundra ainsi que l'idée de connexion directe avec la terre et le territoire à travers la langue, ce qui mène à la notion d'"écopoétique" autochtone.

Selon l'auteur, l'œuvre de Joséphine BACON ne transmettrait pas seulement une littérature innue, mais également "un geste décolonisateur" (p. 142) du savoir.

Marianna BEVACQUA CERATO

7 Jace WEAVER, *Other words: American Indian Literature, Law, and Culture*, Norman, University of Oklahoma Press, 2001.

FRANCOPHONIE DES CARAÏBES

FRANCESCA PARABOSCHI

“Canne à sucre en Caraïbe. Héritages et recompositions”, *Caravelle – Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien*, n. 109, 2017, <https://journals.openedition.org/caravelle/>

Publiée deux fois par an, trilingue (français, espagnol, portugais) et pluridisciplinaire, cette revue peut être considérée comme un reflet de la culture hispano-américaine; chaque livraison est encadrée par une thématique différente. Ce dernier numéro réunit des articles centrés sur la fonction de la canne à sucre, non pas seulement comme produit essentiel pour l'économie du territoire caribéen, mais aussi comme véritable facteur ayant “engendré des rapports sociaux spécifiques, profondément inégalitaires, et une culture génératrice de discours, d'images, de représentations, qui vont du politique au littéraire” (“Éditorial”). Nous rendrons compte ici des cinq contributions de l'aire francophone.

“Canne à sucre en Caraïbe. Héritage et recomposition” est le titre de l'“Éditorial” que Modesta SUÁREZ et Jean-Christian TULET signent dans le but de donner “une contribution et une relecture” de tout un système, celui basé sur la production sucrière, “au début du XXI^e siècle”. En rassemblant des études d'auteurs de différentes disciplines et nationalités, ils proposent “un regard fragmentaire sur ce qui constitue le présent de cet espace caribéen où la canne à sucre a joué un rôle de marqueur et de révélateur”. Les deux critiques s'interrogent sur ce qu'“est aujourd'hui la culture de la canne à sucre dans le monde caribéen, particulièrement dans les îles qui constituaient le cœur du système” et en retracent l'histoire à partir du modèle de la plantation qui a marqué l'identité des régions antillaises. Ils parlent de “système imposé”, “coercitif”, de “spéculations agricoles”, d'“exploitation esclavagiste”, de “main-d'œuvre africaine s'avérant pendant longtemps la moins onéreuse”; ils analysent l'héritage que les grands empires coloniaux ont laissé après des siècles de domination et qui émerge aujourd'hui encore dans la “diversité sociale, culturelle ou même politique” et dans “la présence généralisée d'une population majoritairement noire ou métissée”. À partir de cela, la canne à sucre “unifie l'ensemble caribéen et lui confère son originalité majeure”. Pour mieux cerner leurs questionnements,

SUÁREZ et TULET proposent aussi un regard sur la valeur actuelle de ce végétal au niveau économique et font remarquer que “si le sucre a longtemps été le ‘maître incontesté de la Caraïbe’, ce n’est absolument plus le cas aujourd’hui. On n’observe aucune relance, pas même par la transformation de la canne en bio-diesel, comme cela se passe de manière aussi spectaculaire au Brésil”. Les critiques montrent qu’aux Antilles on assiste à une différente consommation, non plus destinée à l’exportation mais plutôt “revalorisé[e] grâce à l’émergence de formes d’appropriations identitaires”.

Le premier fragment de cette recomposition est de Jean-Christian TULET, “La fin de l’empire du sucre dans les îles de la Caraïbe”; l’auteur met en lumière le fait qu’aujourd’hui presque un tiers de la production mondiale de sucre vient de la betterave sucrière de quelques pays européens, bien que la canne soit encore cultivée dans “plus de cent pays”, Brésil en tête. Il esquisse un tableau historique de la culture de la canne à sucre dont l’exploitation est strictement liée au système de l’esclavage et à l’histoire des sociétés occidentales chrétiennes, et il le fait à travers les paroles d’écrivains de façon à mieux transmettre “le poids de l’histoire” et aussi une continuité temporelle de “certaines pratiques”, depuis leurs origines jusqu’aux effets qu’aujourd’hui encore on peut ressentir, “même si cela fait déjà longtemps que l’esclavage n’existe plus, tout au moins dans l’espace caribéen”; la dernière partie de sa contribution est centrée sur les différentes causes qui ont contribué à mettre fin à l’esclavage dans la Caraïbe; il souligne la mixité extraordinaire des habitants des îles: “une composition ethnique très variée, même si la composante noire est toujours essentielle”. Dans “Révolution et migration: la route du sucre dans les Amériques” Nathalie DESSENS met en évidence le phénomène migratoire dans l’ensemble caribéen et son influence sur le développement économique sucrier des Amériques au cours du XIX^e siècle, comme conséquence de la Révolution haïtienne et de la diaspora des réfugiés de Saint-Domingue. Ces phénomènes étant inévitables dans l’espace atlantique de la Caraïbe, DESSENS se penche du côté des historiens qui soutiennent que “le développement de la culture sucrière suit la route de l’exil des réfugiés de la Révolution haïtienne”. L’auteur présente une synthèse des faits marquant cette histoire et allant de la révolte des esclaves à la proclamation de la République d’Haïti, en passant par “la destruction des plantations, l’effondrement de la production agricole” et les départs précipités des “Blancs et des gens de couleur libres, dont la connaissance de l’industrie sucrière bénéficia à de nombreuses colonies où ils trouvèrent refuge” (voire les colonies espagnoles, la Jamaïque et Cuba entre autres); DESSENS dégage par la suite une sorte de carte géographique de la production sucrière caribéenne post-révolutionnaire en mettant en lumière une coïncidence entre la présence des réfugiés dans leurs lieux d’accueil

et l'essor industriel de ces mêmes lieux: "On trouve des réfugiés partout au début du XIX^e siècle, de Porto Rico à Trinidad en passant par Curaçao et toutes les îles environnantes [...]. Partout, ils apportèrent des innovations techniques et culturelles dues à l'avancement de la société de Saint-Domingue par rapport aux colonies [...]. Les régions qui les accueillirent en grand nombre, comme l'*Oriente* cubain et la côte atlantique des États-Unis, connurent, grâce à eux, un important développement culturel et économique"; la dernière partie de l'article est consacrée à l'étude d'un cas particulier, celui de la Louisiane, qui "est le meilleur appui à cette argumentation". D'abord destination peu considérée par les "fuyards", elle a accueilli ensuite "entre 15 000 et 20 000 réfugiés sur son sol". La Louisiane, souligne le critique, "leur offrait un environnement états-unien mais une société linguistiquement, culturellement, religieusement et institutionnellement proche de celle qu'ils avaient quittée à Saint-Domingue". Par le biais d'exemples tirés des journaux de l'époque, l'auteur démontre que "la Révolution haïtienne fut le premier facteur de la restructuration de l'espace sucrier américain" et que "ces circulations caribéennes sont essentielles à une meilleure compréhension du développement économique, politique et culturel de l'espace de la Grande Caraïbe". Dans "Poétiques mémorielles et imaginaire collectif: canne à sucre et émancipation en Caraïbe" Sandra MONET-DESCOMBEY HERNÁNDEZ aborde la thématique de la plantation à travers une étude plus spécifiquement littéraire d'œuvres en poésie et en prose d'auteurs caraïbes contemporains. Elle souligne un "éloignement [...] du thème de la canne à sucre" dans le passage "du colonial au néocolonial": de symbole identitaire "lors des indépendances" à "univers en déclin [...] représenté de façon nostalgique" au début du XX^e siècle, la canne est au centre d'une littérature "en quête de décolonisation" et suivant "l'évolution des économies de plantation néocoloniales maintenues par des fonds états-uniens". La canne s'avère encore une fois le "marqueur essentiel de la spécificité créole" face à l'urbanisation du monde rural et au caractère africain des "cultures nées de la plantation" comme il émerge du recueil de Nicolás GUILLÉN *La paloma de vuelo popular* (1958); MONET-DESCOMBEY HERNÁNDEZ propose un "Détour, historique et culturel" sur le marronnage et un "Retour, [à] l'Antillanité" à travers l'œuvre d'Édouard GLISSANT et d'autres "animateurs de la Créolité". Elle explique l'importance du terme 'tracées', ou *guardar-rayas*, sentiers formés par le passage séculaire des esclaves en fuite entre les cannaies (cf. Patrick CHAMOISEAU, Raphaël CONFIANT, *Lettres créoles, tracées antillaises et continentales de la littérature*, 1991); le concept de "Trace" en tant que "survivance du créole et de la culture orale populaire" amènerait à son tour au "marronnage culturel" (cf. Édouard GLISSANT, *Le Discours antillais*, 1981). Le critique propose enfin un excursus littéraire parmi les auteurs de la fin du XX^e siècle

qui, à travers d'autres traces, aident à décerner les caractéristiques "d'antillanité" d'une collectivité dont la canne et la plantation restent le symbole mémoriel. L'article de Michel LESOURD, "En Atlantique, dans le parfum du *grogù*: la valorisation de la canne à sucre aux îles du Cap-Vert", propose "une approche comparatiste". L'"Introduction" plonge dans un contexte géo-historique différent de celui de la Caraïbe, bien que riche en analogies avec celui-ci, et précisément dans la République du Cap-Vert, où la canne à sucre, en dépit d'une valeur moins marquante dans l'histoire socio-économique et culturelle de l'archipel par rapport à l'aire caribéenne, contribue à l'affirmation de "l'identité *crioula*" et garde encore aujourd'hui "son rôle dans le maintien d'un système foncier inégalitaire et de structures sociales contrastées". L'auteur insiste sur le caractère "colonial" de cette plante, d'abord exploitée pour des besoins d'exportation mais ensuite utilisée pour la production de "*grogù*", l'eau-de-vie cap-verdienne. Cette "boisson identitaire", désormais le "sur-produit" de la canne, est présente dans toutes les cérémonies. Après avoir expliqué la facilité à cultiver la canne à sucre, LESOURD fait référence aux variétés de cannes utilisées aujourd'hui pour la production du rhum, en montrant la nécessité de valoriser et donc labelliser celui des îles du Cap-Vert. Bien qu'"élément fondamental des systèmes de production agricoles de l'archipel", "la faiblesse quantitative" de la canne et par conséquent de son rhum "original et méconnu" ne permet pas d'arracher une place sur le marché international des producteurs de spiritueux, remarque LESOURD dans sa conclusion.

Nous saluons cette belle livraison de *Caravelle* montrant la "fertilité de ce symbole qu'est la canne à sucre".

Maela OFFICIO

Fanny MAHY (dir.), "Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones", *Les cahiers du GRELCEF*, n. 9, mai 2017, https://www.uwo.ca/french/grelcef/cgrelcef_09_numero.htm

"La diversité des enjeux, esthétiques, discursifs, herméneutiques, ou même heuristiques potentiels du paradigme merveilleux décrit, souhaité, convoqué, regretté dans les œuvres de ce champ font l'objet de ce numéro. Le merveilleux est intimement lié au fait francophone, dès lors, du point de vue discursif, comme le laissent découvrir les

articles rassemblés ici”, explique Laté LAWSON-HELLU dans son éditorial “Le merveilleux et le texte francophone” (p. 11). Fanny MAHY, dans son introduction “Fantastique, étrange et merveilleux dans les productions francophones” (pp. 13-14), souligne un dépassement des théories de TODOROV dans le traitement du thème tout en annonçant l’ampleur et la richesse du merveilleux, de l’étrange et du fantastique au sein des littératures francophones en tous les temps et toutes les époques.

Le volume se divise en quatre parties principales qui correspondent aux divers domaines géographiques francophones. Nous rendrons compte ici des articles concernant la littérature des Caraïbes et nous renvoyons aux sections de “Francophonie de l’Afrique sub-saharienne”, “Francophonie européenne”, “Francophonie du Québec et du Canada” pour les autres contributions.

La section “Antilles françaises et Guyane” (pp. 139-192), comprend trois études. La première “Le surnaturel dans le polar caribéen francophone” d’Émeline PIERRE (pp. 141-157) propose une réflexion sur la manière dont l’irruption du surnaturel entraîne nécessairement un côté inexplicable, ce qui amène à un questionnement des canons du polar, où les enquêtes suivent notamment une démarche déductivo-scientifique. PIERRE détecte non seulement les imbrications du fantastique dans plusieurs romans policiers antillais et haïtiens, mais s’arrête aussi sur la marque plus spécifiquement caraïbe du fantastique insulaire, voire le recours au vaudou et au quimbois, ces derniers s’intégrant dans la réalité antillaise dans la mimesis romanesque du réel. “Le polar de la Caraïbe francophone ne cherche pas à renforcer le cartésianisme. Il souscrit plutôt à la coexistence de deux mondes, le visible et l’invisible – souligne le critique, qui ajoute: le polar caribéen francophone accepte l’existence du surnaturel. L’appropriation du genre passe alors par une acclimatation culturelle” (pp. 154-155). Stéphanie REBEIX est l’auteur de l’article suivant: “Du fantastique au réalisme merveilleux dans deux romans de Gisèle Pineau: *Chair Piment* et *Cent vies et des poussières*” (pp. 159-178). Après avoir rappelé les lignes essentielles de l’intrigue de *Chair Piment* et *Cent vies et des poussières* de PINEAU, REBEIX montre que “si ces deux récits s’inscrivent dans un premier temps dans le registre fantastique, ils basculent rapidement vers un réalisme merveilleux, favorisé par la culture et les croyances antillaises. L’intérêt présenté par ces deux romans réside donc précisément dans cette oscillation permanente de la narration à la limite de ces deux registres” (p. 160). Le critique commente ensuite la voix narrative dominante, à savoir la voix de la conteuse, dépositaire de savoirs anciens, gardienne de la mémoire et double de PINEAU. “Désireuse de donner à entendre une parole historique longtemps niée par le discours officiel et une voix féminine porteuse de toutes celles qui sont inaudibles, sa prose [de PINEAU] emprunte [...] la voie du détour”

conclut le critique (p. 176). Marie-Simone RAAD dans “Entre fantastique et réalité, l’Histoire guyanaise selon Michel Lohier à travers ses *Légendes et Contes folkloriques de Guyane*” (pp. 179-192) présente brièvement l’écrivain, ses publications et son intérêt pour l’histoire. Le critique montre par la suite comment les contes de LOHIER sont imprégnés de l’histoire de la Guyane, du système social esclavagiste, de la prévarication culturelle du Colon sur l’homme noir et de la révolte de celui-ci assumant à l’intérieur du texte la forme de l’allégorie. “En mélangeant des faits historiques à la fiction par le biais de ses légendes, LOHIER révèle à la fois un côté réaliste et fantastique mais aussi qu’il n’y a qu’un pas entre la légende et la réalité”, remarque RAAD, qui ajoute: “avec l’appui du fantastique, la légende prend une dimension historique contrairement au conte” (p. 183). En faisant référence à plusieurs contes et légendes, le critique donne un échantillon de l’imaginaire créole de Guyane, avec son décor fascinant et les figures du folklore les plus saisissantes.

Francesca PARABOSCHI

Charles W. SCHEEL (dir.), “Réel, merveilleux, magie et baroque dans la Caraïbe”, *Archipélies*, n. 5, 2018, <http://www.potomitan.info/bibliographie/archipelies5.php>

Nous saluons avec enthousiasme la reparution, après quelques années de silence, d’*Archipélies*, la revue du CRILLASH (Centre de Recherches Interdisciplinaires en Lettres, Langues, Arts et Sciences Humaines) de l’Université des Antilles. La présente livraison réunit plusieurs articles présentés au cours de trois journées d’études s’étant déroulées au cours de trois années consécutives, de 2012 à 2015, “consacrées dans une perspective multi ou transdisciplinaire aux notions de ‘Réel merveilleux’, ‘Réalisme magique’, ‘Réalisme merveilleux’ et ‘Baroque’” souligne Charles W. SCHEEL dans son “Introduction”. Le critique rappelle ensuite les différentes études présentées, sept étant publiées dans cette livraison de la revue, les autres ayant déjà été publiées ailleurs. Clôt l’introduction une riche bibliographie des principales publications théoriques concernant les notions et les appellations de réalisme magique et réalisme merveilleux.

Nous nous limiterons à rendre compte ici des études centrées sur la littérature caraïbe d’expression française.

Le premier article est signé par Jean-Durosier DESRIVIÈRES: “La poétique du Mystère dans la composition dramatique et la prose poétique de Faubert Bolivar. Lecture de *La Flambeau* et de *Sainte Dérivée des trottoirs*”. Après avoir brièvement présenté Faubert BOLIVAR et les œuvres faisant l’objet d’analyse de cette contribution, DESRIVIÈRES s’arrête sur la définition du terme ‘mystère’ pour mieux mettre en évidence que c’est précisément sur “la notion de mystère dans sa triple dimension langagière – c’est-à-dire poétique, dramaturgique et socio-culturelle” que repose la spécificité de la prose de BOLIVAR. “Le point de jonction essentiel entre le surréalisme et le mystère chez Bolivar – ajoute-t-il – demeure l’écriture et la représentation du rêve et du sujet délirant – au double sens de phénomène et de fabrication littéraire – en tant qu’expressions combinées de l’inconscient, de l’imagination et d’un quelconque esprit supérieur, issu du panthéon vodou ou du syncrétisme religieux”. Charles W. SCHEEL dans son étude “Réalisme magique, réalisme merveilleux et autres modes narratifs de Patrick Chamoiseau ‘première manière’: le diptyque burlesque *Chronique des sept misères* et *Solibo Magnifique*” propose une réflexion sur les notions de ‘baroque’, ‘fantastique’, ‘réalisme magique’ et ‘réalisme merveilleux’ avant se consacrer à une analyse de *Chronique des sept misères* et de *Solibo Magnifique* de Patrick CHAMOISEAU. SCHEEL montre comment ces deux romans constituent un diptyque dans la mesure où ils partagent le même univers diégétique (à savoir les quartiers populaires de Fort-de-France entre 1930 et 1980), un langage littéraire caractérisé par de fortes imbrications avec le créole, la pluralité des modes narratifs dépassant le réalisme. Sandrine MIRAM-MARTHE-ROSE, dans “La Grande Drive des esprits de Gisèle Pineau: le roman d’une écrivaine guadeloupéenne à la recherche d’une passe entre réalisme et merveilleux”, introduit son discours critique en esquissant brièvement un cadre théorique concernant le réalisme magique et le réalisme merveilleux; en s’appuyant notamment sur les théories d’Amaryll CHANADY et de Charles W. SCHEEL, MIRAM-MARTHE-ROSE aborde le rapport entre l’auteur implicite, le narrateur et le lecteur dans le roman *La Grande Drive des esprits*. Ayant rappelé tout d’abord l’importance de la figure féminine en tant que gardienne de mémoire et de culture créole dans l’œuvre de PINEAU, le critique se concentre sur la modalité d’énonciation et le style d’écriture fortement oralisé de l’écrivaine guadeloupéenne, un style susceptible de mêler le merveilleux à l’histoire racontée. MIRAM-MARTHE-ROSE montre ainsi que “la spécificité de Gisèle Pineau se trouve dans cette approche conflictuelle entre la narratrice qui expose une interprétation rationnelle du monde et une vision plus populaire proposée par les personnages qu’elle prétend avoir rencontrés et dont elle intègre les récits de diverses manières dans le roman”.

Nous signalons également hors dossier l'article de Ralph LUDWIG "Herméneutique et mémoire(s). Réflexions sur la littérature franco-antillaise"; l'auteur, en s'inspirant d'un poème de HÖLDERLIN, s'attache à montrer "l'importance de l'esthétique musicale pour la transmission de la mémoire". LUDWIG analyse ensuite la pensée philosophique de HALBWACHS dans ses rapports avec l'herméneutique, pour en arriver à une application de ses théories dans le contexte littéraire caraïbe d'expression française. Après avoir étudié le thème et l'importance générale de la mémoire dans la littérature antillaise, l'auteur s'arrête sur les cas saisissants de GLISSANT, CHAMOISEAU, CONFIANT, LAFERRIÈRE et PINEAU. Pour chaque écrivain, LUDWIG brosse un parcours synthétique mais très clair à travers leurs œuvres, afin de mieux mettre en relief les particularités de chacun, tout en établissant des références aux théories de marque plus spécifiquement philosophique esquissées auparavant.

Francesca PARABOSCHI

Gilbert ELBAZ (dir.), "Discriminations multiples et croisées", *Archipélies*, n. 6, 2018, <http://www.potomitan.info/bibliographie/archipelies6.php>

Ce numéro de la revue *Archipélies* porte sur la thématique de la discrimination "multiple et croisée" aux Antilles. Le thème est abordé sous la perspective de l'intersectionnalité, à savoir la situation de personnes subissant plusieurs formes de stratifications ou de dominations dans une société. Cette perspective permet de montrer que la discrimination se manifeste sur plusieurs plans (politique, social, culturel) souvent liés et croisés. Les articles qui concernent l'expression francophone feront l'objet d'un compte rendu, les autres d'une présentation synthétique.

Les articles, précédés par l'"Editorial" de Gilbert ELBAZ qui commente la structure et les contenus de la revue de manière exhaustive, sont divisés en cinq sections.

La première partie ("théorie") définit le concept de 'discrimination' et les facteurs qui contribuent à son développement. Le premier article, "Luttes contre les injustices et construction des solidarités" de Diane LAMOUREUX, se positionne sur un plan politique pour définir le concept de domination qui s'impose sur un même sujet et les possibilités de réaction à la discrimination. Le deuxième article, "Santé,

culture et soins dans le contexte du VIH en Guadeloupe. Une lecture intersectionnelle des catégorisations et des prises en charge”, de Stéphanie MULOT, présente un cadre de discrimination des immigrés Haïtiens en Guadeloupe. L'article se compose d'une "introduction" qui trace le contexte anthropologique et social dans lequel se situe le cas d'étude. La première partie de l'article introduit les structures sociales de la Guadeloupe et le contexte de l'épidémie du SIDA. L'auteur procède par la suite en analysant la situation des immigrés Haïtiens, susceptibles de discrimination sociale et sanitaire plus sur la base d'un préjugé culturel que sur celle de solides données scientifiques. L'article démontre que l'individu est victime d'un classement sur la base de plusieurs facteurs (sexe, âge, culture d'appartenance, ethnie, orientation sexuelle) de la part d'un système de santé ne prenant pas vraiment en charge le malade. L'auteur prône donc une prise de conscience pour une construction d'un système plus égalitaire. Le troisième article de Maryse JOTHAM, "Blanchité, discrimination et intersectionnalité" se penche sur la notion de 'blanchité' pour mieux expliciter les relations de pouvoir dans la condition de l'esclavagisme, tout en montrant que l'esclavage, la discrimination et le racisme qui en découlent sont encore bien vivants.

La deuxième partie ("histoire") montre l'omniprésence de la discrimination dans l'histoire en tant que phénomène social. Dans son article, "L'homophobie aux Antilles: réappropriation d'un obscur héritage colonial", Nadia CHONVILLE affirme que la colonisation a importé l'homophobie dans les sociétés antillaises. Bien que la domination et l'esclavage soient terminés d'un point de vue historique, l'homophobie reste enracinée dans la société et dans la politique nationale. La section est complétée par les articles de Liz OVALLES, "Héros nationaux officiels versus héroïnes nationales oubliées: le cas de Manuela Sáenz au Venezuela" et de Philip SADIKALAY, "Le geste Jazz et la condition noire féministe: une étude comparée des dissonances", qui montrent l'effacement des femmes héroïnes et activistes de la mémoire historique, artistique et collective.

La troisième partie ("représentation") se focalise sur la représentation de la discrimination, en particulier de la part des médias. L'article d'Agnès AURORE, "Discriminations dans Being Mary Jane", propose une étude de la représentation de la femme noire dans les séries télévisées américaines, montrant les stéréotypes utilisés qui devraient représenter une variété bien plus vaste et riche au niveau culturel et social. L'autre article, "Lecture du cinéma caribéen féminin francophone" de Yolande-Salomé TOUMSON, offre une analyse du processus de marginalisation de la réalisatrice martiniquaise Euzhan PALCY. En introduisant le contexte artistique martiniquais et français dans lequel PALCY travaille et en présentant cette artiste comme une voix novatrice, TOUMSON montre que la mise en marge de son œuvre a une

double raison: d'un côté, la nouveauté artistique qu'elle représente, de l'autre, sa condition de jeune femme noire, qui fait de son sentiment d'appartenance à la Martinique la marque distinctive de toute son œuvre. Cependant, cette marginalisation résulte aussi d'un choix: après avoir été reconnue par la critique et avoir reçu de nombreux prix, PALCY décide de rester dans les marges, en refusant des travaux qui ne correspondent pas à sa philosophie et à sa cohérence d'artiste.

La quatrième partie ("expérience") comprend les articles de Marlène MONTAGNE, "Parcours scolaire des élèves en situation de handicap: égalité des droits et des chances vs. cumul d'inégalités", et de Céliane ROMANY, "Témoignage: le handicap invisible ou les stigmates méconnus d'une intégration controversée" qui soulèvent les questions du handicap visible et invisible au sein du système éducatif.

La cinquième et dernière partie ("mobilisations contemporaines") se focalise sur la mobilisation contre la discrimination. L'article de Rita BONHEUR, "Femmes, discriminations et violences: L'expérience militante de l'Union des Femmes de Martinique" se distingue des autres contributions par son contenu et par son style politique plus qu'académique. L'auteur présente l'Union des Femmes de Martinique introduisant le contexte de sa naissance (1944) et ses objectifs: donner la parole aux femmes exclues du système et des soutiens concrets, en créant un réseau d'assistances pour les femmes victimes de violence, de racisme, de sexisme et toute forme de discrimination sociale. Le deuxième article, "Contre Misogynoir, des Caribéennes francophones entre Black Feminism et Afro-féminisme" de Stéphanie MELYON-REINETTE, soulève la question de l'implication des Caribéennes francophones dans le contexte de l'afro-féminisme contre la "Misogynoir", terme qui résume l'ensemble de comportements discriminatoires contre les femmes de couleur. L'article présente le contexte croisé de l'afro-féminisme dans les sociétés caribéenne et française, mettant en évidence le développement de l'afro-féminisme par rapport au Black feminism étatsunien, dans lequel il trouve ses origines. L'article de Steve GADET "Black Lives Matter: Analyse d'une réaction citoyenne face à la brutalité policière aux États-Unis" conclut la section en présentant la discrimination raciale aux États-Unis.

Ce numéro de la revue comprend aussi deux articles "hors dossier". Gérald DÉSERT "La chanson de protestation de Rubén Blades: mode d'expression d'une pensée diasporique transcontinentale latino-américaine"; celui de Patrick RIBA "Français langue étrangère et postcolonialisme, un regard sur le FLE dans les Amériques hispanophones" offre une analyse de la didactique de la langue française dans le contexte hispanophone. L'introduction de l'article prend en considération la définition de 'post colonial', traçant les significations que ce terme acquiert pour l'historien, pour l'écrivain et pour le sociologue, distinguant le champ d'étude du didacticien. L'article procède avec

l'analyse des données sur l'enseignement du FLE dans les Amériques hispanophones et les variétés étudiées, soulignant que la perspective post-coloniale peut apporter une nouvelle frontière émancipatrice pour la didactique, proposant une vision moins euro-centrique dans des pays considérés dans les marges du monde.

Le numéro s'avère intéressant et varié, abordant un sujet important et actuel comme celui de la discrimination sous des points de vue nouveaux. La méthode d'intersectionnalité permet de montrer toute la complexité de la thématique et de créer des perspectives nouvelles pour l'étude et la recherche.

Marina AGNELLI

Yolaine PARISOT (dir.), "Dany Laferrière: mythologies de l'écrivain, énergie du roman", *Interculturel Francophonies*, n. 30, novembre-décembre 2016

Cette livraison d'*Interculturel Francophonies* offre une nouvelle réflexion sur "l'œuvre protéiforme et pourtant une" (p. 10) de Dany LAFERRIÈRE grâce aux textes recueillis par les soins de Yolaine PARISOT. Dans son introduction "Le roi, le courtisan et le jeune page" (pp. 9-27), le critique dresse un bilan sur la production florissante de l'écrivain d'origine haïtienne, pour passer ensuite à la présentation générale du volume et des articles qui le composent.

Un intéressant entretien avec le romancier clôt ce volume divisé en trois parties principales. La première partie, "La littérature, les arts, le cinéma et moi" (pp. 29-123), s'ouvre avec l'article de Christiane NDIAYE "La ruine de l'autobiographie: une mémoire littéraire sans frontières" (pp. 31-54). Le critique s'appuie sur trois œuvres de LAFERRIÈRE, *Pays sans chapeau*, *Le Cri des oiseaux fous* et *L'Énigme du retour* pour montrer l'effondrement de l'autobiographie en faveur d'un greffage à des canevas littéraires riches en réminiscences de la vie de l'écrivain: "cette mémoire littéraire fusionne constamment avec des éléments d'une mémoire du vécu, créant un univers imaginaire qui constitue une autofiction singulière où cette double mémoire se transforme sans cesse" (p. 32). Dans "Autoreprésentation et invention d'identités chez Dany Laferrière" (pp. 55-71) Cheikh M. S. DIOP s'interroge sur les démultiplications du 'je' narrateur qui se raconte dans les œuvres de Dany LAFERRIÈRE. Pour mener son enquête, le critique choisit de se concentrer sur *Comment faire l'amour avec un Nègre sans*

se fatiguer, Je suis un écrivain japonais et *L'Énigme du retour*. DIOP explique comment “chaque roman rend compte de l’auteur lui-même [...] mais ces ‘tranches de vie’ ne se retrouvent pas dans l’autoreprésentation comme des données ‘factuelles’ pour faire de l’authenticité. Elles se révèlent plutôt comme des souvenirs qui guident une aventure littéraire” (p. 56) où “le ‘je’ du narrateur se confond avec celui du lecteur devenu auteur” (p. 57). Pour cerner ce ‘je’ décrivant “le caractère évolutif” (p. 58) de son écriture, Cheikh M. S. DIOP analyse le rôle de la figure paternelle, le cosmopolitisme, l’exile, la relation à l’histoire, l’identité culturelle et collective, les stéréotypes, l’intertextualité, “l’intermédialité ou plus précisément l’interartialité” (p. 67) constituant autant d’éléments servant à définir ce “‘moi’ laferrien [...] aussi bien autoréflexif que tourné vers autrui” (p. 62). Suit l’article de Mylène F. DORCÉ “Dany Laferrière: de l’écrivain intarissable au cinéaste insaisissable” (pp. 73-104). Le critique propose une étude sur l’autobiographie américaine de LAFERRIÈRE en analysant un corpus de romans et leur adaptation cinématographique; elle focalise son attention sur quatre personnages-type saisissants: le ‘Nègre’, la ‘Blonde / Blanche’, le ‘Blanc’ et la ‘Négresse’. DORCÉ consacre deux paragraphes à chacune de ces figures, l’un centré sur la production romanesque, l’autre portant sur la production filmique, en remarquant la prépondérance des deux premiers personnages-type (à savoir le ‘Nègre’ et la ‘Blanche’). Le dernier article de cette première partie “Dany Laferrière, masque d’un romancier” de Hidehiro TACHIBANA (pp. 105-123) porte sur le style d’écriture de Dany LAFERRIÈRE soupçonné de réfléchir son style de vie, d’après le titre d’une de ses œuvres *J’écris comme je vis*. TACHIBANA montre comment l’écrivain “avec son style limpide [...] a réussi à créer un nouvel espace romanesque reflétant de nouveaux rapports socio-culturels dans une société multiethnique” (p. 120). L’écrivain a notamment recours à un jeu de masques que le narrateur porte au sein du système des personnages et qu’il tend en même temps aux lecteurs, les invitant ainsi à réfléchir sur le stéréotypes et les rôles figés.

La deuxième partie “L’énergie du roman” (pp. 125-193) compte trois articles; le premier, “La confiance de l’arrivée” (pp. 127-145) de Yves CHEMLA, porte sur la réitération du récit de l’arrivée chez LAFERRIÈRE dans ses nombreux romans dans un jeu où le ‘je’ narrateur, double de l’écrivain, s’affiche pour mieux s’estomper: “Dany Laferrière a réussi ce tour de force littéraire de centrer l’intérêt sur ses romans à partir de sa propre personne, tout en la dissimulant derrière le rideau pudique de l’intimité” (p. 127). Le critique propose une analyse très fine de *Chronique de la dérive douce* en montrant comment ce texte “transforme l’énigme de l’arrivée en un bref récit de formation en prenant en charge la complexité et les contradictions qui traversent l’être lui-même comme la société qui l’accueille” (p. 142). Alessia Vi-

GNOLI dans “Je bouge: donc je suis? (du mouvement et de l’immobilité chez Laferrière)” (pp. 147-164) consacre son analyse aux œuvres “où sont présentes des réflexions sur le déplacement ou qui mettent en scène l’errance physique du sujet” (p. 148). Le critique montre que le déplacement est à la base de la définition d’une nouvelle identité ne reposant pas sur un sentiment d’appartenance à un pays d’origine ou d’arrivée et transcendant donc les notions d’exil et de déracinement. Toujours est-il que les références aux pays reviennent souvent dans les œuvres de LAFERRIÈRE pour mieux décrire l’errance de l’auteur-narrateur dans un espace privilégié, à savoir le paysage urbain, principalement représenté par deux métropoles: Port-au-Prince et Montréal. Le critique prend enfin en considération le rapport du narrateur et du paysage en étudiant le jeu d’oppositions et de convergences entre les deux: au mouvement du sujet répond l’immobilité du paysage alors qu’au mouvement du paysage (tremblement de terre en Haïti) répond une immobilité du sujet; si le mouvement “est nécessairement lié à la création littéraire [...] l’immobilité est la condition fondamentale pour la réalisation d’un plaisir essentiel: la lecture” remarque encore VIGNOLI. Ching SELAO, dans “Si le sexe est sain, il n’est pas innocent. Sexe et pouvoir dans l’œuvre de Dany Laferrière” (pp. 165-193), aborde le thème du sexe dans les œuvres de LAFERRIÈRE en analysant notamment ses imbrications avec le pouvoir, à savoir les rapports de force inhérents aux relations sexuelles entre les personnages. Le critique apporte plusieurs exemples de la catégorisation de types sociaux dans l’œuvre de LAFERRIÈRE: le Noir supérieur au Blanc au niveau de puissance sexuelle mais inférieur sur le plan du pouvoir social, d’un point de vue économique et politique; la Blanche inférieure au Blanc mais supérieure au Noir...; “la force d’attraction se justifie [...] par les inégalités qui séparent les partenaires et font du rapport sexuel un acte subversif. [...] la transgression ne dure que le moment de l’acte sexuel [...] autant à Montréal qu’à Port-au-Prince” commente SELAO (p. 187).

La troisième et dernière partie “La littérature, le monde et nous” (pp. 195-281) compte quatre articles. Dans le premier, “Mondialisation culturelle et Mondialité poétique chez Dany Laferrière” (pp. 197-211), Oana PANAITÈ analyse la ‘désinvolture culturelle’ à la base de l’écriture sans pays’ de l’auteur: la “poétique de Laferrière [...] dédramatise le rapport à la langue [française] et les passages obligés de la profession littéraire à travers des textes hybrides dans lesquels l’autobiographie informe la fiction et l’imagination contamine le documentaire” (pp. 202-203). PANAITÈ souligne la posture identitaire et littéraire de ‘pont’ que Dany LAFERRIÈRE assume entre ces mondes et ces cultures différentes qui ont façonné son écriture; il fait montre de rejet des labels en prônant l’universalité: “antidote salutaire contre les localismes contraignants et les mises en demeures identitaires”

(p. 205). Suit l'étude de Françoise NAUDILLON "Ombres et lumières: Windsor Klebert et ses leçons d'immortalité" (pp. 213-235); le critique parcourt les étapes qui ont amené LAFERRIÈRE au succès et à la reconnaissance de ses talents. À travers toute une série de renvois ponctuels aux articles de presse ou publiés sur internet, NAUDILLON célèbre la très brillante carrière de l'écrivain: "c'est [...] en ayant su exacerber la perception de son irréductible singularité, loin des poncifs attachés à l'image des Noirs en Occident, tout en restant profondément fidèle à ses origines haïtiennes, que Dany Laferrière est devenu la quintessence du *self made man*: une aventure américaine" – conclut le critique (p. 230). Florian ALIX est l'auteur de l'article suivant: "Dany Laferrière comme écrivain 'académicien': la posture fictionnelle de l'essayiste dans *L'Art presque perdu de ne rien faire*" (pp. 237-254). En se basant sur *L'Art presque perdu de ne rien faire*, ALIX s'attache à démontrer que Dany LAFERRIÈRE serait "académicien avant d'être effectivement élu [à l'Académie française]" (p. 237). Le critique analyse en effet le statut particulier de cet ouvrage, entre le roman d'idées et l'essai lyrique, pour mieux définir la posture littéraire de son auteur: "écrivain 'académicien', c'est-à-dire utile à son temps, porteur de vérités légitimées par son statut même" (p. 239). ALIX montre la bonté de cette hypothèse à travers des rapprochements entre LAFERRIÈRE et d'autres hommes de lettres de l'univers francophone. En dernière analyse, preuve irréfutable de la spécificité de LAFERRIÈRE, "la construction de l'espace d'énonciation comme un espace interculturel idéal est d'emblée donné à lire comme construction littéraire, comme une fiction d'écrivain-lecteur" (p. 249), fait noter ALIX. Véronique BONNET, dans "Dany Laferrière: le lecteur dans sa baignoire ou l'art de bien lire" (pp. 255-281), dresse un portrait de l'écrivain en lecteur: "figure du lecteur et cérémonie de la lecture relèvent d'un choix postural", constate le critique (p. 257). BONNET rend compte de l'importance de la lecture pour l'écrivain, ainsi qu'il le fait lui-même émerger de ses œuvres, documentaires et petits clips, il étudie l'ampleur de la 'bibliothèque-monde' de l'écrivain, c'est-à-dire les auteurs que LAFERRIÈRE aime qu'il convoque dans ses textes de manière plus ou moins ouverte. Le critique analyse enfin la place que l'écrivain consacre aux lecteurs réels qu'il "place au cœur du processus de création et de fabrication de la littérature" (p. 272).

Dans "C'est un long tissu, c'est comme un ruban de Möbius" (pp. 285-312), Dany LAFERRIÈRE répond aux questions de Yolaine PARISOT; après avoir expliqué son rapport parfois conflictuel avec sa culture d'origine, il explique la nature singulière de certains de ses textes, tels *Journal d'un écrivain en pyjama* ou *L'Art presque perdu de ne rien faire*, "où la fiction prend beaucoup moins de place que la réflexion" (p. 289). Il montre par la suite que les thèmes, les sujets et le dessein esthétique à la base de chacune de ses œuvres sont fortement liés et

imbriqués: “C’est un long tissu, c’est comme un ruban de Möbius . On ne sait pas où ça commence, où ça finit. Il n’y a pas de moment qui définit l’autre” (p. 293). LAFERRIÈRE parle aussi de son rapport avec la radio et le cinéma, dont il souligne la grande importance, de sa réaction face au tremblement de terre en Haïti de 2010, de sa conception de la Révolution tranquille au Québec où les femmes ont joué un rôle capital, de sa vision des dynamiques sociales montréalaises et de l’importance des personnages féminins dans toute son œuvre.

Francesca PARABOSCHI

Nella ARAMBASIN, “L’intrusion des médias dans la littérature antillaise francophone: une anthropologie du quotidien réinventée à l’ère de la mondialisation”, *Zizanie*, vol. 2, n. 1 (automne), pp. 30-54, <https://www.zizanie.ca/lintrusion-des-medias-dans-la-litterature-antillaise-francophone.html>

Au sein du dossier “Mondialisme et littérature” de cette livraison de la revue *Zizanie*, sous la direction de Simon HAREL et Marie-Christine LAMBERT-PERREAUULT, nous signalons l’étude de Nella ARAMBASIN spécialement consacrée à la littérature de la Caraïbe.

Est-il vrai que la mondialisation contemporaine des médias conduit à la création d’une masse inerte, ignorante et consumériste? Est-il vrai que l’intrusion des médias dans la vie quotidienne aux Antilles forme un public anonyme? Nella ARAMBASIN n’est pas de cet avis: dans sa réflexion elle parle d’intertextualités et de contaminations, de rapports de connivence entre littérature et médias. Elle montre l’identité subversive propre aux écrivains créoles, qui jouent avec les langages médiatiques et littéraires, qui créent des configurations inédites et imprévues. Par exemple, Maryse CONDÉ dans *La belle créole* utilise le rythme propre à la publicité pour explorer avec ironie les sonorités inédites du langage, mais en même temps elle s’interroge sur le rôle des marques des produits de consommation dans le rapport de “dépendance économique” et de “servitude volontaire” (p. 33) entre la Guadeloupe et la France. La question de l’identité est toujours fortement présente pour l’écrivaine: consommer devient aussi une tactique pour se dégager de la liaison impérialiste américaine: regarder la télévision et écouter la radio s’avèrent des moyens efficaces pour s’en affranchir. Pour Dany LAFFERRIÈRE le réel et l’imaginaire contribuent à la création d’une nouvelle identité, qui commence par la passivité et l’identification totale au modèle américain, mais qui se révèle finale-

ment capable de suivre des voies imprévisibles. Patrick CHAMOISEAU utilise les médias comme des outils pour analyser les mouvements entre l'intérieur et l'extérieur (de l'individu, du personnage), entre le centre et la périphérie, entre la France et ses anciennes colonies. Dans ses romans la parole qui peut sauver est dite bien qu'elle ne soit pas souvent entendue, submergée par les radios et les journaux du jour annonçant des catastrophes. La poétique de la parole reste toutefois toujours vive et ne disparaît pas. Clôt l'étude de Nella ARAMBASIN une réflexion sur le rôle des intellectuels qui "problématisent l'audiovisuel en l'intégrant à l'écriture" (p. 42) et sur la figure de l'écrivain, révélatrice de ce croisement et contribuant à former des opinions. Le critique en vient ainsi à répondre aux questions initiales portant sur le statut et le rôle du public, non pas passif et anonyme, comme on pourrait le soupçonner, mais susceptible de prendre, rejeter, transformer les contenus que les médias proposent.

Sara FRANCAVILLA

Francesca PARABOSCHI, "Il trimbait toujours un imposant Littré'. Secours et pièges d'un 'livre de chevet' (ou deux) chez Raphaël Confiant", in Alessandra PREDÀ et Eleonora SPARVOLI (dir.), *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, Milano, LED, 2018, pp. 229-246, <http://www.ledonline.it/ledonline/856-livres-de-chevet.html>

Dans le beau volume *Livres de chevet de Montaigne à Mitterrand*, réunissant les interventions proposées au X^e Séminaire Balmas qui a eu lieu à Gargnano en juin 2017, trois essais concernent les littératures francophones: celui de Cristina BRANCAGLION dont on peut lire le compte rendu dans la section "Études linguistiques", celui de Michele MASTROIANNI signalé dans la section "Francophonie européenne", celui de Francesca PARABOSCHI que je présente ici.

L'objet de cette étude, lucide et pointue, est l'époustouflant personnage de Dictionneur, qui connaît par cœur le gros dictionnaire Littré (dont il se sert d'oreiller pendant la nuit), l'une des figures bigarrées qui peuplent le roman du Martiniquais Raphaël CONFIAnt, *La Vierge du Grand Retour* (1996), se déroulant en 1948, quand "la monoculture de la canne à sucre [...] entre dans une crise irréversible [...], [en provoquant] un exode massif de la population rurale vers les centres urbains" (p. 229).

Après un aperçu qui synthétise parfaitement le problème de la diglossie (français/créole) en Martinique dès l'esclavage, et de l'idolâtrie des Noirs aux années 1940-1960 pour la langue française, considérée comme "le sésame-ouvre-toi pour une vie libre et potentiellement plus aisée" (pp. 230-231), PARABOSCHI retrace avec maîtrise le long et complexe parcours de Dictionneur, depuis son amour presque maniaque pour son Littré ("le summum du savoir en français", affirme-t-il), jusqu'à la prise de conscience des limites et des défauts du dictionnaire (point de repère solide, certes, mais figé dans l'élégance impeccable du français de France, si éloignée de la réalité insulaire) et la reconnaissance de la richesse et de la beauté de la langue créole, sa langue. En approfondissant chacune des étapes du personnage, PARABOSCHI souligne comment elles se raccordent au grand pèlerinage de la statue de la Vierge Marie, organisé par les autorités; en effet, le roman ne manque pas d'évoquer "d'une manière poignante" (p. 234) la pauvreté extrême des Noirs en ce 1948, centenaire de l'abolition de l'esclavage; aussi, cet état de misère avait-il donné lieu à des grèves, à des contestations à des insubordinations alertant les classes dirigeantes qui, en organisant le pèlerinage, mettent "à point un système excellent pour renouveler un sentiment d'attachement, de dévotion et donc de soumission à la nation française par le biais de la religion" (pp. 234-235).

Dictionneur, tout en prenant partie au pèlerinage, comprend parfaitement les raisons de sa mise en place et ne partage pas l'exaltation et la superstition qui se mêlent à la ferveur populaire; cependant il se laisse séduire par une nouvelle religion, "prônant un retour aux origines africaines" (p. 237); mais pour l'homme antillais cette idée de l'Afrique ("plus fantasmée que réelle", p. 238), en le coïncant à un passé révolu et en le condamnant à une totale solitude, se révèle aussi erronée que la soumission sans bornes à la France et à sa culture; c'est en présence de ce double échec que pour Dictionneur se profilent deux fins différentes. La première, pleinement cohérente avec la réalité romanesque du personnage, le montre incapable de se séparer de son adoré Littré qui pourtant "l'a trompé et piégé" (p. 242), si bien qu'il se suicide en se noyant avec son livre de chevet; mais la voix populaire rapporte une autre version de l'histoire: Dictionneur, après avoir renoncé à son Littré, part à Haïti pour écrire un livre révélant toute la vérité sur le pèlerinage du Grand Retour, le livre donc qu'on est en train de lire. Aussi, par cette mise en abyme, Dictionneur – après avoir dépassé les grands enjeux de l'histoire culturelle martiniquaise, à savoir l'aliénation provoquée par la soumission aux Blancs et par l'acceptation de la supériorité de leur culture et de leur langue, puis les illusions et les limites de la Négritude, renvoyant à une prédestination raciale et à une patrie désormais inexistante – devient-il l'alter-ego de l'écrivain Raphaël CONFIAIT, en acceptant les valeurs

de la chatoyante identité créole. Ce livre en est le témoignage, surtout dans l'appropriation du texte biblique, livre qu'il faut garder et protéger, qui finalement contribue à la structuration de ce même roman, réécrit cependant avec une langue et un lexique fortement créolisé, de manière à "rapprocher son message sacré de la communauté créole" (p. 244).

Liana NISSIM

ŒUVRES GÉNÉRALES ET AUTRES FRANCOPHONIES

SILVIA RIVA

Ferroudja ALLOUACHE, *Archéologie du texte littéraire dit “francophone” (1921-1970)*, Paris, Classiques Garnier, 2018, 457 pp.

Ferroudja ALLOUACHE envisage l'histoire des rapports compliqués entre la littérature francophone et le champ littéraire français, de 1921 à 1970 (année de création de la Francophonie officielle lors de la conférence de Niamey). Cet ouvrage passionnant, qui s'inscrit dans la sociologie de la littérature, se focalise sur les revues, les préfaces, les anthologies, les prix et les histoires littéraires afin de saisir les mécanismes de consécration, de distorsion et d'occultation qui s'emparent du texte francophone. L'attention minutieuse à ces différents opérateurs contextuels qui *fabriquent* le littéraire permet à l'auteure de dresser une cartographie de la réception – voire de la non-réception – française des textes issus des colonies. ALLOUACHE applique ainsi à l'histoire littéraire francophone la dichotomie bien connue de Pascale CASANOVA entre centre (parisien) et périphéries, et pointe d'une part les nombreux obstacles auxquels sont confrontés les écrivains (de René MARAN à Ahmadou KOUROUMA) lorsqu'ils intègrent, ou tentent d'intégrer, le champ littéraire français, et d'autre part les adjuvants (peu nombreux) qui leur permettent de s'y forger une place.

Le parcours historique, qui entend reconstituer une “histoire oubliée” (p. 7), voire une “contre-histoire littéraire” (p. 9), met en lumière une évolution en trois périodes. La première, de 1920 à la Seconde Guerre mondiale, se caractérise par l'invisibilité des écrivains francophones, qui sont très rarement pris en compte par les revues françaises. L'auteure analyse notamment en détail la réception problématique de René MARAN qui, malgré son Prix Goncourt en

1921, est plus ou moins effacé de l'histoire littéraire française par la suite (il aurait néanmoins été intéressant d'analyser ce qui a conduit le jury du Goncourt à choisir MARAN, précisément en cette période de colonialisme triomphant). L'émergence de la négritude et l'intérêt des surréalistes vont petit à petit permettre à quelques auteurs de sortir de l'invisibilité. La deuxième période, de 1947 à 1961, marque le temps des anthologies (l'une de DAMAS, l'autre de SENGHOR), des revues (*Présence africaine* naît en 1947) et des préfaces, qui ont une fonction majeure quant à la valorisation des écrivains. SARTRE apparaît comme l'un des critiques les plus généreux de l'époque, dans la mesure où il défend SENGHOR, MEMMI, puis FANON, en soulignant leur importance et leur singularité. La dernière période, marquée par le contexte des indépendances, signe l'institutionnalisation progressive de la francophonie. Si les écrivains sont alors nettement plus présents dans les revues françaises, ils sont souvent lus à l'aune du politique, même si ALLOUACHE montre bien que certains, comme GLISSANT et DIB, ont aussi été perçus comme des novateurs sur le plan esthétique. ARAGON, notamment, présente l'œuvre de DIB en insistant sur sa qualité poétique. Cette période signe également le début de l'intérêt universitaire pour la littérature francophone, lui offrant ainsi une légitimité supplémentaire.

L'histoire littéraire d'ALLOUACHE fait date, car elle montre, à partir d'un travail d'archive considérable, la manière dont, au fil du temps, les auteurs francophones gagnent en visibilité au sein du champ littéraire français et sont de plus en plus reconnus comme des écrivains à part entière, qui comptent. On pourrait toutefois interroger le rapport que l'auteure établit entre le critère de 'visibilité' et le lectorat réel: dans quelle mesure peut-on affirmer qu'un texte dont ne parlent pas les revues littéraires demeure 'inaperçu' par les lecteurs? Les maisons d'éditions n'ont-elles pas leurs propres canaux de diffusion? ALLOUACHE donne elle-même un exemple qui fait réfléchir: OUOLOGUEM obtient le prix Renaudot, mais ne fait l'objet d'aucune chronique dans *Présence africaine*. Peut-être faudrait-il dès lors donner un sens plus large à la notion de 'visibilité' et confronter l'histoire de la réception institutionnelle à l'histoire de la réception *ordinaire*, plus compliquée à établir. Les statistiques de ventes, par exemple, ou les correspondances des écrivains (parlent-ils de la publication de tel ou tel livre lorsque les revues n'en parlent pas?) pourraient nous aider à y voir plus clair.

Notons enfin que le titre du livre est quelque peu trompeur, dans la mesure où l'auteure se focalise exclusivement sur les écrivains issus des pays anciennement colonisés. Cette archéologie *du* texte dit "francophone" est donc partielle, puisqu'elle laisse de côté le rôle qu'ont joué les littératures du Canada, de Belgique et de Suisse romande dans cette histoire oubliée. Or, il serait intéressant d'établir si les écrivains

francophones issus de ces pays ont subi les mêmes procédés d'effacement ou d'inclusion exclusive, et ont utilisé les mêmes stratégies pour se rendre visibles. Par ailleurs, il conviendrait d'examiner les éventuelles solidarités entre les francophones du nord et ceux du sud. En rappelant que KOUROUMA a d'abord été publié à Montréal avant de l'être à Paris, ALLOUACHE va dans ce sens, et elle répète elle-même qu'il faudrait envisager ces échanges interfrancophones de manière approfondie, afin de construire une contre-histoire plus inclusive. *L'Archéologie du texte littéraire dit "francophone"* en pose la première pierre.

Julien JEUNETTE

Mathilde KANG, *Francophonie en Orient. Aux croisements France-Asie (1840-1940)*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2018, 220 pp.

Ce volume, comme on peut le déduire à partir de son titre, s'interroge sur la francophonie en contexte asiatique, avec une focalisation sur les pays et les cultures de l'Asie de l'Est officiellement classés comme non-francophones, tels que le Japon, la Corée et surtout la Chine. En excluant de son analyse principale les anciennes colonies d'Indochine et en prenant en compte des zones géographiques et culturelles ayant échappé à la colonisation 'classique', Mathilde KANG rejette l'équation entre colonisation et francophonie – ce qu'elle définit comme un "prisme réducteur et étroit" (p. 9). Cela soulève des questions autour de la notion de *francophonie* et des voies permettant d'y accéder.

Dans le but de "reconsidérer l'aire asiatique" (p. 12) et de comprendre le phénomène francophone dans ses formes et ses manifestations variées face aux différentes interpénétrations culturelles françaises, KANG propose une approche méthodologique dans le sillage des transferts culturels affranchis des a priori, privilégiant les relations trans-littéraires et trans-nationales et non les relations coloniales. Cela revient à dire qu'à l'ère de la mondialisation qui fait tomber les frontières et de *l'après-postcolonial*, elle souhaite dépasser l'orientation traditionnelle des études francophones, qui demandent donc d'être interpellées par les dynamismes caractérisant le monde contemporain, au-delà de la trilogie herméneutique de colonialisme-anticolonialisme-postcolonialisme. De là l'idée d'une francophonie asiatique plurielle

où les croisements linguistiques et culturels au sein d'un pays souverain – dont le français n'est pas nécessairement la langue officielle, mais une langue de culture – donnent lieu à ce que KANG appelle une "francophonie de cohabitation" (p. 9).

Puisque les contextes examinés sont nourris d'un passé singulier avec la présence physique et culturelle française, les trois premiers chapitres retracent l'histoire de la colonisation et l'affirmation de la présence française en Asie hors de l'Indochine, et évoquent l'ancrage des intérêts français en ces lieux traditionnellement exclus de la sphère francophone. En particulier, au cours du premier chapitre (pp. 29-51), l'arrivée des Européens est traitée par rapport aux missions catholiques à Macao – point d'appui originel des Européens – puis à Pondichéry et à Canton, tout en soulignant les ambitions et les expéditions plus économiques de la France. Le deuxième chapitre (pp. 53-86) examine l'affirmation de la présence française en Asie et se focalise sur le "Paris d'Orient", à savoir Shanghai, de manière à souligner les caractéristiques d'une culture transférée et un exemple de *cohabitation* franco-chinoise. Vient ensuite le cas de Guangzhouwan, une colonie française omise par l'historiographie occidentale, alors que le chapitre se clôt sur une analyse assez intéressante des modes de colonisations en Asie. Dans le troisième chapitre (pp. 87-117), les produits culturels français transférés en Asie sont énumérés; l'auteure prend le cas de la Chine comme échantillon, en mettant en lumière le phénomène d'échange interculturel qui passe par la circulation des livres français, l'industrie et la politique de traduction et des maisons d'édition. L'apport le plus significatif de ce chapitre réside dans sa fin, où le concept de "littérature de cohabitation" mentionné plus haut est mieux développé et est expliqué par le parcours migratoire des textes (pp. 111-117).

Les deux derniers chapitres ont une orientation beaucoup plus littéraire. Le quatrième (pp. 119-155) constitue une tentative de cerner cette idée de littérature de cohabitation avec les œuvres locales, tout en soulignant les influences de l'esthétique française. KANG analyse ainsi des exemples de traductions, de pastiches et de réécritures, en étudiant particulièrement le cas de *Madame Bovary* et de *Jean-Christophe* et leurs conditions de transfert dans les pays asiatiques. Le cinquième chapitre (pp. 157-190) examine dans une optique diachronique les croisements France-Asie en sens inverse, à partir des œuvres de la littérature française – des écrivains missionnaires, jusqu'à Voltaire, Loti et Claudel – qui montrent une fascination profonde pour l'Orient en y trouvant leur source d'inspiration, à la fois esthétique et thématique.

Dans l'ensemble, cette étude de Mathilde KANG, qui présente une reconstruction historiographique très précise, nous montre l'image d'une littérature francophone encore peu explorée par la critique. Cela fait de cet ouvrage une étude pionnière. Pourtant, bien que l'auteure pose les jalons d'une reconsidération de la francophonie en

Asie, il est vrai qu'elle ne produit pas une théorisation définitive de la question. De même, bien que la méthodologie employée soit sous le signe de la transnationalité et de la transculturalité, l'analyse du cas chinois est prépondérante, alors que les contextes du Japon ou de la Corée ne sont que sommairement approchés. Evidemment, cela n'est pas dans les intentions de KANG, qui ne prétend pas résoudre la question, mais entend plutôt poser quelques jalons préliminaires pour une reconfiguration de la francophonie dans le monde, hors du monde qui parle 'officiellement' français.

Donato LACIRIGNOLA

Céline GAHUNGU (dir.), "Devenir écrivain", *Continents manuscrits*, n. 10, mars 2018, <https://journals.openedition.org/coma/957>

La dixième livraison de la revue en ligne *Continents manuscrits*, spécialisée dans l'approche génétique des textes francophones, se penche sur les premières tentatives littéraires des écrivains – précisément au moment où ils n'en sont pas encore et pourraient ne pas le devenir. Cinq articles et deux entretiens – avec les jeunes écrivains Gaël FAYE et Sinzo AANZA – examinent la naissance de l'écriture, lorsque la forme, le style et la voix se cherchent encore. Ce que Céline GAHUNGU nomme *le devenir-écrivain*. Dans son article introductif, cette dernière présente la génétique textuelle comme une manière d'aborder le biographique de façon novatrice (parallèlement à la sociologie de la littérature), sans revenir à l'approche réductrice de SAINTE-BEUVE. Il s'agit en effet, par l'étude des archives manuscrites, tapuscrites ou numériques, de saisir en acte les processus par lesquels un apprenti-écrivain opère des choix, revient en arrière, ajoute ou efface son texte, avant de le stabiliser dans une œuvre publiée. L'étude des correspondances et des journaux intimes permet en outre de saisir la manière dont l'écrivain se construit, s'imagine et se présente aux autres. On se rend compte immédiatement de la diversité des parcours: certains commencent très jeunes, d'autres non, certains publient très vite, d'autres réécrivent un texte durant des années.

L'article de Patrick CORCORAN examine le processus d'écriture du premier roman d'Ahmadou KOUROUMA, *Les Soleils des indépendances*. Il examine la manière dont, au début, le texte répondait à un contexte politique particulier, puis s'en éloigne au fil des six années d'écriture. La génétique permet ici de proposer une lecture différente de l'œuvre, plus attentive aux phénomènes proprement esthétiques et linguis-

tiques. Jean-Pierre ORBAN, quant à lui, s'appuie sur les archives personnelles de Pierre MERTENS pour décrire sa genèse d'écrivain, depuis ses premiers textes dans un journal de lycée jusqu'à la publication de son premier roman, à 30 ans, qui apparaît comme l'aboutissement d'un long parcours de lecture et d'essais. Il est intéressant de voir que MERTENS produit un discours "autogénétique" (en partie fictionnel, comme le montre ORBAN) pour établir son devenir-écrivain.

L'article de Francine KAUFMAN montre que l'approche génétique permet de nuancer, voire de remettre en cause certains stéréotypes (notamment médiatiques) au sujet des écrivains. André SCHWARTZ-BART, lorsqu'il reçoit le prix Goncourt pour son premier roman, est présenté comme une sorte de miracle littéraire parce qu'il était autodidacte et vivait essentiellement de travaux manuels; or, comme le montre l'analyse des textes, des lettres et des brouillons antérieurs au roman, cette image n'est pas tout à fait conforme à la réalité. "Contrairement à l'image d'Épinal créée par la presse, ce n'est pas l'œuvre d'un ouvrier autodidacte sortant de son usine." Contre l'idée romantique de l'écrivain inspiré, KAUFMAN montre que le talent littéraire est le produit d'un long travail. Guy DUGAS, quant à lui, examine la genèse complexe de *Nedjma*, le célèbre roman de Kateb YACINE, à partir des correspondances inédites de l'écrivain.

À ce dossier s'ajoutent des inédits (des lettres de David JAOMANORO à Serge MEITINGER et des fragments d'un journal intime d'Albert MEMMI) ainsi que le témoignage de la rencontre de Paule GIRAUD avec Kateb YACINE.

Julien JEUNETTE

Buata B. MALELA, Linda RASOAMANANA et Rémi A. TCHOKOTHE (dir.), *Les Littératures francophones de l'archipel des Comores*, Paris, Classiques Garnier, 2017, 428 pp.

La littérature d'expression française des Comores – carrefour de migrations, de langues et de cultures – a maintenant une trentaine d'années et mérite d'être analysée à la lumière des autres productions de l'Océan Indien ou plus amplement de la francophonie. C'est ce que Buata B. MALELA, Linda RASOAMANANA et Rémi A. TCHOKOTE souhaitent réaliser avec cette étude collective, qui fait suite à un colloque international ("La littérature francophone de Mayotte, des Comores et du sud-ouest de l'océan Indien: Production et réception", organisé par le Département des Lettres et des Sciences Humaines du CUF de Mayotte, en mars 2015).

En soulignant la particularité du cas étudié, pour des raisons à la fois géographiques, historiques et politiques, ainsi que linguistiques et culturelles, les trois auteurs dirigeant le collectif questionnent immédiatement le “problème de l’objet”, dont il demeure hasardeux de fixer les contours et d’en reconnaître les enjeux principaux sans se laisser duper par une certaine “porosité” de la matière (p. 9). Ils parlent ainsi d’un “objet en construction sur fond de grandes tensions identitaires”, un “objet mouvant” (p. 10), dont l’objectivation demande des expériences et des outils méthodologiques divers. Précisément pour répondre à cette démarche intellectuelle, ils proposent une axiologie collective et une “perspective élargie” (p. 13). Cela est garanti par les multiples provenances des contributeurs qui répondent au questionnement général en fonction de plusieurs optiques, globalement organisées en cinq parties correspondant à cinq axes de recherche principaux.

Dans la première partie (“Contours d’une littérature émergente? Jeux d’influences, problèmes et théorie”), on constate la tentative de mettre en lumière les caractéristiques principales de la littérature comorienne. La contribution de Buata B. MALELA (“Narration et fait littéraire aux Comores. Le *Moment* comme approche de lecture”, pp. 25-49) illustre la nécessité de dépolitiser le questionnement dans les études littéraires et de s’éloigner des *grands récits*, en proposant le concept de *moment* comme clé de lecture des textes. Nathalie CARRÉ (“La littérature comorienne francophone. Une littérature émergente au carrefour des influences”, pp. 51-66) précise l’importance des influences multiples concernant les Comores à travers une approche *inter artes* qui prend aussi en compte le multilinguisme qui implique la subversion de la langue française. Cheick M. S. DIOP (“La littérature francophone de Mayotte, des Comores et de Madagascar. Identité(s) et contribution”, pp. 67-84) se concentre quant à lui sur les liens qui rapprochent la littérature de l’archipel à la production francophone africaine du continent, dans une optique comparatiste, de manière à faire sortir cette littérature de la position d’insularité où elle est traditionnellement confinée.

Dans la deuxième partie (“Description, modèles d’écriture et esthétique littéraire”), les contributeurs focalisent leur attention sur le rapport entre littérature, histoire et réalité politique par rapport à un corpus assez hétérogène. Linda RASOMANANA (“Pourquoi des poètes en temps de détresse? La poésie francophone de l’archipel des Comores depuis 1995”, pp. 87-113) propose ainsi un panorama de la poésie comorienne contemporaine et des modalités mémorielles à travers le questionnement identitaire, alors que Thoueïbat DJOUMBÉ (“L’écriture de la violence et de la revendication, une esthétique littéraire comorienne?”, pp. 115-134) complète ce panorama par une analyse de l’écriture de la violence et d’une certaine poétique de la revendication – qui passe également par une écriture à l’écart de la

norme et par un rythme influencé de l'oralité – cherchant à donner voix aux problèmes sociaux. La contribution de Christophe COSKER (“Postérité littéraire du Traité du 25 juin 1841 portant cession de Mayotte à la France. Enjeux de l’insertion du texte juridique dans le texte littéraire”, pp. 135-149) établit le lien entre littérature et histoire avec une problématisation de la valeur symbolique et politique du Traité sur la cession de Mayotte de 1841, en discutant les relectures fournies par les écrivains et leur dénonciation du colonialisme à travers la notion de transtextualité. Cynthia PARFAIT (“*Le Calvaire des baobabs*, un romand du Tout Monde”, pp. 151-163) propose une lecture du *Calvaire des baobabs* de Nassur ATTOUMANI, sous l’angle de la poétique glissantienne du “tout-monde” et de la “relation” avec d’autres littératures en langue française. À cette perspective s’ajoute la dimension d’aliénation de la littérature des Comores proposée par Gérard DÉSERT (“Esthétique du dominé et émergence identitaire. Approche comparée d’un texte littéraire de Soeuf Elbadawi”, pp. 165-179), qui inscrit l’œuvre de Soeuf ELBADAWI dans une optique dont le concept clé est l’articulation centre/périphérie qui se heurte à la position marginale et de soumission de l’archipel.

La troisième partie (“Littératures, identité(s) et résistance”) s’ouvre sur l’interrogation de la question identitaire de Mohamed AÏT-AARAB (“L’identité mahoraise au miroir de sa littérature”, pp. 183-199), qui étudie comment la littérature se pense par rapport à la dimension locale et supranationale, entre quête mémorielle et peur de l’assimilation dévorante. Alain Kamal Martial HENRY (“Naissance d’une littérature de contestation. Étude de la question de l’altérité dans deux romans d’Abdou Salam Baco”, pp. 201-210) continue sur cette piste et aborde le thème de la contestation s’exprimant dans l’opposition de mahorais et métropolitain, ce qui le conduit à questionner le rapport à soi-même et à l’autre. Cette contribution est suivie par l’analyse que Christophe IPPOLITO (“Résistance culturelle aux Comores. Soeuf Elbadawi et le blog de Muzdalifa House”, pp. 211-225) consacre au blog de Muzdalifa HOUSE, ce qui lui permet de souligner la valeur en résistance culturelle que les plateformes en ligne peuvent avoir en tant que lieu de productivité littéraire et d’expression politique. Marie-Ange PAYET (“Dire l’ailleurs. Réunion, Mayotte et Comores, l’opacité d’une interculturalité complexe”, pp. 227-237) insiste sur le thème de l’Ailleurs dans le discours littéraire en mobilisant le concept glissantien de “créolisation” et de “trace”.

Au titre très évocateur (“Quels soleils pour quelles (in)dépendances?”), la quatrième partie est ouverte par Nassour ATTOUMANI (“Un siècle de balbutiements d’une scolarisation chaotique à Mayotte”, pp. 241-251) qui revient sur les causes de l’apparition tardive des écrivains de l’archipel dans l’univers francophone, ce qui s’expliquerait par une forme de scolarisation et une politique linguistique

délibérément vouées à la marginalisation de la population locale. En communication directe avec cette dernière contribution, Morgan LE MEUR (“Faire entrer la littérature d’ici et d’aujourd’hui à l’école mahoraise”, pp. 253-267) se demande comment l’introduction de la production littéraire comorienne dans le système scolaire local peut aider à combattre la marginalisation culturelle, alors que, en poursuivant le discours sur l’invisibilité de la culture locale, Isabelle DENIS (“Bakar Koussou. De l’histoire aux expressions littéraires et artistiques”, pp. 269-283) pose le problème du traitement des figures historiques dans la mémoire collective et examine le cas de Bakar KOUSSOU et des modalités de sa redécouverte dans la production artistique contemporaine.

La dernière partie (“Confluences: oralité, musicologie et pan de voile sur les autres îles”), comme le dit bien le titre, souligne l’hybridité de la production artistique des Comores avec une approche plus comparatiste. Alors qu’Ahmed DANIEL (“La littératures des Comores: du rythme au sens. Essai de classification et de traduction des textes oraux”, pp. 287-306) souligne l’apport des cultures bantoue et arabes à la production francophone par rapport aux croisements d’écriture et oralité, Wadjih S. M. ABDÉRÉMANE (“De l’arabité et de l’africanité dans les contes comoriens”, pp. 307-323) analyse la bipartition ethnoculturelle de la société comorienne entre arabité et africanité. Victor RANDRIANARY (“Aspects acoustiques et musicaux des langues de Mayotte et de Madagascar”, pp. 325-341), dans une contribution fort intéressante, revient sur la question de l’oralité afin d’étudier l’acoustique vocale de la langue. Dans une perspective plus stylistique, Arthur N. MUKENGE (“Axel Gauvin, Mohamed Tohiri et Lomani Tchibamba. Des styles à la croisée des chemins”, pp. 343-359) compare les œuvres d’Axel GAUVIN, Lomani TCHIBAMBA et Mohamed TOHIRI pour mettre en évidence le discours de la domination qui caractérise l’œuvre de ces auteurs. Enfin, Krzysztof JAROSZ (“Le sel ou la poussière? À propos du *Chemin des poussières* d’Alain Gordon-Gentil”, pp. 361-377) évoque l’influence de l’Inde pour la culture et la littérature à Maurice, à travers une étude sur Alain GORDON-GENTIL.

Cet ouvrage collectif offre donc une réflexion importante et actuelle sur la production littéraire francophone de l’archipel des Comores, une “photographie de l’état de la recherche” (p. 16). La variété des contributions constituant le volume fait de ce texte un ouvrage de référence – dont nous avons certainement besoin, si l’on constate le petit nombre d’ouvrages critiques d’ensemble portant sur ce sujet – sur une littérature du sud-ouest de l’Océan Indien longtemps restée dans l’ombre de l’intérêt scientifique.

Donato LACIRIGNOLA

LES COLLABORATEURS DE CE NUMÉRO

Ilaria CENNAMO est docteur en Sciences du langage et chercheuse postdoctorale auprès du département SMELSI (Scienze della Mediazione Linguistica e di Studi Interculturali) de l'Università degli Studi di Milano. Depuis 2014, elle collabore avec le Centre de recherche appliquée sur la traduction, l'interprétation et le langage (CRATIL) de l'ISIT de Paris. Membre du groupe DO.Ri.F. (Centre de documentation et de recherche pour la didactique de la langue française à l'université italienne), elle participe également aux activités de recherche du groupe AD Culture (CLESTHIA, Sorbonne Nouvelle, Paris 3).

ilaria.cennamo@unimi.it

Alessandra FERRARO enseigne la Littérature française et les Littératures francophones à l'Université d'Udine. Elle a édité plusieurs ouvrages collectifs sur la Littérature québécoise et est l'auteure du volume *Écriture migrante et translinguisme au Québec* (2014). Spécialiste de l'autobiographie, elle a consacré deux volumes à Raymond Queneau et à Marie de l'Incarnation: *Raymond Queneau. L'autobiografia impossibile* (2001) et *Una voce attraverso il velo. L'alterità del linguaggio mistico e missionario di Marie de l'Incarnation* (2014). Parmi ses ouvrages récents: *L'autotraduction littéraire: perspectives théoriques*, avec Rainier Grutman (2016) et Marie de l'Incarnation, *La Relation de 1654. Postface, chronologie et bibliographie* (2016). Elle dirige avec Elisabeth Nardout-Lafarge la collection "Littérature québécoise" (Bibliothèque francophone) aux éditions Classiques Garnier.

alessandra.ferraro@uniud.it

Marie-Christine JULLION enseigne Langue et traduction françaises à l'Università degli Studi di Milano. Elle a été Directrice du Département SMELSI jusqu'en 2014 et Présidente de l'École de Sciences de la Médiation linguistique et d'Études interculturelles de 2015 à 2018 dans cette Université. Elle est actuellement Directrice scientifique du centre de recherche CRIAR, co-responsable depuis 2017 d'une convention de collaboration scientifique entre l'Università degli Studi di Milano et l'ISIT de Paris et membre du comité de direction de plusieurs revues. Ses recherches et ses publications portent principalement sur les langues de spécialité (en particulier les sciences poli-

tiques, l'écologie et le langage administratif), sur les rapports entre linguistique et propriété intellectuelle et sur le plurilinguisme. Elle est membre de la SUSLLF, du DO.Ri.F. et participe aux activités de recherche du groupe AD Culture (CLESTHIA, Sorbonne Nouvelle, Paris 3).

marie.jullion@unimi.it

Liana NISSIM, professeur de Littérature française et de Littératures francophones à l'Università degli Studi di Milano, est Officier dans l'Ordre des Palmes Académiques et Docteur Honoris Causa de l'Université Blaise Pascal de Clermont-Ferrand. Dans le domaine de la Littérature française, elle est spécialiste de la seconde moitié du XIX^e siècle (Flaubert, Mallarmé et le Symbolisme). Dans le domaine francophone, elle a créé en 2001 la revue *Ponti/Ponts*; spécialiste de la Littérature québécoise et des Littératures africaines, elle a publié plusieurs travaux consacrés entre autres à Senghor, Ahmadou Kourouma, Yambo Ouologuem, Moussa Konaté, Olympe Bhêly-Quenum, Mandé Alpha Diarra, Alain Mabanckou et aux œuvres en français de Boubacar Boris Diop.

liana.nissim@unimi.it

Francesca PARABOSCHI est titulaire d'un doctorat en études françaises à l'Università degli Studi di Milano. Ses recherches et publications portent sur la Littérature française des XIX^e et XX^e siècles, ainsi que sur les Littératures francophones caraïbe et africaine. Elle est l'auteure du volume *Troubles visionnaires; regards impitoyables. Masques et masquages chez Jean Lorrain*, (Mimesis Italia, 2015). Actuellement elle enseigne la Langue et la Littérature françaises dans un lycée de Milan.

francesca.paraboschi@gmail.com

NUMÉROS PARUS

PONTS 1, ENFERS

Éditorial - ENFERS - L. Nissim, *Les Enfers québécois de Jacques Ferron* - M. Modenesi, *Passage au pays des vaches bleues: la traversée du Royaume des Ombres dans Ti Jean l'horizon* - S. Riva, *Cent jours en enfer. L'imagerie infernale dans les textes pour le Rwanda* - A. Ferraro, *L'enfer sur terre de Yasmina Khadra* - A.M. Mangia, *Allégorie de l'enfer et réécriture du mythe dans Au pays des morts de Habib Tengour* - R. Gorris Camos, *L'Enfer au Val d'Aoste: René Alby traducteur de Dante* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - M. Colombo Timelli, *Francophonie et Histoire(s) de la langue française: un bilan des dix dernières années (1990-2000)* - INÉDITS - N. Brossard, *Champs-Élysées* - T. Bekri, *Enfers* - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - R. Gorris Camos, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - L. Nissim, *Œuvres générales* - 2001, pp. 288 ill.

PONTS 2, BESTIARIES

Éditorial - BESTIAIRES - M. Modenesi, *Noir et monstrueux de taille. L'original de l'Amérique francophone* - J.-M. Moura, *Sur le bestiaire poétique de Léopold Sedar Senghor* - E. Tibaldi, *L'éléphant éclaté* - A.M. Mangia, *"Pourquoi les fourmis aiment-elles le sucre?" Le bestiaire dans l'univers symbolique de Haras de femmes d'Amin Zaoui* - P. Lexpert, *Bestes y errent* - L. Demoulin, *Bestiaire et métamorphoses d'Eugène Savitzkaya* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - C. Brancaglioni, *Les animaux figés en structure comparative. Étude contrastive québécois/français des expressions zoomorphes comme C* - S. Vecchiato, *"Se mettre en beau joual vert". Un bestiaire québécois* - INÉDITS - P. Mathieu, *Dragons de papier - Les tresses de la pintade*, Contes du village de Tanlili recueillis par M. Modenesi, L. Nissim, E. Tibaldi - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - R. Gorris Camos, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - L. Nissim, *Œuvres générales* - 2002, pp. 320 ill.

PONTS 3, VOYAGES

Éditorial - VOYAGES - E. Marchese, *Voyage réel et voyage symbolique dans L'Île de la Demoiselle d'Anne Hébert* - S. Sanou, *Espace, voyage et formation psychologique des personnages de Mongo Beti* - S.K. Gbanou, *Les voyageurs de l'infini: Tierno Monémbo et ses doubles* - J. Riesz, *Le "retour au pays natal" dans La fabrique de cérémonies (2001) de Kossi Efoui* - M. Kadima-Nzuji, *Mweze Ngangura et la métaphore du voyage* - B. Urbani, *Voyages au bout de la nuit et de la vie. La nuit sacrée et Les yeux baissés de Tahar Ben Jelloun* - G. Vanhese, *Le texte nomade. Fables pour un peuple d'argile de Vénus Khoury-Ghata* - A. Soncini Fratta, *Voyage autour de ma Flandre de Michel de Ghelderode: un voyage vers l'identification aliénante* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - C. Brancaglione, *L'insertion du joul dans quelques dictionnaires québécois: les mots du voyage* - INÉDITS - N. Audet, *Le tram* - P. Lexpert, *Nous avons maints et maints voyages faits...* - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - R. Gorriss Camos, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales* - 2003, pp. 336 ill.

PONTS 4, ASTRES ET DÉSASTRES

Éditorial - ASTRES ET DÉSASTRES. ACTES DU COLLOQUE INTERNATIONAL DE LANGUES, LITTÉRATURES ET CIVILISATIONS DES PAYS FRANCOPHONES - A. Turco, *Astres et désastres: voyage dans la conflictualité pastorale autour du Parc Transfrontalier de la W (Burkina Faso - Bénin - Niger)* - J. Riesz, *Figure de pensée dans les relations historiques entre la France et ses anciennes colonies: "astres et désastres"* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - R. Chaudenson, *Le cas de la galaxie francophone* - A. Queffélec, *Tendances évolutives et prospectives du français en Afrique subsaharienne* - C. Frey, *Le cas du Burundi. Confisquer la langue pour consolider le pouvoir* - C. Brancaglione, *Désastres naturels sur la Toile. Étude de quelques glossaires en ligne canadiens francophones* - FRANCOPHONIE EUROPÉENNE - J. De Clercq, *À la recherche du tiers poétique inclus* - P. Schnyder, *Vers une transmutation poétique du désastre. La poésie romande: du repli sur soi à l'ouverture sur le monde* - R. Campagnoli, *Les dés-astres de Ronsard à Verhaeren* - É. Lysøe, *Le Grand macabre ou le désastre des pères* - FRANCOPHONIE DU MAGHREB - T. Bekri, *Ombres et lumières à travers quelques météores et cailloux littéraires* - C. Bonn, *Astres et désastres dans l'émergence et le développement du roman algérien, ou: Nedjma-étoile et le désastre fondateur* - L. Ibrahim-Lamrous, *L'insolation ou l'écriture "désastreuse" de Rachid Boudjedra* - A. Zoppellari, *Le thème apocalyptique chez Abdelwahab Meddeb. De la représentation de la fin à la palingénésie de la parole* - B. Urbani, *Désastre des astres dans la poésie de Tahar Ben Jelloun* - FRANCOPHONIE DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE - V.Y. Mudimbe, *De la cosmologie dogon. Une méditation* - P. Samba Diop, *Astres et désastres dans l'écriture romanesque de Fatou Diome* - P. Halen, *Le personnage de la religieuse au Congo et le sentiment du désastre* - J. Poirier, *"Mille saisons en enfer": Djibouti selon Abdourahman A. Waberi* - A.

Sow, *Tragédies élémentaires: ce que les astres ne disent pas* - FRANCOPHONIE DES CARAÏBES - D. Chancé, *Astres et désastres dans L'Oiseau Schizophone de Frankétienne* - S. Martelly, *La notation d'une agonie. Espaces subjectifs du désastre dans Les Dix Hommes noirs d'Etzer Vilaire (1901)* - M. Modenesi, *Autour de Nuée ardente* - FRANCOPHONIE DU QUEBEC ET DU CANADA - J.-L. Trudel, *De l'ère post-atomique au déclassement de l'humain: imaginer le désastre total dans la science-fiction canadienne d'expression française* - A. Giaufret, *De l'éclipse à l'apocalypse: La Fille de Christophe Colomb de Réjean Ducharme* - P. Poirier, *L'éclipse du père. Addendum pour une poétique du désastre* - P. Puccini, *L'imaginaire miconien au clair de la lune. Du récit autobiographique à la mythisation du vécu* - B. Doyon-Gosselin, *La traction de la lune dans le roman L'ombre de la terre de Rober Racine* - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - A. Soncini Fratta, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Quebec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2004, pp. 628 ill.

PONTS 5, ENFANCES

Éditorial - ENFANCES - G. Milo, *L'enfance, témoin de l'Histoire dans La disparition de la langue française d'Assia Djebar* - M. Borgomano, *Du côté des filles - petites et grandes - dans quelques romans et récits africains des dernières décennies* - M. Boucher, *Enfance et identité dans le roman québécois de la Révolution tranquille* - S. Musella, *Des "puretés saccagées" au salut par l'écriture: la revanche de l'enfance dans La petite fille qui aimait trop les allumettes de Gaétan Soucy* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - C. Bisquerra, *L'écolier malgache et la langue française entre 1928 et 1930* - INÉDITS - P. Jans, *La thune et la guenon* - T. Monénembo, *Les parfums de l'enfance* - H. Chiasson, *Abécédaire* - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - A. Soncini Fratta, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Quebec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2005, pp. 328 ill.

PONTS 6, MARIAGES

Éditorial - MARIAGES - S. Ferrari, *Chez Brel le mot mariage est un faux-semblant* - G. Milo, *Le mariage: entre merveilleux et réalité dans La colline oubliée de Mouloud Mammeri* - L. Nissim, *"Elle méritait quelques jours de bonheur". Scènes de mariage dans les littératures africaines* - A.P. Mossetto, *De quelques mariages sur la scène québécoise: la mouwance de l'esprit mythique* - M. Modenesi, *Ravages des noces. Couples et mariages dans Histoire de la femme cannibale de Maryse Condé* - INÉDITS - C. Brancaglioni, *Hommage à Noël Audet* - P. Jans, *Patriarche et veuf* - A. Brochu, *Mariages* - NOTES DE LECTURE - M. Colombo Timelli, *Études linguistiques* - G.L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L.

Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2006, pp. 344 ill.

PONTS 7, PRÉSENCES DU MYTHE

Éditorial - PRÉSENCES DU MYTHE - L. Nissim, "*Renouer aux pèlerinages interrompus*". *Itinéraires mythiques dans l'oeuvre de Paul Mathieu* - M.B. Colini, *Noces sacrées de Seydou Badian et les sociétés d'initiation Bambara* - A. Ferraro, *Le cycle théâtral de Wajdi Mouawad (Littoral, Incendies, Forêts) ou comment détourner le mythe d'Œdipe* - D. Ranaivoison, *Madagascar: le mythe, pierre d'angle d'une identité en question* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - A.M. Mangia, *La langue de banlieue de Mehdi Charef: Le thé au Harem d'Archi Ahmed* - INÉDITS - P. Mathieu, *Route de Dar el-Beïda* - H. Tengour, *Fugitive et ravie* - S. Kandé, *Poèmes* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - G.L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - A.M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2007, pp. 304 ill.

PONTS 8, MONSTRES

Éditorial - MONSTRES - S. Marzouki, *Traitement de la monstruosité dans la poésie tunisienne de langue Française: Nos ancêtres les bédouins de Salah Garmadi et L'Hiver des brûlures de Abdelaziz Kacem* - G. Parvis, *Les monstres-victimes. La vie et demie de Sony Labou Tansi et African psycho d'Alain Mabanckou* - V. Cordiner, *Les avatars du monstre dans l'Afrique d'Ahmadou Kourouma* - S. Lavoie, *Normand Chaurrette, esthète monstrueux de la dramaturgie québécoise* - M. Modenesi, *Le père de l'humanité morte. Le Scalpel ininterrompu de Ronald Després* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - A. Costantini, *Écrivez-vous petit-nègre? La parole française écrite en situation d'énonciation coloniale et sa représentation* - M. De Gioia, *Analyse comparée d'adverbes figés (français-italien-québécois)* - INÉDITS - O. Bhély-Quenum, *Alántakùn* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - G. L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - A. M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2010, pp. 335 ill.

PONTS 9, SAINTETÉS

Éditorial - SAINTETÉS - L. Nissim, *Saintetés d'Afrique* - F. Paraboschi, *Syncretisme de saintetés. Saint Monsieur Baly de Williams Sassine* - A. Ferraro,

Une voix qui perce le voile: émergence de l'écriture autobiographique dans la Relation de 1654 de Marie de l'Incarnation - M. Modenesi, *Sainte Philomène du Morne Pichevin* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - R. Chaudenson, *Saintetés: la langue française* - INÉDITS - C. David, *Poèmes* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglion, *Études linguistiques* - G. L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - A. M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2010, pp. 335 ill.

PONTS 10, HANTISES

Éditorial - HANTISES - M. Quaghebeur, *Carnavalesque et crépusculaire, un Ulysse de la fin de l'Histoire* La Mélancolie du voyeur de et chez Conrad Detrez - S. Riva, *Interroger la Lettre, ou la hantise logogriphe dans Passage des larmes de Abdourahman A. Waberi* - A. Pessini, *Retour au pays natal, espoir ou hantise chez les écrivains haïtiens de la diaspora* - S. Valenti, *Hantise du présent, hantise du passé dans Les derniers rois mages de Maryse Condé* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - G. Vernetto, *Les épreuves de français de fin de cycle en contexte bi/plurilingue: le cas de la Vallée d'Aoste* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglion, *Études linguistiques* - G. L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - A. M. Mangia, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2010, pp. 304 ill.

PONTS 11, CENTRES-VILLES, VILLES ET BIDONVILLES

Éditorial - CENTRES-VILLES, VILLES ET BIDONVILLES - M.-M. Bertucci, *Du parler jeune au parler des cités. Émergence d'une forme contemporaine de français populaire?* - I. Vitali, *Pari(s) extra muros. Banlieues et imaginaires urbains dans quelques romans de l'extrême contemporain* - D. Chancé, *Patrick Chamoiseau, de la "mangrove urbaine" de Texaco à la mangrove immonde de Bible des derniers gestes* - F. Paraboschi, *Magie et misère; violence et volupté. Regards sur Fort-de-France dans quelques romans de Raphaël Confiant* - J. Vitiello, *Port-au-Prince: images littéraires des quartiers-bidonvilles et de leurs habitants* - E. Ngo Ngok Graux et V. Eloundou Eloundou, *Les parlers urbains et la transmission des situations linguistiques: le cas du camfranglais au Cameroun* - G. L. Di Bernardini, *Les villes du Cameroun dans l'oeuvre de Mongo Beti. Entre fiction et réalité* - INÉDITS - C. Djungu-Simba K., *Un enterrement à Camp-Luka* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglion, *Études linguistiques* - G. L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2011, pp. 352 ill.

PONTS 12, POUVOIRS DE LA PAROLE

Éditorial - POUVOIRS DE LA PAROLE - V. Brinker, *“Un destin dont l’absurde cloue d’aphasie?” Le génocide des Tutsi au Rwanda, entre parole et silence* - M.B. Collini, *Le cri, le silence, la parole: la trilogie africaine de Léonora Miano* - M. Mégevand, *Soyinka, Senghor: retour sur un différend* - F. Paraboschi, *Couleurs des mots, pouvoirs de la parole, emprises des langues chez Raphaël Confiant* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - F. Benzakour, *Le français au Maroc. Une variété occultée en quête de légitimité* - D. Ranaivoson, *Écrire en français la parole performative: avatars du kabary malgache* - INÉDITS - J. De Clercq, *Le dit dans l’oreille de l’écrit* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - G.L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, M.B. Collini, *Francophonie de l’Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2012, pp. 339 ill.

PONTS 13, EPIDÉMIES

Éditorial - EPIDÉMIES - M. Kakpo, *Vodun Sakpata et épidémie de variole dans la littérature orale sacrée du golfe du Bénin* - V. Bini, *Politiques sanitaires et ségrégation urbaine dans les villes africaines: de la peur de l’épidémie à l’épidémie de la peur* - J. Miconi, *Le “mal invisible”: sida et littérature africaine francophone* - F. Paraboschi, *L’épidémie de vert dans On a giflé la montagne! de Yamba Élie Ouédraogo* - S. Riva, *De la Terre À la Lune et retour. La mise en abyme des épidémies historiques dans ...Et l’homme triompha! de J.-P. Makouta-Mboukou* - M. Modenesi, *“Était-ce bien ça, l’Amérique?” L’été de l’île de Grâce entre le mythe et l’histoire* - V. Mootosamy, *La variole ou l’inéluctable déshumanisation dans Les Tortues de Loys Masson* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - C. Brancaglioni, *Épidémies dans les vocabulaires francophones. Une exploration “transversale” de la BDLP* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - G.L. Di Bernardini, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - L. Nissim, M.B. Collini, *Francophonie de l’Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2013, pp. 352 ill.

PONTS 14, RÊVES FANTÔMES FANTASMES

Éditorial - RÊVES FANTÔMES FANTASMES - É. J. Quinaux, *De Handji aux Ténèbres de Robert Poulet: une invitation à l’onirisme réaliste* - G. Dugas, *La Cèbeïta et autres fantasmes animaliers chez les écrivains judéo-tunisiens francophones de l’entre-deux-guerres* - I. Bugert, *Un auteur algérien en dialogue avec les fantômes littéraires: L’Imposture des Mots de Yasmina Khadra* - S. Valenti, *Fantômes et fantasmes de l’histoire dans Anima de Wajdi Mouawad* - J. Miconi, *Le rêve dans Le dernier gardien de l’arbre de Jean-Roger Essomba* - A. Bonesso, *Les rêves prophétiques de Marie de l’Incar-*

nation (1599-1672) - ÉTUDES LINGUISTIQUES - C. Madiga, *La néologie dans Le messager popoli: reflet du visage sociopolitique camerounais de 1993 à 2010* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - S. Valenti, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - M.B. Collini, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2015, pp. 351 ill.

PONTS 15, BARS, CAFÉS, BUVETTES

Éditorial - BARS, CAFÉS, BUVETTES - A. C. Zango, *Quand le bar devient miroir des mutations sociales post-coloniales dans Temps de chien de Patrice Nganang* - E. Pich-Ponce, *De la "Taverne du Chat Dansant" à l'"Underground": l'importance du bar comme espace de socialisation dans les romans de Marie-Claire Blais* - A. Pessini, *Cafés d'Haïti et cafés de l'ailleurs: Émile Ollivier, Jean-Claude Charles, Dany Laferrrière* - V. Mootosamy, *Havre ou enfer: les caractéristiques des bars dans L'homme qui penche de Bertrand de Robillard* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - G. F. Kengue, J.-B. TsofacK, *"On entre OK et on sort KO" comme à la buvette...! Des espaces d'alcool et de leur mise en mots en contexte urbain au Cameroun* - HOMMAGE À PIERRE LEXERT - S. Valenti, *Un Valdôtain cosmopolite: Pierre Lexert* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - S. Valenti, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - M.B. Collini, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2015, pp. 246 ill.

PONTS 16, ODEURS, SENTEURS, PARFUMS

Éditorial - ODEURS, SENTEURS, PARFUMS - L. Nissim, *Odeurs, senteurs, parfums: signes et sens dans l'Œuvre poétique de Senghor* - E. Bevilacqua, *Ces parfums qui fascinent: mémoires, réminiscences et souvenirs d'un Maghreb perdu chez Claude Brami* - A. Schincariol, *Sentir le traumatisme. Le sens de l'odorat dans Le Ciel de Bay City de Catherine Mavrikakis* - ÉTUDES LINGUISTIQUES - K. Gauvin, *Les acadianismes dans le dictionnaire québécois Usito* - INÉDIT - P. Mathieu, *Rempart Nord* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglioni, *Études linguistiques* - S. Valenti, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - M. B. Collini, *Francophonie de l'Afrique Subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2016, pp. 261 ill.

PONTS 17, JOUER AVEC LES MOTS

Éditorial - JOUER AVEC LES MOTS - F. Todesco, *Jeux de mots qui percutent, jeux de mots qui enquêtent: la rhétorique engagée d'Abelhak Serhane* - C. Madiga,

Visées stratégiques de l'humour linguistique dans le satirique Le messager popoli - C. Molinari, *Ironie et jeux de mots au Québec: enjeux socio-culturels* - F. Paraboschi, *La rigoladerie héroïque de Raphaël Confiant* - ÉTUDES LIBRES - M. Barsi, *Le français hors de France à l'épreuve de l'italien dans le Nuovo Garzanti di Francese de 1992* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglion, *Études linguistiques* - S. Valenti, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - M.B. Collini, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - M. Modenesi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies* - 2017, pp. 245 ill.

PONTS 18, FLEUVES, OCÉANS, PORTS ET NAVIRES: STRATÉGIE(S) ET IMAGINAIRE MARITIMES AU QUÉBEC

Éditorial - FLEUVES, OCÉANS, PORTS ET NAVIRES: STRATÉGIE(S) ET IMAGINAIRE MARITIMES AU QUÉBEC - F.-R. Fournier, *Le Saint-Laurent, source et défi, vie et survie* - F. Bruera et V. Marino, *Cartographe l'espace dans l'ère du soupçon : Volkswagen Blues et l'imaginaire des fleuves au fil des cartes* - N. Vincent, *Habiter le Saint-Laurent. Présence du fleuve dans les dictionnaires faits au Québec de 1880 à aujourd'hui* - M. Felice, *Le voyage de la demoiselle de François de Belleforest vers l'île de Canada* - C. Molinari, *Les imaginaires fluvial et maritime au Québec : représentations et stratégies discursives* - I. Kirouac Massicotte, *(Ré)écrire le mythe d'Hydro-Québec : Les murailles d'Erika Soucy* - C. Brancaglion, *Navigation linguistique et culturelle autour du canot* - M. Modenesi, *Prendre souffle dans le limon du fleuve: Saint-Laurent mon amour de Monique Durand* - D. Laporte, *Roman de la route et imaginaire du "Far East" québécois: fleuve, fémininité et origines chez Francine Lemay et Noël Audet* - NOTES DE LECTURE - C. Brancaglion, *Études linguistiques* - S. Valenti, *Francophonie européenne* - D. Mauri, *Francophonie du Maghreb* - M. Modenesi, *Francophonie de l'Afrique subsaharienne* - A. Ferraro, *Francophonie du Québec et du Canada* - F. Paraboschi, *Francophonie des Caraïbes* - S. Riva, *Œuvres générales et autres francophonies*

BON DE COMMANDE

NUMÉROS PARUS

- Fleuves, océans, ports et navires* (n. 18, 2018) - € 32
- Jouer avec les mots* (n. 17, 2017) - € 32
- Odeurs, senteurs, parfums* (n. 16, 2016) - € 32
- Bars, cafés, buvettes* (n. 15, 2015) - € 32
- Rêves fantômes fantasmes* (n. 14, 2015) - € 32
- Univers de la radio* (n. 19, 2019) - € 32

L'abonnement à 3 numéros prévoit une remise de 30% sur le prix de chaque numéro
Italie: 58,00 € - Europe: 70,00 € - Autres Pays: 75,00 €

- Veuillez m'abonner à *Ponti/Ponts* pour la/les année(s): _____
- Veuillez m'expédier les titres cochés

Montant à payer: _____

Par virement sur le compte bancaire MIM EDIZIONI srl Unicredit ag. Piazza Firenze – Milano IBAN IT 59 B 02008 01634 000101289368 BIC/SWIFT UNCRITM1234

Par carte bancaire:

Visa n. _____ Date d'expiration: _____

Mastercard n. _____ Date d'expiration: _____

Date _____

Signature _____

Nom et prénom _____

Adresse _____

Code postal _____

Les volumes parus entre 2001 et 2008 sont disponibles chez la maison d'édition Cisalpino (<http://www.monduzzieditore.it/cisalpino/>); les volumes parus entre 2009 et 2013 peuvent être consultés sur le site de la maison d'édition LED Edizioni Universitarie: www.ledonline.it/Ponts/

Paraît une fois l'an

Pour les abonnements et les règlements à partir du n. 14/2015:
MIMESIS EDIZIONI (Milano – Udine)
commerciale@mimesisedizioni.it

Pour tout renseignement scientifique:
marco.modenesi@unimi.it
cristina.brancaglione@unimi.it

Pour toute autre information:
cristina.brancaglione@unimi.it